

Christopher

# Priest

L'Archipel du Rêve



folio  
SF

Christopher Priest

# L'Archipel du Rêve

ÉDITION AUGMENTÉE

*Traduit de l'anglais  
par Michelle Charrier*



Gallimard

La présente édition de *L'Archipel du Rêve* est conforme à celle qui a paru chez Gollancz Publishing en 2009. Elle compte un récit de plus (« Vestige », initialement paru dans la revue *Bifrost*, n°53) que la dernière édition française du recueil, parue en 2004 dans la collection « Lunes d'encre » des Éditions Denoël.

L'ordre des textes a également été revu par l'auteur.

*Titre original :*  
THE DREAM ARCHIPELAGO

© *Christopher Priest 1999, 2009.*

« *The Equatorial Moment* » © *Christopher Priest 1999, 2009.*

« *The Negation* » © *Christopher Priest 1978, 1979, 1999, 2009.*

« *Whores* » © *Christopher Priest 1978, 1979, 1999, 2009.*

« *The Trace of Him* » © *Christopher Priest 2009.*

« *The Miraculous Cairn* » © *Christopher Priest 1980, 1983, 1999, 2009.*

« *The Cremation* » © *Christopher Priest 1978, 1999, 2009.*

« *The Watched* » © *Christopher Priest 1978, 1979, 1999, 2009.*

« *The Discharge* » © *Christopher Priest 2000, 2009.*

© *Éditions Denoël, 2004, pour la traduction française.*

© *Le Béal, 2009, pour la traduction française de « Vestige ».*

© *Éditions Gallimard, 2010, pour la présente édition.*

*À Laurence et Liz James*

Né en 1943, Christopher Priest est connu dans le monde entier pour son roman *Le monde inversé*. Considéré comme l'un des écrivains les plus fins et les plus intéressants du genre, il partage avec Philip K. Dick la volonté d'explorer l'envers du décor, de questionner en permanence notre perception de la réalité.

Christopher Priest a reçu le prix de la British Science-Fiction Association pour *Les extrêmes* et le World Fantasy Award pour *Le prestige*, tous deux parus dans la collection « Lunes d'encre » aux Éditions Denoël. Son dernier roman en date, *La séparation*, a été récompensé par le prix de la British Science-Fiction Association, le prix Arthur C. Clarke et le Grand Prix de l'imaginaire, catégorie roman étranger.

## *L'instant équatorial*

Loin au-dessus de la mer et des îles, voguant en plein ciel sur un air juste assez dense pour porter ses énormes avions mais trop ténu pour ses poumons, l'homme s'imaginait parfois capable de comprendre enfin comment fonctionnait le temps.

Mais non. Simple illusion. Brusque intuition dont souffraient beaucoup d'équipages, persuadés qu'une conscience privilégiée de la nature du vortex leur avait été accordée, à eux et à eux seuls. Sensation faussée. Le vortex dépassait l'entendement. On pouvait y pénétrer s'en servir, le quitter ; rien de plus.

Depuis la tourelle arrière pressurisée de l'avion-cargo, assis, le dos tourné à la masse de l'appareil invisible, les hommes guettaient les bombes et les chasseurs ennemis. Théoriquement. La poussée des moteurs était si régulière que le jet semblait quasi immobile ; l'air déplacé emportait si bien leur bruit qu'il devenait presque inaudible. Le monde s'étendait à l'infini en contrebas, paysage illimité se déployant peu à peu. Terres et côtes, mer, îles et nuages, dessinés en vives couleurs contrastées par le soleil de midi, glissaient lentement sous l'appareil. L'altitude donnait une impression d'éloignement. Les hommes se sentaient habitants des deux plutôt qu'intrus. Ils dominaient le monde. S'y poser, n'importe où, leur eût suffi pour augmenter d'autant leur propriété.

De si haut, pourtant, ils ne pouvaient oublier la rareté de la terre ferme. À l'équateur, l'univers se composait pour l'essentiel de ciel et d'eau, sur lesquels tranchaient les taches plus sombres des îles, frangées du blanc éblouissant du ressac. Les appareils étaient censés atterrir si nécessaire sur les plus grandes, mais une des propriétés du vortex consistait apparemment à protéger ses occupants des urgences. Nul n'avait jamais entendu parler d'avions qui se seraient écrasés hors du temps. Les accidents se produisaient ailleurs : au décollage, à l'atterrissage, ou quand un missile touchait au but avant ou après l'entrée de sa cible dans le tourbillon. Une fois à l'intérieur, on ne risquait plus rien : les



bombes aussi l'empruntaient ; elles non plus n'allaient nulle part en temps réel.

Les pointillés des îles présentaient toutefois d'autres tentations, surtout l'appât de la neutralité. La plupart des hommes réellement impliqués dans les combats voulaient y échapper ; il en allait toujours ainsi de la guerre. La pensée que l'essentiel du monde constituait une zone neutre n'en finissait pas de troubler les jeunes gens le plus souvent terrifiés qui livraient bataille. En contemplant l'Archipel de très haut, ils rêvaient à la fin du conflit : plus d'ennemi, d'innombrables îles à visiter, le soleil, la cuisine exotique, l'amour au bruit du ressac, tout cela pour le reste de leurs jours. En réalité, bien sûr, ils n'atterrissaient jamais en zone neutre. De l'autre côté de la mer Centrale attendait le continent austral où ils redevenaient des combattants, car là s'achevait toute neutralité. Là commençait le royaume des traités et des alliances.

Ensuite, pour regagner leur base, les soldats repassaient au-dessus des îles ; ils rêvaient de soleil avant de se poser dans leur patrie nordique en guerre, au climat plus frais.

L'avion progressait en douceur, car le pilote dans son cockpit lointain corrigeait imperceptiblement la dérive, les pertes momentanées d'altitude, l'alignement des surfaces de vol. Il était tentant de rêver en survolant l'Archipel, en se laissant porter, esclave d'un midi hors du temps.

À l'extérieur, d'autres appareils filaient de concert dans le vortex temporel. Leurs traînées de condensation s'étiraient comme des lignes de craie sur le bleu profond du ciel, au centre duquel elles se chevauchaient. Le temps se rencontrait tout entier en ce point tourbillonnant, le midi ou, plus rarement, le minuit de l'équateur, reconnaissables aux pistes blanches convergentes mais aussi aux avions superposés qui les produisaient. Du sommet de la pile, on avait parfois un aperçu de la simple échelle du vortex. Les appareils avaient beau tracer des lignes droites, la force de Coriolis conjuguée à l'entraînement du temps les courbait vers le point médian. Les rayures déparant le ciel s'enroulaient jusqu'à son centre, l'œil du temps ; d'en haut, le vortex apparaissait comme un tourbillon

de rubans blancs, une nébuleuse en rotation ou les nuages périphériques effilochés d'un ouragan.

Les occupants de la pile, surtout les plus bas, ne pouvaient jouir pleinement de la force de Coriolis, mais s'ils regardaient en l'air par leur verrière teintée à l'épreuve des balles, ils distinguaient l'avion du dessus, disposé à un angle différent du leur, filant dans les cieux malgré son immobilité apparente, bloquant la lumière du soleil à son zénith. Un autre appareil le dominait, ils le savaient, qui volait de concert dans une autre direction, vers un autre but. D'autres encore couronnaient celui-là, toujours plus haut, jusqu'au sommet de la pile où l'air était si ténu que même un jet lancé à pleine vitesse ne gagnait pas assez de portance.

S'il leur avait été possible de regarder sous leurs pieds, les hommes y auraient aussi vu d'innombrables avions, certains frôlant la surface des flots.

Plus bas encore se trouvait le point du globe – souvent situé en mer, quoique plusieurs îles chevauchent l'équateur – qui un instant durant, deux fois par jour, à midi et à minuit, représentait le centre exact du vortex temporel.

En vol, donc, l'homme croyait entrevoir la compréhension : le mystère paraissait exposé dans toute sa nudité. Le vortex arrêta le temps. Les avions qui y pénétraient y demeuraient tant qu'ils conservaient une trajectoire rectiligne, puis en étaient expulsés lorsqu'ils effectuaient le changement de direction crucial. Voilà. En fait, il s'agissait simplement d'une manière différente de voir les choses. Qu'on observât les effets du tourbillon d'en haut ou d'en bas, le mystère subsistait.

À cause de lui, la planète tout entière existait dans le même instant subjectif, le même jour, la même saison. Les gradients invisibles du vortex, étirés à la surface de la planète, altéraient la perception du temps.

Où qu'on se trouvât pour regarder le soleil se coucher – au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest –, on contemplait le même crépuscule. Lorsque le milieu de matinée arrivait d'un côté du globe, les habitants de l'autre le vivaient également. Il n'existait pas de fuseau horaire, pas de ligne de changement de date, pas d'heures gagnées ou perdues en voyageant d'est en ouest, pas

d'interruption des rythmes diurnes pour qui faisait le tour du monde en avion. S'il était telle heure dix-sept ici ou ailleurs, il était telle heure dix-sept partout.

La nuit succédait au jour et l'été au printemps où qu'on vécût. Le fait que la même nuit, le même été s'imposaient partout ailleurs sur la planète n'avait en soi aucun intérêt. Pourquoi l'aurait-on su, puisqu'on ne voyait pas les horloges de l'autre bout du monde ? Pourquoi s'en serait-on soucié ?

Des siècles durant, personne ne s'en soucia. Puis arrivèrent l'ère moderne, les voyages modernes ; quand l'homme se mit à voler dans ses avions rapides à de grandes hauteurs, ses ailes ardentes effleurèrent pour la première fois les flancs du vortex. Baissant les yeux, il remarqua où il se trouvait, puis il continua sa route avant de les rabaisser pour s'apercevoir qu'il n'avait pas avancé autant qu'il l'avait cru. Alors, plongeant vers le sol, désorienté, effrayé que son sens du temps et de l'espace eût subi pareille distorsion, il vit le temps se gauchir autour de lui, le paysage défiler à une vitesse bien supérieure à celle engendrée par ses moteurs. Lorsqu'enfin il toucha terre, ce ne fut pas du tout là où il avait pensé arriver ; en deux ou trois heures de voyage subjectif, il avait traversé la moitié de la planète.

Bien des hommes moururent, bien des avions disparurent pendant qu'on s'efforçait de résoudre l'énigme. Enfin, sans qu'elle fût résolue, il devint possible de mesurer le vortex, de travailler mathématiquement sur ses caractéristiques, de s'en servir pour préparer des trajets d'un bout à l'autre du monde. Le pilote décollait, grimpait vers le midi équatorial, rejoignait la pile d'avions à l'altitude fixée, où il continuait sa course sans dévier, une mince traînée blanche de condensation dans son sillage. Il regardait le sol, consultait ses instruments, attendait le moment qui, d'après les calculs, porterait son appareil près de l'endroit souhaité. Il coupait les gaz, baissait le nez de l'avion, entamait sa descente à travers les gradients du temps.

Si les calculs s'avéraient corrects, il arrivait presque à destination, après avoir accompli en trente minutes un vol de douze heures, en deux heures un vol de vingt-quatre, en vingt minutes un vol de six heures. Le gain de temps dépendait de la latitude du décollage et de l'atterrissage.

Le transport aérien devint routine, nécessité de l'économie mondiale, mais il ne pouvait perdurer sans interruption que si la zone équatoriale demeurait neutre. La forme sombre aux ailes réduites, aux moteurs dotés de longs tubes et à l'énorme fuselage qui engloutissait de son ombre l'appareil qu'elle dominait pouvait être amie aussi bien qu'ennemie.

On volait donc sans être importuné. Les appareils ne semblaient bouger que pour suivre le soleil, qui progressait peu à peu au zénith, le long de l'équateur. Leurs occupants finissaient par connaître la forme des îles, les couleurs changeantes de la mer aux endroits où les courants étaient plus lents ou plus profonds, où des rochers crevaient la surface des flots. Ils finissaient par connaître les îles, sans jamais les avoir visitées. Ils brûlaient d'y voyager, de découvrir ce que signifiait la neutralité, où elle mènerait.

Un jour, il faudrait bien que la guerre s'achevât, mais ce jour-là n'était pas encore arrivé.

## *La négation*

Le bruit des trains éveillait en Dik le souvenir mélancolique de la maison. Quand il ne partait pas en patrouille, le soir, il tendait l'oreille à leur passage. Parfois, si le vent des montagnes s'était momentanément apaisé, le tambourinage rythmique des roues lui parvenait alors que le convoi se trouvait encore à bonne distance de la gare ; et, quelle que fût la force du vent, il entendait toujours l'explosion de vapeur signalant l'arrivée du convoi et le cri de sifflet marquant son départ. Dik évoquait alors ses parents, la demeure de Jethra où il avait grandi, son école, ses amis, les bonheurs banals de son enfance, passée depuis moins d'un an mais si lointaine qu'elle en était hors d'atteinte. La ligne de chemin de fer était son seul lien avec cette époque révolue. Une fois son service terminé, il quitterait la frontière désolée, paralysée par la neige, exactement comme il y était venu : dans un train de nuit.

Quelque temps plus tôt, feignant de n'avoir pas changé d'un iota malgré la conscription et l'entraînement militaire, il avait réussi à élaborer un fragment de poème sur le sujet, mais le résultat lui avait paru assez insatisfaisant pour mériter une destruction rapide. Telle avait été sa seule tentative d'écriture depuis sa nomination dans la Police frontalière. Cet échec le dissuaderait sans doute de recommencer, du moins avant sa mutation à un poste moins pénible.

Ces deux dernières semaines, il avait guetté le train avec plus d'attention encore parce que la visite de Moylita Kaine, la romancière, approchait. Il se cramponnait à l'impression irrationnelle que le convoi ferait un bruit particulier pour la simple raison qu'elle se trouverait à bord, mais il ne savait trop en quoi consisterait la différence. L'arrivée de l'écrivaine dans ce trou perdu lui fut cependant révélée d'une tout autre manière.

En quittant la cantine, un soir, une demi-heure avant l'entrée en gare du train, il vit plusieurs limousines de bourgeois garées dans le centre du village, alignées devant l'hôtel du civisme. Les

moteurs tournaient au ralenti ; les chauffeurs attendaient sur leurs sièges. Dik les dépassa lentement, à pied, de l'autre côté de la rue, dans l'odeur de l'essence et les doux battements rythmiques des pots d'échappement. Des nuages de vapeur blanche s'élevaient autour des véhicules, teintés par la clarté des éclairages ornementaux cloués à l'avant-toit de l'édifice.

Les grandes doubles portes s'ouvrirent, laissant tomber un large rayon de lumière orangée sur les carrosseries polies et la neige piétinée. Dik, les épaules voûtées, poursuivit son laborieux chemin vers la caserne de la police. Derrière lui, les bourgeois quittaient l'hôtel du civisme, les portières claquaient. Quelques instants plus tard, les voitures le dépassaient en un lent convoi puis quittaient la rue du village pour le chemin étroit menant à la gare, située plus bas dans la vallée aux flancs escarpés. Alors seulement il devina les raisons de l'expédition. En arrivant aux baraquements, il s'immobilisa, l'oreille tendue. D'après les horaires normaux des trains, il était encore trop tôt ; d'ailleurs, le vent soufflant de la mauvaise direction, il serait impossible d'entendre les roues au loin.

Dik parcourut le corridor du bâtiment surchauffé sans prêter attention à sa chambre et ressortit sur le balcon. Il n'avait pas neigé ce jour-là. Ses empreintes de pas gelées de la nuit précédente aboutissaient au coin du balcon, où elles se perdaient dans un chaos de piétinement. Il gagna le même endroit, les mains au fond des poches de sa grande capote. Bientôt, il tapait des pieds pour se réchauffer.

La rue étroite menant au centre du village lui apparaissait tout entière, mais hormis les lumières colorées festonnant l'extérieur des plus grands bâtiments, la majorité des fenêtres demeurait obscure ; le bourg semblait désert. Du bar installé dans la cave de la caserne montait le son de l'accordéon, accompagné de voix et de rires avinés.

En regardant dans la direction opposée, par-delà les toits pointus des maisons les plus excentrées, Dik devinait sur fond de ciel étoilé les contours sombres des montagnes dominant le village depuis l'autre côté de la grande vallée glaciaire. Un quartier de lune révélait la tache noire de la forêt de pins cramponnée aux pentes gelées. Sur la crête nord, des centaines

de mètres au-dessus de la bourgade, se dressait le mur frontalier qui protégeait la cuvette et les routes de la mer. Il était invisible des maisons, surtout la nuit, mais lorsqu'on y patrouillait, on avait une vue magnifique sur la vallée et les montagnes environnantes.

Dik attendit en tapant des pieds, frissonnant, jusqu'à ce qu'enfin lui parvînt le bruit du jet de vapeur qui résonna dans le vent glacial ; le jeune homme eut un pincement au cœur, un sentiment à présent familier, celui du mal du pays.

Il rentra aussitôt puis alla retrouver une partie de son équipe dans une salle commune, près du bar. La plupart de ses collègues, comme lui trop désargentés pour se payer à boire, passaient leurs soirées à se vanter, à s'asticoter mutuellement, à ajouter au vacarme pour éviter de penser à ce qu'ils faisaient là-haut, sur la frontière. Ce soir-là, l'un d'eux avait apporté une bouteille d'eau-de-vie maison qu'ils se partageaient en la vidant le plus lentement possible, sirotant un peu d'alcool avant de s'essuyer la bouche du dos de la main en un geste extravagant. Dik ne tarda pas à brailler et à rire avec les autres.

Au bout d'un moment, l'un des conscrits les plus proches de la fenêtre poussa un cri puis fit signe de s'approcher à ses camarades, qui s'agglutinèrent autour de lui. Dik aussi regarda par la traînée dessinée dans l'épaisse pellicule de buée ; le convoi de limousines revenait de la gare, moteurs puissants presque silencieux, pneus renflés écrasant en douceur la neige compacte.

L'avis de conscription du jeune homme lui était parvenu au moment où il allait entrer à l'université, ce qui faisait de lui un cas limite. Après quelques jours d'angoisse, il avait appris avec soulagement que son cursus lui valait trois ans de sursis, délai dont, comme tous les adolescents dans le même cas, il s'était sur l'instant estimé heureux : ses études terminées, peut-être la situation politique se serait-elle améliorée. Malheureusement pour lui, l'arrivée de ses papiers avait plus ou moins coïncidé avec le début d'une vague d'attaques aériennes et de bombardements sur les secteurs industriels de la capitale, Jethra, suivie quelques semaines plus tard d'une tentative



d'invasion de l'est du pays. Partout, les jeunes de son âge s'engageaient, y compris ceux qui s'étaient vu proposer un sursis. Dik avait résisté aussi longtemps que sa conscience le lui avait permis avant de se porter enfin volontaire.

Il comptait alors devenir professeur de lettres modernes à l'université de Jethra, décision directement inspirée par l'œuvre de Moylita Kaine. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il avait toujours lu de la fiction et de la poésie ; il avait lui-même écrit des poèmes, mais un livre bien particulier – *L’Affirmation*<sup>1</sup>, un long roman de plus de mille pages – l'avait tellement impressionné que sa lecture lui apparaissait comme l'expérience la plus importante et l'influence la plus marquante de sa vie. L'œuvre, par bien des côtés profonde et difficile, était peu connue, peu discutée. Durant son seul entretien relatif au choix de ses études, Dik avait mentionné l'intérêt qu'elle lui inspirait, mais aucun des universitaires de la commission ne semblait seulement en avoir entendu parler. Les points obscurs du livre apportaient au jeune homme ses plus grands plaisirs. La voix du roman lui semblait d'une clarté, d'une sagesse, d'une passion extrêmes. Le conflit élémentaire entre tromperie et vérité romantique qui en constituait le cœur était résolu avec une émotion si vibrante, il trahissait une compréhension de la nature humaine si perceptive, que Dik se rappelait toujours trois ans plus tard le choc éprouvé lors de la première lecture de *L’Affirmation* – le point auquel il s'était reconnu dans le roman. Il l'avait depuis relu plus souvent qu'il ne pouvait le dire, avait insisté pour le faire lire à ses rares amis véritables (sans jamais cependant prêter son précieux exemplaire) et s'était efforcé autant qu'il était humainement possible de vivre sa vie suivant la philosophie et les préceptes moraux d'Orfé, le héros de l'histoire.

Bien sûr, il avait cherché d'autres œuvres du même auteur, sans résultat. D'instinct, il en avait conclu à la mort de Moylita Kaine – une idée reçue lui soufflait que les bouquinistes vendent surtout les livres d'écrivains défunts, et deux des premières pages de son exemplaire avaient été arrachées, si bien qu'il en

---

<sup>1</sup> Voir *La Fontaine Pétrifiante* Folio SF n°128

ignorait la date de publication. Une lettre à l'éditeur lui avait permis d'apprendre avec grand plaisir que non seulement Moylita Kaine était toujours de ce monde, mais aussi qu'elle (sans raison particulière, Dik avait jusqu'alors pensé à l'auteur comme à un homme) travaillait à l'heure actuelle à son deuxième roman.

Tel avait été le premier plan de son existence, pendant que les querelles politiques avec les pays voisins évoluaient en hostilités mais avant que n'éclatent les véritables combats frontaliers. Garçon studieux et solitaire, pacifique d'instinct, maladroit et dépourvu d'agressivité à l'extrême, Dik était douloureusement conscient de l'approche de la guerre, terrifié par ce qu'elle représenterait pour lui, effrayé par les changements qu'elle avait déjà apportés au quotidien. Plongé dans le roman captivant de Moylita Kaine, il s'efforçait d'échapper au conflit par un simple effort de volonté, de se retirer dans le monde imaginaire complexe et séduisant qu'elle avait créé.

Tandis qu'il se perdait au sein d'un univers intérieur passionnant, des bouleversements secouaient non seulement la société mais aussi son existence personnelle. Trois ans s'étaient enfuis, et voilà qu'il se retrouvait sur l'un des théâtres les plus sinistres et potentiellement les plus dangereux de la guerre. Jusque-là, les combats s'étaient déroulés dans une large portion de la plaine côtière méridionale, le secteur montagneux étant juste maintenu en état d'alerte grise depuis l'arrivée du jeune homme. Cela ne l'empêchait pas d'être en première ligne. Contraint de mettre en suspens tous ses projets, toutes ses attentes jusqu'à la fin des hostilités, il refusait de se séparer de son exemplaire lu et relu de *L'Affirmation*. Comme l'arrivée nocturne invisible du train en provenance de Jethra, le roman représentait un lien ténu avec son existence d'autrefois, son passé, mais aussi – espérait-il – avec son avenir.

Un ou deux jours après la nuit des bourgeois, une affichette imprimée apparut à la caserne sur le tableau d'affichage de la salle principale : un écrivain de guerre subventionné par le gouvernement était en poste au village, prêt à répondre aux questions.

Dik demanda aussitôt un laissez-passer afin de le consulter. À sa grande surprise, l'autorisation lui fut accordée sans hésitation ou presque.

« Pourquoi voulez-vous voir cet auteur ? lui demanda son lieutenant de section.

— Pour parfaire mon instruction, mon lieutenant.

— Vous assurerez votre garde habituelle.

— Je lui rendrai visite sur mon temps libre, mon lieutenant. »

Cette nuit-là, le jeune homme glissa le laissez-passer dans le roman, au sein du passage décrivant la mémorable première rencontre d'Orfé et Hilde, la fascinante épouse du rival d'Orfé, Coschtie. C'était une de ses scènes favorites du gros volume, emplie d'ambiguïté, de défi intellectuel, traversée par la pulsation sous-marine d'un courant sexuel.

Il reprit du service sans avoir eu l'occasion d'utiliser le laissez-passer : le lendemain, on l'envoya sur les hauteurs entamer une tournée de trois semaines de patrouilles le long de la frontière. Son escouade se présenta durant une vague d'attaques de harcèlement ; grenades et tirs de mortiers volaient au-dessus du mur. Plus loin sur la même montagne, une autre section eut à déplorer six morts et des blessés. Des renforts arrivèrent du village, mais le temps se gâta, interrompant les opérations militaires. Dik fut renvoyé à la caserne.

Le blizzard se poursuivit deux jours encore ; d'immenses congères bloquèrent les rues. Le jeune homme, enfermé en compagnie de ses camarades, s'ennuyait devant le spectacle du ciel gris-noir et de la neige promenée par le vent. Habitué au temps qui régnait dans les montagnes, il ne le considérait plus comme l'expression de ses propres humeurs. Les jours sombres ne le démoralisaient pas davantage que ne le rassérénaient les après-midi lumineux, alors que tel avait souvent été le cas durant son enfance. Au contraire : il avait participé à assez de patrouilles pour savoir que l'ennemi attaquait rarement quand la neige menaçait, mais qu'une journée débutant sous un soleil hivernal éclatant s'achevait souvent dans un bain de sang éclatant. Curieusement, la pensée que Moylita Kaine se trouvait

au village était à la fois exaltante et déprimante, car pour le moment il ne pouvait pas se servir de son laissez-passer pour aller voir la romancière.

Le blizzard s'interrompit le troisième jour, mais Dik fut affecté au déblayage, une escouade entière aidant les tracteurs à dégager les rues, une fois de plus. La pelle à la main, les bras et le dos endoloris, il passa de longues heures à se demander de manière obsessionnelle pourquoi les bourgeois n'avaient pas fait poser des bandes chauffantes à travers le village, comme le long de la frontière ou sur les talus couronnés par le parapet du mur. Sous la neige et la glace attendaient les vieux pavés, qui grinçaient contre le coin en métal de sa pelle tandis qu'il peinait à la tâche.

Ce travail répétitif engendrait des pensées répétitives, mais soulageait le jeune homme d'une partie de la rancœur accumulée contre les bourgeois. Quoiqu'il ne sût pas grand-chose de la vie au village avant la fermeture de la frontière, quelques soldats originaires de la région évoquaient d'un air entendu la contrebande d'armes, la drogue, des hommes d'affaires véreux achetant les entreprises locales puis s'installant dans les propriétés alentour, endossant les responsabilités des bourgeois, pendant que les gens du cru se cantonnaient à l'industrie du bois ou vivaient des produits de leur ferme. À présent, l'importance de la bourgade découlait de sa position stratégique au pied du mur frontalier.

Cette nuit-là, Dik dormit comme une souche, mais le matin venu, blotti au fond d'un camion qui montait avec de grandes embardées la bande chauffante escarpée menant à la frontière, il fut mis à la torture par ses muscles trop sollicités. Son sac à dos, son fusil, son lance-grenades, son casque en acier, ses bottes et ses cordes d'alpinisme lui semblaient chargés du poids mort de toute la neige pelletée la veille.

L'occasion de voir Moylita Kaine s'était présentée puis enfuie. Dik, obligé de refréner jusqu'à son prochain tour de repos l'espoir de rencontrer la romancière, s'y résignait avec le stoïcisme la caractérisant la partie de son être devenue fantassin. S'il survivait aux patrouilles à venir, s'il n'était ni

blessé ni capturé, peut-être Moylita Kaine aurait-elle terminé son travail lorsqu'il regagnerait la caserne.

La frontière retrouva son calme ; Dik rentra au village sain et sauf, quelques jours plus tard. Quarante-huit heures de repos l'attendaient, et le temps qu'il passait d'habitude à traîner sans but autour des baraquements avait soudain un sens.

Le laissez-passer remis par le lieutenant lui donnait libre accès durant la journée à la scierie désaffectée construite à la sortie du village. Quoiqu'il la connût en tant que point de repère, il ne s'en était jamais approché, mais les longues heures de patrouille lui avaient permis d'en réviser maintes fois le chemin dans sa tête. Cela mis à part, il ignorait à quoi s'attendre, de lui-même ou de l'écrivaine. L'idée de faire sa connaissance était si extraordinaire, si inimaginable qu'il n'avait guère pensé qu'aux premiers instants de la rencontre. Quant à savoir ce qu'il dirait... Il lui suffirait de la voir ou, avec de la chance, de lui serrer la main.

En quittant la caserne, cependant, il glissa *L’Affirmation* dans sa capote, fermement décidé à obtenir un autographe de Moylita Kaine.

À la sortie du village, lorsque la rue se réduisit à un simple sentier, il eut la surprise de découvrir une bande chauffante posée par terre, langue noire découpée sur la neige. Une vapeur blanche s'en élevait dans le froid. Le jeune homme s'y engagea, glissa légèrement tandis que la croûte glacée accrochée à ses semelles fondait sous ses bottes.

La vieille scierie lui apparut bientôt. Quelqu'un se tenait à une fenêtre de l'étage, en façade. Une femme. En le voyant grimper la pente, elle ouvrit la fenêtre et s'y pencha. Un gros chapeau de fourrure, aux rabats baissés sur les oreilles, dissimulait sa chevelure.

« Qu'est-ce que c'est ? lança-t-elle.

— Je viens voir Moylita Kaine. Elle est là ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— J'ai un laissez-passer.

— Il y a une porte... par là. »

L'inconnue recula et referma la fenêtre d'une main ferme.

Dik, obéissant, partit dans la direction indiquée, s'écartant de la bande chauffante pour progresser sur une piste étroite dont la neige piétinée constituait un sentier durci, irrégulier. Ce ne fut qu'en contournant le coin de la scierie et en découvrant une porte incrustée dans le mur qu'il comprit qu'il avait dû parler à Mlle Kaine en personne.

Quoiqu'il n'eût pas construit d'image mentale de la romancière, qu'il ne l'eût imaginée ni jeune ni vieille, il se découvrit surpris de cet aperçu. Elle lui était apparue comme une femme d'âge tout juste moyen, ronde, à l'air farouche, qui ne ressemblait pas du tout à une écrivaine.

Dans les pensées indéterminées de Dik, la créatrice de *L'Affirmation* était plus éthérée, notion romantique davantage qu'être humain véritable.

Ouvrant la porte, il pénétra dans la scierie. Bien que la vieille bâtisse fut aussi obscure que glaciale, il distingua les formes anguleuses des bancs et des scies, les immenses râteliers de stockage et bandes transporteuses. Un moteur énorme, sombre, couvert de rouille, était tapi dans un angle sous un ensemble de roues, de courroies et de conduits fixés à deux mètres de haut. Le jour s'infiltrait par les dizaines de fissures perçant les planches fines des murs. L'odeur du bois et de la sciure planait dans la pièce, sèche et lointaine, douce et passée.

Un bruit de pas retentit au-dessus de Dik, puis l'inconnue apparut au sommet de l'escalier en bois appuyé au mur.

« Vous êtes mademoiselle Kaine ? demanda Dik, hésitant encore à croire que ce fut-elle.

— J'ai laissé un message à l'hôtel du civisme, dit-elle en descendant. Je ne veux pas être dérangée aujourd'hui.

— Un message ?... Je suis désolé. Je repasserai un autre jour. »

Il recula, cherchant à tâtons derrière lui la poignée de la porte.

« Et dites à Clerk Tradayn que je suis prise ce soir aussi. »

La romancière attendait, presque au bas des marches, pendant que Dik tripotait maladroitement la poignée. Comme elle semblait s'être coincée, il sortit son autre main de sa poche afin d'assurer sa prise. Son exemplaire de *L'Affirmation* glissa

sous sa capote, tomba à terre. Le laissez-passer, logé entre Orfé et Hilde, voleta hors du volume. Dik se baissa pour les ramasser.

« Je suis désolé », répéta-t-il, troublé par la proximité de l'écrivaine, sa taille immense, ses manières brusques. « Je ne savais pas... »

Moylita Kaine s'approcha vivement et lui prit le volume des mains.

« Vous avez apporté mon roman. Pourquoi ?

— J'espérais... vous en parler.

— Vous l'avez lu ? » interrogea-t-elle sans lâcher le livre, fixant le jeune homme d'un air pensif.

« Bien sûr. C'est...

— Mais vous m'avez été envoyé par le bureau des bourgeois ?

— Non... Je suis passé parce que, eh bien, je croyais qu'on pouvait vous rendre visite.

— Il paraît. Venez donc à l'étage. Il y fait meilleur.

— Mais vous ne voulez pas être dérangée.

— Je vous prenais pour un employé des bourgeois. Venez voir où je travaille. Je vous dédicacerai votre exemplaire. »

Elle tourna le dos à Dik pour remonter l'escalier. Un instant plus tard, il lui emboîta le pas, fixant d'un air incrédule ses jambes gainées d'un pantalon.

L'ancien bureau de la scierie s'ornait d'une fenêtre donnant sur la pente qui descendait vers le village puis, au-delà, sur les montagnes lointaines. La pièce, nue et sale, était meublée d'un bureau, d'une chaise et d'un minuscule radiateur électrique à chaleur rayonnante doté d'un seul barreau. Comme il n'y faisait guère plus chaud qu'au rez-de-chaussée, Dik comprit pourquoi Mlle Kaine travaillait revêtue de ses fourrures.

Elle s'approcha du bureau, écarta quelques papiers et s'empara d'un stylo-bille noir. Lorsqu'elle ouvrit le livre du jeune homme, il s'aperçut qu'elle portait des mitaines de fortune.

« Une dédicace vous ferait plaisir ?

— Oui, s'il vous plaît. Ce que vous voudrez. » Toutefois, Dik ne prêtait aucune attention à son exemplaire, car à l'instant où Moylita Kaine entreprenait d'ôter le capuchon du stylo, il avait

remarqué au centre du bureau un gros bloc de papier à lignes, la page visible couverte au quart de mots manuscrits. Il avait interrompu la romancière en plein travail !

« Bon, que voulez-vous au juste ? demanda-t-elle.

— Une signature suffira.

— Vous aviez envie d'une dédicace. Comment vous appelez-vous ?

— Oh... Dik.

— Avec un C ?

— Non, l'autre orthographe. »

Elle traça quelques mots d'une main rapide puis lui rendit le livre. L'encre était encore humide, l'écriture négligée, échevelée. À *Duk... avoc mas meilleuns vous, Moylilo Kine*, lut-il. Il contempla la phrase avec une incompréhension joyeuse.

« Merci beaucoup, lança-t-il. Je veux dire... heu, merci beaucoup.

— J'aurais bien dédicacé la page de garde, mais il semblerait que vous l'ayez arrachée.

— Ce n'est pas moi, protesta-t-il, anxieux de corriger cette fausse impression. Le roman était comme ça quand je l'ai trouvé.

— Peut-être son précédent propriétaire ne l'avait-il pas aimé.

— Oh non ! Ce n'est pas possible !

— Ne pariez pas là-dessus. Vous n'avez pas lu les critiques. »

Elle passa derrière le bureau et s'assit, les mains tendues vers le radiateur. Il jeta un coup d'œil aux pages posées devant elle.

« C'est votre nouveau roman ?

— Un roman ? Je ne pense pas ! Pas en ce moment.

— Mais vos éditeurs m'ont dit que vous étiez en train d'en écrire un autre.

— Ils vous ont dit ça ? Que... ?

— Je leur ai écrit, expliqua Dik. Je considérais *L'Affirmation* comme le meilleur livre que j'aie jamais lu, alors je voulais savoir ce que vous aviez publié d'autre. »

Elle l'examinait avec attention ; il se sentit rougir.

« Vous l'avez vraiment lu, hein ?

— Oui, je vous l'ai déjà dit.

— En entier ?



— Plusieurs fois. C'est le livre le plus important du monde. »  
 Elle sourit, sans la moindre condescendance cependant.  
 « Quel âge avez-vous, Dik ?  
 — Dix-huit ans.  
 — Et quel âge aviez-vous quand vous l'avez lu ?  
 — La première fois ? Quinze ans, je crois.  
 — Vous ne l'avez pas trouvé... bizarre, par moments ?  
 — Dans les scènes d'amour ? Je les ai trouvées excitantes.  
 — Je ne pensais pas particulièrement à ça mais... bon.  
 Certaines critiques...  
 — J'ai lu les critiques. Elles étaient idiotes.  
 — Donc vous les avez vues.  
 — Oui.  
 — Si seulement il y avait plus de lecteurs dans votre genre.  
 — Si seulement il y avait plus de *livres* dans le genre du vôtre ! »

Il regretta aussitôt sa réponse : il s'était juré de se montrer digne et poli. Mlle Kaine souriait à nouveau, un sourire qu'il méritait cette fois pour son enthousiasme.

« Puisque ce n'est pas votre prochain roman, reprit-il, montrant du doigt les papiers, ça vous ennuerait de me dire ce que c'est ?

— Pas grand-chose. Je suis payée pour écrire durant mon séjour. Une pièce sur le village. Voilà. Mais je croyais que tout le monde savait ce que je faisais ici.

— Oui », acquiesça-t-il, s'efforçant de masquer sa déception.

Il avait lu l'imprimé exposant les projets des artistes de guerre, il savait qu'on payait les écrivains subventionnés pour produire une œuvre dramatique sur les communautés visitées, mais il s'était cramponné à l'espoir irrationnel que Moylita Kaine parviendrait d'une manière ou d'une autre à dépasser ce genre de choses. Une pièce de théâtre relative au village n'avait pas l'attrait d'un nouveau livre tel que *L'Affirmation*. « Vous travaillez quand même sur un roman ?

— J'en ai commencé un, mais je l'ai mis de côté pour l'instant. Il ne serait pas publié... pas avant la fin de la guerre. Il n'y a plus de papier pour les livres. Beaucoup de scieries ont fermé. »

Dik avait conscience de fixer l'écrivaine, incapable qu'il était de détourner le regard. Se persuader qu'il s'agissait réellement de Moylita Kaine, à qui il pensait depuis trois ans, lui était difficile. Non seulement la visiteuse ne *ressemblait* pas à la romancière, mais elle ne parlait pas non plus comme elle. Il se rappelait les longues conversations philosophiques du livre, les subtilités des discussions, la persuasion, l'intelligence et la compassion, la simple verve de la conteuse. S'agissait-il bien de la même personne ?

En la voyant pour la première fois, il s'était fait de son physique une impression hâtive. Elle lui avait paru ronde à cause de ses épais vêtements d'hiver, car ses mains et son visage s'avéraient fins, délicats. Deviner son âge était impossible à Dik : de toute évidence, elle avait des années de plus que lui, mais c'était sa seule certitude. Si seulement elle avait enlevé son chapeau en fourrure, il l'aurait mieux vue. Une mèche de cheveux châtain foncé lui retombait sur le front.

« Cette pièce, vous avez envie de l'écrire ? demanda-t-il sans la quitter du regard.

— Non, mais c'est comme ça que je gagne ma vie.

— J'espère que vous êtes bien payée ! »

Là encore, sa propre franchise le fit intérieurement broncher.

« Pas aussi bien que vos bourgeois pour m'avoir invitée. Mais avec la guerre... Oh, bon, je ne voulais pas renoncer totalement à l'écriture. »

Elle lui avait tourné le dos, faisant mine de rapprocher les mains du radiateur.

« Beaucoup d'auteurs se trouvent dans la même situation. On fait ce qu'on peut. Si le conflit ne se prolonge pas trop, peut-être cette période creuse nous sera-t-elle profitable à tous.

— Vous croyez que la paix est pour bientôt ?

— Les deux camps étant dans une impasse, la guerre peut parfaitement s'éterniser. Qu'est-ce que c'est que votre uniforme ? Vous êtes militaire, non ?

— Je fais partie de la Police frontalière. J'imagine que c'est la même chose.

— Venez donc par ici. Vous aurez plus chaud.

— Je devrais plutôt m'en aller. Vous êtes occupée, vous me l'avez dit.

— Non, je veux vous parler. »

Moylita Kaine tourna le radiateur pour signifier à Dik de se rapprocher. Il se glissa lui aussi derrière le bureau, au coin duquel il s'appuya maladroitement, laissant la chaleur jouer sur ses jambes. De là, il parvenait à lire quelques-uns des mots couchés sur le bloc de papier.

Voyant ce qu'il regardait, la romancière s'empara de la feuille supérieure, qu'elle retourna sur les autres.

« Je ne voulais pas me montrer indiscret », dit le jeune homme, à qui le geste faisait l'effet d'un reproche. « Je n'ai pas terminé.

— Ce sera merveilleux », déclara-t-il, sincère. « Peut-être que oui, peut-être que non. Mais je ne veux pas que qui que ce soit le lise. Vous comprenez ?

— Bien sûr.

— Il n'empêche que vous pourriez m'aider à en venir à bout. Si vous acceptez. »

Dik faillit éclater de rire tant l'idée qu'il pouvait apporter quoi que ce fût à Moylita Kaine lui semblait ridicule et exaltante.

« Je ne sais pas, réussit-il à dire. Que voulez-vous ?

— Parlez-moi du village. Les bourgeois ne s'intéressent plus à moi, maintenant qu'ils ont touché la bourse due à ma visite, mais je ne suis autorisée à voir personne d'autre. J'ai une pièce de théâtre à écrire, seulement pour écrire, il faut que je connaisse mon sujet. » Elle montra la fenêtre, qui offrait une vue de la vallée gelée. « Les arbres et les montagnes !

— Vous ne pourriez pas inventer quelque chose ?

— On croirait entendre Clerk Tradayn ! » Devant la réaction instantanée de Dik, elle s'empressa d'ajouter : « Je veux parler des choses telles qu'elles sont réellement. Qui habite ici, par exemple ? Seulement les bourgeois et les militaires ? Il n'y a pas de femmes.

— Les bourgeois ont une famille, déclara Dik après réflexion. Sans doute leurs épouses vivent-elles avec eux. Je ne les ai jamais vues.

— Qui d'autre occupe le village ?

- Il y a des fermiers dans la vallée. Et des gens à la gare.
- Je ferais aussi bien de parler des arbres et des montagnes.
- Mais apparemment, vous avez écrit quelque chose.
- Ça ne mène nulle part », répondit Moylita Kaine, ce qui n'expliquait rien. « Et le mur ? Vous y allez de temps en temps ? »
- En patrouille. C'est pour ça qu'on est là.
- Vous pouvez me le décrire ?
- Pourquoi ?
- Parce que je ne l'ai pas vu et que les bourgeois refusent de me laisser y aller.
- Vous ne pourriez pas en parler dans votre pièce.
- Pourquoi pas ? Il est sans doute au cœur même de la communauté.
- Mais non, dit le jeune homme avec le plus grand sérieux. Il suit les sommets montagneux. »
- Moylita Kaine se mit à rire. Il se tortilla, gêné, avant de l'imiter.
- « Le mur entoure le Faiandland tout entier, Dik, mais combien de gens, de citoyens ordinaires, l'ont-ils jamais vu ? C'est une des raisons de la guerre, donc un symbole important pour n'importe quel écrivain actuel. Et il est encore plus essentiel ici même. Si je veux comprendre la communauté, je dois en savoir plus à ce sujet.
- C'est juste un grand mur », dit-il, déconcerté.
- « En quoi ? »
- En béton, je pense, mais certaines portions, les plus anciennes, sont en brique. Il y a des ouvrages en terre tout du long. Le mur proprement dit est très haut, il fait plusieurs fois ma taille, mais il est bordé de gradins – on appelle ça des talus – sur lesquels on patrouille. Les parties escarpées comportent des escaliers. Certaines sections sont creuses, avec des chariots de munitions qui circulent sur des rails à l'intérieur. Le parapet est presque entièrement festonné de fil de fer coupant. Il y a aussi des postes de garde et des tourelles de mitrailleuses. L'ennemi a installé des projecteurs de son côté. Nous aussi, quelques-uns.
- Le mur suit l'ancienne frontière ?
- Il est construit en plein sur les sommets, acquiesça Dik. Là où elle était censée être. C'est... un symbole. »

Il avait utilisé son mot à elle.

« Comme tous les murs. Que se passe-t-il durant les patrouilles ?

— On est là pour veiller à ce que personne ne traverse depuis l'autre côté. En général, il ne se passe rien. De temps en temps, l'ennemi nous jette des grenades ou des capsules de gaz, alors on riposte. Parfois, ça se calme aussitôt. D'autres fois, ça dure des jours entiers. Mais pour l'essentiel, il neige et il vente.

— C'est effrayant ?

— Plutôt ennuyeux. J'ai appris à ne pas penser quand je suis de garde.

— Vous devez bien penser à quelque chose.

— Au froid, à mon retour chez moi. À votre livre, à tous ceux que j'ai lus et tous ceux que je veux lire plus tard. » Comme elle ne répondait pas, il poursuivit : « Par moments, je me demande qui se trouve de l'autre côté du mur et pourquoi. Ces soldats-là ont sans doute à peu près le même âge que nous. Il n'y a pas de bourgeois dans leur pays, vous savez. Du moins je ne crois pas. » Le silence de la romancière le déconcertait. « Je n'aime pas les bourgeois, vous comprenez », ajouta-t-il pour s'expliquer.

Elle feuilletait distraitement ses notes en l'écoutant.

« Dites-moi, Dik, vous savez qui a construit le mur ? demanda-t-elle enfin.

— Eux. Les Fédérés.

— Ils disent la même chose, figurez-vous. Que c'est nous.

— N'importe quoi. Pourquoi aurions-nous fait une chose pareille ?

— D'après eux, pour empêcher la population de fuir notre pays. Nous serions soumis à une dictature et les Lois sur la Dîme restreindraient nos libertés.

— Alors pourquoi essaient-ils de nous envahir ? Pourquoi bombardent-ils nos villes ?

— Ils ne feraient que se défendre, parce que le gouvernement faïandais chercherait à leur imposer notre système.

— Dans ce cas, pourquoi nous accuser d'avoir construit le mur ?

— Vous ne comprenez donc pas que peu importe qui l’a fait ? C’est un symbole, nous sommes bien d’accord, un symbole de stupidité. Vous n’avez rien vu de tout cela dans mon roman ? »

Cette question inattendue déconcerta Dik. Lorsqu’elle parlait de la guerre, Moylita Kaine se cantonnait à un sujet dont l’ombre dévorait presque tout le temps d’éveil du jeune homme. L’associer ainsi à *L’Affirmation* le réveillait en sursaut.

« Je ne me rappelle pas », dit-il, s’efforçant de comprendre ce qu’elle voulait dire.

« Je pensais avoir été claire. La duplicité de Hilde et les mensonges qu’elle raconte à Orfé sur Coschtie. Quand Orfé...

— Je sais. » Il avait aussitôt deviné à quoi elle pensait. « La première fois qu’ils font l’amour. Hilde veut qu’il joue les traîtres pour l’exciter, et Orfé répond qu’elle sera la première à les trahir.

— Oui.

— Elle part chercher une grande feuille blanche où elle le met au défi de coucher ce qu’il vient de dire. Orfé, persuadé que la feuille s’interposera entre eux, lui reproche de la brandir, mais Hilde riposte que le papier lui appartient, à lui, qu’il était chez lui... »

Dik eût poursuivi, porté par le souvenir détaillé de l’intrigue, si Moylita Kaine ne l’avait pas interrompu : « Vous l’avez vraiment lu avec attention. Alors vous devez bien voir ce que je veux dire ?

— À propos du mur ?

— Oui. De la feuille blanche. »

Il secoua la tête.

« Je sais ce que ça signifie dans le livre, mais vous l’avez écrit avant la guerre.

— Les murs ont toujours existé, Dik. Les deux faces de toute chose. »

La romancière se mit alors à parler de son œuvre, penchée en avant pour agiter les doigts au-dessus de la barre brûlante. D’abord circonspecte, guettant semblait-il les réactions de Dik, elle finit par se laisser aller davantage devant son intérêt passionné, car il se faisait un devoir de montrer qu’il avait lu l’ouvrage avec attention et perspicacité. Elle s’exprimait vite,

non sans plaisanteries dépréciatrices sur son propre compte et son histoire, expliquait ses intentions même lorsqu'elle savait sans doute que son visiteur les comprenait, les yeux étincelants dans la lumière neigeuse versée par la fenêtre. Lui se sentait plus excité qu'il ne se rappelait l'avoir jamais été. Il lui semblait à nouveau lire *L’Affirmation* pour la première fois.

Moylita Kaine lui dit qu'il existait dans le livre un mur, une barrière métaphorique entre Orfé et Hilde. Telle était l'image dominante du roman, quoiqu'elle fût toujours décrite de manière indirecte.

« Des murs, le monde en est rempli ! » ajouta l'écrivaine.

Un mur séparait les protagonistes dès le départ parce que Hilde était mariée à Coschtie, mais après la mort de ce dernier, l'obstacle subsistait à cause des trahisons. Comme Orfé, puis Hilde cherchaient à se séduire mutuellement, tous deux trouvant l'infidélité excitante, le mur s'élevait de plus en plus, devenait de plus en plus imprenable. Les actions labyrinthiques des personnages secondaires – se pliant de son vivant aux désirs de Coschtie puis se vengeant après sa mort sur sa mémoire – composaient un vaste éventail de positions morales. Leur influence se partageait : certains contrôlaient Orfé, d'autres Hilde. Par la suite, chaque complot renforçait la barrière entre les amants, rendant la tragédie finale encore plus inéluctable. Pourtant, le livre n'en constituait pas moins l'affirmation de son titre : Moylita Kaine avait voulu en faire une déclaration positive. L'ultime décision d'Orfé représentait son accession à la liberté ; la fin du roman marquait la chute du mur, bien réelle quoique trop tardive pour les deux héros.

« Vous voyez ce que je voulais faire ? » demanda l'écrivaine.

Dik secoua vaguement la tête, perdu dans une nouvelle vision du livre qu'il avait pensé si bien connaître, mais quand il s'en aperçut, il acquiesça avec enthousiasme.

Elle se radossa, le fixant d'un regard empli de gentillesse.

« Je suis désolée. Vous ne devriez pas me laisser parler autant.

— Non, je vous en prie... continuez !

— Je croyais avoir tout dit », protesta-t-elle avant de se mettre à rire.

C'était l'occasion pour lui de poser les questions qu'il gardait en réserve depuis sa première lecture de l'œuvre. Comment elle en avait eu l'idée originale, si les personnages étaient inspirés d'êtres humains en chair et en os, si un événement quelconque du roman lui était jamais arrivé, à elle, combien de temps elle avait mis à le rédiger, si elle avait visité l'Archipel du Rêve puisque l'histoire s'y déroulait...

Moylita Kaine, visiblement flattée par cet intérêt, répondit à toutes, mais Dik fut incapable de déterminer s'il fallait ou non prendre ses réponses au pied de la lettre. Certains de ses commentaires visaient à la rabaisser elle-même ; d'autres, délibérément vagues, suscitaient plus de questions qu'il ne pourrait jamais en poser.

Après une des remarques dépréciatrices de l'écrivaine, Dik prit sa propre mesure : le feu roulant auquel il la soumettait devait évoquer un interrogatoire. Il tomba dans un silence gêné, les yeux baissés sur la surface inégale et guère propre du bureau.

« Je parle trop ? s'enquit-elle à sa grande surprise.

— Non, c'est moi. Je pose trop de questions.

— Alors laissez-moi en poser quelques-unes. »

Dik n'avait guère d'estime de lui-même et pas grand-chose à dire. Le cursus qui lui avait été proposé devait dans son esprit lui permettre d'étudier *L'Affirmation*, mais savoir où cela l'eût mené était une autre affaire. Il nourrissait l'ambition secrète de devenir écrivain – et, s'il avait l'ombre d'une chance d'y parvenir, d'écrire autant que possible un livre comme celui-là – mais jamais il n'eût révélé pareil secret à Moylita Kaine. Cette pensée lui bloquait cependant l'esprit au point que ses réponses devinrent peu à peu simples monosyllabes. La romancière n'insista pas.

« Je peux revenir vous voir demain ? demanda-t-il enfin.

— À condition que vous en ayez le droit.

— Je dispose encore d'un jour de congé avant de retourner en patrouille. Si vous n'êtes pas trop occupée.

— Le but de ce projet est d'encourager les gens comme vous à rencontrer les écrivains comme moi, Dik. D'ailleurs, pourquoi ne pas amener certains de vos camarades ?



— Non ! Enfin, pas à moins qu'ils ne le demandent.

— Ils savent que je suis là ?

— Je pense.

— Il me semble que vous n'avez guère eu de mal à l'apprendre. » Elle jeta un coup d'œil à l'exemplaire d'occasion de *L’Affirmation* que le jeune homme s'était coincé sous le bras. « Mais dites-moi, vous-même, comment diable avez-vous su que j'étais au village ?

— Le projet a été annoncé dans le magazine de la police. Votre nom y figurait, et je voulais faire votre connaissance. »

Il confessa tout. Le fameux projet, destiné à encourager les arts dans la situation critique traversée par le pays, concernait les communautés frontalières ou proches de la frontière. Bien des peintres, sculpteurs, écrivains, musiciens de premier – ou de second – plan avaient accepté d'y prendre part. Dik, avide de contact avec le monde qu'il avait quitté en s'engageant, s'était étonné de découvrir Moylita Kaine sur la liste des participants. En proie à une extrême nervosité, il avait posé une requête par l'intermédiaire de son sergent de section. Quelques semaines plus tard, une note imprimée était apparue sur le tableau d'affichage, décrivant le projet et demandant des suggestions quant aux artistes à inviter. Dik, qui avait parfois l'impression d'être la seule recrue à jamais consulter le tableau, avait couché le nom de Moylita Kayne sur le formulaire puis, pour faire bonne mesure, l'y avait ajouté trois fois de plus avec des écritures et à l'aide de stylos différents.

Il l'ignorait à ce moment-là, mais les administrateurs de la communauté – les bourgeois, en l'occurrence – recevaient une bourse. Sans doute ce pactole inattendu avait-il eu l'effet souhaité.

La romancière l'écouta en silence.

« C'est donc vous que je dois remercier ? demanda-t-elle.

— Je n'ai sans doute pas grand-chose à voir là-dedans », mentit Dik, le visage en feu.

« Tant mieux. Je n'aimerais pas penser que c'est de votre faute si j'ai à supporter ça. » La main gantée de Moylita Kaine engloba d'un geste la pièce crasseuse, le petit radiateur, la vue hivernale. « Bon, vous voulez repasser demain ?

- Oui, mademoiselle Kaine.
- Mmh... ne m'appellez pas comme ça. Techniquement, je suis mariée.
- Excusez-moi. Je ne le savais pas.
- Moi non plus. Enfin, peu importe. C'est du passé. Appelez-moi Moylita. »

Elle ne s'expliqua pas davantage, mais cette réplique donna matière à réflexion au jeune homme pendant la nuit. Il pensait tellement à elle, et avec une telle passion, que ce fut tout juste s'il parvint à fermer l'œil.

Malheureusement, il eut ensuite tout le temps de réfléchir. Le lendemain matin, il comptait regagner le moulin juste après le petit déjeuner, mais un caporal aux traits aiguisés l'arrêta alors qu'il quittait le réfectoire pour l'envoyer travailler aux cuisines. Confronté à une matinée de corvées ennuyeuses, Dik se retrancha dans la contemplation intérieure, son brevet de survie habituel. La cuisine bruyante, emplie de vapeur, jeta une lumière nouvelle sur sa conversation avec Moylita Kaine. Sa vertigineuse euphorie nocturne avait disparu. Il pensait à présent de manière plus analytique à ce que lui avait confié la romancière.

Avant d'entrer à l'université, Dik s'était mis à lire les critiques littéraires dans l'espoir d'y gagner une compréhension nouvelle de sa littérature de prédilection. Une de ces analyses lui avait fait une forte impression. Elle expliquait que l'acte de lecture était aussi important et créatif que celui d'écriture. Par certains côtés, la réaction du lecteur constituait la seule mesure réellement fiable d'un livre. Ce que le lecteur faisait du texte en devenait la véritable estimation, quelles qu'eussent été les intentions de l'auteur.

Pour Dik, peu instruit encore, cette approche représentait un point de vue de grande valeur. En ce qui concernait *L'Affirmation* – roman qui, par mystère, n'était mentionné dans aucun ouvrage critique – elle donnait plus de poids encore à son opinion qu'il s'agissait vraiment d'un chef-d'œuvre. C'était un grand roman parce qu'il le considérait comme tel.

Dans ce contexte, sa conversation avec Moylita Kaine apparaissait sous un autre angle : non seulement les intentions de l'écrivaine n'avaient rien à voir avec le plaisir qu'il tirait de son livre, mais c'était pure arrogance de sa part que de les imposer au jeune homme.

À l'instant même où cette pensée lui vint, Dik se la reprocha, car Moylita Kaine ne lui avait parlé que par pure gentillesse. Ce genre de réflexion signifiait qu'il se présomait son égal, alors qu'elle lui était très clairement supérieure en tout. Assagi par sa propre arrogance, il décida de trouver un moyen de faire amende honorable sans révéler pourquoi.

Toutefois, pendant qu'il s'activait à la cuisine, en attendant que la tâche prît fin avec le repas de midi, la pensée refusait de disparaître.

En lui expliquant son roman, Moylita Kaine avait-elle cherché à lui dire quelque chose ?

Sur la bande chauffante menant au moulin, Dik croisa un bourgeois. Automatiquement, le jeune homme se posta de côté dans la neige puis attendit, immobile, détournant un regard humble, que le notable passât devant lui à grands pas.

Alors :

« Où allez-vous, soldat ?

— Voir l'écrivaine, monsieur.

— De quel droit ?

— J'ai un laissez-passer, monsieur. »

Dik fouilla maladroitement la poche de sa capote, remerciant les étoiles d'avoir pensé à prendre le papier. Le bourgeois l'examina de près, le retourna pour le lire des deux côtés comme s'il y cherchait la moindre irrégularité puis le rendit enfin.

« Vous savez qui je suis, soldat ?

— Clerk Tradayn, monsieur.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas salué ?

— Je ne vous ai pas vu approcher, monsieur. Pas avant qu'il soit trop tard. Je regardais où je mettais les pieds. »

Un long silence suivit, pendant lequel Dik continua à fixer la terre enneigée. Le bourgeois respirait à petits coups, bruit irrité caractéristique d'un homme de pouvoir n'y trouvant en cet

instant aucune application. Enfin, il pivota pour repartir en direction du village, la tête orgueilleusement levée, indifférent aux dangers de la pente raide et glissante.

Dik attendit ce qu'il considérait comme quelques secondes respectueuses, durant lesquelles il fit un pied de nez mental au dos qui s'éloignait, puis il repassa sur la bande chauffante afin de gagner la scierie d'un pas vif. Une fois à l'intérieur, il se pencha pour passer sous les râteliers et la machinerie rouillés avant de grimper l'escalier. Lorsqu'il ouvrit la porte de l'étage, Moylita Kaine, assise à son bureau, leva les yeux vers lui avec une telle expression de fureur qu'il faillit prendre la fuite.

« Oh, c'est vous, Dik ! lança-t-elle aussitôt. Dépêchez-vous d'entrer, et fermez la porte. »

Elle alla se poster à la fenêtre, tordant le cou pour regarder en direction du village, les poings serrés à s'en blanchir les phalanges.

« Vous avez croisé le Seigneur Tradayn en venant ? reprit-elle.

— Oui. Il m'a demandé où j'allais et ce que je faisais.

— J'espère que vous le lui avez dit.

— Bien obligé.

— Parfait.

— Il y a un problème ?

— Pas vraiment. Pas en ce moment. »

Elle retourna s'asseoir à son bureau mais se releva presque aussitôt pour se mettre à faire les cent pas – toujours contrariée, malgré son accueil chaleureux. Enfin, elle regagna sa chaise.

« Le Seigneur Tradayn vous donnait des ordres ? interrogea Dik.

— Non, ce n'est pas ça. » Elle se pencha en avant. « Hier, vous m'avez dit que les bourgeois étaient mariés. Vous en êtes sûr, ou c'est une simple supposition ?

— Une supposition. Une impression. Quand mon peloton est arrivé ici, il y a eu une réception pour les officiers à l'hôtel du civisme. Ce soir-là, j'ai vu pas mal de femmes parmi les invités, en compagnie d'hommes dont je savais que c'étaient les bourgeois.

— Clerk Tradayn... en faisait-il partie ? Il est marié ?

— Je n'en sais rien. »

Saisi d'une brusque intuition quant à ce qui s'était peut-être passé, Dik n'avait aucune envie d'en entendre davantage sur le sujet. Plongeant la main sous son manteau, il en tira ce qu'il avait apporté.

« J'ai un cadeau pour vous, Moylita », dit-il non sans hésitation, car c'était la première fois qu'il osait appeler la romancière par son prénom.

Relevant les yeux, elle s'empara du présent.

« Il est magnifique, Dik ! Vous l'avez fait vous-même ?

— Oui. » Pendant qu'elle examinait la sculpture sous tous les angles, il alla s'appuyer au bureau, comme la veille. « C'est un bois tendre particulier qu'on trouve dans la région. J'en ai découvert un morceau en forêt. Il a été très facile à travailler.

— Une main tenant un stylo... Je n'avais jamais rien vu de pareil.

— Le bois avait grandi de cette manière-là. Il ressemblait déjà un peu à ça avant que je m'en occupe. Je suis désolé que ce soit aussi grossier. En fait, je me suis contenté de le lisser.

— Mais c'est parfait ! Je peux le garder ? »

Lorsque le jeune homme hocha la tête, Moylita se leva, se pencha au-dessus du bureau et l'embrassa sur la joue sans lui laisser le temps de se détourner.

« Merci, Dik ! »

Enchanté de sa réaction mais incapable d'oublier le repentir qui l'avait poussé à lui faire un cadeau, il marmonna quelque chose au sujet de l'inadéquation de la sculpture. L'écrivaine écarta les papiers pour la poser juste devant elle.

« J'en prendrai grand soin, déclara-t-elle. Ma foi, je voulais vous le donner plus tard, mais j'ai un cadeau pour vous, moi aussi.

— Vous avez un cadeau pour moi ? répéta bêtement Dik.

— J'ai écrit quelque chose cette nuit. À votre seule intention.

— Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il, à l'instant même où elle brandissait quelques feuillets agrafés ensemble par un coin.

« J'ai eu une idée d'histoire, hier, après votre départ. Elle est arrivée assez brusquement, alors je ne pense pas que le résultat

soit très bon, mais c'est notre conversation qui a déclenché le processus.

— Je peux voir ? »

Moylita secoua la tête.

« Pas encore. D'abord, il faut me promettre quelque chose – de ne pas la lire avant que j'aie quitté le village.

— Pourquoi ça ? » interrogea-t-il. Avant d'ajouter, saisi d'une intuition : « Elle parle de moi ?

— Un des personnages vous ressemble un peu. Peut-être reconnaîtrez-vous certaines de ses répliques.

— Aucune importance ! Je vais la lire tout de suite. »

Il tendit la main.

« Non. Je veux aussi vous en parler pour que vous sachiez de quoi il retourne. Si on vous trouve en possession de ce manuscrit, vous aurez peut-être des ennuis. Le personnage principal appartient à l'autre camp, vous comprenez. Il est de l'autre côté du mur. Si les bourgeois découvrent cette nouvelle, si un de vos officiers met la main dessus, ils se demanderont ce qu'elle fait dans vos affaires et où vous l'avez dénichée. Vous êtes sûr de la vouloir malgré tout ?

— Évidemment ! Je peux la cacher sans problème – on ne fouille jamais nos placards.

— Très bien. Mais ce n'est pas tout. L'histoire ne se passe pas ici, dans les montagnes. Pas même en Faiandland. Je l'ai située dans le Sud. Vous savez ce que ça veut dire ?

— Jethra, supposa Dik.

— Non, sur le continent austral. De l'autre côté de la mer Centrale.

— Vous voulez dire plus loin que l'Archipel du Rêve ! » s'exclama le jeune homme.

Il évoquait les scènes fantastiques du roman, les personnages incapables de tenir en place passant d'île en île, la chaleur étouffante, les couleurs exotiques, les principaux acteurs du récit, déracinés, cherchant sans trêve un sentiment d'identité. En réalité, s'enfuir dans les îles n'était pas chose facile, excepté par l'esprit.

« Eh bien oui. Je vous préviens parce que vous et moi, nous savons que c'est juste une histoire, mais tout le monde ne

comprend pas le fonctionnement de la fiction. Si certains des bourgeois lisaient ça, ils vous prendraient peut-être pour un espion.

— Mais comment... ? demanda Dik, lequel malgré ses déclarations ne voyait pas ce qu'elle voulait dire.

— Écoutez. Avant que je ne vienne ici, des bruits couraient à Jethra. Certains de mes amis... hum... ils pensent que le gouvernement a tort. Ils ont gardé le contact avec des gens qui partagent leurs opinions mais d'autres nationalités, y compris des Fédérés. D'après eux, des négociations secrètes sont en cours entre les deux camps. C'est compliqué. Je ne sais que croire dans tout ça ni par où entamer les explications, mais la guerre a une dimension économique. Comme toujours, sauf qu'en l'occurrence, ce côté-là est masqué par un nuage d'idéologie. Certains industriels font de véritables fortunes. Pas seulement ici, dans la Fédération aussi. La guerre est vraiment là, les raids aériens ont causé beaucoup de dégâts et tué des centaines de gens – ce qui n'était sans doute pas prévu. Depuis, on négocie pour trouver comment poursuivre le conflit sans détruire les pays impliqués. Mes amis pensent que la guerre va se déplacer vers le sud pour que les combats se déroulent dans des zones dépeuplées.

— Mais l'Archipel du Rêve est neutre.

— Plus loin. Sur le continent polaire austral.

— Il sert de cadre à beaucoup d'histoires.

— Oui, mais pas sur la guerre, *cette guerre-ci*. Ma nouvelle parle de quelqu'un comme vous, mais je ne peux pas en dire davantage, je ne peux pas m'exprimer littéralement. »

Moylita se tut, fixant Dik d'un regard intense, peut-être pour jauger sa réaction.

« Vous la voulez toujours ? demanda-t-elle enfin.

— Oh oui ! », répondit-il.

Il n'avait pas compris tout ce qu'elle venait de dire, mais il lui suffisait de savoir qu'elle avait écrit le texte à son intention.

« Très bien. Faites attention, et ne la lisez pas avant deux ou trois jours. Promis ? »

Il hocha une tête emphatique. Après un dernier regard pensif, Moylita posa la mince liasse de feuilles sur le bureau

puis la lissa de la paume. Le récit avait été tapé à la machine ou imprimé, remarqua Dik, surpris – convaincu que son hôtesse écrivait à la main à cause de ce qu’il avait vu la veille. Elle griffonna sa signature au sommet de la première page, plia la liasse en deux et la lui tendit.

Il s’en empara comme si le papier avait été la peau d’une bête vivante : la moindre fibre lui semblait animée, palpitante d’une chimie organique. Les mots y étaient véritablement gravés, aussi promena-t-il le bout des doigts sur l’arrière de la dernière feuille, tel un aveugle en quête de signification.

« Vous voulez bien me parler du symbolisme de cette histoire... Moylita ? »

La réponse se fit attendre.

« Pourquoi me demander une chose pareille ? » interrogea enfin l’écrivaine.

Dik pensait à l’interprétation qu’elle lui avait donnée du roman, la veille. Elle le lui avait fait comprendre alors qu’auparavant, il l’avait juste aimé. Il voulait qu’elle lui expliquât son nouveau texte car il craignait de ne jamais la revoir.

« Parce que sinon, je risque de ne pas comprendre, dit-il.

— C’est une nouvelle très simple. Je n’ai pas eu le temps de la tripatouiller et de la compliquer. Elle raconte l’histoire d’un soldat qui lit un roman puis plus tard devient poète. Il n’y a rien de symbolique là-dedans.

— Je veux dire...

— Parce que hier, on parlait du symbolisme profond des murs ?

— Oui. Le mur de l’histoire. C’est celui de la frontière ?

— C’est un mur. Des briques et du béton. Rien de plus.

— Et le soldat, le... poète, il l’escalade ?

— Vous devriez attendre d’avoir lu la nouvelle, Dik. Je ne veux pas que vous vous imaginiez qu’elle a un sens qui ne s’y trouve pas.

— Mais il escalade le mur, hein ?

— Comment le savez-vous ?

— À cause de... »



La porte s'ouvrit sans avertissement. Clerk Tradayn entra d'un pas rapide et la claqua derrière lui.

*À cause de ce que vous m'avez dit*, songea Dik, dont l'intuition s'évanouit.

« Dites-moi, madame Kaine... » commença le bourgeois avant de découvrir le jeune homme, qui avait reculé jusqu'au mur. L'arrivant se tourna aussitôt vers lui. « Vous, que faites-vous là ? »

— Je vous l'ai dit, monsieur... J'ai un laissez-passer. » Dik plongea la main dans la poche où se trouvait le document.

« Je l'ai vu. Que faites-vous là, dans cette pièce ? »

— Il a parfaitement le droit d'y être, Seigneur Tradayn, intervint Moylita. Je suis un écrivain en résidence. Les troupes...

— La Police frontalière est sous les ordres du conseil, madame Kaine. Les laissez-passer donnés par les gradés doivent être soumis à mon approbation.

— Eh bien, il suffit de s'en occuper maintenant. Vous avez le vôtre, Dik ? »

Pendant qu'ils argumentaient, le jeune homme avait trouvé le document, qu'il tendit au notable. Jamais il n'avait vu quelqu'un tenir tête à un bourgeois, et l'assurance de Moylita l'emplissait de respect.

Clerk Tradayn ne prêta aucune attention à Dik ou à son laissez-passer ; il s'approcha du bureau, au-dessus duquel il se pencha après y avoir posé une main potelée, tachetée de brun.

« Je veux voir ce que vous avez écrit, lança-t-il. »

— Je vous ai montré la pièce. Elle n'a pas avancé depuis hier.

— On a entendu l'imprimante de votre ordinateur jusque tard dans la nuit.

— Et alors ? Je suis écrivaine. Je retravaillais.

— Je veux voir ça.

— Pourquoi cet espionnage, Seigneur ?

— Tant que vous vous trouvez à la frontière, vous êtes soumise aux lois militaires, madame Kayne. Montrez-moi ce que vous avez écrit. »

Ramassant les papiers dispersés sur son bureau, elle les lui jeta à la tête. Dik, le dos au mur, conscient de la mince liasse

bien visible dans sa main, leva lentement le bras afin de la glisser sous sa capote.

« Pas ça, madame Kaine. Je parle de ce que vous avez imprimé. Qu'est-ce que vous avez là, soldat ?

— Le laissez-passer, monsieur. »

Dik tendit l'autre main.

« Donnez-moi ça. »

Il jeta un coup d'œil désespéré à Moylita, laquelle, impassible, fixait le bourgeois, puis présenta à contrecœur son laissez-passer, mais Clerk Tradayn étira le bras en arrière pour lui arracher la nouvelle. Se rapprochant de la fenêtre, il déplaça la liasse d'une secousse.

« *La Négation*. C'est votre titre, madame Kaine ? » Le regard de Moylita ne vacilla pas. « Pourquoi avoir appelé une histoire comme ça ? Ça paraît bizarre, je me permets de le dire.

— Vous pouvez dire ce que vous voulez, puisque vous n'avez de toute évidence aucune affinité avec la littérature. Cette nouvelle constitue un contrepoint à un roman écrit et publié avant-guerre. *L'Affirm...*

— Oui, nous savons tout ce qu'il y a à savoir sur votre roman, merci. Je m'inquiète davantage pour ça. »

Il parcourut la première page puis se mit à lire depuis le début d'une voix moqueuse, méprisante :

« Peu importait à présent quel camp avait le premier violé le traité interdisant les gaz sensitifs. Ils étaient illégalement disponibles et utilisés depuis si longtemps qu'on ne se posait plus de question. Peu importait aussi qui les fabriquait et les vendait. Pour un simple soldat, rien n'importait plus. Rien de ce qu'il voyait, sentait, entendait n'était fiable. Sa vue, son toucher, son ouïe avaient été à jamais... »

Le bourgeois s'interrompit puis feuilleta rapidement le reste de la liasse afin de parcourir le récit.

« Vous avez lu ça, soldat ?

— Non, monsieur.

— Ce gamin n'est au courant de rien. Je voulais lui prêter la nouvelle. Je l'ai écrite il y a des années.

— Ou des heures. » Clerk Tradayn examina à nouveau la première page, ses petits yeux profondément enfoncés se

déplaçant très vite d'un côté à l'autre. Il leva ensuite les feuilles pour les montrer à Moylita.

« C'est votre signature ?

— Oui.

— Bien. » La liasse disparut dans une des poches intérieures du notable.

« Regagnez immédiatement vos quartiers, soldat.

— Je...

— À vos quartiers !

— Oui, monsieur. »

Dik gagna la porte en traînant les pieds, hésitant, les yeux fixés sur Moylita. S'il subsistait le moindre espoir de sauver la situation, c'était par ses actes à elle. Malgré les manières impérieuses du bourgeois, elle l'intimidait un peu, cela se voyait. Toutefois, elle ne dit pas un mot, ne fit pas un geste, répondant au désespoir muet du jeune homme par un regard ferme et calme. Peut-être voulait-elle lui faire passer un message, mais si tel était le cas, elle se montrait trop subtile pour qu'il la comprît.

En ressortant dans le froid, il entreprit de descendre la pente mais s'immobilisa au bout de quelques mètres, l'oreille tendue. Pas un bruit ne s'élevait de la scierie. Après un instant d'hésitation, il quitta la bande chauffante glissante puis traversa au pas de course les prés immaculés en direction du bosquet le plus proche, où la neige s'était amassée, poussée par le vent. Dik bondit dans la poudreuse pour aller se cacher derrière le large tronc d'un sapin.

L'attente ne dura que quelques minutes. Moylita et le bourgeois ne tardèrent pas à sortir puis à descendre ensemble la bande chauffante menant au village. La romancière ouvrait la marche, la tête basse, mais son attitude ne trahissait par ailleurs nulle soumission. Il se pouvait qu'elle regardât juste où elle mettait les pieds sur la surface de métal poli. La sculpture offerte par Dik était coincée sous son bras.

Le jeune homme passa le reste de la journée caché dans sa chambre de la caserne, à attendre ce qui lui apparaissait comme son inévitable convocation à l'hôtel du civisme. Toutefois, rien

dans la vie ne devait être inévitable, car il n'y eut pas de convocation. Lorsque la nuit tomba, l'incertitude avait plongé Dik dans une terreur que ne lui eût valu aucune punition, puisqu'une punition eût au moins représenté une certaine forme de conclusion.

L'histoire qu'il n'avait pu lire – la sienne, celle que Moylita avait écrite à son intention – semblait pour des raisons qu'il ne comprenait pas encore très bien aussi explosive potentiellement qu'une mine ennemie extraplate. L'écrivaine l'en avait averti, et la réaction du bourgeois le confirmait. Elle allait être accusée d'espionnage et de trahison puis emprisonnée, exilée ou fusillée.

Le même sort attendait peut-être Dik, mais cela lui paraissait nettement moins important.

La peur et l'inquiétude l'envoyèrent dans les rues du village sitôt le repas du soir terminé. Il n'avait pratiquement rien mangé, plongé dans un silence morbide au milieu des rires et des braillements de ses camarades.

Quoique la nuit fût claire, un vent violent s'était levé, balayant la poudreuse qui couvrait toitures et appuis de fenêtres pour lui en piquer le visage. Dik parcourut toute la rue principale dans l'espoir d'apercevoir Moylita ou le moindre indice relatif à l'endroit où elle se trouvait, mais le village était désert, obscur, éclairé par les seules lampes brillant derrière de hautes fenêtres, sous des pignons ornementés. Comme il s'en retournait d'un pas lent, il s'immobilisa devant l'hôtel du civisme. Là, il y avait de la lumière – lignes horizontales brillantes entre les lames des persiennes de bois. Sans vraiment penser aux conséquences de ses actes, Dik grimpa le perron jusqu'aux portes principales du bâtiment et pénétra dans un long vestibule, éclairé par trois gigantesques chandeliers. L'imposant corridor semblait onduler dans la chaleur émanant des gros radiateurs à eau disposés de toutes parts. À son extrémité, face à l'arrivant, attendaient deux autres portes en bois et en verre dépoli épais, gravé de motifs complexes de feuilles et d'arabesques. Un caporal des Patrouilles frontalières, un rouquin inconnu de Dik, montait la garde devant les battants.

« Alors soldat, qu'est-ce qui vous amène ?

— Je cherche Moylita Kaine, mon caporal. »

Vérité pure et simple.

« Qui est-ce ? De quel régiment faites-vous partie ?

— Peloton K, mon caporal.

— Je ne vous ai jamais vu. Vous n'avez aucun droit de venir ici. Il n'y a que les bourgeois. Retournez à la caserne, ou je vous mets aux arrêts.

— Alors je veux voir les bourgeois. Clerk Tradayn m'a convoqué.

— Les bourgeois tiennent conseil. Ils n'ont convoqué personne. Donnez-moi votre nom et votre matricule, soldat. »

Dik fixa le caporal sans mot dire, redoutant la maigre autorité du gradé : dans des circonstances normales, elle eût été proche du néant, mais l'homme arborait le ruban orné de l'éclair diplomatique conférant un pouvoir inconnu. Toujours anxieux du sort de Moylita, son subordonné battit en retraite : il ne voulait pas se laisser retarder ou occuper par quelqu'un qui ne savait sans doute rien.

L'ouragan glacé balayant la rue lui coupa le souffle. Il ferma ses oreilles et son esprit aux ordres lancés dans son dos, persuadé que le caporal allait le poursuivre, mais les cris du gradé s'étouffèrent sitôt les doubles portes retombées. Dik s'enfuit en courant, glissa sur le sol gelé au coin du bâtiment.

Il s'engagea sur la place minuscule où, de jour, les paysans de la région descendus des collines adressaient leurs doléances aux bourgeois ; où, avant-guerre, se déroulait chaque semaine le marché aux bestiaux. Des enclos y étaient délimités, réservés aux animaux de la dîme le temps que fussent exposées les plaintes. Dik sauta par-dessus deux des barrières en métal avant de s'immobiliser, l'oreille tendue. Pas un bruit de poursuite.

Il leva les yeux vers les volets de l'hôtel du civisme derrière lesquels s'étendait la salle du conseil, puis il grimpa sur une grille et s'avança maladroitement jusqu'à s'appuyer des deux mains contre les briques encroûtées de glace de l'édifice. Là, se haussant le plus possible, il s'efforça de regarder dans la salle du conseil. Les volets extérieurs aux planches ornées de découpes ne constituaient pas un réel obstacle, mais les persiennes intérieures fermées limitaient son champ de vision à un petit

coin de plafond, surchargé de moulures en plâtre et de tableaux religieux d'un pastel délicat.

Des voix indistinctes lui parvenaient. Après plusieurs tentatives infructueuses pour voir ce qui se passait, Dik s'aperçut qu'il était possible de faire pivoter le volet extérieur. Il pressa l'oreille contre la vitre froide.

Une voix de femme, la voix de Moylita, l'atteignit aussitôt, rapide et forte, rendue aiguë par la peur ou la colère. Un homme lança quelque chose d'incompréhensible, à quoi la romancière riposta :

« Vous êtes parfaitement au courant de l'utilisation des gaz sensitifs ! Pourquoi refusez-vous de l'admettre ? »

Il y eut des protestations, elle reprit la parole, puis un bourgeois intervint :

« ... nous avons découvert qui sont vos amis.

— Les soldats ont le droit de savoir ! » lança-t-elle.

Mais aussi :

« ... rendra fous la plupart d'entre eux ! C'est illégal, vous ne pouvez pas le nier ! Ce ne sont que des gamins ! Ils sortent tout juste de l'école ! »

La salle du conseil était en ébullition. Une série de coups violents retentit, puis le choc du bois frappant lourdement le bois. Moylita se mit à hurler.

Ce fut alors que le caporal trouva Dik.

Arraché de son perchoir précaire contre l'appui de la fenêtre, il tomba dans la congère amassée au pied du mur en se débattant et en ruant de toutes ses forces. Le gradé le frappa à la tête jusqu'à ce qu'il cessât de gigoter, le traîna à l'écart puis l'emmena dans une salle de garde non chauffée, à l'entrée de l'hôtel du civisme, afin de lui infliger une deuxième raclée. Administrée hors de vue des passants potentiels, elle s'avéra aussi douloureuse qu'efficace. Deux sergents de section arrivèrent un peu plus tard, à temps pour se joindre à la fête.

Le ciel s'était couvert et le vent de plus en plus fort apportait un véritable blizzard, lorsque ses trois supérieurs tramèrent Dik dans les rues jusqu'à la caserne. Les bourrasques chargées de flocons épais, étouffants, s'installaient pour une nuit de

tempête, accumulant de nouvelles congères contre les murs et les barrières du village.

Meurtri et malheureux, la tête, l'estomac, l'aine, les jambes, la poitrine endoloris, Dik passa le reste de la nuit et le lendemain tout entier enfermé dans sa chambre. On lui donna de l'eau mais pas de nourriture, on lui coupa le chauffage, et quand il voulut lire un de ses nombreux livres, la lumière s'éteignit brusquement.

Les sujets de réflexion ne lui manquaient pas, tous ou presque centrés sur Moylita, laquelle subissait dans son imagination divers coups du sort tellement horribles qu'ils étaient difficiles à jauger. Pour le reste, il s'interrogeait sans fin sur la courte nouvelle qu'il avait tenue entre les mains un instant sans la lire. L'auteur ne lui en avait dit qu'une chose : elle parlait d'un soldat qui devenait poète. La réaction du bourgeois après l'avoir parcourue donnait à penser que ce n'était pas tout, loin de là. Il ne fallait pas non plus oublier les quelques phrases qu'il avait déchiffrées à voix haute – gaz sensitifs, distorsions de la perception, disparition de la fiabilité –, ni les éclats de la violente dispute déclenchée plus tard dans la salle du conseil : droit de savoir, illégalité des gaz, folie.

Moylita avait écrit ce texte pour Dik exclusivement. Elle n'avait pas parlé du décor, juste mentionné le poète. En ce qui la concernait, tel était le véritable énoncé de l'histoire ; il devait donc en aller de même pour lui.

Il n'avait pas évoqué devant elle ses propres aspirations littéraires, les tas de poésie non éditée qui attendaient chez lui au fond d'un placard, les nombreuses esquisses d'intrigues incomplètes. Avait-elle deviné tout cela d'une manière ou d'une autre ?

Elle avait interprété son roman au bénéfice du jeune homme, sentant peut-être – à raison – qu'il y associait sa propre existence. Avait-elle désiré que la nouvelle fût pour lui d'une importance comparable ?

Il n'en savait rien. La part de lui autrefois poète avait été extirpée de son être, massacrée par l'entraînement militaire. Les

longues semaines brutales au camp de base avaient porté leurs fruits : l'échec inoubliable des vers esquissés au village. Le garçon studieux, sensible, qui ne s'était jamais fait beaucoup d'amis se trouvait maintenant bien loin, derrière le mur érigé lorsque Dik s'était à contrecœur porté volontaire.

Son précieux exemplaire de *L’Affirmation* était en sécurité dans sa chambre. Il s'attendait presque à ce qu'on s'en emparât, mais de toute évidence, aucun de ses supérieurs ne comprenait ce que le roman représentait pour lui. Lorsque le jour se leva, après s'être assuré que personne ne le surveillait, Dik s'assit par terre, le dos contre la porte, pour en lire un long passage. Celui qui l'avait toujours le plus intrigué : les cinq derniers chapitres.

Dans cette portion de l'histoire, Orfé avait enfin échappé aux machinations d'Emerden et autres personnages secondaires. Libre de se lancer à la recherche de Hilde, il entreprenait un voyage qui l'entraînait non seulement à travers les paysages exotiques de l'Archipel du Rêve mais aussi dans une exploration intérieure. Bouleversante ironie, mieux Orfé comprenait les événements ayant mené à son évasion et se comprenait lui-même, plus Hilde s'éloignait de lui.

C'était la première fois que Dik relisait le roman depuis que Moylita lui en avait parlé ; brusquement conscient de la symbolique du mur qui imprégnait le livre tout entier, il maudit le manque d'empathie qui l'avait empêché de la découvrir tout seul. Tandis qu'Orfé voguait d'île en île, suivant la piste d'indices obscurs semés derrière elle par la fuyarde, il rencontrait une série d'obstacles. Les images évoquées par l'auteur, les répliques du héros, les mots employés, tout reflétait le fait que Hilde s'était réfugiée derrière un mur bâti par Orfé en personne. Jusqu'au lieu choisi pour la fin de la quête – l'île de Prachous, c'est-à-dire en patois de l'Archipel « l'île clôturée » – qui correspondait au thème.

Ultime ironie, le mur abritant Hilde était celui-là même construit par son amant pour éloigner d'autrui la jeune femme, idée dont la résonance nouvelle fit verser à Dik quelques larmes silencieuses. Son lui plus jeune s'étira depuis le passé et le toucha brièvement, lui rappelant sa sensibilité d'autrefois, sa manière perdue d'être et de sentir.



Dans son dos, derrière la porte verrouillée, des pieds bottés parcouraient d'un pas lourd le corridor dénudé de la caserne.

Sa lecture lui apporta une certaine satisfaction artistique, mais ses pensées retournèrent bientôt à la nouvelle perdue. Moylita avait tenté de lui dire quelque chose dans cette histoire. En savait-il assez pour imaginer de quoi il s'agissait ?

Affirmation/négation : des opposés. Un mur entre les deux ?

Orfé n'escaladait pas son propre mur lorsque l'occasion s'en présentait ; par la suite, il était trop tard. Dans la nouvelle, le soldat escaladait le mur puis devenait poète. Au début du roman, Orfé était un oisif romantique, un dilettante, un sybarite ; ses échecs faisaient de lui un ascète obsédé par ses buts et guidé par ses principes. Qu'en était-il dans la nouvelle ?

Dik ne la comprenait toujours pas, mais s'y essayait de toutes ses forces. Il commençait à deviner ce que Moylita Kaine avait peut-être attendu de lui.

À la frontière, dans les montagnes, on ne pouvait mieux punir un manquement à la discipline qu'en envoyant le coupable patrouiller sur le mur. Dik ne fut donc pas surpris d'être réintégré dans ses fonctions habituelles. Il ne revit pas le caporal roux, et nul ne lui dit un mot des événements des deux jours précédents. Au milieu de l'après-midi du troisième, il faisait les cent pas sur un tronçon bien précis du mur, dominant la région qu'il était censé protéger. Un froid mordant régnait. Le jeune homme, les yeux plissés dans le soleil éclatant, ôtait parfois ses lunettes de ski pour briser la glace qui se formait sur les verres teintés ; parfois aussi, il faisait jouer le mécanisme de culasse de son fusil afin d'éviter qu'il s'enrayât.

En grimpant vers la frontière, ce matin-là, il avait vu un moment la scierie depuis les pentes extérieures au village. Nulle lumière n'y brillait, et la neige vierge alentour révélait qu'on avait débranché voire retiré la bande chauffante.

Durant l'absence de Dik, les défenses de la frontière avaient subi divers changements. De nouveaux projecteurs avaient été installés près de la plupart des postes de garde et d'énormes rouleaux de câbles électriques posés juste au pied du mur. Qui plus était, d'immenses silhouettes bulbeuses en métal avaient

fait leur apparition, à demi ensevelies dans la neige, au bord de la bande chauffante. Il en sortait des arrangements compliqués de becs et de gros tuyaux, ces derniers traversant la bande puis montant jusqu'au parapet. Malgré les nombreuses pancartes d'avertissement, ornées de strictes injonctions selon lesquelles seuls des techniciens qualifiés avaient le droit de s'en approcher, Dik trébucha à maintes reprises sur les conduits avant d'apprendre à ouvrir l'œil pour les repérer.

Au crépuscule, une courte pause lui ayant été accordée, il but à petites gorgées une soupe brûlante et épicée dans un des postes de garde. Toutefois, à la tombée de la longue nuit, il avait regagné son secteur, qu'il arpentait plongé dans une détresse engourdie, s'efforçant de compter les minutes qui le séparaient de la fin de la corvée.

Les factions nocturnes étaient particulièrement éprouvantes pour les nerfs, car la plupart du temps, on se trouvait alors totalement seul face à l'alliance hostile de l'obscurité, du froid et des bruits inexplicables. Des renforts attendaient dans des cantonnements avancés, non loin de là, mais en cas d'attaque, les patrouilleurs soutenaient le plus fort de l'assaut quelques minutes durant. Cette nuit-là, les projecteurs n'avaient pas été allumés de l'autre côté, de sorte que Dik distinguait tout juste la masse du mur qui le dominait. Il ne voyait vraiment que la bande chauffante découpée sur la neige blanche et les sinistres citernes à demi ensevelies.

Chaque fois qu'il dépassait le poste de garde, il vérifiait l'état d'alerte. Chaque fois, il s'entendait avec soulagement affirmer qu'on avait détecté peu d'activité fédérée.

Il se demandait comme d'habitude où était l'ennemi, ce qu'il faisait ou tramait tout près de là. Y avait-il de l'autre côté du parapet un soldat dans son genre pour aller et venir en tapant des pieds, obsédé par la pensée du temps qui restait avant la fin du tour de garde ?

Ici, en ce lieu où se rencontraient deux pays, où se heurtaient deux idéologies politiques et économiques, Dik était physiquement plus proche de l'ennemi que n'importe qui d'autre ou presque. S'il se produisait une invasion voire une simple escarmouche, il serait le premier obligé de se battre voire

de mourir. Pourtant, la frontière l'unissait à ceux d'en face : ils obéissaient aux mêmes ordres, souffraient des mêmes peurs, subissaient les mêmes privations, la même fatigue que lui ; sans doute aussi défendaient-ils leur pays pour soutenir un système qui leur était étranger, comme les bourgeois et leurs dîmes l'étaient à Dik.

Il fit une fois de plus jouer le mécanisme de culasse afin de le libérer. Les gémissements du vent s'interrompirent brièvement, accalmie durant laquelle le jeune homme entendit de l'autre côté du mur jouer un mécanisme de culasse. Ce genre de choses arrivait souvent quand on patrouillait à la frontière : c'était à la fois alarmant et perversément réconfortant.

Le roman de Moylita, emporté malgré les ordres, pesait dans la poche de Dik. Son retour aux patrouilles ne prouvait pas qu'il était lavé de tout soupçon ; ses affaires seraient sans doute fouillées, et la pensée de perdre son précieux exemplaire lui était insupportable. De toute manière, après les événements des deux derniers jours, garder le livre sur lui était le moins qu'il pouvait faire pour Moylita. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était advenu d'elle, mais c'était sans le moindre doute déplaisant, et il n'avait qu'une manière de rester en accord avec les idéaux de la romancière : ne pas se séparer de l'ouvrage. Elle lui avait parlé par symboles ; en réponse, il était prêt à agir par symboles.

Car le faire en réalité était impensable, même s'il avait enfin compris ce qu'elle attendait de lui.

Il leva les yeux vers la masse immense du mur. Sinistre, nullement symbolique, impossible à escalader. Piégé aussi : de ce côté-ci, c'était une certitude ; de l'autre également ou presque. Les deux camps avaient posé des mines extraplates. Les fils de fer et barrières, électrifiés, réagissaient dès qu'on les touchait. Il suffisait de lever la main au-dessus du parapet pour déclencher une fusillade ennemie nourrie dirigée par radar. Depuis moins de deux ans, depuis que la guerre avait commencé, d'innombrables rumeurs circulaient déjà sur les duels à la grenade déclenchés par le seul bruit de la neige glissant sur les pentes.

Dik poursuivit sa ronde, évoquant la rancune momentanée soulevée en lui par l'interprétation de *L’Affirmation*. On en revenait au même point. C’était bien beau de couvrir de symboles les pages d’une fiction. Ça n’avait rien à voir avec le fait de se trouver là, au pied du mur – vulnérable, prisonnier d’une tempête hivernale, face à la sinistre réalité de la guerre. Dans la négation des idéaux selon Moylita, un homme pouvait escalader un mur pour trouver sa destinée de poète. Dik avait lui aussi un sens aigu de la destinée, mais se jeter – véritable suicide – dans l’inconnu n’en faisait pas partie. Il était capable de sa propre négation.

La voix de la romancière dans la salle du conseil lui revint à l’esprit. En écrivant la nouvelle, elle avait pris un risque qu’elle avait de toute évidence payé. Le jeune homme, retrouvant sa morale et son sens des responsabilités, envisagea une nouvelle fois d’escalader le mur.

La portion qu’il parcourait était très élevée, mais un peu plus loin se trouvaient des escaliers de tir – qui servaient parfois.

Brusquement conscient d’un sifflement tout proche, il se figea. Puis s’accroupit, prêt à tirer, scrutant la nuit. De très loin, des profondeurs de la vallée, s’éleva un son fragile, aigu, distordu par le vent, la distance et les murailles montagneuses enneigées : le train, entré en gare, donnait du sifflet.

Dik se redressa, soulagé par la familiarité du bruit.

Il se remit en marche, secouant la culasse de son arme. De l’autre côté du mur, quelqu’un l’imita.

Le sifflement persistait.

Une heure s’écoula encore. La fin du tour de garde approchait lorsqu’une silhouette apparut devant Dik sur la bande chauffante. Gelé jusqu’aux os, il s’immobilisa, attendant avec reconnaissance que son collègue le rejoignît. Alors que le soldat s’avançait, cependant, Dik vit qu’il levait les mains, le fusil brandi.

Il finit par s’arrêter et par crier avec un accent étranger :

« S’il vous plaît, pas tirer ! Je renonce, je veux rendre moi ! »

C’était un très jeune homme. Les manches et les jambes de ses vêtements protecteurs avaient été arrachées, réduites en

lambeaux par les fils de fer aiguisés. Dik le contemplait, muet de stupeur.

Ils se tenaient près d'une des citernes, dans le sifflement du gaz qui dominait le bruit du vent.

Les bourrasques glacées mordaient cruellement Dik par les trous de sa tunique et de son pantalon. Quand un projecteur s'alluma, haut sur le mur, il découvrit sous son genou une énorme tache de sang. Relevant les yeux vers le jeune soldat stupéfait qui lui faisait face, il répéta, beaucoup plus fort :

« S'il vous plaît, ne tirez pas. Je me rends. »

Ils se tenaient près d'une des citernes, dans le sifflement du gaz qui dominait le bruit du vent.

« Voilà... mon fusil, lança l'ennemi.

— Prenez mon fusil », lança Dik.

Comme il tendait son arme, l'autre lui remit la sienne avant de relever les mains.

« Froid », lâcha-t-il.

Ses lunettes étaient couvertes de glace. Dik ne voyait pas son visage, malgré la lumière brillante du projecteur.

« Par ici », dit-il, agitant le canon du fusil récupéré en direction du poste de garde lointain.

« Par-là », dit l'ennemi, montrant de son arme le poste de garde.

Ils s'avancèrent lentement dans le vent et la neige. Dik contemplait le crâne casqué de l'ennemi avec envie et admiration.

*Les putains*

La permission que j'attendais depuis le début de l'année m'avait enfin été accordée. Laissant la guerre derrière moi, j'ai gagné un port de la côte sud tempérée. Cinquante jours de congé maladie... La poche de mon pantalon pesait sur ma fesse, gonflée par les gros billets de mes arrérages. Ç'aurait dû être une période de convalescence après le long traitement douloureux subi à l'hôpital militaire, mais malgré les semaines écoulées, je sortais trop tôt, l'esprit toujours affecté par les gaz synesthésiques ennemis. Mes perceptions demeuraient profondément perturbées.

Pendant que le train ferraillait à travers les terres dévastées du sinistre continent sans nom, il me semblait goûter la musique de la douleur, toucher les joyeuses couleurs dansantes du son. Avec tous ces soucis, je n'avais qu'une certitude : je mourais d'envie de gagner les îles.

En attendant au port le bateau à destination de Luice, la plus proche, je me suis efforcé de comprendre et de rationaliser les illusions comme le personnel médical m'y avait entraîné.

Les maisons de brique attenantes, anciennes et fort belles entre mes perpétuelles défaillances, arborant le brun pâle velouté du grès régional, devenaient durant mes crises des monstruosité synesthésiques : leur rire cynique torturait mes pensées, la pulsation grave qu'elles émettaient secouait ma cage thoracique et affaiblissait mes genoux, leurs murs solides étaient si froids au toucher qu'ils me glaçaient le cœur telle une hampe d'acier trempé. Les bateaux de pêche, doux bourdonnement à peine audible, me paraissaient moins déplaisants. Quant au foyer de l'armée où je passais la nuit, c'était un entrelacs de saveurs et d'odeurs associées : les corridors avaient le goût de la poussière de charbon, les murs étaient tapissés de jacinthes, le linge de lit m'engloutissait telle une bouche fétide.

J'ai mal dormi, émergeant plusieurs fois de rêves très nets, très vivants. L'un d'eux en particulier, compagnon cauchemardesque familier, me venait chaque nuit depuis que j'avais quitté le front : je me trouvais dans les tranchées avec mon unité, j'avancais à travers des champs de mines pour installer un boîtier de contrôle quelconque, tâche fantastiquement minutieuse et exigeante, je le désassemblais aussitôt avant de faire retraite, traversant de nouveau je ne savais comment les champs de mines, je retournais à l'endroit choisi, je remettais l'équipement électronique en place, je le redémontais, je repartais d'où j'étais venu et ainsi de suite, sans fin.

Au matin, la synesthésie avait une fois de plus diminué, signe encourageant à mes yeux. Les périodes de rémission devenaient plus longues, plus rapprochées. Durant ma dernière semaine à l'hôpital militaire, je n'avais souffert que d'une crise mineure. Les médecins m'avaient donc déclaré guéri, ce qui rendait la nouvelle attaque deux fois plus inquiétante. J'aurais voulu être totalement débarrassé des effets des gaz, mais nul ne savait si c'était seulement possible. Nous étions des milliers d'hommes à subir la même épreuve.

J'ai quitté le foyer pour gagner le port, où j'ai trouvé sans problème le quai du bateau à destination de Luice. Il restait plus d'une heure et demie d'attente, ce qui m'a permis une agréable promenade dans les rues étroites des environs. La ville était apparemment un grand centre d'importation de matériel militaire, mais personne ne semblait s'inquiéter de mon identité. D'ailleurs, preuve du laxisme de la sécurité, je suis entré dans un entrepôt, où j'ai vu des piles de caisses renfermant des grenades hallucinogènes et des gaz de dissociation neuraux.

Il faisait chaud et lourd, avant-goût tentateur du climat tropical des îles que j'allais visiter. Autour de moi, on disait que c'était un temps surprenant, qu'une zone de haute pression inattendue installée à l'intérieur des terres attirait vers le nord le délicieux air marin surchauffé. Nouveauté de toute évidence agréable pour les citadins : portes et fenêtres restaient grandes



ouvertes, tandis que les cafés du bord de mer prospéraient, tables et chaises installées en terrasse.

J'ai attendu l'embarquement sur le quai, en compagnie d'une véritable foule. Le vieux bateau empestant le gasoil, trop chargé dans les hauts sans doute, dominait l'eau de toute sa taille. Lorsque j'ai gagné le pont, mes réactions synesthésiques se sont révélées parfaitement normales : l'odeur du carburant brûlant, des cordes raidies par le sel et des planches desséchées au soleil a éveillé en moi un souvenir aussi vif que nostalgique, celui d'un voyage d'enfance le long de la côte de la mère patrie. L'expérience des gaz ennemis m'avait appris à reconnaître les sensations par lesquelles je réagissais ; un instant plus tard, je me rappelais en détail mes pensées, actes, espoirs et intentions appartenant à cette époque lointaine.

Le paiement de mon billet a suscité un retard et une querelle. L'argent de l'armée était accepté partout, mais je n'avais que de grosses coupures, il fallait en trouver de plus petites pour la monnaie, et le passeur mécontent m'a imposé une longue attente. Lorsque je me suis retrouvé libre d'explorer le vieux bateau, nous avons quitté le quai depuis longtemps pour gagner la pleine mer. La côte du continent déchiré par la guerre que je venais de quitter formait une ligne noire ondulée sur l'horizon sud. Des oiseaux marins tournoyaient dans le sillage du navire. Les ponts palpitaient sous l'effet des vibrations du moteur. Les îles m'attendaient.

Je regagnais enfin l'Archipel du Rêve, théâtre de mon imaginaire enfantin. Pendant les longs jours de torture mentale à l'hôpital, quand il me semblait que la nourriture me hurlait des injures, que la lumière chantait à mes oreilles des mélodies discordantes, que douleur et violence tombaient de mes lèvres, rêver des îles m'avait réconforté. À vrai dire, je n'avais parcouru l'Archipel qu'une fois, sur le transport de troupes m'emportant vers la guerre : j'avais juste aperçu dans le lointain les îles verdoyantes posées sur la mer saphir. Leur éloignement avait représenté une véritable provocation. Comme bien des militaires, j'avais hâte d'y retourner.

« Il faut visiter Salay, m'avait dit et répété un infirmier spécialisé en rééducation. J'y suis allé une fois, et jamais je n'ai oublié ce qui m'est arrivé là-bas.

— C'est vrai ? Racontez-moi !

— Non... Je ne peux pas, c'est indescriptible. Il faut y aller soi-même. Ou alors essayez Muriseay, la plus grande. Je connais quelqu'un qui y est resté en poste à surveiller la neutralité de l'Archipel du Rêve – en tout cas, c'est ce qu'on lui a dit. Les choses ne se sont pas du tout passées comme ça. Ou Paneron. Vous avez entendu parler des femmes de Paneron ? Vous savez ce qu'elles font ?

— Pourquoi m'asticoter de cette manière ?

— Vous allez visiter les îles en sortant de l'hôpital, hein ?

— Oui.

— Alors vous devriez savoir. »

Mais je ne savais rien. Sur le bateau en route pour Luice, je pensais bel et bien aux femmes de Paneron – près de laquelle nous allions passer après avoir franchi l'équateur, car elle se trouvait plus au nord de l'Archipel. J'ai examiné la carte de la mer Centrale accrochée dans le grand salon pour localiser les autres îles dont j'avais entendu parler. Salay, les Serques, l'atoll de Ferredy, Paneron au loin, près du chapelet des Aubracs, les Ganntens, la longue chaîne de récifs et de rochers connue sous le nom du Tourbillon. Winho aussi, mère patrie de Slenje, une infirmière qui m'en avait souvent parlé. Elle m'avait fait rêver de me rendre sur Winho. Jusqu'où pourrais-je m'enfoncer dans l'Archipel du Rêve, combien d'îles pourrais-je visiter durant les quarante-neuf maigres jours qui me restaient ? Paneron ou Winho, les Aubracs ou Muriseay ?

Installé sur le pont avant, j'ai songé aux femmes, qui ne me sortaient guère de l'esprit depuis que j'avais quitté l'hôpital. Il y en avait des dizaines sur le bateau, dont beaucoup visibles de mon fauteuil. Une partie de mon être les désirait toutes. L'une d'elles, assise en face de moi, appuyée contre la coque blanche du navire, étirait ses jambes nues au soleil. Je l'ai soumise à un examen paresseux, me demandant si elle était aussi jolie que je le pensais ou si je la trouvais juste ravissante parce que j'avais passé tellement longtemps sans me mêler aux civils. Lorsqu'elle

s'est aperçue que je la fixais, elle m'a répondu par un regard direct, une invite voilée dans les yeux. Il y avait tellement, tellement longtemps. C'était la première femme que je contemplais vraiment, la première que je repérais dans la foule. Je m'en suis détourné, résolu à choisir, à ne pas me ruer sur la première qui me tombait sous les yeux, à ne pas accepter la première qui me rendait mon regard.

L'inconnue me faisait penser à Slenje. Slenje que je voulais voir, ai-je décidé.

Elle s'était occupée de moi un moment, à l'hôpital. Voilà pourquoi elle m'avait parlé de Winho, l'île d'où elle était originaire. Pendant que je gisais dans mon petit lit, que des images stupéfiantes m'emplissaient l'esprit, Slenje avait passé ses nuits près de moi à me raconter sa vie. Elle m'avait décrit la mer, les récifs, les lagons peu profonds, les hautes montagnes couvertes d'une forêt dense, les petites villes blotties dans les plaines fertiles entre montagnes et lagons. Durant les crises de synesthésie fiévreuses qui me torturaient, sa simple présence m'avait mis du baume à la douleur : elle parlait musc, son rire avait la texture de l'eau de source, je l'aimais en vermillon profond. Slenje racontait sans fin, me sachant incapable de répondre, m'imaginant peut-être incapable d'entendre. Alors que je ne perdais rien de ce qu'elle disait : sa vie sur Winho, la mort précoce de sa mère, le déménagement sur une autre île, son père acculé à chercher ailleurs du travail, ses sœurs et elle confiées à la garde d'un voisin, la maison étrangère déjà occupée par d'autres enfants, le fardeau permanent de la pauvreté. Puis le passage des troupes faïandaises, la pauvreté plus grande encore. La compréhension, non sans répugnance, qu'une jeune fille disposait toujours d'un moyen facile de gagner de l'argent. Elles étaient toutes devenues putains, racontait Slenje, le verre brisé de son rire dégringolant autour de moi. La moindre fille de sa connaissance. Je me recroquevillais, les yeux fermés de toutes mes forces, en attendant qu'elle me raconte le départ des troupes. Les soldats avaient fini par quitter Winho pour continuer leur route vers le Sud, au-delà de l'Archipel. La plupart des putains avaient cessé d'en être. Slenje avait grandi, expliquait-elle, sa bouche versant du lait. Elle aspirait à une vie

meilleure, aussi avait-elle déménagé sur une autre île pour faire des études d'infirmière. Elle était partie pour le Sud et elle avait fini par arriver là, à mon chevet, où elle parlait toute la nuit. Jusqu'à ce qu'une nuit, elle ne soit plus là, remplacée par une collègue. J'ai découvert plus tard qu'il y avait eu des problèmes sur Winho ; Slenje avait été obligée de rentrer à l'improviste.

J'ai de nouveau examiné la carte à la recherche de Winho. Alors seulement, j'ai remarqué que la patrie de Slenje se trouvait dans la zone de l'Archipel encore sous occupation militaire. Luice aussi, à trois îles de là. Comment était-ce possible, puisque tout un chacun savait l'Archipel du Rêve démilitarisé ? La carte datait de deux ans. Avec les hasards sans cesse changeants de la guerre, les choses évoluaient vite. Il fallait se rendre là-bas pour savoir.

Trois jours plus tard, sur Winho, j'avais appris la pire des nouvelles : Slenje était morte.

L'île ayant déjà été occupée une fois par les Faiandais, nos forces avaient livré bataille pour la libérer. Respectueuses du Pacte de Neutralité, elles s'étaient ensuite retirées, mais les Faiandais avaient organisé une deuxième invasion. Après avoir repris le contrôle de Winho, nous y avons installé de petites villes de garnison afin de préserver la paix. Slenje avait quitté l'hôpital durant la deuxième série de combats ; comme beaucoup d'autres civils, elle faisait partie des pertes.

L'idée de la retrouver ne m'en obsédait pas moins : j'avais besoin de me convaincre de sa mort. J'ai passé deux jours supplémentaires à arpenter les rues de la ville principale, à chercher la jeune femme en demandant de ses nouvelles. Tout le monde la connaissait, tout le monde se souvenait d'elle, mais la réponse demeurait invariable : Slenje l'infirmière était morte... morte.

Le deuxième jour, une nouvelle crise de synesthésie m'a frappé. Les maisonnettes aux teintes pastel, la végétation luxuriante, les rues de terre sèche sont devenues un cauchemar d'odeurs et de saveurs attirantes, de bruits terrifiants et de textures étranges. Je suis resté une heure figé dans la grand-rue, persuadé que Slenje avait été avalée : les demeures étaient des

dents pourries douloureuses, la chaussée s'avérait aussi molle et spongieuse que la surface de la langue, les fleurs tropicales et les arbres évoquaient de la nourriture vaguement mastiquée, le tiède vent marin un souffle fétide.

Une fois la crise terminée, j'ai bu deux grands verres de bière glacée dans un bar puis gagné une garnison, où j'ai trouvé un jeune officier de mon grade.

« Vous en souffrirez toute votre vie, m'a dit le lieutenant.

— De la synesthésie ?

— Vous devriez être réformé. Quand vous perdez complètement le sens des réalités...

— Vous croyez que je ne l'ai pas demandé ? ai-je rétorqué. Tout ce qu'ils ont bien voulu me donner, c'est un congé maladie.

— Vous êtes plus dangereux pour votre propre unité que pour l'ennemi.

— Je sais », ai-je répondu avec amertume.

Nous nous promenions dans la cour intérieure du château où était cantonnée la troupe. La chaleur était étouffante au soleil, car nul souffle de vent ne parvenait à descendre jusque dans ce puits profond. Sur les remparts, des soldats en uniforme bleu foncé allaient et venaient d'un pas lent, à l'affut de l'ennemi. Ils portaient la tenue de campagne complète, y compris le capuchon introduit depuis peu qui couvrait la tête, le visage et les épaules pour protéger des gaz.

« Je suis à la recherche d'une insulaire, ai-je repris.

— La ville en est pleine. Vous pensez à quelqu'un en particulier, ou vous vous contenterez de n'importe qui ?

— Quelqu'un en particulier. Une infirmière, mais qui a été putain. Les gens du coin disent qu'elle est morte.

— C'est sans doute vrai.

— Je me demandais si les pertes étaient enregistrées ?

— Pas chez nous. Écoutez, si vous avez envie d'une fille, vous n'aurez aucun mal à en trouver une autre. Ou alors prenez une de celles que nous avons ici. La garnison loge vingt putains. De jolies femmes qui ont leurs certificats médicaux. Ne vous frottez pas aux indigènes.

— Elles sont malades ?

— Si l'on veut. Défense d'y toucher. Ce n'est pas une grosse perte.

— Expliquez-vous.

— Nous sommes en guerre, a dit le lieutenant. La ville grouille d'infiltrés ennemis. »

Je lui ai jeté un coup d'œil. Son expression neutre n'engageait à rien.

« On dirait la ligne politique officielle du Q.G., ai-je observé. Qu'en est-il réellement ?

— Pareil. »

Nous avons continué notre promenade autour de la cour, moi bien décidé à ne pas repartir avant d'avoir obtenu des explications plus complètes. Le lieutenant m'a parlé de son rôle dans la campagne de l'Archipel, durant laquelle il avait participé aux deux libérations de l'île. Il détestait visiblement Winho et m'a mis en garde contre les maladies tropicales, qui s'attrapaient facilement, les piqûres des gros insectes, les insultes et les brimades des indigènes, la chaleur permanente du jour et l'humidité de la nuit. Je l'écoutais avec un intérêt mensonger. Il m'a ensuite parlé de certaines atrocités perpétrées par les Faiandais pendant l'occupation ; je l'ai écouté avec un réel intérêt.

« Ils se sont livrés à diverses expériences, a-t-il dit. Pas sur les gaz synesthésiques. Autre chose. Leurs laboratoires ont été démantelés.

— C'est vous qui vous en êtes chargés ?

— Non, des scientifiques payés par l'état-major.

— Et qu'est-il arrivé aux femmes ?

— Les indigènes ont été infiltrés. »

Nous avons arpenté la cour brûlante une heure encore sans que j'en apprenne davantage. Au moment où je quittais le château, un des gardes encapuchonnés postés sur les remparts s'est évanoui sous l'effet de la chaleur, s'effondrant contre l'imposante muraille.

La nuit tombait quand j'ai regagné Winho Ville, grouillante de promeneurs au pas lent. Maintenant que j'avais renoncé à trouver Slenje, que j'avais enfin accepté l'idée de sa mort, mon

environnement m'apparaissait avec une netteté nouvelle qui me donnait un regard plus objectif. Malgré le crépuscule tropical figé et humide, dépourvu de la moindre brise, la chaleur oppressante ne suffisait pas à expliquer la manière dont se déplaçaient les gens. Leur démarche lente, pénible, leurs pieds traînants évoquaient des estropiés. L'obscurité brûlante semblait amplifier les sons : grondements des grues et des bateaux du port, ronflements des moteurs lointains, accords d'une musique mélancolique dérivant par une fenêtre ouverte, crissements des insectes dans les arbres. Pourtant, la foule énorme ne produisait qu'un seul bruit : le frottement douloureux des pieds sur le sol.

En attendant dans la rue, j'ai remarqué qu'à ce stade de ma convalescence, les hallucinations apportées par la synesthésie ne me faisaient plus peur. Je ne trouvais plus bizarre de visualiser certaines musiques sous forme de flots lumineux colorés, d'imaginer les circuits de l'équipement de contrôle militaire en termes de figures géométriques, de découvrir aux mots des textures palpables, velues ou métalliques par exemple, de voir des inconnus exsuder une coloration émotionnelle ou l'hostilité sans même me jeter un coup d'œil.

Un petit garçon a traversé la rue en courant pour aller se cacher derrière un arbre, avant de me guetter depuis son abri, minuscule inconnu : il ne dégagait aucune nervosité, contrairement à ce que suggéraient ses manières, juste de l'espièglerie et de la curiosité.

Enfin, il a quitté son refuge et s'est approché de moi en me regardant droit dans les yeux.

« C'est toi qui cherches Slenje ? m'a-t-il demandé en se grattant l'entrejambe.

— Oui », ai-je répondu.

Il s'est enfui aussitôt, seul mouvement rapide dans toute la foule.

Quelques minutes se sont écoulées sans que je quitte mon poste. Le petit garçon est réapparu, a retraversé la chaussée à toute vitesse en zigzaguant autour des gens qui traînaient les pieds pour se précipiter vers une maison dans laquelle il s'est engouffré. Peu après, deux jeunes femmes ont descendu la rue

d'un pas lent, bras dessus bras dessous. Elles se sont dirigées droit vers moi. Ce n'était pas Slenje, mais je n'en espérais pas tant.

« Cinquante, a dit l'une.

— D'accord. »

J'avais eu un aperçu de ses dents quand elle avait pris la parole. Plusieurs semblaient cassées, ce qui lui donnait quelque chose de sinistre, de démoniaque. Assez ronde, elle avait de longs cheveux noirs à l'air sale. Sa compagne, plus petite, était châtain clair.

« C'est toi que je veux, lui ai-je dit.

— Cinquante quand même, a repris l'autre.

— Je sais. »

La jeune femme aux dents cassées a embrassé son amie sur les deux joues puis s'est éloignée d'un pas traînant. J'ai suivi celle que j'avais choisie en direction du port.

« Comment t'appelles-tu ? lui ai-je demandé.

— Qu'est-ce que ça fait ? »

C'étaient les premiers mots qu'elle m'adressait.

« Rien, c'est vrai. Tu connaissais Slenje ?

— Bien sûr. C'était ma sœur.

— Littéralement ?

— C'était une putain. Toutes les putains sont sœurs. »

Nous avons longé le quai puis tourné dans une rue adjacente plus escarpée qui s'éloignait de la mer. Aucun véhicule à roues ne l'emprunterait jamais, car la pente y était par endroits si raide qu'on l'avait taillée en escaliers. Elle empestait la crotte de chien. La jeune femme grimpait lentement, haletante, s'arrêtant sur chaque marche. J'ai voulu la prendre par le bras, mais elle me l'a vivement retiré. Non par hostilité cependant mais par fierté, car un instant plus tard, elle m'a adressé un rapide sourire.

« Je m'appelle Elva », a-t-elle dit lorsque nous nous sommes immobilisés devant la porte en bois brut d'une haute demeure.

Elle a poussé le battant et s'est avancée.

Alors que j'allais lui emboîter le pas, j'ai remarqué le numéro peint sur le bois : 14. Mon attention s'est éveillée, car depuis le début de ma maladie, les nombres étaient pour moi associés aux



couleurs. Le 14 me paraissait lié synesthésiquement au bleu pâle, mais celui qui s'étalait devant mes yeux était blanc, donc déconcertant. Le numéro m'a semblé passer du blanc au bleu avant de revenir au blanc : une autre crise s'annonçait. Redoutant le pire, je me suis empressé de suivre Elva dans la maison, dont j'ai refermé la porte, comme s'il suffisait pour écarter la maladie d'éloigner le nombre de ma vue.

Le truc a paru fonctionner. Lorsque la jeune femme a allumé la lumière, mon esprit s'est éclairci et l'attaque synesthésique évanouie. Les images choquantes avaient beau me révolter, elles faisaient à présent partie de mon être. Elva s'est engagée dans un escalier de bois nu (elle montait lentement, posant un pied à côté de l'autre sur chaque marche), où je l'ai suivie en évoquant les vagues d'excitation vermillon involontairement éveillées en moi par Slenje tandis que je gisais, inerte, sur mon lit d'hôpital. Non sans perversité, j'ai cherché à ranimer la crise, comme si la synesthésie allait ajouter au sexe une dimension supplémentaire.

Nous sommes arrivés dans une petite chambre dont la porte s'ouvrait au sommet de l'escalier. La pièce, fermée et d'une chaleur étouffante, était cependant très propre ; il y planait une vague odeur d'encaustique. Une seule ampoule électrique l'éclairait, lumière dure sur la peinture blanche.

« Je veux les cinquante maintenant », a dit Elva.

C'était la première fois qu'elle me parlait tournée vers moi, ce qui m'a dévoilé ses dents. Comme celles de sa collègue aux cheveux sombres, elles étaient cassées suivant des arêtes déchiquetées – vision horrible. Ma brusque délicatesse, exagérée, m'a poussé à m'interroger sur ce que j'attendais d'elle, hormis l'évidence. Sans doute a-t-elle remarqué ma réaction, car elle a levé plus franchement la tête vers moi et souri en un rictus dénué d'humour qui lui a écarté les lèvres. Ni le manque de soin ni les caries ne lui avaient abîmé les dents : chacune avait été taillée de manière à présenter une section triangulaire à la pointe aiguë.

« Ça, les Faiandais l'ont fait.

— Juste à toi ? Et à ta sœur ?

— À toutes les putains.

— Slenje aussi ?

— Non. Elle, ils l'ont tuée. »

Ne sachant qu'ajouter, j'ai plongé la main dans ma poche arrière, d'où j'ai tiré mon argent, presque uniquement réparti en grosses coupures reçues à la sortie de l'hôpital.

« Je n'ai qu'un billet de cent, ai-je annoncé après avoir exploré la liasse, tendant le billet en question à Elva puis rangeant les autres.

— J'ai de la monnaie, m'a-t-elle répondu. Les travailleuses en ont toujours. »

Elle s'est emparée de l'argent, a ouvert un tiroir peu profond et s'est mise à y fouiller. Pendant qu'elle me tournait le dos, j'ai parcouru son corps d'un regard évaluateur. Malgré ce qu'on lui avait fait aux jambes pour l'obliger à se déplacer en vieille, elle devait avoir moins de vingt-cinq ans. Ses fins vêtements révélaient un dos mince, dominant des fesses à la courbe attirante. La pensée de ce qu'elle avait subi m'emplissait de pitié, mais les premières poussées d'énergie sexuelle m'envahissaient aussi.

Enfin, elle s'est retournée pour me montrer cinq pièces de dix argentées qu'elle a posées en une pile bien droite sur la commode.

« Garde tout, Elva, lui ai-je dit. Je crois que je vais m'en aller. »

J'avais honte de la voir dans cet état, honte des intentions qu'elle m'avait inspirées.

Pour toute réponse, elle s'est penchée afin de faire jouer l'interrupteur d'une prise située au pied du mur. Un ventilateur électrique s'est mis à ronronner, libérant dans la pièce étouffante un courant d'air bienvenu. Lorsque Elva s'est redressée, il a un instant collé le fin tissu de son corsage contre ses seins ; ses mamelons sombres étaient érigés.

Elle a entrepris de déboutonner ses vêtements.

« Je ne peux pas rester, Elva. »

La jeune femme s'est figée. Les pans de son chemisier grand ouvert tombaient mollement sur sa poitrine.

« Je ne te plais pas ? Qu'est-ce que tu voulais ? » Avant que je puisse répondre, que je lâche en guise d'explication quelques

mots honteux, un bruit de coup a retenti, tout proche, suivi d'un cri de douleur infantin. Elva m'a aussitôt tourné le dos pour traverser la chambre. De l'autre côté de la pièce, se trouvait une porte qu'elle a franchie sans la refermer.

Une autre chambre s'étendait au-delà, petite et obscure, bien close, où des insectes bourdonnaient au-dessus d'un minuscule lit en osier. Un bébé en était tombé et pleurait, un bras replié sous la poitrine. Elva l'a ramassé, a arraché d'un geste vif la couche qui lui ceignait les reins. Laissant le tissu trempé tomber par terre, elle a serré le garçonnet contre elle, lui a caressé la tête, s'est efforcée de le consoler. Longtemps, il est demeuré inconsolable, rouge à force de sanglots, le visage luisant de larmes et de salive. Elle l'embrassait encore et encore.

Sans doute s'était-il fait mal en tombant du lit. Lorsque la jeune femme s'est emparée de son petit poing crispé, il a poussé un cri de douleur. Elle lui a embrassé la main.

Elle lui a embrassé les doigts, elle lui a embrassé la paume, elle lui a embrassé le poignet, minuscule et gonflé.

Lorsque ses lèvres se sont écartées, la lumière crue de la pièce voisine a joué un instant sur ses dents blanches taillées. Elle a levé le bras du bébé pour lui engloutir les doigts, les a sucés en avançant la tête jusqu'à absorber la main entière sans cesser de le caresser, de pousser de petits bruits de gorge tendres, apaisants.

Enfin, les pleurs du garçonnet se sont interrompus ; ses yeux se sont fermés. D'une main, Elva a lissé le linge de lit, puis elle s'est penchée pour poser prudemment l'enfant dessus. Elle l'a nettoyé en quelques gestes précis avec un chiffon, lui a mis une couche propre, l'a bordé grâce à l'unique couverture. Ses seins nus se balançaient maternellement au-dessus du bébé.

En se redressant, elle a rajusté son corsage, avant de regagner la chambre où je me tenais puis de refermer la porte de communication.

Sans me laisser le temps de dire un mot, elle m'a montré ma ceinture et fait comprendre d'un geste rapide qu'il fallait commencer à me déshabiller.

« Le petit..., ai-je dit.

— Le petit a besoin de manger. Je travaille pour qu'il mange. »

Elle a retiré son chemisier, qu'elle a laissé tomber sur le plancher, puis s'est extirpée de sa jupe. Une fois nue, elle s'est assise sur le lit, appuyée contre l'oreiller, un genou levé pour que je la voie tout entière. Je me suis rapidement déshabillé et allongé à côté d'elle. Les préliminaires ont aussitôt commencé. Elva m'a embrassé avec passion tandis que l'excitation montait en nous ; j'ai exploré sa bouche d'une langue hésitante. Les arêtes et la pointe de ses dents étaient dangereusement aiguës, ce dont elle jouait, faisant mine de me mordre. Des traces minuscules n'ont pas tardé à apparaître sur mes bras, ma poitrine, pendant qu'elle poussait des grognements de gorge en promenant doucement les dents sur ma chair, ma langue, mes lèvres.

Toutefois, elle me traitait avec autant de douceur qu'elle en avait témoigné à l'enfant.

Après m'avoir fait l'amour, elle s'est mise à pleurer, allongée sur le lit, le dos tourné. Je lui ai caressé les cheveux et les épaules, de nouveau prêt à partir. Me trouver là m'embarrassait : je n'avais pas l'habitude des putains. Notre union, quoique brève, m'avait paru mémorable après des mois d'abstinence forcée. La passion vermillon éveillée dans mon esprit par la voix de Slenje en avait été absente, mais Elva s'était montrée une amante experte, excitante. Les yeux clos malgré ma nervosité, je me suis demandé si je la reverrais jamais.

De la pièce voisine s'est élevé un gémissement discret. Elle a immédiatement quitté le lit pour aller ouvrir la porte de communication, regarder le bébé, mais sans doute s'était-il juste agité dans son sommeil. Lorsqu'elle m'a rejoint après avoir refermé le battant, je me préparais déjà à me rhabiller, assis au bord du lit.

« Ne pars pas tout de suite, a-t-elle dit.

— Tu m'as donné assez de temps.

— Ce n'est pas le temps qui t'intéressait. » Elle m'a poussé, les deux mains à plat sur ma poitrine. Je l'ai laissée me renverser sur le matelas. « Tu as payé ce que tu voulais ; tu l'as eu. Voilà ce que je veux, moi. »

L'air faussement féroce, elle a rampé sur mon corps puis m'a enfourché en m'embrassant dans le cou et sur le torse, égratignant une nouvelle fois ma peau de ses dents effrayantes. Sa langue caressait les marques imprimées un peu plus tôt, juste avant que d'autres ne viennent s'y ajouter. Je vibraï de douleur et de plaisir anticipés. Ses formes gracieuses se pressaient contre les miennes de manière très érotique.

L'excitation est bien vite montée en moi. J'ai voulu faire rouler Elva sur le lit, mais elle a conservé sa position dominante, continuant à m'embrasser et à me suçoter la peau, à me torturer de ses dents aiguës. Sa tête est descendue le long de mon estomac.

Alors que sa bouche trouvait enfin mon organe rigide, l'engloutissait, il m'a semblé éprouver un plaisir citronné ; les bruits de succion liquides sont devenus une brûlante de voix stagnantes en proie à un tournoiement sans fin...

Le phénomène synesthésique m'a terrifié, car il me rendait incapable de distinguer la réalité de l'illusion. J'ai eu une vision de la bouche d'Elva tapissée de minuscules lames de couteau se refermant sur moi, tranchant en moi. Sa langue, qui léchait et caressait mon membre avec ardeur, avait la consistance du mercure. J'ai baissé les yeux : sa tête tressautait, la chevelure emmêlée répandue sur mon estomac ; dans ma souffrance synesthésique, je l'ai vue comme une bête monstrueuse qui me mâchouillait les entrailles. Luttant contre les folles hallucinations, j'ai tendu la main pour la lui poser sur la nuque. Ses cheveux l'ont enveloppée telle la longue fourrure d'un énorme animal, mais je l'ai caressée, sentant la forme de sa tête et de son cou, me concentrant sur sa réalité.

Une réalité qui n'a pas tardé à me revenir. Elva me suçait avec la plus grande douceur. Je me suis rappelé quelle tendresse elle avait mise à caresser la main douloureuse du bébé, quelle légèreté à promener ses dents mortelles sur mon torse. D'une certaine manière, je commençais à l'aimer. Elle a légèrement reculé, levé la tête pour que je voie ce qu'elle faisait. Ses lèvres entouraient l'extrémité de mon membre, ses joues se creusaient car elle suçait avec ardeur, ses dents pointues me tenaient à

peine, appuyant mon gland à sa langue frémissante. Lorsqu'elle m'a regardé, j'ai joui violemment, joyeusement.

« Garde les cent, ai-je dit une fois rhabillé.

— On avait dit cinquante.

— Pas pour ça, Elva. »

Elle reposait telle que je l'avais laissée, allongée sur le ventre, la tête tournée vers moi. Ses cheveux volaient dans le courant d'air frais du ventilateur. J'ai remarqué la peau abimée sur l'arrière de ses jambes : des cicatrices récentes en haut des cuisses et dans le creux doux des genoux.

« Tu as payé pour un coup. On était d'accord sur le prix.

— Tu as besoin de l'argent, ai-je dit.

— Je te voulais encore. Gratuit. »

J'ai regardé les cinq pièces argentées qui attendaient où elle les avait posées, sur la commode.

« De toute manière, je te les laisse, me suis-je obstiné. Achète quelque chose au petit. »

Elle s'est aussitôt assise avant de se hisser sur ses pieds d'un mouvement raide. Sa peau pâle portait de légères taches roses là où elle avait reposé. Prenant les cinq pièces, elle les a glissées dans la poche de ma chemise.

« Cinquante. »

Je ne pouvais insister.

Le garçonnet a de nouveau fait du bruit dans la pièce voisine. Elva a jeté un coup d'œil dans sa direction.

« Tu n'es pas obligé de partir tout de suite, a-t-elle repris. Il faut que je le nourrisse. Après, peut-être...

— Qui est le père ?

— Mon mari.

— Où est-il ?

— Les putains l'ont pris.

— Les putains ?

— Les Faiandaises. Elles l'ont emmené en repartant, ces salopes. »

Elle m'a expliqué que sous l'occupation, la ville avait abrité mille six cents militaires, tous de sexe féminin. Les hommes avaient été placés en garde à vue. Quand nous avons libéré

Winho, l'ennemi les avait emmenés en faisant retraite. Il n'était resté que les vieillards très âgés ou les garçons prépubères.

« Tu crois que ton mari est encore en vie ? ai-je demandé.

— Sans doute. Personne n'a parlé de massacre, et tout le monde sait qu'ils sont prisonniers. Mais à part ça... Il a pu se passer n'importe quoi. »

Elva, toujours nue, demeurait assise au bord du lit. Je pensais qu'elle allait se remettre à pleurer, mais elle avait l'air dure, solide ; les yeux secs.

Dans la chambre voisine, le garçonnet sanglotait.

« Pourquoi veux-tu que je reste ? ai-je demandé. Tu as peur de quelque chose ? »

Elle a ouvert grande la bouche pour se poser un doigt sur la langue – ses dents évoquaient la lame d'une scie en arrière-plan –, l'y a fait aller et venir puis l'a sucé.

« Tu aimes ça ? a-t-elle interrogé.

— Oui, bien sûr.

— Ne t'en va pas. Je t'aime bien. »

Un moment, planté devant elle, je me suis senti partagé entre l'envie consciente d'échapper à son existence tragique et l'impression plus profonde que je devais rester, faire comme si elle représentait davantage qu'une simple distraction. Ce qui m'obligerait à l'aider autant que possible.

« Je ne sais pas, ai-je dit, impuissant.

— Alors va-t'en. Ça veut dire que tu as décidé ce que tu veux. »

C'était exact.

« Je pourrai revenir ? ai-je demandé.

— Si tu veux. Cinquante à chaque fois. Pas d'extra. » Elle m'a tourné le dos, a enfilé une sorte de long fourreau, glissé un pied dans une mule puis cherché l'autre des yeux sur le plancher. J'ai ouvert la porte. Quelques instants plus tard, je me trouvais dans la rue encombrée qui passait en pente raide devant chez elle.

Le lendemain matin, j'ai appris que l'un des rares bateaux passant à Winho accosterait avant midi. Décidé à saisir cette chance de quitter l'île, j'ai parcouru d'un pas lent les rues de la ville en attendant de partir, me demandant si je verrais Elva.

Il faisait chaud et humide ; j'ai déboutonné ma chemise pour laisser un peu d'air y pénétrer dans l'espoir de goûter une certaine fraîcheur. Sur mon torse, m'est apparu un réseau de fines égratignures qui m'a rappelé la manière dont la jeune femme m'avait excité de ses dents aiguës. J'ai touché une des longues marques. Elle n'était pas vraiment douloureuse, mais elle avait viré à un rouge nettement plus vif. Peut-être une infection quelconque s'était-elle installée. Tout en me promenant, j'ai donc ouvert l'œil, à l'affût d'une pharmacie : je ferais bien d'acheter une crème antiseptique.

La ville languissait, moite et douce sous le poids de la chaleur immobile ; l'air évoquait l'étreinte intime de la chair féminine. Suffoquant, je tournais la tête en tous sens, à la recherche d'oxygène. C'est seulement de retour au port, sur la jetée où devait s'amarrer le bateau, que j'ai compris ce qui m'arrivait : une nouvelle crise de synesthésie. Bénigne, apparemment. Avoir identifié le problème m'a apporté un réconfort grâce auquel j'ai réussi à ignorer la sensation d'étouffement.

J'ai fait les cent pas sur le quai, cherchant à détecter la réelle consistance de la surface en béton à travers la texture caoutchouteuse floue que lui prêtaient mes sensations distordues. J'avais la bouche et la gorge en feu, d'un goût écarlate, le dos et les jambes raides, les organes génitaux aussi douloureux que s'ils avaient été emprisonnés dans un étau. La souffrance était telle que j'ai envisagé de repartir en quête d'une pharmacie, voire d'un médecin, mais je ne voulais pas manquer le bateau.

Baissant les yeux, je me suis aperçu que certaines égratignures s'ouvraient peu à peu sur mon torse. Des taches de sang maculaient ma chemise déboutonnée aux endroits où le tissu battait contre ma peau.

Enfin, le navire est arrivé. Après l'amarrage, les autres passagers et moi avons parcouru la courte distance qui nous en séparait. Conscient qu'il me faudrait payer le passage, j'ai porté la main à la poche de mon pantalon, où attendaient les billets, puis je me suis rappelé les difficultés rencontrées avec les grosses coupures. Il me restait les cinq pièces d'argent que m'avait données Elva ; je les ai cherchées dans ma chemise.



Quelque chose de chaud et de doux a enveloppé mes deux doigts inquisiteurs, que j'ai aussitôt retirés.

Une main !

Une toute petite main parfaite, enfantine, rose dans la lumière éclatante, coupée au poignet.

J'ai reculé, horrifié, en secouant les doigts.

La petite main s'est cramponnée plus ferme.

Poussant un cri de terreur, j'ai frénétiquement secoué le bras afin de la déloger, mais lorsque j'ai arrêté, elle était toujours là. Alors je me suis détourné de la file qui attendait sur le quai, puis j'ai saisi la chose de ma propre main libre pour l'arracher. Mais j'ai eu beau tirer de toutes mes forces, suant d'horreur et d'anxiété, elle n'a pas relâché son étreinte. Elle-même en subissait les effets : la tension blanchissait les minuscules phalanges, la peau avait viré au rouge vif autour des ongles miniatures. Les deux doigts qu'elle serrait commençaient à me lancer tant la pression était forte.

Personne ne me prêtait la moindre attention dans la foule désordonnée : tout le monde cherchait à embarquer ou à débarquer en même temps ; la bousculade était à son comble. Plongé dans l'horreur de ce qui m'arrivait, je m'étais écarté de la mêlée. Lorsque j'ai parcouru les alentours des yeux, au supplice, il m'a semblé que jamais je n'échapperais au cauchemar de la main enfantine.

Après une dernière tentative pour me libérer grâce à mon autre main, j'ai pris des mesures désespérées. Posant mes doigts captifs sur le quai en béton, j'ai appuyé de la botte sur le petit poing, puis je me suis penché en avant afin de peser dessus de tout mon poids. L'étreinte s'est encore resserrée. J'ai changé de position, levé le pied, frappé. La souffrance s'est répandue en moi, mais le poing enfantin s'est un peu détendu, ce qui m'a permis de lui arracher mes doigts.

Enfin libre, j'ai bondi en arrière.

La petite main reposait sur le quai, toujours roulée en une boule serrée.

Puis elle s'est ouverte et mise à ramper vers moi de toute sa vitesse, telle une araignée rose géante.

Je me suis jeté sur elle pour la marteler de ma botte, l'écraser une fois de plus, puis une autre, et une autre encore...

Sur le bateau, mon gros billet a déclenché une nouvelle discussion. Pour y mettre fin rapidement, j'ai renoncé à ma monnaie. Je n'étais pas en état de discuter : des frissons convulsifs me secouaient, la douleur écarlate de ma gorge et de ma bouche empirait à chaque instant, de même que la souffrance plus grande, fulgurante, qui me torturait le torse et les organes génitaux. Il m'était quasi impossible de parler. La question du passage résolue, j'ai gagné la poupe où je me suis assis, seul, tremblant et effrayé. Déjà, le voyage avait commencé. Les formes anguleuses des montagnes de Winho se découpaient en ombres sur le ciel, adieux silencieux. La mer était calme. À bâbord et à tribord, loin de l'agitation blanche du sillage, les rayons du soleil plongeaient dans des profondeurs vertes.

J'ignorais totalement où m'emportait le navire.

J'ai retiré ma chemise tachée de sang puis j'en ai palpé la poche, de l'extérieur, pour voir si les pièces s'y trouvaient toujours. L'idée d'y glisser les doigts me terrifiait. N'ayant pas senti l'argent, je l'ai retournée au-dessus du pont ; rien n'en est tombé.

Le bateau fendait les flots ; Winho diminuait derrière moi. Assis torse nu au soleil éclatant, je regardais les égratignures de mon torse se mettre l'une après l'autre à suinter. De temps en temps, je les essuyais avec ma chemise. Ma bouche était un tel gouffre de douleur que je n'osais essayer de parler. Des filets de sang ruisselaient à travers la barbe naissante de mon menton. Lorsque je me suis rendu aux toilettes, mon entrejambe m'est apparu comme un méli-mélo de chair et de sang.

Le bateau est passé d'île en île, avec de brèves escales dans chaque port, mais je ne l'ai pas quitté avant le soir. Il était alors arrivé à Salay, où j'ai débarqué. J'ai passé la nuit à la garnison locale, partageant une chambre avec seize autres officiers, dont plus de la moitié de femmes. Mes rêves ont été tissés de souffrance, de couleurs éclatantes, d'un désir incontrôlable et insatisfait. L'image de la bouche d'Elva m'obsédait. Je me suis

réveillé au matin persuadé d'être en érection, mais ce n'étaient que mes draps, raidis par le sang de mes blessures.

*Vestige*

Il subsistait un vestige de lui dans la petite pièce au sommet de la maison, sous l'avant-toit. Les lieux n'avaient guère changé depuis vingt ans qu'elle n'y était venue ; le désordre avait juste empiré – papiers, livres debout ou couchés, entassés sous les deux tables et le bureau. Il était quasi impossible de traverser la mansarde sans piétiner les travaux du maître, mais le reste correspondait à peu près aux souvenirs de la visiteuse. La fenêtre, toujours dépourvue de rideaux ; les murs invisibles, dissimulés par les bibliothèques surchargées ; l'étroit canapé-lit poussé dans un coin, avec son matelas nu, alors qu'elle n'avait jamais oublié les couvertures emmêlées d'autrefois.

L'intimité du bureau lui causait un choc. Cet endroit avait si longtemps représenté pour elle un souvenir, un heureux secret, soigneusement dissimulé ; mais voilà que, sans lui, il prenait une dimension tragique. Il y régnait l'odeur de ses vêtements, de ses livres, de son porte-documents en cuir, de la vieille moquette élimée. Sa présence se devinait dans le moindre coin sombre, dans les deux carrés de soleil éclatant posés sur le sol, dans la poussière des étagères et des ouvrages plus ou moins alignés qui les occupaient, dans la crasse ocre collée aux carreaux, les journaux jaunis, les taches d'encre renversée séchées.

Paralysée par une brusque poussée de chagrin, elle s'emplit les poumons de l'air qu'il avait respiré. Ce chagrin la surprenait, tant il rapetissait par sa violence le choc qui l'avait secouée à la nouvelle de la maladie, de l'agonie du disparu. Elle se balançait d'avant en arrière, elle en avait conscience, les muscles du dos contractés sous la robe noire au tissu raide. Étourdie par la perte qui l'avait frappée.

L'espoir de desserrer l'étau de la souffrance la poussa vers le lutrin de chêne devant lequel il se postait toujours pour écrire, haute silhouette voûtée de manière si caractéristique, promenant de la main droite un stylo sur son bloc-notes. Un de

ses plus célèbres portraits le représentait dans cette position – un tableau peint avant leur rencontre, mais qui avait si bien capturé l'essence de son modèle que, plus tard, elle en avait acheté une petite reproduction.

Sur le côté du pupitre, à l'endroit où il posait sa main gauche détendue, son sempiternel cigarillo à papier noir fumant entre deux phalanges, la transpiration avait fini par foncer le vernis. Elle passa le bout des doigts sur le bois en évoquant une demi-heure bien particulière de la précieuse journée d'autrefois, le moment où il lui avait tourné le dos, posté au lutrin, brusquement absorbé par une idée.

Lorsqu'elle s'était lancée dans sa quête désespérée pour le rejoindre avant la fin, ce souvenir la tenaillait. La famille avait trop tardé à la prévenir, peut-être à dessein – une seconde missive lui était parvenue pendant le voyage, alors qu'elle faisait étape sur une des îles. Ainsi avait-elle appris l'ultime nouvelle. Elle avait parcouru un énorme segment de l'Archipel du Rêve accompagnée de cette image inébranlable : le long dos, la tête inclinée, le regard intense, le tout baigné du bruit léger du stylo et de la fumée du cigarillo qui s'enroulait dans les cheveux courts.

Au rez-de-chaussée, le cortège funèbre se rassemblait en attendant de partir pour l'église.

Elle était arrivée parmi les derniers, après quatre jours d'un voyage anxieux, organisé à la va-vite pour gagner Piqay. Sa précédente traversée de l'Archipel remontait si loin qu'elle avait oublié les innombrables escales semées sur son chemin et les innombrables retards causés par les passagers, le chargement ou le déchargement des cargaisons. Au début, elle était retombée sous le charme des îles aux couleurs, à la configuration et à l'ambiance tellement variées. Leurs noms réveillaient les souvenirs du voyage d'autrefois, dont la séparaient de si longues années – Lillen-cay, Ia, Junno, Olldus Précipitas –, mais ils lui rappelaient en réalité l'attente fiévreuse de l'aller ou les graves pensées du retour, pas les événements ni les expériences réels des escales.

Le charme du souvenir s'était vite dissipé. Passé le premier jour de navigation, les îles ne lui apparaissaient plus que comme

des obstacles sur sa route, tandis que le bateau progressait lentement de l'une à l'autre sur les eaux calmes. Parfois, elle se postait au bastingage pour contempler le sillage en forme de flèche qui se déployait à partir des flancs du navire, mais il ne donnait qu'une simple illusion de mouvement. Lorsqu'elle détournait les yeux de l'écume blanche bouillonnante, l'île qu'elle longeait ne semblait pas avoir bougé d'un centimètre par rapport à elle. Seuls les oiseaux bougeaient, filant, plongeant autour de la superstructure et de la poupe, mais ils n'allaient nulle part, eux non plus, si le bateau n'y allait pas.

À Junno, elle descendit à terre dans l'espoir de se débrouiller pour écourter le trajet. Elle passa une heure dans les bureaux du port, à poser des questions sans obtenir aucune réponse encourageante, puis remonta à bord du même navire. Le déchargement de la cargaison de bois continuait, interminable. Le lendemain, sur Muriseay, un aéroclub privé lui permit d'accélérer les choses : le vol, si court fût-il, lui évita trois îles intermédiaires. Après quoi elle perdit à attendre le premier bateau l'essentiel du temps gagné.

Lorsqu'enfin elle atteignit Piqay, les funérailles devaient commencer une heure plus tard, à en croire le planning qui lui était parvenu avec l'annonce du décès. À sa grande surprise, la famille avait envoyé une voiture la chercher. Un inconnu en costume sombre se tenait près de l'entrée du port, chargé d'une imposante pancarte blanche où s'étalait en majuscules son nom à elle. Quand le véhicule quitta à vive allure la ville de Piqay pour s'enfoncer dans les collines basses entourant l'estuaire, les banales inquiétudes du voyage s'évanouirent, enfin chassées par les émotions mêlées qu'une agitation anxieuse avait jusque-là tenues à distance.

Elles revenaient en force – la peur de la famille, qu'elle ne connaissait pas ; la crainte de ce que les proches savaient, ou ne savaient pas d'elle ; pire encore, l'incertitude quant au sort qu'ils réservaient à celle dont l'existence risquait de ternir la réputation du défunt, si le public venait à l'apprendre ; le chagrin abyssal où elle s'enfonçait encore et toujours, depuis qu'elle avait été informée d'abord de la maladie, ensuite de la mort du maître ; une fierté provocatrice à l'évocation du passé ;

une solitude inébranlable, l'impression de ne plus exister que par le souvenir ; l'espoir, l'immuable espoir qu'il subsistât pour elle un vestige de lui ; et la perplexité, car elle se demandait pourquoi la famille lui avait écrit. Les deux lettres trahissaient-elles la compassion, la haine et le mépris ou, tout simplement, le sens du devoir suscité par le deuil ? À moins que – elle se cramponnait à cette pensée – il ne se fut souvenu d'elle et n'eût lui-même requis sa présence ?

Aucune de ces émotions n'égalait cependant son infini chagrin ni l'impression de perte, d'ultime abandon qui la torturait. Après avoir passé vingt ans sans lui, obsédée par un inexprimable espoir, elle allait passer le reste de sa vie absolument sans lui.

Le chauffeur conduisait en silence, efficace. Au bout de quatre jours de voyage maritime, sur des bateaux dont les machines ne se taisaient jamais et dont les cloisons étanches vibraient en permanence, le moteur de la voiture semblait d'une discrétion surprenante, quasi inaudible. Pendant que le véhicule filait sur les petites routes, elle contempla les vignes par la vitre teintée, regarda distraitement les pâturages, les lointains défilés rocheux, la terre nue sablonneuse du bas-côté. Sans doute avait-elle déjà vu ce paysage, la fois précédente, mais elle n'en avait gardé aucun souvenir. Cette visite-là se fondait en un brouillard d'impressions, dont les heures passées seule à seul avec lui occupaient le cœur, brillantes et précises, d'une immuable netteté.

Cette fois-là, cette unique fois, elle ne pensait qu'à lui.

La maison apparut. La foule énorme massée devant la grille s'écarta pour laisser passer la voiture en la suivant des yeux, intriguée. Une inconnue se pencha dans l'espoir de distinguer les nouveaux venus et agita la main. Un signal électronique, parti du tableau de bord, déclencha l'ouverture du portail, lequel se referma tandis que le véhicule s'engageait dans l'allée à une allure plus solennelle. Les grands arbres du parc, les montagnes à l'arrière-plan, les aperçus de mer céruléenne et de sombres îles lointaines. Malgré ses yeux secs, la vision du paysage qu'elle avait cru autrefois ne jamais oublier lui était douloureuse.



En arrivant, elle se joignit sans mot dire aux proches, parfaits inconnus dont le mépris silencieux l'enveloppa. Sa valise attendait par terre, dans le couloir. Elle ne tarda pas à s'écarter de l'assemblée pour gagner une porte de communication, par laquelle elle considéra l'imposant escalier, de l'autre côté du grand vestibule.

Un homme âgé la suivit et leva les yeux vers l'étage.

« Nous savons qui vous êtes, bien sûr », commença-t-il d'une voix incertaine. Ses paupières battirent, visiblement sous l'effet du dégoût ; il évitait de la regarder en face. Frappée par la ressemblance, elle hésita. Ce n'était tout de même pas le père ? Il n'était pas assez vieux ? Le défunt avait bien un frère, sans doute à peu près de cet âge-là, mais ils étaient censés ne plus s'adresser la parole. « Il nous a laissé des instructions très claires en ce qui vous concerne. Vous êtes libre d'aller dans son bureau, si vous voulez, à condition de ne rien prendre là-haut. Rien du tout. »

Voilà comment elle s'était échappée puis avait discrètement monté l'escalier, seule, jusqu'à la petite pièce sous l'avant-toit. À présent, pourtant, elle tremblait.

Une légère brume bleutée dérivait autour d'elle, vestige du disparu. Quoique la mansarde fût inoccupée depuis plusieurs jours, un imperceptible brouillard subsistait dans l'air qu'il avait respiré.

Une tristesse renouvelée envahit brusquement la visiteuse au souvenir de la seule et unique fois où elle avait partagé son lit, où elle s'était blottie contre lui, nue, rayonnante d'exultation et de contentement, pendant qu'il aspirait la fumée âcre de son cigarillo puis l'exhalait en un cône étroit de tourbillons bleutés. Ce même lit poussé contre le mur, couche étroite au matelas nu dont elle n'osait s'approcher.

Cinq cigarillos, sans doute les derniers qu'il eût jamais achetés, attendaient au coin d'une des tables en un petit tas désordonné. Pas trace de boîte. Elle en prit un, qu'elle se promena sous les narines. La fragrance du tabac réveilla le souvenir de celui qu'ils avaient partagé, du bonheur qu'elle avait éprouvé en sentant l'humidité de sa salive à lui passer sur ses

lèvres à elle. Une exaltation délirante l'envahit. Sa vision se troubla un instant.

Jamais il n'avait quitté son île, pas une fois, même lorsque prix et honneurs avaient commencé à pleuvoir. Il s'était efforcé d'expliquer à la visiteuse son enracinement et les raisons de son incapacité à la rejoindre ailleurs ; elle l'avait écouté serrée contre lui, nue, vibrant discrètement au contact des doigts posés sur sa poitrine. D'après lui, Piqay était une terre de vestiges. Des ombres s'attachaient aux pas de ses habitants. Ils y traçaient une sorte de piste psychique, qu'ils abandonnaient derrière eux en quittant l'île – séparation qui les amoindrissait d'une manière indéfinissable. S'il partait, il lui serait impossible de revenir, il le savait. Il n'oserait pas, de crainte que les vestiges qui le définissaient par rapport à Piqay ne se fussent évanouis. En ce qui le concernait, le besoin de rester était nettement plus impératif que celui de s'en aller. La jeune femme avait quant à elle des besoins différents, moins mystiques. Elle l'avait apaisé par ses caresses, puis ils avaient refait l'amour.

Le souvenir de cette unique journée en tête à tête l'avait toujours accompagnée depuis, mais au fil des années de silence, elle s'était souvent demandé s'il ne l'avait pas oubliée.

La réponse lui était parvenue trop tard, dans les lettres. Vingt ans et quatre jours.

De grosses voitures se déplacèrent lentement dans l'allée de graviers, devant la maison. Puis, un à un, les moteurs se turent.

La brume bleutée s'était épaissie. Elle tourna le dos au lutrin, exaltée par les souvenirs, mais désespérée parce qu'il n'en restait rien d'autre. Quand son regard quitta la fenêtre éblouissante, il lui sembla que le brouillard était encore plus dense au centre de la pièce. Qu'il avait de la substance, de la texture.

Une moue aux lèvres, elle en approcha le visage. Le nuage tourbillonna autour d'elle, tandis qu'elle avançait et reculait la tête afin de voir s'il réagissait. Les taches et les traînées plus sombres qui le parsemaient fusionnaient peu à peu. Elle s'écarta pour mieux les examiner puis revint se presser contre elles. La fumée lui piqua les yeux ; ils s'emplirent de larmes.

Lorsque les tourbillons prirent forme, ils matérialisèrent une empreinte spectrale du défunt. Ses traits tels qu'elle s'en souvenait, tels qu'elle les avait vus vingt ans plus tôt, mais pas tels que les connaissait le public, habitué au grand homme vieillissant. Le temps s'était figé pour elle comme pour le vestige du disparu. La brume dessinait des formes incolores, un moulage de tête et de visage évoquant un masque intimement détaillé. Les lèvres, les cheveux, les yeux, tout était là, taillé dans le brouillard.

Elle en eut le souffle coupé. Panique et adoration l'empoignèrent.

Il avait la tête légèrement inclinée de côté, les yeux mi-clos, les lèvres entrouvertes. Elle se pencha pour cueillir le baiser qu'il lui offrait, pression légère des lèvres vaporeuses, frôlement des cils fantomatiques. Contact fugace.

Le visage, le masque se tordit en l'air, reculant brusquement. Les yeux se fermèrent étroitement. La bouche s'ouvrit en grand. Les lignes de fumée composant le front se plissèrent. Le spectre rejeta de nouveau la tête en arrière puis fut saisi d'une violente quinte de toux qui le secoua douloureusement, tandis qu'il cherchait à reprendre son souffle en expulsant ce qui lui obstruait les poumons.

Des embruns rouge vif jaillirent de la forme correspondant à la bouche béante, gouttelettes de vapeur écarlate, bruine légère. Elle recula pour les éviter. Le baiser se perdit à jamais.

Le masque à la respiration sifflante était toujours en proie à une toux sèche, saccadée, mais moins brutale à présent, affaiblie, désespérée. La crise touchait à sa fin. Il regardait bien en face la visiteuse terrifiée, en proie à une souffrance et à une sensation de perte indicibles. Déjà, la fumée s'effilochoit, se dispersait.

Les gouttelettes rouges, tombées par terre sur une feuille de brouillon, formaient une flaque minuscule. Elle s'agenouilla pour examiner de plus près le liquide collant, dans lequel elle passa le bout des doigts. Lorsqu'elle se releva, la peau tachée de sang, l'atmosphère s'était éclaircie. La brume bleutée avait enfin disparu. Le vestige s'était évanoui. La poussière, le soleil, les livres, les coins sombres subsistaient.

Elle s'enfuit.

Au rez-de-chaussée, elle se joignit de nouveau aux proches, mais dans le grand vestibule, où elle attendit qu'on lui indiquât quelle voiture emprunter. Nul ne fit mine de savoir qui elle était ni ne lui prêta aucune attention, avant qu'un employé des pompes funèbres ne prononçât son nom. Quant à l'homme qui lui avait adressé la parole un peu plus tôt, il lui tournait le dos. La famille et les autres visiteurs discutaient tout bas, visiblement impressionnés par la gravité du moment, la foule qui attendait sur la route, au bout de la longue allée, et le décès du maître. On lui laissa une place dans la dernière voiture du cortège, où deux grands adolescents, muets et graves, l'obligèrent à se tasser contre la vitre.

L'église était bondée. Seule en bout de rangée, elle reprit son calme en regardant le dallage et les vieux bancs de bois. Si elle se leva au moment des cantiques et des prières, elle les articula en silence, car elle n'avait pas oublié ce qu'il pensait des religions. D'illustres personnages, hommes et femmes, rendirent hommage au défunt avec sincérité, formalisme et solennité. Elle les écouta de toutes ses oreilles sans le reconnaître en rien dans leurs discours. La gloire, la grandeur étaient venues à lui sans qu'il les cherchât.

Au cimetière, sur une colline dominant la mer, les paroles accompagnant la mise en terre lui parvinrent déformées par la brise. Postée près de la tombe, mais à l'écart du groupe, seule, une fois de plus, elle pensa au premier livre de lui qu'elle avait lu, lycéenne. Tout le monde connaissait son œuvre à présent, mais ce n'était encore à l'époque qu'un inconnu et, en ce qui la concernait, elle, une découverte personnelle.

Le vent obstiné des îles la secouait, plaquait ses vêtements contre son corps, tordait ses cheveux devant ses yeux. L'air sentait le sel marin – promesse de lointains, de départ, d'évasion.

Spectateurs et journalistes restaient quasi invisibles, maintenus à distance par un cordon de fleurs et une patrouille de police. Une accalmie permit à la visiteuse d'entendre les derniers mots familiers de la mise en terre, avant que le cercueil ne fût descendu dans la tombe. Malgré le soleil, elle ne put

s'empêcher de frissonner. Elle ne pensait qu'à lui, à la caresse de ses doigts, à la pression légère de ses lèvres, à ses mots doux puis à ses larmes lorsque, enfin, elle était partie. Aux longues années passées sans lui, cramponnée à ce qu'elle savait de lui. C'était tout juste si elle osait respirer, tant elle craignait de l'expulser de son esprit.

Son petit sac dissimulait sa main. Le sang avait séché sur ses doigts, éternelle incrustation glacée, ultime vestige de lui.

## *La cavité miraculeuse*

L'île de Seevl jette sur mes souvenirs d'enfance l'ombre noire du regret. Bien sûr, je l'avais toujours sous les yeux, étalée en mer devant Jethra, au large du continent. Parfois obscurcie ou brouillée par les nuages bas des tempêtes, elle semblait à d'autres moments si proche que j'aurais presque cru à portée de mon ballon sa silhouette sombre accidentée, découpée contre le ciel méridional. Dotée de la même géologie que le continent, elle possédait des paysages évoquant les montagnes cernant Jethra, mais l'île et la métropole se ressemblaient par d'autres côtés. Comme les membres d'une grande famille, leurs habitants racontaient un tas d'histoires sur leurs voisins. Nous, par exemple, nous disions que nos ancêtres avaient jeté à la mer les rochers inutiles en assez grandes quantités pour constituer Seevl.

Seevl et Jethra étaient tellement proches qu'un lien inévitable les unissait par tradition, constitué de parentés, d'accords commerciaux, d'alliances de longue date. Visible de la cité, l'île appartenait cependant à l'Archipel du Rêve. Dès la déclaration de guerre, il a été interdit de s'y rendre sauf permission de la Seigneurie.

Un bateau a continué à faire le trajet quotidiennement, ouvertement, dans des buts mercantiles : les officiels fermaient les yeux parce que ces échanges, importants pour Jethra, étaient vitaux pour Seevl. Moi-même, dans ma jeunesse, je l'ai souvent emprunté. Mes parents et moi avons fait la courte traversée trois ou quatre fois par an durant toute mon enfance pour rendre visite à mon oncle et ma tante.

Depuis vingt ans, je n'avais pas remis les pieds sur l'île ; depuis seize, je ne vivais plus à Jethra, que je n'avais pas revue, ne serait-ce qu'une fois. Mon dernier souvenir de la métropole remontait à mon départ pour l'université d'Old Haydl ; par la

suite, aucune raison particulière d'y retourner ne s'étant présentée, je n'en avais rien fait.

Ces vingt années m'avaient apporté des fortunes diverses. Mais, fortes de leurs succès superficiels, elles ne me semblaient briller qu'en surface. Mon éducation ne laissait pourtant rien à désirer, et ma carrière professorale m'intéressait vraiment. Ayant réussi à éviter jusque-là l'incorporation, je pensais que mes trente-huit ans m'en protégeaient à présent. D'ailleurs, les lois actuelles exemptaient les enseignants de service militaire, et j'avais beau interroger ma conscience, je me savais plus utile à mon poste que je ne l'aurais été dans l'armée.

Ma vie professionnelle était donc plus ou moins sûre. Quant à ma vie privée, elle paraissait assez incertaine. Je regagnais le théâtre de mon enfance, Seevl posée sur la mer ramenant au premier plan doutes et souvenirs.

Jethra avait été la capitale du pays, mais au début de la guerre, les autorités et la plupart des administrations s'étaient installées dans de nouvelles villes moins exposées, à l'intérieur des terres. Si un gouvernement symbolique subsistait à Jethra, le palais du Monseigneur était désormais inoccupé. Quant au sénat, il faisait partie des immeubles les plus abimés par les bombardements ennemis à l'ouverture des hostilités. Restaient la pêche côtière, un peu d'industrie légère, une tête de ligne, des hôpitaux, des instances organisatrices, des bureaux internationaux, même si une bonne partie des civils inutiles à l'effort de guerre avait déménagé. La capitale était devenue une grande ville fantôme désolée.

Retourner sur les lieux de son enfance évoque toujours des souvenirs. Jethra représentait mon foyer, mes parents, mon école, les amis avec qui j'avais par la suite perdu le contact... les visites régulières sur Seevl.

Souvenirs qui me rappelaient ce que j'avais été autrefois et donc, inévitablement, soulignaient ce que j'étais à présent. J'en ai lentement pris conscience dans le train où je réfléchissais aux jours enfuis. La perspective de revoir la ville éveillait ma curiosité ; celle de me rendre une fois de plus sur Seevl une nervosité manifeste, mais puisqu'il y avait à ce voyage une



raison définie, il me semblait tenir la chance de retourner affronter le passé après deux décennies d'absence.

Durant ma jeunesse, la proximité de Seevl avait quelque chose de menaçant, en particulier pour les enfants. « Je vais t'envoyer sur Seevl », tel était le pire châtiment à brandir devant un garnement. Dans le monde alternatif de nos mythes, croque-mitaines et horreurs rampantes grouillaient sur l'île, lacis cauchemardesque de crevasses et de lacs volcaniques, de brumes sulfureuses, de cratères fumants et de rochers instables.

Vision aussi véridique – dans un sens imaginatif – pour moi que pour mes camarades, car je possédais la capacité enfantine inconsciente de considérer simultanément les choses de différents points de vue.

Je connaissais la réalité de Seevl, non moins horrible, mais d'une horreur différente de celle qui hante les livres pour la jeunesse ou le folklore puéril.

Je n'avais ni frère ni sœur. Mes parents, tous deux natifs de Jethra, avaient eu un premier bébé, mort un an avant ma naissance. Ma venue au monde avait donc été accueillie avec un empressement mêlé d'un amour inquiet. Il fallait me protéger, me surveiller avec un soin presque fanatique, pour des raisons que je n'ai commencé à comprendre qu'à l'âge adulte ou presque. Aujourd'hui, je me sens plus de sympathie pour mes géniteurs, mais ils m'entouraient de tels soins qu'à quinze ans, il me semblait encore être un objet précieux, susceptible d'être brisé, volé ou instantanément corrompu à l'instant même où ils relâcheraient leur garde. Les jeunes de mon âge traînaient dans la rue après les cours, s'attiraient des ennuis, essayaient le sexe, l'alcool, les drogues ou autres écarts de conduite ; moi, je rentrais à la maison partager les amis et les centres d'intérêt de mes parents. Comme je n'avais rien d'un esprit rebelle, je me pliais à leur volonté, peut-être parce que le monde m'était par ailleurs inconnu. Je ne remplissais cependant certains de mes devoirs que par obéissance filiale, refoulant l'impulsion d'y échapper purement et simplement, entretenant une sorte d'engourdissement permanent. Le principal consistait à

accompagner mes parents lorsqu'ils rendaient visite à mon oncle paternel sur Seevl.

Les deux frères s'étaient mariés à peu près en même temps, malgré les quelques années de moins de Torm : dans notre salle à manger trônait une photographie des deux jeunes couples rassemblés. J'avais beau reconnaître les versions jeunes de mon père, ma mère et mon oncle, il m'a fallu des années pour comprendre que la jolie femme pendue au bras de Torm était tante Alvie.

Elle souriait, ce que je ne l'avais par ailleurs jamais vue faire. Sa robe s'ornait d'un joyeux imprimé fleuri, alors que ma tante arborait en permanence une vieille chemise de nuit et un cardigan rapiécé. Sa courte chevelure ondulée mettait son visage en valeur, contrairement aux longs cheveux gris douteux de l'Alvie plus âgée. La jeune beauté de la photographie, serrée contre son époux, levait la jambe pour montrer un genou aguicheur à l'appareil, tandis que tante Alvie était une infirme clouée au lit.

Peu après le mariage, le couple avait emménagé sur Seevl. Torm avait été embauché comme employé de bureau par un séminaire catholique sis dans la région la plus reculée des montagnes insulaires. Les prêtres n'avaient sans doute trouvé personne d'autre, car je ne vois pas pourquoi autrement ils auraient proposé le poste à Torm ni quelles raisons l'auraient poussé à postuler – lui qui n'avait que des croyances très vagues. Je sais en revanche que ce travail a déclenché entre mon père et lui une brouille, de courte durée mais aiguë.

Torm et Alvie vivaient sur Seevl avec leur nouveau-né lorsque la guerre a brusquement empiré. Rentrer à Jethra leur est devenu impossible. Quand les hostilités se sont de nouveau calmées, que le conflit s'est retransformé en une longue suite d'escarmouches épuisantes, les liaisons entre les îles et le continent ont été rétablies, mais tante Alvie, malade, était intransportable.

C'est durant sa longue maladie que mes parents ont pris l'habitude de passer le week-end là-bas – avec moi.

Ces visites me semblaient d'un ennui et d'une tristesse que rien ne venait soulager : un voyage jusqu'à une île sinistre,

balayée par le vent, suivi d'un long trajet en voiture pour gagner une petite maison trop sombre, construite sur la lande, où le monde tournait autour d'un lit de douleur. On y parlait au mieux d'autres parents, au pire de mauvaise santé, de souffrance, de faux espoirs de guérison miraculeuse.

Mon seul soulagement, la raison pour laquelle on me traînait ostensiblement sur Seevl, s'incarnait en la fille de Torm et d'Alvie, ma cousine Seraphina – soi-disant mon amie. Seri avait bien un an de plus que moi, elle était grassouillette et plutôt bête, d'idées et d'expérience limitées, totalement indifférente à tout ce que je connaissais un tant soit peu. Rien ne nous rapprochait, mais on nous forçait à passer notre temps ensemble. La perspective de sa compagnie n'illuminait en rien les longs jours d'appréhension précédant les week-ends sur l'île, après lesquels le souvenir des heures moroses vécues avec elle me donnait une raison supplémentaire de ne jamais retourner là-bas.

Alors que je quittais la gare de Jethra, une jeune femme à l'uniforme seigneurial familial est sortie d'une voiture de police pour s'approcher de moi. Sur le moment, je lui ai trouvé des manières guindées, autoritaires.

« Lenden Cros ? m'a-t-elle demandé, m'accordant à peine un regard.

— Oui.

— Sergent Reeth. » Elle a tiré une carte d'un porte-cartes en cuir et me l'a tendue. J'ai entrevu une photographie couleurs, un tampon officiel, un nom et des rangées de chiffres, une signature griffonnée. « Je suis chargée de vous accompagner.

— On m'a dit de me présenter à la police, ai-je répondu, perplexe. Je pensais le faire demain avant de partir.

— Vous allez quitter le pays.

— Pas pour longtemps.

— Vous ne pouvez voyager sans escorte.

— Il s'agit d'une simple affaire de famille. Inutile de... »

Elle m'a jeté un coup d'œil trahissant ce que j'ai pris pour de l'indifférence. Sans doute avait-elle des ordres et ce que je disais lui semblait-il dénué d'importance.

« Bon, en quoi consiste la première étape ? » ai-je demandé.

Les événements prenaient une tournure déconcertante.

J'avais prévu de passer la nuit en ville, après avoir cherché dans le quartier du port une chambre bon marché. Un collègue m'avait donné le nom d'une rue où, d'après lui, je trouverais des hôtels modestes. Mes plans pour la soirée, plus vagues, consistaient à tenter de renouer le contact avec un ou deux vieux amis vivant peut-être encore à Jethra.

« Toutes les dispositions nécessaires à votre voyage ont été prises. Jethra est une zone de guerre.

— Je sais, bien sûr. En quoi cela affecte-t-il un court séjour sur Seevl ?

— Les déplacements des civils sont contrôlés.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit. » J'ai jeté un coup d'œil dans mon portefeuille. « Regardez, on m'a donné un visa pour quitter la ville et un autre pour y revenir dans les sept jours. En fait, je ne pense pas rester plus d'un jour ou deux... »

Le manque d'intérêt m'est à nouveau apparu dans ses yeux.

« Si vous voulez bien monter en voiture », m'a-t-elle dit.

Elle a ouvert la portière arrière, aussi ai-je posé mon sac sur la banquette. Peut-être aurais-je dû y prendre place, mais je n'avais pas l'intention de me laisser promener à la manière des criminels. Refermant la portière, j'ai gagné l'avant du véhicule pour m'y installer. La policière, que cela ne semblait pas déranger, s'est assise au volant et a démarré.

« Où allons-nous ? ai-je questionné.

— Le bateau ne part que demain matin. Nous passons la nuit au Grand Shore Hôtel.

— Je pensais trouver moins cher, ai-je protesté, non sans inquiétude.

— Les réservations ont été faites à l'avance. Ce n'est pas moi qui ai choisi. »

Nous avons quitté la place de la gare pour nous engager dans l'artère principale menant au centre-ville. Je regardais défiler les immeubles.

Ma famille avait vécu dans la banlieue est de la capitale, à Entown, sur la côte. Mes souvenirs de Jethra même étaient donc incomplets mais aussi enfantins. Je reconnaissais divers

bâtiments, des noms de rues, des parcs et des places ; certains soulevaient en moi des associations d'idées vagues mais poignantes, subtilement dérangeantes. Autrefois, le centre-ville représentait pour moi l'endroit où travaillait mon père, où ma mère allait parfois faire des courses. Les noms de rues constituaient des repères disséminés sur leur territoire, non le mien. De nos jours, la capitale semblait abandonnée, mal aimée : beaucoup d'immeubles avaient été abimés par les bombes et les explosions, des centaines d'autres condamnés. Les attaques ennemies avaient aussi réduit à l'état de gravats des quartiers entiers. La circulation était réduite : des camions, des bus, quelques voitures, aucun véhicule d'un modèle récent. Tout paraissait décrépit, bricolé. Le nombre des charrettes à cheval avait de quoi surprendre.

Un carrefour nous a imposé un arrêt de quelques secondes.

« Vous vivez à Jethra ? ai-je demandé au sergent Reeth dans le silence qui s'étirait entre nous.

— Non.

— Vous avez l'air de savoir par où passer.

— Je suis arrivée ce matin. J'ai eu le temps de me repérer. Entraînement policier. »

Ces derniers mots m'ont semblé trahir une familiarité limitée avec le métier, comme si l'entraînement en question n'était pas terminé depuis bien longtemps. J'ai jeté un coup d'œil en coin à la conductrice. Elle paraissait très jeune. La circulation a repris, mon chauffeur a passé une vitesse puis accéléré. Le court dialogue s'est achevé.

Jamais je n'avais logé au Grand Shore Hôtel ; jamais je n'en avais seulement franchi les portes. C'était l'établissement le plus vaste, le plus cher de la ville. Dans mon enfance, il servait de théâtre aux mariages de la haute société, aux conférences des hommes d'affaires et aux cérémonies civiques les plus voyantes. Tout cela sans doute avant l'évacuation d'urgence vers la province.

Le sergent Reeth a garé la voiture sur le parking voisin de l'entrée principale, devant l'imposante façade de brique rouge noircie par la suie.

Elle s'est tenue à l'écart tandis que j'inscrivais mon nom sur le registre. Le réceptionniste a poussé vers moi deux morceaux de carton blanc à signer : un pour une chambre à mon nom, l'autre, portant le numéro suivant, pour mon escorte. Un employé s'est emparé de mon sac, avant de nous entraîner dans le grand escalier incurvé jusqu'au premier étage – miroirs et chandeliers, épaisse moquette, plâtre doré. Mais miroirs dépolis, moquette usée, peinture écaillée. Le bruit étouffé de nos pieds sur les degrés formait un piètre substitut aux fêtes lointaines dont le souvenir s'attardait sans doute en ces lieux.

Le portier a ouvert ma chambre, s'y est avancé. Le sergent s'est approché de la sienne, a fait jouer sa clé dans sa serrure puis disparu sans m'accorder un regard.

J'ai donné un pourboire à l'employé, qui s'est retiré, j'ai vidé mon sac et accroché mes affaires dans la penderie. Ensuite, comme j'avais passé toute la journée dans le train, j'ai pris une douche puis enfilé des vêtements propres. Enfin, me laissant tomber sur le lit, j'ai parcouru du regard la chambre vieillotte.

Ce moment d'inaction inattendu m'offrait l'occasion d'examiner le passé. Au départ, consacrer du temps à une inconnue n'entrait pas dans mes intentions. Qu'allais-je faire de ma soirée ? Partir de mon côté ou tenir compagnie à la jeune femme ? En tant qu'escorte, était-elle censée partager mon repas ? La tâche lui était-elle échue tout entière, ou quelqu'un d'autre la remplacerait-il plus tard, quand son tour de garde s'achèverait ?

À peine la pensée m'était-elle venue qu'une évidence s'est imposée à moi : depuis les tout premiers instants ou presque de notre rencontre, j'espérais que le sergent Reeth serait seule chargée de m'escorter. Malgré ses manières glaciales et nos répliques empruntées, je la trouvais attirante. Par quel hasard, quel enchaînement d'événements, cette jolie fille s'était-elle vu assigner pour tâche d'accompagner en voyage quelqu'un comme moi ? Étonnamment, elle me rappelait déjà une de mes maîtresses des années enfuies : à peu près le même âge, les mêmes teint et cheveux clairs. J'avais noué avec Lelian une des nombreuses relations, parfois superficielles, engagées au fil des ans. Peut-être, si j'avais rencontré le sergent Reeth à l'époque,

en aurait-elle également fait partie. Autres temps, autres mœurs.

Avec l'âge, cependant, la sagesse était censée m'être venue. J'avais découvert que les passades sans importance se terminent presque toujours mal. Depuis des années, je n'avais mis personne dans mon lit, préférant les tourments dilués de l'abstinence. Mon escorte me rappelait le passé de la même manière que la ville : j'avais pris mes distances avec les deux.

Comme il n'y avait rien à boire dans la chambre et que j'avais soif, j'ai décidé de me rendre au bar du rez-de-chaussée. En me dirigeant vers l'escalier, j'ai dépassé un ascenseur que je n'avais pas remarqué à mon arrivée. Une pancarte imprimée accrochée à sa porte le déclarait interdit aux clients de l'hôtel. Au sommet de l'imposante volée de marches, je me suis dit que je devrais demander par politesse à mon accompagnatrice si elle voulait boire quelque chose, elle aussi.

Le coup que j'ai frappé à sa porte l'a fait réagir aussi vite que si elle s'était tenue juste derrière, à m'attendre.

Toujours en uniforme, elle m'a dit qu'elle prendrait un verre avec plaisir, merci. Ensemble, nous avons descendu l'escalier.

Le bar, fermé à double tour, n'était pas éclairé. J'ai sonné la cloche du salon ; un instant plus tard, un serveur âgé s'est présenté.

Il a pris notre commande avant de repartir, tandis que nous nous installions maladroitement à une table en évitant de nous regarder dans les yeux.

« Vous jouez souvent les escortes, sergent Reeth ? ai-je demandé pour faire la conversation.

— Non. C'est la première fois.

— Mais ce genre de tâche se présente fréquemment ?

— Je ne sais pas. Je ne sers le Monseigneur que depuis moins d'un an.

— Alors comment se fait-il qu'on vous ait demandé de m'accompagner ? »

Elle a haussé les épaules, posé sur la table des doigts qu'elle a regardés fixement.

« Nous sommes de corvée par roulement. Les tâches à remplir sont indiquées au tableau d'affichage, dans le couloir, et

nous sommes censés postuler. Quand celle-là s'est présentée, je me suis portée volontaire. »

À cet instant précis, le serveur est revenu avec nos consommations.

« Vous dînez ici, ce soir ? m'a-t-il demandé.

— Oui. » M'apercevant que j'avais parlé en nos deux noms, j'ai jeté un coup d'œil au sergent Reeth pour obtenir confirmation. « Oui », ai-je répété.

Lorsque le vieil homme est reparti, le silence est retombé. J'ai parcouru le salon des yeux. Personne, à part nous ; peut-être l'hôtel était-il par ailleurs inoccupé. La pièce donnait une séduisante impression de grâce aérienne avec ses hautes fenêtres aux longs rideaux de velours, ses grands abat-jour prince consort et ses chaises en osier à large dossier rassemblées autour des tables basses. Des dizaines de plantes en pots la décoraient, fougères cascadantes et grands palmiers d'intérieur qui rendaient un peu de vie au vieux bâtiment par ailleurs décrépit. Les plantes bien vertes, robustes, témoignaient qu'on s'occupait toujours de les épousseter, les arroser, les soigner.

Les silences maladroits de ma compagne m'offraient l'occasion de l'examiner. Elle devait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. Bien qu'elle ait laissé son calot dans sa chambre, son uniforme – très amidonné, délibérément neutre – l'asexuait bel et bien. Sans maquillage, ses cheveux châtain clair tirés en chignon, elle paraissait timide, renfermée, inconsciente de mon regard.

« Vous êtes originaire de Seevl ? a-t-elle enfin demandé, rompant le silence.

— Non... Je suis d'ici, de Jethra.

— Vous connaissez bien l'île ?

— Je n'y ai pas mis les pieds depuis des années. Et vous ?

— Non, je n'ai jamais quitté le pays.

— Vous avez une petite idée de ce qui vous attend ?

— J'ai entendu dire que c'était une île aride. Montagneuse, peu arborée. Hivernale toute l'année.

— Ce n'est pas à ce point, ai-je objecté. Mais je ne prétends pas la connaître vraiment, bien que le paysage n'ait sans doute



guère changé. » En voulant siroter une gorgée, j'ai failli vider mon verre cul sec. Il me fallait de quoi adoucir les angles de la conversation. « Je détestais aller là-bas. En fait, ça m'angoissait énormément.

— Pourquoi ?

— L'ambiance, le paysage », ai-je dit vaguement, évitant les souvenirs précis. Au fond de mon esprit s'agitaient les impressions laissées par les séjours au séminaire, la chambre déprimante d'Alvie et son occupante, les landes, le vent obstiné, les tours abandonnées. Tout cela inexprimable devant une inconnue. « C'est sinistre, mais il y a autre chose, une ambiance indescriptible. Vous vous en rendrez sans doute compte demain, dès notre arrivée là-bas. »

J'avais délibérément laissé la dernière phrase en suspens afin de permettre à la jeune femme de m'informer qu'elle partageait la corvée avec des collègues, mais elle n'a pas relevé, ce que j'ai trouvé assez agréable.

« J'ai l'impression d'entendre mon frère, a-t-elle dit à la place. D'après lui, quand une maison est hantée, il le sent.

— Je n'ai pas dit que Seevl était hantée », ai-je protesté, prenant aussitôt la défense de l'île. Avant d'ajouter : « En ce qui concerne le vent, néanmoins, vous avez raison. »

Jethra avait été bâtie dans l'ombre des collines de Murinan, mais à l'ouest de la ville s'ouvrait une large vallée rectiligne s'étendant jusqu'au travers des contreforts de la lointaine chaîne polaire. Tout au long de l'année, excepté durant quelques courtes semaines en plein été, un vent puissant descendait de cette dépression jusqu'à la mer pour aller mugir sur les landes et les montagnes dénudées de Seevl. Seule sa portion est, la plus proche de Jethra, abritait des villages de quelque importance. C'était là que se trouvait l'unique port insulaire tourné vers le nord, Seevl Ville.

Je me souvenais très clairement du spectacle qu'elle offrait au printemps. De la fenêtre de ma chambre, je distinguais au sud les taches éclatantes des fleurs roses, blanches ou rouges ornant les arbres le long des routes et des boulevards de Jethra, mais plus loin, sur la mer Centrale, se découpait Seevl toujours prisonnière de sa gangue de neige hivernale.

La mention d'un frère constituait pour moi la première information relative à mon escorte, que j'ai entrepris d'interroger à ce sujet. Il travaillait aussi pour la Seigneurie, m'a-t-elle expliqué, dans la Police frontalière. Au retour de son unité – récemment embarquée à destination du continent austral –, une promotion lui serait peut-être offerte. La guerre, confuse pour ceux qui y prenaient part, plongeait les autres dans une confusion semblable : les civils restés au nord avaient du mal à suivre les progrès des campagnes militaires, car ni le terrain ni la géographie ni les noms des divers hauts lieux du continent austral ne leur étaient familiers.

Du moins les îles persistaient-elles dans leur neutralité, quoiqu'il se soit agi pour moi d'un bienfait mitigé. Si Seevl avait été rattachée au Faiandland – la question s'était posée un moment –, s'y rendre depuis le continent aurait été fort simple. Les choses étant ce qu'elles étaient, l'île faisait techniquement partie d'un territoire étranger. Je n'avais appris la mort de Torm que plus d'un mois après l'événement. En même temps que la nouvelle, m'était parvenue une requête du père confesseur du séminaire me demandant de visiter au plus tôt la maison de mon oncle afin de trier ses affaires. Les deux messages m'avaient été transmis par l'intermédiaire du Département Seigneurial des Visas de Jethra. S'ils m'étaient arrivés directement plutôt que par un canal officiel, si les prêtres avaient disposé de mon adresse, j'aurais gagné l'île discrètement, officieusement, mais il n'en serait rien. Les autorités avaient appris à l'avance ma visite sur Seevl, aussi m'avait-on imposé une escorte.

J'expliquais au sergent Reeth les raisons de mon voyage – documents à signer, tri des meubles à donner ou à faire détruire, choix des papiers à conserver – lorsque le serveur est revenu. Il apportait la carte afin de nous laisser entendre en toute discrétion que le personnel des cuisines était prêt à s'occuper de nous. Pendant que nous consultations le menu, il a tiré les rideaux devant les grandes fenêtres, puis nous l'avons suivi jusqu'à la salle à manger.

Ma dernière visite sur Seevl. Mes quatorze ans.

Je m'efforçais de me concentrer sur les examens que je n'allais pas tarder à affronter, mais je savais qu'en fin de semaine, nous irions rendre visite à ma tante, mon oncle et ma cousine. C'était l'été. Une chaleur figée pesait sur la capitale, poussiéreuse et étouffante. À ma fenêtre, incapable de m'absorber dans mes révisions, je regardais la mer par-dessus les toits. Seevl était verte, d'un vert sombre robuste, mensonge coloré, illusion de luxuriance.

Les jours passaient avec lenteur tandis que je récapitulais les tactiques d'évitement auxquelles j'avais eu recours par le passé : brusque migraine, crise soudaine de gastro-entérite, maladie obscure soi-disant transmise par un inconnu... tout ce qui me venait à l'esprit et permettrait peut-être de repousser l'échéance. Le jour dit a pourtant fini par arriver. Il n'était plus question d'échapper au voyage. L'aube n'était pas encore levée que nous avions quitté notre maison pour nous hâter dans la clarté naissante, fraîche et délicieuse à cette époque de l'année, afin de prendre le premier tramway de la journée.

À quoi rimaient ces visites ? Hormis si mes parents communiquaient dans un code d'adultes que je n'avais jamais percé, elles dérivait juste de l'habitude, du sentiment de culpabilité lié à la maladie d'Alvie et d'un sens plus large des obligations familiales. Apparemment, Torm et mon père n'avaient plus rien en commun : à ma connaissance, jamais ils n'avaient de discussions intéressantes telles qu'en ont les adultes cultivés, je le sais maintenant (mes parents étaient cultivés, mon oncle aussi, bien que je n'aie pas de certitude quant à ma tante). Ils échangeaient des nouvelles, toujours périmées, parlaient d'expériences, de considérations ou d'événements triviaux, récents ou non mais de toute manière dénués d'intérêt. De choses exclusivement familiales ou familiales : une tante ou un cousin avaient déménagé ou changé de travail, un neveu s'était marié, un grand-oncle était mort. Des photographies circulaient parfois autour du lit de la malade : la nouvelle maison du cousin Jay, ça c'est nous à la montagne, vous savez que Kissi, la fille de notre belle-sœur, a eu un autre enfant ? On aurait dit qu'ils n'avaient pas la moindre idée à exprimer, le plus petit sens de l'abstraction, la plus infime

notion de l'existence possible d'un monde plus vaste – au-delà de l'univers étroit où ils étaient cantonnés à cet instant précis. Ce genre de choses me préoccupait sérieusement, à l'époque. J'essayais d'apprendre à penser par moi-même. J'ai fini par en tirer la conclusion, pleine de maturité pour mon âge, que ces échanges banals permettaient le nivellement. On aurait presque dit que mes parents et mon oncle s'injectaient une impression de médiocrité afin de se ramener au niveau d'Alvie, c'est-à-dire de donner l'impression qu'elle n'était plus malade.

À ce moment-là, j'y voyais une certaine logique.

Mais qu'étaient devenus les souvenirs qu'ils possédaient les uns des autres ? N'avaient-ils pas un passé commun à évoquer ? Seul signe de ce parcours oublié, la photographie datant d'avant ma naissance et trônant chez moi, dans la salle à manger. Elle me fascinait. Où et quand avait-elle été prise ? Par qui ? Que faisaient les deux couples à ce moment-là ? S'agissait-il d'un jour de bonheur, comme il le semblait, ou un incident quelconque l'avait-il entaché un peu plus tard ? Pourquoi ne parlait-on jamais de cette époque ?

Ce qui avait entaché les années suivantes, c'était sans doute la maladie envahissante de ma tante. Ses effets se faisaient sentir partout, dans le passé et le présent : Alvie ne pensait plus qu'à la souffrance, à l'inconfort, aux traitements qu'elle subissait, au médecin qui ne comprenait rien, à l'absence d'hôpital correct dans les environs, à l'irrégularité des soins qui lui étaient dispensés, aux médicaments avec leur cortège d'effets secondaires.

Le mal progressait sournoisement. À chacune de nos visites, ma tante était un peu plus faible. Pour commencer, ses jambes sont devenues insensibles. Puis l'incontinence s'est installée. Ensuite, il a fallu éliminer la nourriture solide. Malgré sa constance, le déclin était très lent. Les détériorations nous étaient en principe apprises par lettre, chez nous ; chaque fois que je voyais Alvie, je m'attendais à la trouver les bras ratatinés, les dents pourries, prêtes à tomber. Jamais mon imagination de goule enfantine n'était satisfaite. Au contraire, lorsque je me résignais à un nouveau week-end sur Seevl, une déception m'attendait, une surprise à rebours fondée sur mes peurs

morbides : ma tante avait l'air en pleine forme par comparaison avec ce que j'avais évoqué ! Plus tard seulement, quand nous étions confiées des nouvelles déprimantes, nous entendions parler d'horreurs, de tortures inédites.

Pourtant, les années s'étiraient et Alvie était toujours là, dans son lit, soutenue par huit ou neuf oreillers, les cheveux rassemblés sur l'épaule en un écheveau aplati. De plus en plus grasse et pâle, de plus en plus grotesque, certes, mais quiconque ne prend jamais d'exercice ni ne met le nez dehors subit ce genre de changements. Son moral demeurait d'acier : sa voix monocorde, triste et lasse ne formulait que des pensées décidément terre à terre. La grabataire se contentait de décrire ses douleurs et déceptions de manière pratique, sans se plaindre. Consciente de s'éteindre à petit feu, elle parlait cependant d'avenir, même si elle en avait une vision des plus étroites (qu'aimerais-je recevoir pour mon anniversaire ? que ferais-je une fois mes études terminées ?). Elle nous présentait un exemple de vaillance, un modèle de stoïcisme dans le malheur.

Chaque fois que nous venions en visite, un prêtre passait la voir. J'estimais non sans cynisme que les occupants du séminaire se déplaçaient uniquement s'il se trouvait là quelqu'un du monde extérieur pour le remarquer. Alvie avait du « courage », disaient-ils ; de la « force d'âme » ; elle « portait sa croix ». Je détestais les hommes en soutane noire qui, l'air vertueux, agitaient les mains au-dessus du lit pour en bénir l'occupante mais aussi son entourage. Il m'arrivait de penser que c'étaient eux qui la tuaient. Ils priaient non qu'elle guérisse mais qu'elle meure tout doucement, leur donnant un argument de poids théologique à offrir à leurs élèves. Mon oncle n'avait pas la foi, son travail n'était pour lui qu'un travail. La religion apportait l'espoir, les prêtres allaient le lui prouver en tuant lentement sa femme.

Je me rappelle trop de choses embarrassantes. Des sentiments, pas des faits ; des impressions, pas des certitudes. J'en savais, j'en sais toujours tellement peu.

La dernière visite. Oui.

Le bateau a accosté à Jethra en retard : l'employé des bureaux du port nous avait appris que le moteur subissait des réparations d'urgence. J'avais eu un moment de joie à la pensée qu'il allait falloir annuler le voyage, mais le bac a fini par apparaître au loin puis par s'approcher lentement pour nous embarquer. Une poignée d'autres passagers attendait également. Je n'ai pas la moindre idée de leur identité ni des raisons qui les poussaient à faire la traversée.

À peine avons-nous quitté le quai qu'il m'a semblé arriver à Seevl. Les falaises de calcaire gris se dressaient juste devant nous, l'air marin limpide donnant l'illusion de raccourcir les distances. Gagner Seevl Ville demandait cependant une heure de navigation, car il fallait s'éloigner en mer pour éviter les hauts fonds de Stromb Head avant de s'engager dans le profond chenal à l'abri des falaises de l'île. Je me tenais à l'écart de mes parents, les yeux fixés sur les parois rocheuses, cherchant à distinguer les landes au-delà, sentant s'installer l'appréhension qui me retournait toujours l'estomac au moment d'arriver. Il faisait frais sur le pont : le soleil se levait rapidement, mais le vent nous enveloppait, descendu des terres qui nous dominaient. Mes parents sont allés s'installer au bar pour y échapper tandis que je restais à mon poste près des caisses, des bétailières, des paquets de journaux, des cageots de boissons et de deux tracteurs.

Les maisons de Seevl Ville, disposées en terrasses sur les collines environnant le port, construites dans la pierre grise de l'île, arboraient des toits blanchis autour des cheminées par les excréments d'oiseaux. Le lichen orange qui poussait sur leurs murs et leurs toitures gâchait la vision d'ensemble, leur donnant l'air décrépite. Sur l'éminence la plus haute, au-dessus de la bourgade, se dressaient les ruines abandonnées d'une tour que je ne regardais jamais vraiment tant j'en avais peur.

Pendant que le bateau glissait sur les eaux calmes du port abrité, mes parents ont quitté le bar pour venir m'encadrer telle une escorte militaire décidée à m'empêcher de fuir.

Nous devons prendre en ville une voiture de location, ce qui aurait constitué à Jethra un luxe dispendieux mais était nécessaire sur cette île sauvage. Mon père l'avait réservée la

semaine précédente mais elle n'était pas prête, et nous avons attendu une heure voire plus dans un bureau glacial avec vue sur le port lugubre. Le bateau est reparti. Mes parents, muets, s'efforçaient de ne pas me prêter attention tandis que je m'agitais ou me livrais à des tentatives sporadiques pour me concentrer sur mon livre.

Les rares fermes de l'île élevaient des bêtes décharnées et cultivaient des céréales hybrides sur sa partie orientale désolée, parfois autour de Seevl Ville. La route grimpait parmi les petites exploitations en suivant les contours des champs – angles aigus et virages escarpés. Sa surface autrefois métallisée se craquelait maintenant, à cause sans doute des hivers rigoureux et des problèmes économiques universels. La voiture plongeait de manière désagréable dans les nids-de-poule ; ses roues patinaient souvent sur les bas-côtés caillouteux. Mon père, les lèvres serrées, s'efforçait de maîtriser non seulement la chaussée périlleuse mais aussi le véhicule inconnu. Il roulait trop vite sur les portions nivelées, freinait trop tard dans les virages, devait sans arrêt corriger ses erreurs. Ma mère, la carte sur les genoux, se tenait prête à lui donner des indications, mais nous étions irrémédiablement perdus sur Seevl, car jamais nous n'emprunions deux fois de suite le même itinéraire. Quant à moi, qui disposais de la banquette arrière inconfortable et glacée, je pensais à la maison. Mes parents ne me prêtaient aucune attention, hormis lorsque ma mère se retournait pour voir ce que je faisais. Je ne faisais rien. Je regardais par la vitre en une muette absence de réaction, regrettant de ne pas rêver.

Il nous a fallu presque une demi-heure de ce régime pour atteindre le premier sommet. La dernière ferme, la dernière haie, le dernier arbre se trouvaient à des kilomètres derrière nous. De l'endroit où la route franchissait la crête, j'ai entrevu Seevl Ville au loin et contemplé la vision malvenue de la mer intérieure gris métallique, parsemée d'îlots et de rochers. La côte du continent m'est apparue de l'autre côté du détroit, vision peu familière, baignée de soleil.

La route montait et descendait parmi les landes selon les caprices du terrain, serpentant à travers les broussailles. Lorsque la voiture émergeait d'une passe élevée, encadrée de

grands à-pic calcaires au pied enfoui dans des éboulis, une rafale de vent du nord la poussait parfois brusquement de côté.

Mon père conduisait de manière heurtée, s'efforçant d'éviter les cailloux tombés sur la chaussée et les nids-de-poule imprévisibles. La carte attendait dans le giron de ma mère, inutile, car il prétendait se souvenir du chemin. Pourtant, il avait beau nous montrer les repères soi-disant familiers que nous croisions, il se trompait souvent, empruntant même par moments des voies secondaires qui ne menaient nulle part. Ma mère demeurait tranquillement muette jusqu'à ce qu'il s'en rende compte. Il lui arrachait alors la carte puis faisait demi-tour ou repartait en marche arrière jusqu'à l'endroit où il avait pris le mauvais embranchement, qu'il dépassait parfois sans s'en apercevoir, aggravant le problème.

Je les laissais s'occuper de tout même si, comme ma mère, je savais en général quand nous étions dans l'erreur. Ce n'était pas la route qui m'intéressait, mais le paysage.

La gigantesque vacuité des landes de Seevl me semblait toujours aussi consternante qu'impressionnante. Les bourdes de mon père présentaient le double avantage de retarder notre arrivée au séminaire mais aussi de déployer devant mes yeux un vaste panorama de l'île.

La route passait près de plusieurs tours abandonnées, constructions qui avaient le don de m'effrayer. Les insulaires les évitaient, j'ignorais pourquoi. Lorsque la voiture en croisait une, j'osais à peine la regarder tellement elle me faisait peur, mais mes parents ne s'en rendaient même pas compte. Si nous roulions lentement, je me blottissais sur la banquette, les muscles contractés, m'efforçant de ne pas bouger, m'attendant à ce que quelque goule de légende se rue vers nous. Jamais je n'ai vraiment compris la terreur que m'inspiraient ces ruines. Je n'en savais que ce qu'on en voyait : elles étaient abandonnées, énigmatiques ; elles ne ressemblaient à rien de ce qu'on trouvait chez moi.

Au bout d'un moment, la route s'est détériorée davantage encore, se transformant en une piste grossière constituée de deux bandes parallèles gravillonnées, séparées par des hautes herbes robustes qui grattaient le plancher de la voiture.



Nous avons passé une heure ou deux de plus dans les landes, puis le sentier est redescendu jusqu'à une vallée peu profonde que je reconnaissais à chaque fois. Quatre tours décrépites se dressaient telles des sentinelles sur la crête au-dessus de la dépression, pratiquement dépourvue d'arbre mais emplies d'épineux. Tout au fond, près d'un cours d'eau indiscipliné, s'étendait un minuscule hameau avec vue sur la mer et le continent. De là, on distinguait même une partie de Jethra, ombre noire au flanc des collines de Murinan, à la fois proche et lointaine. Déjà, on commençait à regarder et à voir en insulaire.

Après avoir traversé le village, nous avons de nouveau grimpé les hautes montagnes tandis que j'attendais avec impatience une des surprises pittoresques du voyage : sur une certaine distance, l'île n'était qu'une bande de terre étroite dont la route, sortant des landes, longeait brièvement la côte. Quelques minutes durant, on découvrait la mer Centrale au sud de Seevl, chose impossible depuis Jethra comme d'ailleurs depuis presque tout le littoral alentour. Des îles sans nombre se pressaient sur les flots jusqu'à l'horizon. Seevl était trop proche et trop froide pour représenter vraiment à mes yeux l'Archipel du Rêve, que j'imaginais complètement différent : labyrinthe luxuriant, brûlant, indolent, envahi de jungle ou aride mais de toute manière somnolent sous le soleil équatorial, peuplé de races étrangères aux coutumes et aux langues aussi bizarres que leur cuisine, leurs vêtements ou leurs demeures. Seevl, terre froide posée juste au large du Faiandland, faisait géologiquement sinon politiquement partie de mon pays. La vue élevée qu'elle offrait sur la mer ceinturant le globe, avec ses tropiques tentateurs, me donnait un aperçu presque cruel d'un monde où je ne pénétrerais jamais, baigné de soleil marin, très éloigné du Nord. Le reste n'était que rêve.

Les traînées de condensation laissées par les avions se découpaient dans le ciel, s'éloignant en spirales vers le sud.

Une autre vallée, un autre hameau. La route nous ramenait vers l'intérieur de l'île.

Nous approchions enfin du séminaire. Je regardais malgré moi droit vers l'avant, guettant son apparition.

Après dîner, mon escorte et moi avons regagné nos chambres respectives, elle pour prendre un bain et se laver les cheveux, m'a-t-elle dit, moi parce que je n'avais nulle part ailleurs où aller ni rien d'autre à faire. Lorsque j'ai essayé de téléphoner à un ami pour le recontacter, j'ai découvert que la ligne des clients avec l'extérieur était en dérangement. Immobile sur le lit, ma valise me servant de repose-pieds, j'ai contemplé le tapis d'un œil fixe avant de reprendre la lettre du père confesseur.

Sa prose ampoulée, alourdie de circonlocutions et d'intentions rigides – destinée à susciter la sympathie mais aussi, me semblait-il, une certaine crainte – paraissait d'autant plus étrange que je m'efforçais de la relier à l'amertume autrefois inspirée par les prêtres.

Un exemple parmi d'autres restait présent à ma mémoire. Alors que je me promenais sur une pelouse du séminaire, près d'un parterre de fleurs, un religieux était venu me réprimander d'un ton sévère sous prétexte que je risquais d'abîmer les jardins. Le reproche avait beau être immérité, je l'avais accepté avec humilité. Pas un de ces hommes ne pouvait résister à l'envie de me faire des remontrances : ayant de l'univers une connaissance supérieure à la mienne, ils m'avertissaient de l'existence de l'enfer, du sort imminent qui m'attendait inéluctablement. Ce prêtre-là était peut-être devenu depuis le révérend père, dont la lettre sous-entendait la même menace : occupez-vous des affaires de votre oncle, ou nous déciderons de votre destin et Dieu y pourvoira.

M'allongeant sur le lit, l'esprit empli de Seevl, j'ai songé au voyage du lendemain.

L'île allait-elle me déprimer, comme Jethra depuis mon arrivée ? Ou me faire à nouveau aussi peur qu'autrefois ? Les religieux ne m'inspiraient plus aucune crainte avec leurs machinations célestes. Alvie était morte depuis longtemps, Torm l'avait suivie, tous deux avaient rejoint mes parents – génération disparue. Seevl m'intéressait en elle-même – comme endroit, comme paysage – parce que je ne l'avais vue qu'avec des yeux d'enfant, mais je n'avais pas particulièrement envie d'en traverser une fois de plus les landes désertes, d'en contempler les spectacles austères de rochers et de marais.

Quant aux tours abandonnées, c'était un autre problème, dont je ne savais que penser. Les superstitions puériles subsistaient-elles à l'âge adulte ?

Une chose était sûre : ce voyage serait différent des précédents. Peut-être, en partant de chez moi au matin, avais-je cru sans le formuler qu'il serait semblable, mais l'apparition du sergent Reeth avait changé la donne.

Au cours du dîner, la jeune femme m'avait confié son prénom, Ennabella, mais demandé d'utiliser son diminutif : Bella. Cela quand nous avions commandé notre deuxième bouteille. Moi qui avais la majeure partie du vin dans l'estomac, je n'avais pu retenir un sourire : la pensée que les policiers s'appelaient Bella ne m'était jamais venue, mais j'en avais la preuve sous les yeux. Elle buvait vite, se détendant elle aussi sous l'effet de l'alcool, au point de m'interdire de lui donner son grade. En la considérant assise devant moi dans la chemise kaki amidonnée de sa profession, j'avais malgré tout peine à croire qu'elle était sincère. L'appeler Bella en mon for intérieur m'aidait pourtant réellement. Le masque derrière lequel elle se cachait glissait peu à peu. Elle m'avait révélé que l'entraînement de la Seigneurie avait constitué une expérience difficile mais qu'elle s'était bien débrouillée, qu'elle avait réussi à se faire des amis et à gagner des points de compétence. Elle n'était pas sergent depuis longtemps car elle était montée en grade très vite, encore jeune. Bien qu'elle ne m'en ait pas dit autant, j'avais déduit de son ascension qu'elle était une battante capable de conquérir le respect de ses supérieurs. Elle possédait une sorte d'innocence, d'ingénuité que j'avais discernée à plusieurs reprises dans ses grands yeux sans parvenir à décider s'il s'agissait d'une attitude naturelle ou si elle s'en servait pour m'influencer. J'avais passé presque tout le repas à tenter de la décrypter : son uniforme m'embrouillait, vêtements ternes forcément associés à la répression seigneuriale des idées non conformistes et aux attaques contre les libertés civiles. L'appeler Bella... ce n'était pas facile. Elle riait peu mais de manière désinhibée, la tête rejetée en arrière, les yeux plissés, puis me souriait ensuite. J'aimais son rire, j'aimais les sentiments qu'elle éveillait en moi, mais elle me faisait sentir mon âge. L'idée que

les rôles s'inversaient m'obsédait – moi qui avais atteint la maturité, je devenais son escorte protectrice. Malgré son uniforme sévère, sa coiffure austère, il était facile d'oublier qu'elle appartenait à la Seigneurie, que ses yeux pétillants et ses sourires de gamine dissimulaient d'immenses pouvoirs.

J'avais renoncé depuis un petit moment à contacter mes amis quand le téléphone de la chambre a sonné, une sonnerie fêlée, intermittente, qui indiquait peut-être un court-circuit sur la ligne. J'ai décroché.

« Allô ? »

— C'est la chambre d'à côté. Bella Reeth. Désolée de vous déranger. »

Je n'ai pas répondu, ne sachant que dire.

« Mon sèche-cheveux ne marche pas, a-t-elle repris au bout de quelques secondes. La fiche ne correspond pas à la prise. Auriez-vous un adaptateur ou un sèche-cheveux à me prêter ? »

— Oui, ai-je aussitôt lancé. Je retirerai une fiche d'un appareil quelconque.

— Je peux venir, alors ?

— Oui, oui.

— Vraiment ? Je ne vous dérangerai pas ?

— Non. Je vais tout de suite déverrouiller ma porte. »

Elle est donc venue, apparaissant sur mon seuil une serviette enroulée autour de ses cheveux humides, son sèche-cheveux électrique à la main, en peignoir de soie mi-long fermé par une ceinture mais dépourvu de boutons. Le fin tissu blanc dissimulait à peine son corps. Sa main libre en réunissait les deux pans entre ses seins. Ses mamelons étaient érigés, cela se voyait sous la soie légère.

Je l'ai considérée, bouche bée. La proximité d'une jeune femme aussi attirante avait fait palpiter toute la soirée de vagues fantasmes au fond de mon esprit, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle vienne dans ma chambre sous ce qui ressemblait fort à un simple prétexte. Les implications de sa conduite dépassaient de loin notre relation jusque-là hésitante, maladroite. Il était tard, elle arrivait quasi dévêtue, nous ne nous connaissions presque pas. Je l'ai priée d'entrer avant de refermer la porte. Aussitôt le téléphone raccroché, j'avais tiré

près du lit le fauteuil fourni par l'hôtel, où je lui ai fait signe de s'asseoir. Le siège étant très bas, elle s'est retrouvée le giron en dessous des genoux, qu'elle a gardés bien serrés. J'ai cherché mon canif et un appareil sur lequel prélever une fiche, pour finir par prendre la lampe de chevet. La tête basse, j'ai entrepris de retirer les petites vis maintenant les fils.

Pendant ce temps, Bella a ôté la serviette dont elle s'était enveloppé le crâne puis a secoué sa chevelure, qui est retombée en boucles autour de son visage. Une fragrance délicate de shampoing ou de savon a dérivé jusqu'à moi.

« Il faut que je me sèche les cheveux juste après les avoir lavés, m'a-t-elle expliqué. Sinon, ils se mettent à friser. »

Je me débattais avec la fiche, m'efforçant de faire vite sans montrer ma nervosité. Son genou sortait par l'ouverture de son peignoir, si proche de mon visage que je distinguais le duvet de minuscules poils fins sur son mollet. Une pensée me tournait dans la tête : je n'avais ni cherché ni provoqué ce qui se passait, c'était Bella qui s'offrait à moi en venant ainsi dans ma chambre, je n'avais rien à me reprocher, j'avais le droit de réagir, mais je ne voulais pas, je n'avais pas cherché ce qui se passait mais la tentation était là, je n'avais vraiment rien à me reprocher ce qui me donnait le droit de réagir, mais...

Elle attendait, penchée en avant. J'avais une conscience tellement aiguë de sa présence, de sa propreté radieuse après la douche, de son jeune corps, de son peignoir révélateur qu'il m'était impossible de la regarder.

La fiche s'est détachée de l'extrémité du fil électrique.

« Passez-moi le sèche-cheveux », ai-je demandé, levant les yeux vers la visiteuse le temps de prendre l'appareil.

Il restait à le débarrasser de sa propre fiche puis à la remplacer par l'autre, ce qui allait encore m'occuper les mains un moment.

Je sentais que Bella m'observait tandis que je m'absorbais dans cette tâche basique.

« Vous croyez qu'ils ont d'autres clients, à l'hôtel ? a-t-elle interrogé.

— Nous n'en avons pas vu, n'est-ce pas ? »

Le bar fermé, le salon silencieux. Nous avions dîné dans une salle par ailleurs déserte, illuminée autour de notre table mais plongée pour le reste dans l'obscurité. Le serveur attentif entraînait puis sortait du cercle de lumière, poli et attentionné. Les plats, cuisinés de frais, étaient joliment présentés.

« J'ai consulté le registre ce matin, en arrivant, a repris la jeune femme. Personne d'autre ne s'est inscrit depuis plus d'une semaine. »

En m'agenouillant pour intervertir les fiches, j'ai posé la jambe tout près de son pied, sur le tapis. Ensuite, quand j'ai voulu attraper un des fils, ce qui impliquait quelques contorsions, j'ai légèrement remué afin d'appuyer la cuisse contre son pied nu. Elle ne s'est pas écartée.

« C'est sans doute la morte saison, ai-je dit en établissant la dernière connexion.

— Je viens d'essayer d'appeler la réception, pour la fiche. Personne n'a répondu.

— Peut-être n'y a-t-il vraiment personne d'autre dans tout l'hôtel, alors. Les employés ont dû partir pour la nuit.

— C'est ce que je pensais. Nous pourrions faire tout ce que nous voulons.

— Nous pourrions », ai-je acquiescé sans la regarder. J'ai revissé l'arrière de la fiche et lui ai tendu le sèche-cheveux.  
« Voilà, c'est arrangé. »

Elle a de nouveau secoué la tête, a passé la main dans ses mèches humides. Leur longueur me surprenait, maintenant qu'elle les avait libérées de son austère chignon.

Le bras tendu jusque derrière moi, elle a introduit la fiche dans la prise murale. Lorsque le gémissement de l'appareil s'est élevé, elle a commencé à promener le flot d'air chaud sur sa chevelure, qu'elle tirait doucement vers l'extérieur avec le peigne sorti de sa grande poche. Toujours à ses pieds, je regardais le fin tissu se tendre, se presser contre ses mamelons tandis qu'elle bougeait les bras.

Elle éveillait en moi des sentiments assoupis depuis des années, maintes fois repoussés. Je mourais d'envie de la posséder. Elle avait l'air tellement jeune, les cheveux dénoués ! Tout en les séchant, la tête inclinée de côté, elle me regardait

droit dans les yeux. Son peigne lui permettait d'écarter ses mèches de son crâne pour les tenir dans le courant d'air chaud ; une fois sèches, elles tombaient sur ses épaules en une cascade légère.

« Pourquoi ne vous coiffez-vous pas comme ça de jour ? Ça vous va beaucoup mieux.

— Vous aimez ?

— Oui.

— Le règlement l'interdit. Le col doit être visible.

— Demain, nous partons pour l'île. Il n'y a pas d'employé de la Seigneurie là-bas ni même sur le bateau. »

Elle a eu un hoquet faussement outré.

« Vous voulez me causer des problèmes ? »

J'ai pressé plus fort la jambe contre son pied. Toujours là, contre moi.

« Peut-être, ai-je lâché. Vous savez.

— Demain, je suis en service. Je ne peux pas prendre le risque. »

Cette réponse m'est apparue comme la reconnaissance sans ambiguïté de ses sentiments, la franchise que j'attendais. Quel risque ? Celui d'être vue en ma compagnie, les cheveux dénoués ? De me bouleverser au point que je ne puisse plus contrôler mes émotions ? Non, disait-elle. Non, était-elle en train de dire, elle ne pouvait pas prendre le risque, celui-là ou un autre.

Sa chevelure était sèche. Après l'avoir touchée d'un geste vif puis lui avoir donné quelques coups de peigne, elle a éteint le sèche-cheveux. Le silence s'est abattu sur la chambre.

« Vous êtes en service ? ai-je demandé. Là, maintenant ?

— À votre avis ?

— Je dirais que non. »

Ma question idiote reflétait le chaos suscité en moi par Bella durant la soirée tout entière, le conflit entre l'uniforme de la policière et la disponibilité sexuelle de la jeune femme.

« En effet.

— Donc... le risque n'entre pas en ligne de compte pour l'instant.

— Il y a toujours un risque. Vous ne croyez pas ? »

Elle s'est de nouveau penchée, pour débrancher le sèche-cheveux. Le haut de son peignoir, relâché, s'est ouvert sur le doux renflement d'un sein. Sans doute s'agissait-il d'un accident – elle ne m'avait pas volontairement laissé deviner sa poitrine. En se redressant, elle a rassemblé d'une main les revers contre sa gorge, l'air très collet monté. Pourtant, le regard posé sur moi me semblait franc et ouvert.

« Et maintenant ? ai-je questionné.

— Qu'en pensez-vous ? Vous allez me demander de rester ? »

Les mots m'ont semblé se réverbérer autour de moi. J'ai tourné le dos à la visiteuse, me refusant à exprimer mes émotions en paroles que je m'entendrais formuler, avant de pivoter à nouveau vers elle, le souffle coupé. Elle s'est levée, le fil de son sèche-cheveux oscillant près de ses jambes. Nous nous tenions côte à côte. Le lit était là, tout proche.

Pas un mot ne franchissait mes lèvres.

« Alors ? a-t-elle insisté, encourageante. C'est bien ce que vous voulez, non ?

— Je ne sais pas », ai-je enfin lâché lamentablement, maladroitement.

En fait, si, je savais. Je voulais la pousser brutalement sur le lit, glisser les mains sous son peignoir de soie, lui couvrir de baisers le visage et les épaules, l'étouffer sous le poids de mon corps...

« Nous nous connaissons à peine, a-t-elle repris. Je suis trop jeune, vous avez quelqu'un, faire l'amour ne vous tente pas encore, vous avez peur de ce que ça risque d'impliquer. C'est ça, hein ?

— Non, ce n'est pas ça. Pas du tout. Je ne sais pas, c'est tout.

— Je pensais que vous aimeriez peut-être me voir rester.

— J'ai une envie compulsive de m'expliquer, mais ça ne vous plairait pas. Ce n'est pas votre faute.

— Apparemment, je me trompais. »

Elle a tenté un petit rire peu convaincant. Je la plongeais dans l'embarras, sans la moindre raison.

« Non, mais ce n'est pas le moment, voilà tout. Je ne saurais pas dire pourquoi. Sans doute à cause de l'énervement. Du voyage. Tout ça.



— Bon. » Elle a levé le sèche-cheveux. « Merci de votre aide. On rechangera la fiche plus tard. »

Sur ces mots, elle est repartie dans un tourbillon de peignoir, refermant la porte en douceur. J'ai pressé l'oreille contre la fente au bord du battant. Bella se déplaçait dans le corridor, sa clé s'introduisait dans sa serrure, sa propre porte s'ouvrait puis se refermait. Silence.

J'aurais dû la suivre immédiatement. La rappeler. M'expliquer. Frapper chez elle. Ne perds pas de temps. Demain, elle sera de nouveau en service, les cheveux attachés. L'occasion disparaissait pendant que je me tenais là, l'oreille tendue.

Le silence se prolongeait. Je ne faisais pas mine de bouger.

Enfin, lorsque l'idée m'en est devenue supportable, j'ai gagné la minuscule salle de bains pour me regarder un long moment dans le miroir. Tirant sur la peau flasque qui m'entourait les yeux, j'ai effacé la fatigue qu'on y lisait, lissé un instant mes pattes-d'oie. Mais mes paupières allongées vers le bas me soulignaient les orbites de rouge, me donnant encore plus mauvaise mine.

Autant me déshabiller et me coucher. Ma nuit a été ponctuée de plusieurs réveils, après lesquels je tendais l'oreille dans l'espoir d'entendre remuer Bella, que je suppliais en esprit de revenir.

Il fallait que les choses se passent de cette façon, que ce soit elle qui revienne. Le contraire était impossible, parce que si elle me repoussait comme je venais de la repousser, je ne le supporterais pas.

Cette pensée m'a fait réfléchir à ce qu'éprouvait maintenant la jeune femme à mon égard. Quelle arrogance de m'imaginer qu'elle pouvait me rejoindre pendant la nuit. Ce qui aurait pourtant mis fin à l'incertitude. La situation durant ces quelques minutes – sa proximité, notre conversation banale, évasive, les aperçus de son jeune corps – l'avait rendue à mes yeux beaucoup plus attirante que n'importe qui d'autre depuis des années. Elle m'inspirait un désir tellement passionné que je me tournais et me retournais dans le lit étranger, en proie aux affres de la frustration.

Toutefois, au fond de moi, la possibilité de son retour me terrifiait. La lutte entre attraction et répulsion sexuelles était une constante de mon existence – depuis Seri.

Le tic-tac de la pendule et les bourrasques fouettant la croisée à l'encadrement mal ajusté – tels étaient les seuls bruits à meubler les pauses de la conversation. Un courant d'air s'infiltrait par la fenêtre, d'où je regardais un prêtre en soutane désherber un parterre du jardin au sarcloir. Pourquoi faire pousser des fleurs en un lieu aussi inhospitalier ? Les pelouses et plates-bandes du séminaire semblaient incongrues sur Seevl, îles dans l'île qu'il fallait perpétuellement couvrir d'engrais, arroser, soigner. Lorsque nous venions en hiver, seul subsistait le gazon, mais ce jour-là s'épanouissaient des bouquets de robustes fleurs, celles que l'on trouve dans les cols d'altitude, agrippées de toutes leurs racines superficielles à une terre trop pauvre. En me penchant, je distinguais l'énorme potager où les étudiants en théologie travaillaient parfois. De l'autre côté de la propriété, invisible depuis la fenêtre d'Alvie, était bâtie une petite ferme d'élevage. Le séminaire ne produisait cependant pas tout ce dont il avait besoin, je le savais, parce qu'une des tâches de mon oncle consistait à acheminer des provisions depuis un port de la côte sud, situé à une journée de voyage par les montagnes.

Le religieux qui désherbait m'avait jeté un coup d'œil, lorsque j'avais pris place sur ma chaise, mais ne me prêtait plus depuis aucune attention. Dans combien de temps lui ou un de ses confrères viendraient-ils rendre visite à Alvie ?

Mon regard a glissé jusqu'à la pente s'élevant derrière les murs du séminaire. L'horizon se composait d'un long flanc de montagne escarpé, rectiligne, souligné d'éboulis au pied desquels s'étendait l'épaisse herbe sauvage des landes. Une tour abandonnée se dressait là, une des moins remarquables de Seevl, découpée non contre le ciel mais sur l'arrière-plan plus terne de la paroi rocheuse.

Les adultes parlaient à présent de moi : Lenden préparait les examens, Lenden n'avait pas assez travaillé, ses résultats laissaient à désirer. Je regrettais parfois de ne pas avoir le genre

de parents qui se vantent de leurs enfants ; les miens s'imaginaient apparemment qu'en m'humiliant devant autrui, ils me pousseraient à de plus grands efforts, mais cela ne faisait bien sûr qu'éveiller ma haine. J'ai jeté un coup d'œil à Seri, assise toute seule à une table, plongée semblait-il dans un livre. Évidemment, elle écoutait, l'air de rien. Comme je me tournais vers elle, elle m'a rendu un regard neutre. Pas de soutien de ce côté-là.

Après l'humiliation, l'épreuve.

« Viens ici, Lenden, a appelé tante Alvie.

— Pour quoi faire ?

— Viens voir ta tante, Lenden », a ordonné mon père.

J'ai quitté ma chaise à contrecœur pour aller me poster au chevet de la malade. Une main de paralytique a pris la mienne de ses doigts faibles et doux.

« Il faut travailler plus dur, a dit Alvie. Pour ton avenir. Pour moi. Tu veux que je retrouve la santé, n'est-ce pas ?

— Oui », ai-je répondu sans cependant voir le rapport.

J'avais une conscience aiguë du regard de mes parents, de l'indifférence affectée de Seri.

« À ton âge, je remportais tous les prix au lycée, a repris ma tante. Je me serais plus amusée si je m'étais montrée paresseuse, c'est vrai, mais après, je me réjouissais vraiment d'avoir essayé. Maintenant, je sais ce que c'est que la paresse, moi qui suis allongée ici toute la journée. Tu comprends ? » Je ne comprenais que trop. Elle voulait que mon avenir ressemble à son présent. Que sa maladie me contamine. J'ai eu un mouvement de recul, mais la douce pression sur ma main a augmenté. « Allons, embrasse-moi. »

Il fallait que je l'embrasse à tout bout de champ : en arrivant, avant et après les repas, en repartant... ainsi que dans des occasions spéciales telles que celle-là. C'était une des raisons pour lesquelles je redoutais ces visites. Me penchant en avant, j'ai présenté la joue aux lèvres cyanosées, mais ma répugnance m'a fait obéir un peu trop tard. Alvie a tiré sur ma main. Alors que sa bouche posait une touche froide sur mon visage, elle m'a pressé la paume contre sa poitrine – son cardigan de laine rêche, sa fine chemise de nuit et la chair étonnamment

moelleuse qu'ils couvraient. J'étais à l'âge où le corps des autres suscite une curiosité insatiable. Le contact de son sein m'a paru surprenant.

J'ai tourné la tête pour effleurer la froide joue blanche d'un rapide baiser, puis j'ai voulu m'écarter. Alvie me plaquait toujours la main contre sa douce poitrine.

« Promets-moi de faire davantage d'efforts, m'a-t-elle dit.

— Je te le promets. »

Enfin libre, après avoir échappé à son étreinte, j'ai regagné maladroitement la chaise près de la fenêtre. L'affront que représentaient ses questions m'avait mis le rouge aux joues, mais le fantôme de son sein flasque subsistait dans ma main.

Le regard fixé sur le jardin, j'ai attendu que les adultes trouvent un autre sujet de conversation, mais ils s'obstinaient à parler de moi.

« Pourquoi n'irais-tu pas te promener, Lenden ? »

Pas de réponse.

« Seraphina, tu ne crois pas que Lenden aimerait voir ton repaire ?

— Je suis en train de lire », a protesté l'interpellée, s'efforçant de prendre un ton occupé.

Torm est alors arrivé, chargé d'un plateau de tasses et de verres qu'il a posé sur la table à laquelle était installée sa fille, lui dissimulant le livre.

« Va te promener avec Lenden », a-t-il dit d'un ton sec.

De toute évidence, on nous chassait – pour discuter entre adultes. Je n'aurais eu aucune objection à savoir de quoi.

Seri et moi avons échangé un coup d'œil résigné. Au moins, nous étions dans le même bateau. Je l'ai suivie le long du couloir sombre empestant le moisi puis à l'extérieur, où les bourrasques se sont aussitôt emparées de nous. Après avoir traversé le petit jardin dépendant de la maison puis emprunté la porte inscrite dans un mur en brique, nous avons émergé sur les terres du séminaire.

Ma cousine a hésité.

« Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Tu as vraiment un repaire ? ai-je demandé.

— Non. Ils appellent ça comme ça, c'est tout.

— Qu'est-ce que c'est alors ?

— Ma cachette.

— Je peux la voir ? » Chez moi, quand j'avais besoin de solitude, il m'arrivait de grimper à un arbre du jardin, mais jamais je n'avais eu de véritable cachette.

« C'est un endroit secret ?

— Plus maintenant. Mais je ne laisse pas n'importe qui y entrer. »

Nous avons parcouru une allée gravillonnée longeant une des pelouses. Une fenêtre ouverte laissait échapper un psaume où se mêlaient de nombreuses voix. Je traînais les pieds dans les cailloux pour le noyer car le chœur me rappelait le lycée.

En atteignant une des ailes du séminaire, Seri s'est dirigée vers l'extrémité de la façade principale devant laquelle une balustrade défendait un étroit escalier de pierre menant à une cave. Un religieux occupé à biner un parterre s'est interrompu pour nous suivre des yeux.

Ma cousine a descendu les marches sans lui prêter la moindre attention puis, arrivée en bas, s'est mise à quatre pattes afin d'emprunter en rampant un petit soupirail obscur. Une fois passée, elle s'est retournée et a ressorti la tête pour me regarder. J'attendais toujours au sommet de l'escalier.

« Viens, Lenden. Je vais te montrer quelque chose. » Le prêtre s'était remis au travail mais me jetait parfois un coup d'œil par-dessus son épaule. J'ai descendu les degrés d'un pas rapide avant de me glisser par le soupirail. Il m'a fallu me tortiller pour franchir l'ouverture, plus petite que je ne l'avais pensé. Seule la clarté de deux bougies perçait l'obscurité au-delà. Alors que je me redressais dans un espace confiné, Seri en a allumé une troisième.

Sa cachette avait dû servir autrefois de magasin ou de petite cave, car elle n'avait pas de porte ; le soupirail en représentait l'unique accès. La hauteur du plafond nous permettait cependant de nous tenir debout, et malgré le manque de place, la faible clarté des lumignons n'éclairait pas toute la pièce. Le bruit du vent n'y pénétrait pas, mais il y faisait frais. Seri a allumé une quatrième bougie, posée sur une haute étagère courant le long de l'étroite cellule. La cave minuscule sentait le

phosphore des allumettes, la cire et la suie. Deux boîtes faisaient office de sièges, séparées par une vieille carpeite dénichée je ne sais où.

« Tu viens ici toute seule ? ai-je demandé.

— La plupart du temps.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je pensais te montrer. »

Les bougies jetaient une faible clarté vacillante, mais comme mes yeux s'y habituaient peu à peu après le soleil éclatant, elle me semblait parfaite. J'ai pris place sur une des boîtes.

Je m'attendais à ce que Seri s'installe sur l'autre, au lieu de quoi elle est venue se planter juste devant moi. On aurait dit qu'elle faisait exprès de me coincer contre le mur.

« Tu veux jouer avec moi, Lenden ?

— À quoi ?

— Quel âge tu as ?

— Quatorze ans.

— Moi, quinze. Tu as déjà fait ça ?

— Quoi, ça ?

— C'est un secret, un vrai. Entre toi et moi. »

Avant que je comprenne de quoi elle parlait, Seri a brusquement relevé le devant de sa jupe en baissant sa culotte de l'autre main. À la jonction de ses jambes m'est apparu un buisson de poils noirs enchevêtrés.

La soudaineté de l'exhibition était si saisissante que mon vif mouvement de recul a failli me faire tomber de la boîte. Lorsque Seri a lâché sa culotte, l'élastique l'a aussitôt ramenée à sa place, mais la jupe n'a pas connu le même sort. Sa propriétaire la tenait toujours contre sa poitrine pour se contempler. La laine foncée de la culotte ; l'élastique mordant le ventre rebondi.

Un embarras aigu le disputait en moi à l'excitation et à la curiosité.

« Recommence, ai-je demandé. Laisse-moi voir. »

Elle a reculé, prête semblait-il à changer d'avis, puis s'est de nouveau rapprochée.

« Vas-y, toi, a-t-elle dit, avançant l'abdomen vers moi. Descends-la. Jusqu'en bas. »

J'ai tendu une main hésitante, saisi du bout des doigts le haut de sa culotte puis tiré jusqu'à voir les premiers poils.

« Continue ! » a-t-elle lancé.

Écartant ma main d'un geste brusque, elle a complètement descendu sa culotte, qui est restée accrochée entre ses jambes au-dessus des genoux. Son triangle velu, noir et bouclé, se présentait sans ambiguïté devant mes yeux. Le feu aux joues, des fourmillements sous la peau, une faim étrange au creux du ventre, je ne pouvais en détourner le regard.

« Tu veux toucher ? a demandé Seri.

— Non.

— Vas-y. Je veux que tu touches.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

— Alors laisse-moi te regarder. Moi, je te toucherai. »

Je ne voulais pas, pas à ce moment-là. La timidité et la peur montaient en moi, impossibles à maîtriser ; j'ai donc préféré lui effleurer les poils. Elle s'est un peu avancée pour se presser contre mes doigts.

« Plus bas, Lenden. Descends un peu. »

Tournant la main, la paume vers le haut, j'ai cherché la jonction de ses jambes. Une pilosité plus réduite, un repli de peau. J'ai aussitôt battu en retraite.

Seri s'est davantage avancée.

« Touche-moi encore. Va à l'intérieur.

— Je ne peux pas !

— Alors laisse-moi te toucher !

— Non ! »

Qu'une chose pareille puisse se produire, que quelqu'un, qui que ce soit, puisse me toucher, m'explorer, me semblait inconcevable. J'étais encore en pleine croissance. Personne ne m'avait expliqué ce genre de choses. J'avais honte de mon corps, honte de grandir.

« Bon, a lancé ma cousine, l'air excité. Mets ton doigt dedans. Vraiment dedans. Ça ne me dérange pas. »

M'attrapant par le poignet, elle a ramené ma main contre elle. Je la sentais humide à présent, et lorsque mes doigts se sont tendus, ils ont glissé en douceur sur les replis de peau tendre avant de pénétrer dans le creux chaud au-delà. Cette

intimité a balayé toutes mes hésitations. J'ai poussé pour m'enfoncer davantage, enfouir mes doigts, ma main dans cette moiteur excitante. À ce moment-là, Seri a brusquement reculé puis remis sa jupe en place.

« Seri... ai-je dit.

— Chut ! »

Pliée en deux, elle tendait l'oreille près du carré de jour voilé découpé par le soupirail. Enfin, elle s'est redressée et a remonté sa culotte avec un mouvement onduleux des hanches.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Je crois qu'il y a quelqu'un dehors, a-t-elle expliqué. J'ai entendu un bruit de chute.

— Laisse-moi te toucher de nouveau.

— Pas maintenant. Pas si on nous écoute.

— Quand alors ?

— Dans une minute. Il faut aller ailleurs. Tu veux ?

— Bien sûr que je veux ! »

J'avais peine à croire que c'était là Seri, ma cousine détestée.

« Je connais un endroit tranquille, a-t-elle repris. À l'extérieur du séminaire... pas loin.

— Je pourrai... ?

— Tu pourras aller jusqu'au bout si tu veux », a-t-elle affirmé tranquillement – mais les mots recelaient un tel pouvoir que j'ai failli m'évanouir.

Elle m'a fait repasser par le soupirail puis a soufflé les bougies. Pendant que je me faufilais à quatre pattes, une ombre tombée d'en haut s'est rapidement déplacée. Le prêtre que nous avions vu désherber un peu plus tôt se tenait au sommet de l'escalier, mais il s'empressait de battre en retraite. Il a ramassé la binette abandonnée sur le chemin avant que j'atteigne le haut des marches. Lorsque ma cousine est arrivée, il travaillait à petits coups rapides et nerveux, penché sur sa tâche.

Il n'a pas levé la tête quand Seri et moi avons parcouru l'allée d'un pas vif, mais en passant la grille, j'ai regardé par-dessus mon épaule. Debout bien droit, il nous suivait des yeux, toujours armé de sa binette.

« Il nous espionnait », ai-je déclaré.



Sans répondre, Seri m'a pris la main pour m'entraîner en courant dans les hautes herbes de la lande.

Une voiture de location nous attendait devant une agence d'une petite rue de Seevl Ville, un laissez-passer de la Seigneurie déjà accroché au pare-brise. J'ai pris place à l'avant, près du sergent Reeth. La carrosserie étroite du vieux véhicule nous obligeait à nous serrer, les deux sièges-baquets n'étant séparés que par le frein à main monté sur le plancher. La jeune femme a conduit lentement dans les rues étroites en direction des collines.

J'avais fini par m'endormir à plus de minuit, après un long moment d'agitation, pour me réveiller au point du jour d'une humeur complexe, contradictoire. Le désir me tournait toujours la tête, mêlé de gêne, de honte, de fatigue, d'envie de présenter des excuses et de réfléchir. La manière dont j'avais repoussé les avances de mon escorte me hérissait. Alors que nous quitions Seevl Ville, j'affrontais en toute discrétion ces émotions conflictuelles, m'imposant un calme de surface et parlant le moins possible. Bella m'avait dit qu'elle aurait besoin de mes conseils pour se diriger à l'intérieur de l'île. Comme ma mère autrefois, j'avais donc déplié la carte sur mes genoux.

La jeune femme s'était présentée pour le petit déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel vêtue de son uniforme amidonné, redevenue policière. Les uniformes sont évidemment des symboles des organisations qu'ils représentent, et le sergent Reeth habillé de kaki était une personne bien différente de Bella Reeth, les cheveux humides, en peignoir de soie légère, assise sur le fauteuil de l'hôtel d'où dépassaient ses jambes nues pendant que je subissais à ses pieds les tortures de l'indécision. Cette image de celle qui avait été quelques minutes durant à ma portée, littéralement, se transformait maintenant en une vision fantasmagique, séductrice mais hors d'atteinte. Je ne voyais plus la moindre raison de ne pas avoir accepté son invite.

J'aurais aimé qu'elle s'habille en civil au matin puis n'enfile son uniforme qu'après le petit déjeuner : cela m'aurait permis d'associer ce qui s'était produit avec la perspective de passer la journée en sa compagnie. Mes espoirs avaient été déçus.

Les événements du soir précédent ne pouvaient cependant être réduits à néant par le silence ou un uniforme empesé. Pendant que nous attendions le bateau sur le quai de Jethra, que nous nous morfondions dans le salon non chauffé du même bateau, que nous parcourions Seevl Ville à la recherche du loueur de voitures, les non-dits planaient entre nous telle une barrière physique. Plus longtemps je demeurais en compagnie de la jeune femme, plus sa présence m'obsédait, plus le souvenir de son corps dans le peignoir lâche me hantait, plus la manière dont j'avais tout gâché à la fin me rendait frénétique.

Mon besoin de m'expliquer me paralysait toujours, mais des années de silence avaient créé une habitude difficile à surmonter.

Nous roulions. Parfois, quand Bella passait les vitesses de la vieille voiture, sa main ou sa manche m'effleuraient le genou. Pour vérifier si le hasard seul était en cause, comme il me le semblait, j'ai un peu éloigné la jambe, discrètement. Le frôlement ne s'est pas reproduit. Plus tard, j'ai repris ma position initiale car le contact de Bella m'excitait.

À un croisement sur les pentes les plus élevées des landes, nous avons consulté la carte. Sa tête s'est penchée près de la mienne. Je mourais d'envie qu'elle se tourne vers moi.

Devant le vert sombre des montagnes de Seevl, mes pensées ont dérivé par degrés imperceptibles de cette intrigue à la précédente, aux angoisses et aux peurs d'autrefois : à ce que j'éprouvais envers l'île et le séminaire.

Si je me souvenais mal de la route, l'humeur que m'inspirait le paysage m'était familière, aussitôt reconnaissable malgré vingt ans d'éloignement. Lorsqu'on la voyait pour la première fois, comme Bella, Seevl apparaissait sauvage, aride, quasi déserte mais sans danger, landes et rochers arrondis par des siècles d'hivers cruels et de bourrasques implacables : nulle flore ne se cramponnait à la pierre nue sinon dans les recoins abrités, et encore ne s'agissait-il que des mousses les plus solides, des lichens les plus primitifs. Seevl possédait une splendeur violente, sans compromis, une rudesse pittoresque inconnue du Faiandland. Son morne paysage ne constituait cependant en ce qui me concernait qu'un contexte. Les landes,

quoique neutres, renfermaient un danger, certitude qui influait en permanence sur mes sentiments.

Tandis que Bella négociait la route étroite, j'imaginai déjà ce qui allait suivre, la vallée cernée de murailles rocheuses taillée à l'autre extrémité de l'île, avec son ensemble de bâtiments sinistres en calcaire, ses pelouses et ses parterres de fleurs incongrus.

Le beau temps allait mal à Seevl. Malgré le ciel couvert, le soleil se montrait parfois, jetant brièvement sur l'île une lumière éclatante, peu naturelle. Les vitres fermées, le chauffage branché n'empêchaient pas le froid de nous atteindre. Sur les portions de route les plus élevées, des rafales nous assaillaient par le travers, secouaient la voiture qui progressait lentement parmi les crevasses de la chaussée. Je frissonnais parfois, agitant les épaules comme si le vent me gelait encore plus qu'il ne le faisait ; l'île tout entière me glaçait, mais je ne voulais pas que Bella s'en aperçoive.

Experte en la matière, elle conduisait sans hâte, guidant le véhicule le long des pistes creusées d'ornières avec plus de prudence que n'en avait jamais montré mon père. Le moteur, la plupart du temps en deuxième ou en troisième, produisait un bourdonnement aigu au rythme rapide, changeant. Nous ne disions mot ou presque, sinon de temps à autre quelques remarques sur la route à prendre. Je guettais les repères familiers – un ensemble de pierres levées, le village dans la vallée d'où l'on voyait une partie des banlieues côtières de Jethra, une chute d'eau, les tours abandonnées – et il m'arrivait de donner des indications sans l'aide de la carte. Ma connaissance des lieux se révélait erratique : de longues sections de route me persuadaient par leur étrangeté d'avoir commis une erreur, jusqu'à ce qu'apparaisse brusquement à ma grande surprise un jalon familier.

Nous avons déjeuné dans un hameau. Tout était prévu : on nous attendait, le repas était prêt. Bella a signé un papier, sans doute un formulaire qui permettrait à notre hôtesse de se faire payer ses services.

Lorsque nous avons atteint la partie la plus étroite de l'île et pris la route couronnant les falaises sud, ma compagne s'est

garée sur le bas-côté puis a coupé le contact. Un talus rocheux élevé et quelques buissons nous protégeaient du vent, le soleil nous réchauffait. Debout près de la voiture, nous avons contemplé dans un silence partagé la mer étincelante, les énormes éminences sombres des îles, le ciel ennuagé d'argent que perçaient des rais de soleil éclatant, la vue que j'avais aperçue enfant d'un véhicule en mouvement. Jamais mes parents ne s'arrêtaient pour regarder.

« Vous savez comment s'appellent les îles ? » ai-je demandé.

Bella avait laissé son calot sur son siège, dans la voiture. Quelques mèches jouaient autour de son visage.

« Je ne les reconnais pas d'ici, a-t-elle répondu au bout d'un instant, mais il doit y avoir Torquin. On y a installé une base, d'où mon frère m'a écrit. Il disait que ce n'était pas loin de chez nous. Si Torquin est quelque part là-devant, alors Derril aussi, j'imagine, parce qu'elles font toutes les deux partie des Serques, non ? C'est là qu'on a conçu le Pacte ?

— Vous avez l'air d'en savoir long sur l'Archipel.

— Je viens de vous dire tout ce que j'en sais.

— Vous n'y avez jamais voyagé ?

— Seulement ici, avec vous. »

Seulement Seevl, au large du continent.

Les nuages bougeaient, le clair-obscur de soleil balayait lentement la vue, les nombreuses nuances de vert teintant les îles se révélaient peu à peu. À cette distance, les détails se brouillaient, on ne voyait que des formes et de grandes taches de couleurs. Je n'en savais pas davantage que Bella sur le paysage que je contemplais. La plupart des îles proches de Jethra appartenaient aux Serques, elles vivaient surtout de l'industrie laitière et de la pêche, on y parlait en général la même langue que moi – voilà tout. Connaissances estudiantines dont je me souvenais mal, totalement inutiles. Comme souvent par le passé, j'ai regretté de ne pas avoir visité l'Archipel dans ma jeunesse, lorsque les restrictions étaient moins sévères : ses composantes représentaient la cause fondamentale de la guerre dans laquelle nous étions engagés. La plupart des gens – dont moi – étaient ignorants des détails, mais aussi des îles et des

mers bien réelles constituant l'essence du conflit, c'est-à-dire de son véritable enjeu.

« Vous avez réfléchi à hier soir ? » a soudain demandé Bella, penchée en avant, les épaules voûtées, comme pour regarder les rochers et le ressac très loin en dessous, à la base de la falaise.

Mon cœur a bondi. J'avais pris mon courage à deux mains afin de dire quelque chose, car je ne m'attendais pas à ce qu'elle aborde le sujet. Pourtant, je n'ai pas détourné les yeux de la mer, du ciel, des îles.

Enfin, sentant que mon silence devenait plus expressif que n'importe quelles paroles, j'ai répondu :

« Oui. En permanence.

— Je ne peux pas m'empêcher d'y penser, moi aussi. Est-ce que j'ai commis une erreur en ce qui vous concerne ?

— Non, ai-je dit très vite. Ce n'était pas le moment, c'est tout. Je regrette vraiment. J'étais tellement mal à l'aise après.

— Moi aussi. Mais vous aviez sans doute raison. Quand on vient juste de faire connaissance, vous savez, il vaut peut-être mieux...

— Attendre un peu ? ai-je complété avec reconnaissance.

— Je veux juste vérifier que je ne me suis pas trompée. »

Le silence s'est réinstallé. Je réfléchissais. Trompée à quel sujet ? Veut-elle dire ce que je crois qu'elle veut dire, pense-t-elle à tout autre chose, ou suis-je en train de me faire des idées ? Ses quelques mots n'avaient pas rendu les choses plus claires.

Au moins, nous en avons parlé, même si c'était de manière évasive.

« Il faudra passer la nuit au séminaire, ai-je enfin lâché. Nous n'aurons pas le temps de regagner Seevl Ville aujourd'hui, vous savez ?

— Oui, oui.

— Ils ont sans doute des chambres pour les visiteurs, au collège.

— Pas de problème. J'ai fait une école religieuse. »

Bella a contourné la voiture pour se réinstaller au volant. Nous avons poursuivi notre route. Il restait au moins une heure de trajet, et le jour ne tarderait pas à baisser. La jeune femme n'a pas ajouté un mot après cette petite pause, concentrée sur

une conduite difficile. Je regardais par la vitre, m'abandonnant à contrecœur aux souvenirs et à l'ambiance oppressante des landes.

Seri me tenait par la main non de manière affectueuse mais comme un parent décidé tient un enfant. Nous bondissions, courions sur le terrain inégal, les jambes fouettées par l'herbe grossière. C'était la première fois que je m'aventurais hors de la propriété du séminaire. Je découvrais que ses murailles solides constituaient une sorte de rempart contre le reste de l'île. Hors les murs, le vent semblait déjà plus fort, plus froid.

« Où on va ? ai-je demandé, hors d'haleine.

— À un endroit que je connais. »

Elle m'a lâché la main pour passer devant.

« On ne peut pas le faire ici ? » ai-je repris.

La tension sexuelle accumulée dans sa cachette s'étant en partie dissipée quand nous avons soudain décidé de nous enfuir, je voulais reprendre là où nous avons dû nous interrompre avant qu'elle ne change d'avis.

« En pleine vue ? a-t-elle lancé en se tournant vers moi. Je t'ai dit que c'était un secret.

— L'herbe est haute, ai-je répondu d'une voix faible. Personne ne nous verrait.

— Allez, viens ! »

Elle est repartie, bondissant au bas d'une pente douce où coulait un ruisseau. J'ai attendu un instant, immobile, un regard coupable fixé sur le séminaire. Quelqu'un avait quitté l'enceinte pour s'avancer dans notre direction – le religieux à la binette, je l'ai aussitôt deviné, même s'il était trop loin pour que je puisse l'affirmer.

J'ai couru après ma cousine, que j'ai rejointe en sautant par-dessus le petit cours d'eau.

« Il nous suit. Le prêtre.

— Il ne nous suivra pas là où nous allons ! »

Je savais à présent où elle m'emmenait. À partir du ruisseau, le terrain montait en une pente raide aboutissant au loin à la haute paroi rocheuse. Bien avant la montagne, beaucoup plus

près de nous, se dressait une tour abandonnée faite du calcaire omniprésent de l'île.

Un coup d'œil en arrière m'a appris que même si le prêtre nous suivait toujours, il ne pouvait nous voir pour l'instant. Seri continuait sa route, rapetissant déjà, grimpant la côte dans l'herbe parcourue par le vent.

La tour ressemblait fort à toutes celles que j'avais vues sur Seevl, bien que jamais je ne m'en sois autant approchée : de la taille d'une maison de trois étages, hexagonale, percée en hauteur de cadres de fenêtres qui avaient peut-être autrefois renfermé des vitres mais n'étaient plus que des carrés vides inscrits dans la pierre. À sa base, une porte en bois brut ouverte oscillait sur ses charnières, entourée de morceaux de pierre et de tuiles cassées. Le toit en forme d'éteignoir, pour l'essentiel effondré, n'était plus qu'une vague silhouette dessinée par deux ou trois poutres.

Seri m'attendait près de la porte.

« Dépêche-toi, Lenden ! »

J'ai enjambé un tas de gravats puis levé un regard empli d'appréhension vers la tour décrépite qui me dominait de sa masse.

« Tu ne vas quand même pas entrer là-dedans ? »

— Ça fait des années qu'elle est là.

— Mais elle tombe en ruine !

— Plus maintenant. »

Je ne savais qu'une chose sur les tours abandonnées de Seevl : personne ne s'en approchait jamais. Pourtant, Seri se tenait là aussi tranquillement que s'il s'agissait juste d'une autre cachette. La peur que m'inspirait la bâtisse luttait en moi avec l'idée de ce que ma cousine m'y laisserait faire.

« Il paraît que ces tours sont dangereuses, ai-je lancé.

— Non, elles sont vieilles, c'est tout. Celle-ci avait quelque chose à voir avec l'école, à l'époque où c'était encore un monastère. »

Elle a franchi le seuil, je l'ai suivie après quelques secondes seulement d'hésitation, puis elle a refermé la porte derrière nous.

L'intérieur de l'édifice semblait étonnamment sombre après la lumière crue du dehors. L'étage supérieur, à peu près intact, possédait toujours solives et plancher, si bien que seules nous éclairaient les deux petites fenêtres ouvrant un peu en dessous. Une poutre tombée gisait dans la salle, appuyée contre le mur. Le sol était tapissé de fragments de verre et de plâtre, mais aussi de morceaux de pierre de bonne taille.

« Tu vois ? Il n'y a rien à craindre. » Seri a écarté des gravats du pied, nettoyant grossièrement une partie du plancher. « C'est juste une vieille ruine où les prêtres ne viennent jamais.

— Celui qu'on a vu dans le jardin nous suivait, je t'assure », ai-je répondu.

Elle m'a tourné le dos, a rouvert la porte et regardé dehors. Quant à moi, j'ai guetté par-dessus son épaule. Le religieux était là. Il arpentait la berge du ruisseau, sans doute à la recherche d'un endroit où traverser.

Seri a refermé le battant.

« Il ne viendra pas ici, a-t-elle répété. Pas à la tour. Aucun d'eux n'y vient jamais. Ils disent que le mal y est chez lui, ce qui signifie que nous, on y est en sécurité. »

J'ai parcouru la demi-obscurité d'un regard nerveux.

« De quel mal veulent-ils parler ?

— Aucun. C'est juste une de leurs superstitions. D'après eux, il s'est produit quelque chose d'horrible ici, il y a très longtemps, mais ils ne précisent jamais.

— N'empêche qu'il nous suit toujours.

— Attends, tu vas voir. »

J'ai regagné la porte, que j'ai entrouverte, laissant entrer un filet de soleil. Le prêtre s'était déplacé latéralement mais se tenait toujours à la même distance de la tour. Les mains sur les hanches, il regardait vers le haut de la pente, dans notre direction. Après avoir refermé le battant, j'en ai informé Seri.

« Tu vois ? m'a-t-elle lancé.

— Mais il attend qu'on ressorte. Qu'est-ce qui va se passer, à ce moment-là ?

— Rien. Ce que je fais ne le regarde pas. Je sais qui c'est : le père Grewe. Il passe son temps à me suivre, à essayer de m'espionner. J'ai l'habitude. On y va ?



— Si tu veux », ai-je acquiescé.  
Je n'étais plus dans l'ambiance.  
« Déshabille-toi alors.  
— Moi ? Je croyais que tu...  
— On se déshabille ensemble.  
— Je ne veux pas. » J'ai baissé les yeux vers le plancher couvert de débris. « Pas encore, en tout cas. Toi, d'abord.  
— Si tu veux. Ça ne me dérange pas. »  
Passant la main sous sa jupe, elle a descendu sa culotte puis l'a jetée par terre.  
« À toi. Enlève quelque chose. »  
J'ai hésité, avant d'obéir en ôtant mon pull-over. Seri a défait deux boutons sur le côté de sa jupe, qui a glissé le long de ses jambes. Elle m'a tourné le dos pour la draper autour de la poutre tombée, me montrant ses fesses roses, creusées de petites fossettes.  
« À toi, a-t-elle répété.  
— Laisse-moi te toucher d'abord, ai-je répondu. Je ne l'ai jamais fait... »  
Une certaine compassion a adouci sa détermination à me faire déshabiller en même temps qu'elle. Elle s'est assise par terre, les genoux serrés, puis penchée en avant pour se poser les mains sur les chevilles. Je ne distinguais aucun de ses endroits secrets, juste la courbe pâle de ses cuisses qui s'arrondissaient avant de rejoindre ses fesses. Son chandail lui arrivait à la taille.  
« D'accord, a-t-elle dit, mais fais attention. Tout à l'heure, tu étais trop brusque. »  
Elle s'est renversée en arrière, les coudes sur le plancher, les jambes écartées. Le buisson de ses poils noirs m'est apparu, le vortex rose en dessous, dévoilé mais toujours mystérieux. J'ai avancé sans la quitter des yeux, en me baissant de plus en plus.  
L'excitation s'était emparée de moi, aussi intense que quelques instants auparavant : un moteur puissant avait démarré qui me poussait vers elle presque malgré moi. J'avais la gorge serrée, les paumes humides. L'organe passif, lippu, reposant entre ses cuisses telle une bouche verticale, attendait mon contact. La main tendue, j'ai promené le bout des doigts

sur ses lèvres, senti combien elle était mouillée. Seri a inspiré avec force. Aussi contractée que moi.

Un petit corps dur a frappé la porte, nous faisant sursauter. Elle s'est tournée de côté, ce qui l'a éloignée. Ma main a frôlé le haut de sa cuisse ; déjà, elle était hors d'atteinte. Ses mouvements ont dispersé de petits débris.

« Ne bouge pas, m'a-t-elle dit avant de se hâter vers la porte, qu'elle a entrouverte pour jeter un coup d'œil à l'extérieur.

— Sors de là, Seri, ai-je entendu au loin. Tu sais très bien que tu n'as pas le droit d'entrer dans cette tour. »

Elle a refermé le battant.

« Il ne s'approchera pas de toi tant que tu resteras où tu es. » S'emparant de sa jupe, elle l'a enfilée puis reboutonnée à la taille. « Il faut que j'aille lui parler. Pour qu'il nous laisse tranquilles. Attends-moi sans te montrer.

— Il sait très bien que je suis là, ai-je protesté avec impatience. Il nous suit depuis l'école. Je t'accompagne. De toute manière, on ferait mieux de rentrer.

— Non ! » La coléreuse Seri familière, qui m'avait toujours fait un peu peur, réapparaissait. « Il ne suffit pas de toucher. » Sa main s'est posée sur la porte. « Reste là, hors de vue. J'en ai pour une minute. »

Le battant a claqué derrière elle puis tremblé un instant sur ses vieilles charnières lâches. En regardant par la fente de côté, j'ai vu Seri descendre la pente au pas de course à travers les hautes herbes. Lorsqu'elle s'est rapprochée, le prêtre s'est mis à lui parler avec de grands gestes coléreux en direction de ma cachette, mais elle, nullement intimidée, donnait des coups de pied distraits dans l'herbe pendant qu'il la réprimandait.

Le bout de mes doigts dégageait une légère odeur musquée. M'écartant de la porte, j'ai examiné la tour sale, décrépite. Sans ma cousine, je me sentais mal à l'aise dans ces ruines. Le plafond s'affaissait – et s'il me tombait dessus ? Le vent ininterrompu s'enflait par rafales autour de l'édifice ; un morceau de bois cassé oscillait à l'une des fenêtres, qu'il frappait régulièrement.

Les minutes passaient. Je commençais à m'interroger en coupable sur ce qui m'arriverait si on me surprenait là, si jamais

le prêtre disait à Torm et à mes parents que nous avions mijoté quelque chose, ou si notre absence se prolongeait assez pour qu'ils s'en doutent de toute manière. Percevraient-ils l'odeur musquée de ma main ? Il suffirait qu'ils aient une idée de la vérité, voire d'une partie de la vérité, pour faire une scène terrible.

Un étrange silence du vent m'a permis d'entendre la voix du religieux. Malgré son ton sec, Seri lui a répondu d'un simple éclat de rire. J'ai de nouveau collé l'œil à la fente de la porte. Le prêtre, qui tenait ma cousine par la main, la tirait dans une direction, mais elle tirait dans l'autre. À ma grande surprise, ils paraissaient s'amuser plutôt que se quereller. Leurs mains se sont séparées, par hasard car elles se sont aussitôt retrouvées. Le jeu a repris.

Perplexe, j'ai quitté mon poste d'observation.

Nous nous trouvions dans une partie du séminaire où je n'avais encore jamais mis les pieds : un grand bureau proche de l'entrée principale. Le père confesseur Henner, mince, portant lunettes et plus jeune que je ne l'aurais cru à lire sa lettre, s'efforçât de faire preuve de tact et de sollicitude : il m'a demandé si je me sentais bien, après le long voyage depuis Jethra, puis m'a présenté ses condoléances pour la mort de mon oncle – une perte tragique, un serviteur de Dieu qui ne rechignait pas à la tâche. En me tendant la clé de la maison, le prêtre m'a ensuite signalé que le repas était servi au réfectoire. Nous pouvions nous restaurer avec les étudiants, a-t-il ajouté. Toutefois, dès notre arrivée dans la grande salle, on nous a indiqué une petite table à l'écart des dîneurs. Des regards curieux se posaient sur nous. La nuit tombait derrière les vitraux colorés.

Le vaste espace qui nous dominait, avec ses hautes voûtes, amplifiait les gémissements du vent.

« À quoi pensez-vous ? m'a demandé Bella, couvrant les bruits de vaisselle entrechoquée qui nous parvenaient depuis l'autre côté de la salle.

— Je regrette de passer la nuit ici. J'avais oublié à quel point je déteste cet endroit. »

Lorsque nous avons regagné le bureau du père Henner, nous avons attendu qu'il nous guide à travers la propriété jusqu'à la maison, ouvrant le chemin avec une torche électrique. Nos pieds écrasaient le gravier des allées, tandis que les arbres torturés jouaient en ombres noires contre le ciel nocturne. Plus loin, la forme vague de la lande nous dominait. J'ai déverrouillé la porte, puis le religieux a allumé la lumière dans le couloir. Une ampoule de faible puissance a versé une lumière jaune sur la tapisserie et le plancher miteux. Une odeur de pourriture humide et de moisi m'est montée au nez.

Je me rappelais le corridor : à gauche, la cuisine, voisine d'une chambre ; en face, le bureau de Torm ; au bout du passage, l'escalier menant à l'étage, avec à son pied la porte sombre vernie de la chambre d'Alvie.

« Du vivant de votre oncle, nous ne pouvions pas entretenir la maison, vous comprenez, a expliqué le père Henner. Les rénovations vont coûter cher.

— Oui, ai-je lâché.

— Vous allez voir, a-t-il continué, nous avons déjà déménagé la plupart des meubles. Le défunt a évidemment légué les plus précieux à l'école, et certains nous appartenaient de toute manière. » Il m'a montré le long inventaire manuscrit qu'il m'avait remis plus tôt et que je n'avais pas encore eu l'occasion d'examiner. « Quant au reste, vous pouvez soit l'emporter, soit le faire détruire. Nous avons essayé de retrouver la fille, peine perdue. En ce qui nous concerne, vous êtes le dernier membre de la famille. Je me permets d'insister pour que vous régliez tout pendant votre séjour.

— Je vais m'en occuper », ai-je répondu, songeant à Seri, la fille.

La remarque du prêtre avait soulevé une question dans mon esprit : Où es-tu aujourd'hui, Seraphina ?

« Et les papiers de mon oncle ? ai-je ajouté.

— Tout y est. Là aussi, je vous prie d'emporter en partant ce que vous voulez conserver. Il faudra brûler le reste. »

J'ai ouvert la porte du bureau, dont j'ai allumé le plafonnier. La pièce était totalement vide. Des carrés pâles indiquaient sur la tapisserie l'ancien emplacement des tableaux, des marques

sur le vieux linoléum celui de la table de travail, du fauteuil, du classeur et autres meubles. Une tache sombre d'humidité, partant du plancher, couvrait la moitié d'un mur.

« Comme je vous le disais, nous avons vidé la plupart des pièces, a repris le père Henner. Nous avons tout entreposé à la cuisine, et il reste évidemment la chambre de votre pauvre chère tante. Votre oncle l'avait laissée telle que du vivant de son occupante. »

Bella, qui avait gagné l'extrémité du petit couloir, se tenait devant la porte de la chambre en question. Sur un signe de tête du religieux, elle en a tourné la poignée. Une brusque impulsion a failli me faire reculer, la crainte qu'Alvie ne soit toujours là à m'attendre, prête à jaillir dès que possible de la pièce.

« Je vous souhaite une bonne nuit à la garde de Dieu, a ajouté le prêtre en regagnant la porte d'entrée. Je passerai la journée de demain à mon bureau, au cas où il vous faudrait d'autres renseignements. Si tout va bien, en revanche, vous n'aurez qu'à laisser la clé de la maison au secrétariat en repartant.

— Une minute, s'il vous plaît, ai-je lancé... Où allons-nous passer la nuit ?

— Vous n'avez pas déjà pris vos dispositions ?

— Si, est intervenue Bella. Par l'intermédiaire du bureau du Chambellan.

— Le Chambellan ?

— De la Seigneurie.

— Je n'en ai pas entendu parler. » Le père Henner a froncé les sourcils. Il a ouvert la porte ; sa soutane noire s'est gonflée au vent qui s'engouffrait brusquement dans le corridor. « Il vous est bien sûr possible d'utiliser la maison.

— Le Chambellan nous a trouvé des chambres pour ce soir. Payées par la Seigneurie. »

Le prêtre a secoué la tête.

« À l'école ? Jamais nous n'aurions accepté une chose pareille. Nos aménagements ont été prévus pour les hommes exclusivement. »

Mon escorte m'a jeté un regard interrogateur. J'ai secoué la tête : l'idée de passer la nuit en ces lieux m'angoissait.

« Je suppose qu'il est possible d'aller ailleurs ? ai-je questionné. Il doit bien y avoir un hôtel dans la région ou même une maison...

— Il reste des lits, ici ? »

Bella a ouvert en grand la chambre d'Alvie pour regarder à l'intérieur. Le paravent de ma tante s'y trouvait toujours, délimitant un corridor temporaire dans la pièce, nous en dissimulant la majeure partie.

Le prêtre était sorti dans la nuit venteuse.

« Il faudra vous débrouiller, a-t-il conclu. Après tout, c'est juste pour cette nuit. Que Dieu vous garde. »

La porte a claqué derrière lui. Un silence relatif est tombé. Les murs de pierre étouffaient le bruit du vent, du moins dans le couloir, au centre de la maison, loin des fenêtres.

« Qu'allons-nous faire ? a demandé Bella. Dormir par terre ?

— Voyons ce qu'ils nous ont laissé. »

Nous avons examiné la chambre d'Alvie ; ma pauvre chère tante.

J'ai dépassé ma compagne pour y entrer comme s'il s'agissait d'une pièce ordinaire, jouant la comédie à mon bénéfice autant qu'à celui de Bella. Le paravent qui nous séparait du lustre plongeait le chemin dans la pénombre. À son extrémité, en face de nous, un séminariste avait érigé deux énormes tas de vieux papiers. Le lendemain matin, il faudrait que je les parcoure. La poussière couvrait ceux du dessus d'une pellicule sableuse. Mon escorte sur les talons, j'ai atteint l'extrémité du paravent et découvert le reste de la chambre. Le lit à deux places pas très large, domaine de la malade, trônait toujours là, réduisant le reste à néant. La pièce était encombrée de caisses à thé, de deux chaises coincées contre le mur, de livres posés en piles inégales sur la table devant la fenêtre, de cadres de photographies relégués sur la cheminée... mais le lit, encombré d'oreillers, constituait comme autrefois le cœur de l'ensemble. À sa tête, la table de chevet : flacons de médicaments poussiéreux, calepin, mouchoir en dentelle plié, téléphone, bouteille d'eau de Cologne à la lavande désespérément vide. Je me rappelais tout, tout ce qui était resté là depuis la mort d'Alvie. Il y avait tellement longtemps. Torm n'avait rien jeté.

La présence de ma tante occupait toujours sa couche. Son corps seul en était absent.

Je percevais son odeur, je la voyais, elle, je l'entendais. Sur le mur, derrière la barre supérieure de la tête de lit en cuivre, deux taches plus sombres maculaient la tapisserie assombrie par le temps. Je me rappelais : une manie d'Alvie, qui tendait les bras en arrière pour attraper la barre à deux mains, peut-être afin de se raidir contre la douleur. Deux mains qui avaient laissé leur marque, au fil des longues années durant lesquelles elles avaient répété le même geste.

Les fenêtres formaient des carrés de noirceur. Bella a tiré les rideaux, d'où sont tombées des cascades de poussière. Le bruit du vent me parvenait de nouveau ; Alvie avait dû l'entendre chaque nuit, chaque jour.

« Au moins, il y a un lit, a dit la jeune femme.

— Prenez-le, ai-je aussitôt lancé. Je dormirai par terre.

— Il doit bien y en avoir un autre. Dans une des chambres du haut. »

Mais quand nous avons monté l'escalier pour aller voir, nous n'en avons pas trouvé. L'étage avait été vidé. Les lumières n'y fonctionnaient même plus.

Pendant que Bella allait chercher la voiture où elle l'avait garée en arrivant, j'ai attendu dans la chambre d'Alvie, immobile, respirant l'odeur de renfermé. Je m'efforçais de ne pas regarder autour de moi, mais partout où se posaient mes yeux, m'apparaissaient des souvenirs de ce que cette pièce avait représenté pour moi dans mon enfance. Lorsqu'un bruit de moteur m'est parvenu, je commençais à trembler de peur. J'ai rejoint en courant presque ma compagne, que j'ai aidée à porter nos sacs à l'intérieur. M'activer me permettait de dissimuler mes angoisses. Jusqu'au moment où, de retour dans la chambre, nous avons dû affronter l'inévitable.

Dormir sur le dallage en pierre du rez-de-chaussée était impossible, et nous nous sentions incapables de nous isoler dans le noir à l'étage. Le seul lit restant était assez large pour que nous le partagions. Convenances, instincts, désirs, curiosités, tout cela pâlisait devant la situation pratique. Malgré nos projets ou nos hésitations de la nuit précédente, il

était évident que Bella et moi passerions celle-là ensemble. La fatigue de la longue journée de trajet pesait sur nos épaules, la maison glaciale nous gelait jusqu'aux os. Il n'y avait littéralement rien d'autre à faire que se mettre au lit.

Ensemble, nous l'avons dépouillé de ses vieux draps et couvertures, que nous avons secoués à l'extérieur afin d'en chasser autant que possible la poussière. Le matelas et les oreillers ont subi le même traitement. Ensuite, Bella a remis la literie en place avec célérité, tirant de-ci, de-là, me demandant mon aide.

Je m'efforçais de me rendre utile pour me distraire de mes pensées : C'est le lit d'Alvie, elle l'occupait en permanence, elle y est morte, je vais y faire l'amour avec Bella. Dans le lit d'Alvie.

Enfin, tout a été prêt. Nous avons utilisé la salle de bains de l'étage à tour de rôle, en nous éclairant dans l'escalier avec la torche prêtée par le père Henner. Moi d'abord, Bella ensuite. Nous n'avons pas échangé un mot, nos yeux ne se sont pas rencontrés alors que nous nous croisions dans l'escalier. Les fesses posées au bord du matelas, j'ai écouté la jeune femme marcher sur le plancher nu, au-dessus de moi. Malgré la journée passée ensemble, elle ne m'inspirait presque aucun sentiment, tellement les souvenirs me submergeaient, les impressions laissées par l'île m'obsédaient. L'intimité hésitante de la veille – ses cheveux défaits, son peignoir de soie, les aperçus accidentels de son corps, la chambre nette, le calme de l'hôtel désert – me semblait appartenir à une autre vie. Si ce bref incident avait éveillé les souvenirs, Seevl avait fait le reste. À présent, le nœud s'était encore resserré : dans la chambre d'Alvie, se concentraient toutes mes peurs. L'ombre du passé, qui m'interdisait Bella, les souvenirs de ma tante, le vent et la nuit enveloppant la maison, la tour abandonnée et l'expérience sexuelle ratée avec Seri. Puis enfin, Bella et moi, notre solitude à deux, l'intérêt déclaré que nous nous portions mutuellement, notre réunion au lit, très bientôt.

Elle a retraversé le plancher grinçant de l'étage. Elle revenait. Si tôt ! Me décidant brusquement, j'ai très vite ôté l'essentiel de mes habits avant de me glisser en sous-vêtements dans le lit, dont j'ai tiré les couvertures jusqu'à mon menton.



Bella a éteint le plafonnier en entrant dans la chambre. Elle s'est avancée le long du paravent puis a posé les yeux en plein sur moi. Sans un mot, je lui ai rendu son regard. Malgré son chignon défait, elle arborait toujours l'uniforme.

« Nous n'avons aucune obligation, ai-je dit. Le voyage a été fatigant. »

Je tremblais. Les couvertures, lavées pour la dernière fois des années plus tôt, étaient vieilles, froides, presque collantes. L'odeur qui s'en dégageait rappelait quelque chose ayant séjourné sous terre une décennie. Elles reposaient sur mon corps tout entier. Je mourais d'envie d'avoir Bella près de moi.

« C'est ce que vous voulez ? a-t-elle demandé.

— Je gèle, ai-je dit, restant dans le vague.

— Moi aussi. »

Elle se tenait là, habillée en flic, ses longs cheveux flottant sur ses épaules, une brosse à dents à la main. Sans faire mine de me rejoindre.

« Je peux toujours dormir par terre, a-t-elle repris.

— Non. Ce ne sera pas comme hier. J'aimerais que vous veniez. »

Je l'ai regardée, quelques coups d'œil furtifs, se déshabiller à la clarté de la lampe de chevet. Le dos tourné, elle a enlevé son uniforme, qu'elle a soigneusement plié avant de le poser avec des gestes précis sur le dossier d'une des chaises. D'abord la veste, puis le corsage en épais tissu kaki et la jupe en serge sombre, sous lesquels attendaient des porte-jarretelles, des bas, une culotte noire et un solide soutien-gorge confortable. Elle ne se donnait pas en spectacle mais ne semblait pas non plus intimidée. Enfin, toujours de dos, elle s'est mouchée dans un mouchoir en papier.

« Vous voulez que j'éteigne ? ai-je demandé avant qu'elle se retourne.

— Non. »

Elle a pivoté, s'est approchée de moi, a soulevé les couvertures et s'est glissée en dessous, à mon côté. Le lit n'étant pas large et le matelas ne demandant qu'à s'affaisser, nos corps sont aussitôt entrés en contact. Elle était froide comme la glace.

« Vous voulez bien me serrer contre vous ? » a demandé sa voix à mon oreille.

Je n'ai eu aucun mal à l'entourer du bras – ses formes élancées se modelaient confortablement aux miennes. Le renflement de sa poitrine pesait sur mon buste, ses poils me picotaient la cuisse. Ma main s'est posée sur sa fesse en douceur, avec naturel. Déjà, l'excitation montait en moi, mais je ne bougeais pas, ne voulant pas encore le montrer.

Sa main libre a frôlé mon estomac puis glissé sur mon torse.

« Tu n'as pas ôté ton soutien-gorge.

— Je pensais...

— Tu es tellement timide, Lenden. Ne t'occupe de rien. Laisse-moi faire. »

Ses doigts se sont glissés sous l'élastique, ont trouvé mon mamelon tandis qu'elle m'embrassait dans le cou. Se serrant contre moi, elle a fait glisser la bretelle du soutien-gorge sur mon épaule pour me dénuder le sein, qu'elle a entouré de la main avant d'en prendre tendrement la pointe dans sa bouche. Mes dessous n'ont pas tardé à rejoindre le reste de mes vêtements, pendant que Bella s'accroupissait à côté de moi. Ses seins caressaient doucement ma peau nue ; sa main s'est logée entre mes cuisses. L'excitation et la terreur mêlées me tétanisaient.

Elle a entrepris de me chevaucher, de ramper sur moi, les jambes très écartées, en se frottant contre mon corps. Guidant ma main jusqu'à son sexe, elle y a enfoncé mes doigts, s'est refermée sur moi. Un de ses seins m'a empli la bouche.

La lampe de chevet brillait toujours. Bientôt, ma compagne a rejeté les couvertures pour me faire l'amour à l'air libre, malgré le froid.

Enfin, ç'a été terminé. Pendant qu'elle se rallongeait, appuyée à un oreiller, protégée par un simple drap, j'ai gagné la fenêtre afin de contempler la nuit. L'obscurité était impénétrable. Mon souffle s'apaisait. Bella a bougé pour se recouvrir.

« Tu me surprends vraiment, Lenden, a-t-elle dit.

— Pourquoi ?

— C'était la première fois que tu couchais avec une femme ?

- Bien sûr que non.
- Tu avais l'air tellement nerveuse.
- Désolée. Je ne peux pas m'expliquer. C'était la première fois pour nous deux, ça a peut-être joué.
- Pourquoi te rendre les choses aussi difficiles ?
- Je ne l'ai pas fait exprès. » Je tenais une des vieilles couvertures puantes enroulée autour de mon corps ; la laine me semblait rigide contre ma peau. « Il faut que je te pose une question, Bella. Quelque chose me trotte dans la tête. »
- Me retournant vers elle, je l'ai vue lever les bras pour attraper la tête de lit en bronze. Ses poings se sont refermés presque aux endroits où Alvie avait laissé des marques sombres sur la tapisserie. Ses longs cheveux ruisselaient sur son épaule. J'ai aussitôt détourné les yeux.
- « De quoi s'agit-il ? a-t-elle demandé.
- Tu m'as dit que tu t'étais portée volontaire pour cette corvée. Tu étais apparemment au courant, en ce qui me concerne. Tu savais quel genre de femme je suis. Exact ?
- Oui.
- Comment le savais-tu avant de me connaître ?
- Je suis flic, Lenden. De nos jours, il existe des dossiers sur tout le monde. J'y ai accès facilement. Tu ne m'as pas posé de questions sur ma vie, alors tu n'es pas au courant, mais j'ai rompu l'an dernier. Depuis, je suis célibataire. Tu ne peux pas savoir comme c'est difficile de rencontrer quelqu'un... ou peut-être que si. Je me sentais seule, vraiment seule. Et puis j'ai compris que j'étais dans la police depuis assez longtemps pour servir d'escorte. Je me suis dit qu'avec de la chance, ça me permettrait de faire des rencontres.
- Alors tu as déjà pratiqué ce genre de choses.
- Non... C'est la première fois. Je te le promets. Quand je t'ai vue, hier, à la gare, dès le début, je... je t'ai trouvée attirante.
- Ça figure dans mon dossier ? ai-je repris. Que je suis homosexuelle ?
- Non, ce n'est pas aussi direct. Il y a la liste des partenaires ou amants connus. D'après nos renseignements, tu n'as eu que des amantes. J'en ai déduit...
- Pourquoi la police s'intéresse-t-elle à ce genre de choses ?

— Ce n'est pas la police. Simplement, ses membres ont accès aux dossiers, lesquels sont propriété de la Seigneurie. Je sais que je n'aurais pas dû faire ça. Ni te le dire. »

Le froid s'insinuait en moi, mais serrer plus étroitement contre mon corps la couverture humide n'y changeait rien. Je me suis assise au pied du lit, consciente de la jambe de Bella, toute proche.

« Tu m'en veux ? » a-t-elle interrogé.

J'ai réfléchi à la question, examinant mes sentiments le plus honnêtement possible.

« Non, ai-je enfin répondu. Pas du tout. Et au gouvernement non plus. Tout ça n'a plus d'importance pour moi.

— Mais tu n'étais toujours pas sûre en ce qui me concerne ?

— Non.

— Où est le problème ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Tu as une relation avec un homme ?

— Non.

— Avec une autre femme, alors ?

— Non plus.

— J'aimerais bien savoir de quoi il s'agit.

— Si nous restons ensemble, je réussirai peut-être à t'en parler. Je ne veux pas jouer les mystérieuses. Je suis ravie que nous ayons fait l'amour, mais nous ne nous connaissons quand même presque pas. N'essaie pas de précipiter les choses.

— Il y a moyen d'aller moins vite ?

— Tu pourrais me dire que tu serais heureuse de me revoir. Après cette histoire, je veux dire. Une fois de retour sur le continent.

— Viens te recoucher, Lenden. Il fait froid. On peut au moins se serrer l'une contre l'autre. »

Je me suis rallongée, et cette fois, elle a éteint la lampe de chevet. Nous nous sommes un peu réchauffées, puis elle m'a refait l'amour. Je m'efforçais de ne pas me raidir contre elle, de plier, de me sentir bien, d'éprouver non seulement la pulsion mais aussi le soulagement de la concupiscence. Les choses ont été plus faciles que la première fois, mais pas de beaucoup. J'apprenais son corps comme elle apprenait le mien. Plus tard,

elle s'est endormie, affectueusement blottie contre moi qui m'étais adossée aux oreillers, la tête sur les barres en cuivre, un sein voilé par les cheveux. Le lit avait l'odeur de nos corps.

Il m'est arrivé quelque chose dans la tour abandonnée pendant que Seri était dehors avec le religieux. Quelque chose que je peux décrire mais pas expliquer. Sans avertissement ni prémonition terrifiante. L'événement s'est produit, tout simplement, et n'a jamais cessé de m'obséder.

J'en voulais à Seri, je me demandais ce qu'elle faisait avec le prêtre qui nous avait suivies. Ma cousine avait brusquement éveillé ma sexualité, empli mon cœur de promesses et d'espoirs pour ensuite me repousser à deux reprises. Je désirais la connaissance qu'elle avait fait mine de m'offrir mais aussi, sans m'en rendre compte à l'époque, la compréhension de moi-même qui en découlerait.

Seri m'avait cependant ordonné d'attendre, de rester hors de vue. J'étais disposée à obéir, un certain temps au moins. Je m'attendais à ce qu'elle se débarrasse du prêtre au plus vite, au lieu de quoi elle s'attardait dehors avec lui.

Préoccupée par ce qui se passait à l'extérieur, j'ai à peine remarqué le reniflement bas qui m'est parvenu malgré le bruit du vent.

Je ramassais mon pull-over, récupérais la culotte de Seri, décidée à la rejoindre pour voir ce qu'elle trafiquait.

À ma grande surprise, le bruit s'est répété alors que je fourrais la culotte dans la poche de ma jupe. Je l'avais entendu la première fois sans vraiment m'y arrêter ou y prendre garde, mais voilà qu'il recommençait. Jamais je n'avais rien entendu de pareil. C'était un son animal, avec cependant quelque chose d'humain, comme si une bête avait réussi à prononcer un fragment de mot avant de régresser jusqu'au grognement. Je n'ai pas eu peur du tout : Seri, revenue, me faisait sans doute une farce.

Quand je l'ai appelée, pourtant, personne n'a répondu.

Debout au centre de la tour en ruine, j'ai regardé autour de moi en me disant pour la première fois qu'il y avait peut-être tout près un animal de bonne taille. L'oreille tendue, je me suis

efforcée d'occulter le vent persistant pour entendre le bruit étranger.

Un rayon du soleil éclatant mais froid de Seevl passait par une des fenêtres, en hauteur, pour illuminer le mur tout près de la porte. À cet endroit, il était en train de s'écrouler, comme une bonne partie de la tour. Un trou déchiqueté aussi gros qu'une tête humaine s'était formé dans la paroi intérieure, révélant la cavité de la muraille et, un peu plus loin, vaguement, les pierres grises de la structure principale extérieure. Les trous de ce genre ne manquaient pas, mais la soudaine certitude que le grognement émanait de celui-là s'est emparée de moi.

Je m'en suis approchée, toujours persuadée que Seri se trouvait derrière cette histoire, à s'amuser de l'autre côté de la porte.

Quelque chose s'est déplacé dans la cavité. J'avais beau la regarder fixement, je n'ai discerné qu'une ombre fugace. Le soleil a disparu, dissimulé par un nuage. Brusquement, il a fait beaucoup plus froid. L'astre a ressurgi quelques instants plus tard, mais l'impression de froid a subsisté. J'ai compris qu'elle était en moi.

Posant la main sur la paroi intérieure, je me suis penchée pour fouiller le trou des yeux. Je ne voulais pas trop m'en approcher, convaincue qu'il dissimulait quelque chose ou quelqu'un. Une douce chaleur en émanait, évoquant un organisme vivant. Non sans hésitation, j'ai tendu dans le noir mon autre main.

Un bruit violent, un mouvement brutal. Je me suis retrouvée prisonnière.

Ce qui m'avait attrapée m'a tirée, entraînée par le bras dans la cavité jusqu'à ce que mon épaule frotte douloureusement la pierre. Haletante de terreur, j'ai poussé un cri de surprise. J'ai voulu tirer de mon côté pour me libérer, mais la chose possédait des griffes ou des crocs aigus qui s'enfonçaient dans ma peau. Le visage écrasé de côté contre le mur, je sentais mon bras nu se râper atrocement contre les bords déchiquetés du trou.

« Lâchez-moi ! » me suis-je écriée, impuissante, en cherchant à me dégager.

Lorsque l'occupant de la tour m'avait attrapée, j'avais d'instinct fermé la main en poing. Elle reposait à présent dans un creux chaud et humide, délimité par une paroi dure et une autre moelleuse. J'ai de nouveau tiré ; les dents se sont resserrées. Ce qui me retenait ne cherchait plus à m'entraîner dans le trou mais me gardait prisonnière. Chaque fois que je tentais de me dégager, les crocs aigus s'enfonçaient davantage. La plupart donnaient l'impression d'être tournés vers l'arrière, car lutter contre leur prise m'obligeait à traîner le bras sur leurs arêtes tranchantes.

J'ai déplié les doigts, lentement, avec la conscience très nette de les exposer. Lorsque leur extrémité s'est pressée contre quelque chose de doux, mon poing s'est refermé par réflexe. Je frissonnais, j'avais envie de hurler, mais le souffle me manquait.

La gueule d'une créature inconnue me retenait prisonnière.

Je le savais depuis l'instant où elle m'avait happée, mais c'était trop horrible pour que je l'admette. Un animal blotti dans la cavité du mur, un énorme animal puant avait gobé ma main et refusait de me lâcher. Mes phalanges étaient coincées contre son palais dur, mes doigts pliés en boule sur la surface râpeuse de sa langue. Ses crocs s'étaient refermés sur mon bras, juste au-dessus du poignet.

J'ai voulu tourner la main afin de me libérer d'une torsion, mais les dents se sont resserrées à l'instant même où je bougeais. Un cri de douleur m'a échappé : ma chair avait été déchirée en plusieurs endroits, je saignais dans la gueule de la bête.

J'ai remué les pieds pour reprendre mon équilibre, dans l'espoir d'être capable de tirer plus fort si je parvenais seulement à me tenir d'aplomb. Toutefois, l'animal m'avait soulevée à un angle particulier en m'attirant dans le trou. La majeure partie de mon poids reposait sur l'épaule écrasée contre le mur. J'ai déplacé un pied, sur lequel j'ai pris appui. Les crocs se sont à nouveau resserrés, comme si la bête sentait ce que je faisais.

La douleur était horrible. La force nécessaire pour garder mes doigts repliés s'épuisait ; mon poing s'ouvrait peu à peu. Le bout de mes doigts s'est une fois encore posé sur la surface

brûlante, frémissante de la langue, avant de descendre vers la gorge. Par miracle, mon sens du toucher demeurerait intact. Je sentais les gencives dures et lisses, les côtés glissants de la langue. Jamais je n'avais rien effleuré d'aussi répugnant.

La chose, sa prise assurée, tremblait d'une impénétrable excitation. Sa tête vibrait, son souffle rauque passait et repassait sur mon bras, froid contre mes blessures quand la bête inspirait, humide et brûlant quand elle exhalait. À présent, sa puanteur me parvenait : l'odeur sucrée de la salive animale, la fétidité de la charogne.

Une fois de plus, j'ai tiré, emplie d'une terreur dégoûtée, désespérée, mais le supplice infligé par les crocs a redoublé. On aurait dit qu'ils m'avaient presque traversé le poignet. Une image terrible m'est venue à l'esprit : je parvenais enfin à me dégager pour m'apercevoir que mon bras avait été coupé, le moignon laissant pendre les tendons, jaillir le sang. Haletante d'horreur et d'écœurement, j'ai fermé les yeux.

La langue à la texture grossière s'est mise à bouger, s'enroulant autour de mon poignet, me caressant la paume. J'ai cru que j'allais m'évanouir. Seule la torture fulgurante du muscle déchiré et de l'os broyé m'a conservé la conscience nécessaire à la prolongation de la souffrance.

À travers les voiles de douleur, je me suis rappelé que ma cousine se trouvait non loin de là. J'ai appelé à l'aide, tellement affaiblie que ma voix n'a été qu'un murmure rauque. La porte était toute proche ; je l'ai poussée de ma main libre tendue. Elle s'est ouverte vers l'extérieur, me dévoilant une partie de la pente herbue, le ciel froid brillant, la lande sombre, le long flanc de montagne au-dessus, mais pas de Seri.

Les yeux emplis de larmes, incapable de focaliser, je demeurais impuissante, appuyée contre le mur grossier, pendant que le monstre logé dans la cavité me mangeait le bras.

Dehors, le vent dessinait des motifs clairs mouvants dans l'herbe épaisse, onduleuse.

L'animal s'est mis à geindre, répétition de son tout premier gémissement, râle venu du fond de la gorge. Sous mes doigts impuissants, sa langue frémissait. Il a aspiré un souffle froid, sa mâchoire s'est crispée, puis il a poussé un grognement plus



vigoureux qui je ne sais pourquoi a clarifié l'image enfiévrée que je m'en faisais : j'ai vu la tête d'un énorme loup aux yeux enfoncés, au long museau couvert de fourrure, aux babines sombres piquetées de bave. La douleur s'est intensifiée tandis que l'excitation de la bête augmentait. Ses bruits de gorge devenaient réguliers, rythme de plus en plus rapide accompagné du resserrement de l'étreinte sur mon bras. La souffrance était si aiguë que la quasi-certitude d'avoir le poignet transpercé m'a envahie. Une fois de plus, j'ai cherché à me libérer, résignée à perdre la main s'il le fallait pour conquérir ma liberté. Au lieu de lâcher prise, l'animal m'a mordue plus vicieusement encore, grondant vers moi du fond de sa cachette. La douleur était insupportable. Les grognements de la bête ont fini par s'enchaîner si vite qu'ils se sont mêlés en un hurlement continu.

Puis, inexplicablement, sa mâchoire soudain affaissée m'a libérée.

Je me suis effondrée contre le mur, pantelante, le bras toujours dans la cavité. La souffrance, qui palpitait à chaque battement de mon cœur, a commencé à refluer. Je sanglotais de soulagement et de douleur, mais aussi de terreur à la pensée de l'animal tout proche, dans son trou. Persuadée que la moindre contraction musculaire provoquerait une autre attaque, je n'osais bouger le bras. Pourtant, c'était l'occasion de retirer ce qui en restait, je le savais.

Mes larmes se sont vite interrompues, car la peur était plus forte que l'égarement. J'ai tendu une oreille attentive : la respiration de la bête me parvenait-elle ? le monstre était-il toujours là ?

Aucun souffle ne passait plus sur moi. Cela signifiait-il que mon bras était devenu insensible ? De fait, la douleur en avait disparu. Il s'était engourdi. J'imaginai mes doigts plus que je ne les sentais, pendant inutiles au bout de ma main et de mon poignet mâchonnés, dont le sang tombait par saccades dans la gueule de l'animal.

Enfin, un profond dégoût m'a ranimée. Indifférente au fait que la bête risquait de m'attaquer une deuxième fois, je me suis écartée du mur, retirant mon bras abimé de la cavité. J'ai reculé,

titubante, je me suis retenue de ma main valide à la poutre tombée, puis j'ai contemplé mes blessures.

Mon bras était entier ; ma main intacte.

N'en croyant pas mes yeux, je l'ai levée devant moi. La manche de mon corsage s'était déchirée lorsque le monstre m'avait tirée dans le trou du mur, mais ma peau ne portait pas une égratignure, pas le plus petit signe de lacération, la moindre trace de crocs, de plaie ou de sang.

J'ai remué les doigts en me raidissant, persuadée que la douleur allait revenir, mais ils ont bougé tout à fait normalement. J'ai tourné et retourné ma main pour l'examiner sous tous les angles. Pas une marque, pas même une goutte de la salive que j'avais sentie ruisseler sur moi. J'avais la paume moite parce que j'étais en nage. Je me suis palpé le bras, non sans maladresse, à la recherche de blessures ; lorsque j'ai pressé les zones meurtries, j'ai juste senti le bout de mes doigts appuyer sur ma chair intacte. Il ne subsistait pas le moindre fantôme de la torture subie. Ma main exhalait une faible puanteur, qui s'est cependant évanouie pendant que je me reniflais les doigts et la paume.

La porte était restée ouverte.

J'ai ramassé mon pull tombé par terre et me suis précipitée dehors, mon bras blessé, intact, serré contre ma poitrine comme si je souffrais – simple réflexe subconscient.

Les hautes herbes ondulaient autour de moi dans le vent. Je me suis souvenue de Seri.

J'avais besoin d'elle, de quelqu'un à qui raconter ce qui venait de se passer – quelqu'un capable de me donner des explications ou de me calmer, de me consoler. Il me fallait un autre être humain pour m'apporter le réconfort que je ne pouvais me donner à moi-même. Mais Seri avait dû repartir. J'étais seule.

Alors que je cherchais ma cousine du regard, j'ai entrevu un mouvement au bas de la pente, près du ruisseau. Une silhouette vêtue de noir se redressait soudain, quittant l'abri des hautes herbes. Le prêtre, la soutane coincée dans la ceinture. Il pivotait en tirant sur le tissu pour le libérer et le laisser retomber normalement. Je me suis ruée vers lui.

Dès qu'il m'a vue, il m'a tourné le dos et s'est éloigné à grands pas. Après avoir franchi le ruisseau d'un bond, il s'est hâté vers le séminaire à travers la lande.

« Attendez-moi, mon père ! ai-je appelé. Je vous en prie, attendez-moi ! »

Je suis arrivée à l'endroit où l'herbe avait été aplatie. En son centre reposait Seri ; nue, entourée de ses vêtements dispersés.

« Tu veux toujours me toucher, Lenden ? » a-t-elle demandé en pouffant.

Elle s'est tortillée pour lever et écarter les genoux. Son rire a pris une nuance hystérique.

Je l'ai regardée fixement, n'en croyant pas mes yeux. Dans ma naïveté, je cherchais juste un réconfort humain, mais l'invite flagrante qu'elle m'adressait a fini par m'apparaître à travers mes propres besoins accablants. J'ai compris ce qu'ils venaient de faire, elle et le prêtre.

Gardant mes distances, j'ai attendu qu'elle se calme, mais quelque chose dans la manière dont je me tenais a aggravé la folie qui s'était emparée d'elle. Elle hurlait de rire au point de peiner à reprendre son souffle. Le souvenir de sa culotte, tassée dans la poche de ma jupe, m'est revenu. Je l'ai sortie pour la lui jeter. Le petit morceau de tissu a atterri sur son ventre nu.

Calmée, Seri a roulé de côté en toussant, la respiration sifflante.

Je lui ai tourné le dos et suis partie en courant vers le séminaire, vers la maison. Les sanglots m'étouffaient ; la manche déchirée de mon chemisier claquait autour de mon bras. En traversant le ruisseau, j'ai trébuché ; les éclaboussures que je soulevais ont imprégné mes vêtements. Ensuite, sur la dernière portion de terrain accidenté, j'ai glissé à plusieurs reprises ; je me suis coupé au genou en tombant, j'ai déchiré l'ourlet de ma jupe.

Sanglante, hystérique, meurtrie et trempée, je me suis ruée dans la maison puis dans la chambre de ma tante.

Mon oncle et mon père tenaient Alvie au-dessus d'un pot de chambre. Ses jambes livides, ratatinées, pendaient telles des cordes décolorées. Un filet d'urine orange coulait goutte à goutte de son corps. Elle avait les yeux clos, la tête ballante.

Torm a appelé. Ma mère est apparue, m'a posé violemment la main sur les yeux. On m'a traînée, hurlante, dans le couloir.

Je n'ai pu que répéter encore et encore le nom de Seri. Tout le monde semblait me crier après.

Plus tard, Torm est sorti explorer la lande à la recherche de sa fille, mais mes parents et moi sommes repartis pour Seevl Ville avant son retour, dans le crépuscule puis la nuit.

Telle a été ma dernière visite en famille sur l'île. J'avais quatorze ans. Jamais je n'ai revu Seri.

Nous avons brûlé les papiers de mon oncle dans la cour, derrière la maison. Des fragments carbonisés ont flotté vers le ciel tels de minuscules morceaux de soie noire avant d'être emportés par le vent. Le brasier s'est peu à peu augmenté de tout ce que la maison renfermait de combustible : tas de vieux vêtements, chaises, table, bureau de Torm. Le moindre objet était humide ou moisi, au point que même le bois se consumait lentement. Debout dans la cour, je contemplais les flammes, les cendres s'envolant à travers la campagne.

Les religieux voulaient que nous emportions ce que nous ne pouvions brûler : la vieille cuisinière à gaz, un classeur, une table en métal, la tête en cuivre du lit d'Alvie. Il ne fallait même pas y penser. Une camionnette devrait venir d'un port quelconque, voire de Seevl Ville, ce qui prendrait un jour ou deux. Je voulais aussi savoir combien coûterait le transport. J'ai tenté d'en discuter avec le secrétaire du père Henner qui s'est montré inflexible. Enfin, nous avons négocié un accord aux termes duquel le séminaire prendrait toutes les dispositions requises après mon départ puis m'enverrait la facture.

Bella se tenait derrière moi, sur le seuil de la maison. Sans doute avait-elle vérifié que personne d'autre ne se trouvait dans les environs, car pour la première fois de la matinée, elle s'est adressée à moi en intime :

« Pourquoi passes-tu ton temps à regarder la lande ?

— Je ne m'en rendais pas compte.

— Il y a quelque chose, hein ? De quoi s'agit-il ?

— Je regardais le feu. »

Comme pour prouver ce que j'avais, j'ai tisonné la base du brasier, faisant voler des brandons et des lambeaux de papier à demi brûlés. Un pied de chaise a roulé par terre ; je l'ai rejeté dans les flammes d'un simple coup de pied. Des étincelles ont jailli. Un débris brûlant a craché, envoyant une braise à travers la cour.

« Tu es déjà allée te promener sur la lande ? » a repris Bella.

— Non. »

Pas sur la lande. Jusqu'à la tour, c'est tout, une seule fois. Pas plus loin, pas sur les longues pentes d'éboulis menant à la montagne et à la plaine d'altitude aride dissimulée par la crête.

« Je ne peux pas m'empêcher de penser que tu as rencontré quelqu'un ici. À l'époque où tu venais. Quelqu'un de spécial. Ce n'est pas vrai ? »

— Pas exactement. » Pour la première fois, je me suis aperçue que d'une certaine manière, Seri avait en effet été spéciale pour moi. « Je veux dire, si. »

Bella s'est approchée puis immobilisée près de moi, fixant elle aussi le cœur du brasier.

« Alors j'avais raison. C'était une femme ? »

— Une enfant. Nous étions toutes les deux adolescentes.

— Ta première ?

— Si on veut. Il n'y avait rien de vraiment défini entre nous. Nous étions trop jeunes. » J'essayais de me représenter ma cousine d'un point de vue adulte, chose qui m'était en général difficile. Elle m'avait fait une telle impression que pour moi, son image semblait figée dans le temps. « Elle m'a... éveillée. »

L'évocation de Seri et la présence de Bella avaient ravivé mes souvenirs. Non seulement de la catastrophe de la tour abandonnée mais aussi de la quête qui m'avait occupée les années suivantes. Il m'avait fallu longtemps pour comprendre qu'accéder à la connaissance désirée m'était impossible.

J'ai évoqué les personnes connues et aimées au fil de certaines de ces années. Des hommes aussi bien que des femmes, mais davantage de femmes si je dressais des listes mentales comparatives. Je ne m'étais tournée vers les hommes que par désespoir, lorsque la solitude atteignait ce qui ressemblait à une crise. Si je traquais parfois, je n'attaquais

jamais : de près, j'étais invariablement l'amante passive, le réceptacle d'une passion que je volais en secret. J'enviais aux autres leur manque d'inhibition, leur franchise. Ils m'excitaient par l'avidité avec laquelle ils me caressaient, me serraient contre eux, me pénétraient. Je passais de partenaire en partenaire, décidée à faire en sorte que cette fois, les choses soient différentes, à ne pas répéter les mêmes erreurs, à prendre l'initiative et à me montrer active. En cela, mon aventure avec Bella Reeth ne différait nullement des précédentes. Je n'avais pas changé. Avant de la rencontrer, j'avais pensé que quelques années d'abstinence alliées à la maturité m'avaient peut-être guérie de mes peurs irrationnelles. Je n'aurais pas dû la laisser me mettre à l'épreuve. J'avais eu la faiblesse de croire que le retour sur Seevl constituerait en lui-même une sorte de pont entre le passé et l'avenir, que je sortirais renouvelée de la confrontation. La jeunesse de Bella, son corps ravissant, ses manières discrètes m'avaient induite en erreur. Une fois de plus, j'avais fait l'amour sans amour, sans émotion. Les années avaient passé tandis que j'attendais, inconsciente de me dessécher, de devenir une enveloppe vide.

« J'essaie juste de comprendre, a dit Bella.

— Moi aussi.

— Nous sommes complètement seules. Il n'y a personne pour nous entendre. Parle-moi franchement.

— C'est ce que je fais, je crois.

— J'aimerais qu'on se revoie. Et toi ?

— Je crois que moi aussi », ai-je déclaré, équivoque.

« Je peux voyager sans problème quand je ne suis pas en service. Laisse-moi venir te voir chez toi.

— Si ça te fait plaisir. »

Apparemment satisfaite de la réponse, elle est restée près de moi, la main sur mon bras. Le feu nous éblouissait, nous brûlait le visage.

Je ne savais pas ce qu'elle voulait. Que voyait-elle en moi ? Elle devait bien avoir des copains de son âge ? J'étais une femme frigide, quasi vieillissante, déjà solitaire et insatisfaite, n'ayant guère d'amis proches. Tellement plus âgée qu'elle. J'ai tenté d'imaginer sa vie privée ; je ne lui avais guère posé de

questions sur elle-même. Elle avait un frère, je le savais. Des amis, sans doute, dont d'anciennes amantes voire des amantes potentielles. Comment vivait-elle quand elle n'était pas en uniforme, quand elle n'était pas en service, quand ses cheveux n'étaient pas attachés ? Je la voyais si bien dîner avec des copains, ses soirs de liberté, se rendre à des soirées, boire plus que de raison, utiliser l'argot privé qui les unissait puisqu'ils se connaissaient tous, fréquenter des établissements que je n'aimerais certainement pas. Même en temps de guerre, il subsistait à Jethra une vie de ce genre. Par choix, je n'avais rien de comparable. J'étais solitaire. Mes cheveux blanchissaient, mes seins s'affaissaient, mon ventre se gonflait, j'avais la taille et les cuisses trop épaisses. Je passais la majeure partie de mon temps seule avec mes livres, mon travail, mes souvenirs. J'étais l'aînée, plus mûre et en principe plus expérimentée, mais c'était Bella qui me relançait, qui prenait l'initiative, qui me faisait l'amour.

En un autre lieu, en un autre temps – pas sur la route de Seevl, sur Seevl même, dans le lit d'Alvie –, les choses auraient-elles été différentes ?

Pour moi, l'échec était inévitable, de même que les excuses dont je me consolais.

La véritable excuse, s'il en existait une, se dressait devant les montagnes dominant la lande.

Au matin, je m'étais levée avant que Bella se réveille. J'avais gagné la fenêtre, persuadée d'avoir une vue sur le théâtre de l'incident. Pourtant, la tour abandonnée était demeurée invisible. Les jardins du séminaire restaient à peu près tels que je me les rappelais ; le paysage jusqu'à la grande paroi calcaire aussi. De la croisée, j'avais toujours distingué la haute ruine, mais il n'y en avait plus trace.

Bella avait raison. Toute la matinée, en m'occupant des papiers de mon oncle, en essayant de prendre une décision au sujet des meubles, en discutant avec le secrétaire du père Henner, j'avais jeté des coups d'œil répétés vers la lande ; je me demandais où était passée la tour.

Il devait y avoir une explication rationnelle : l'édifice décrépit avait été démoli, il s'était écroulé, peut-être même ne se trouvait-il pas où mes souvenirs me le disaient.

Où n'avait-il jamais existé. Je ne parvenais pas à imaginer ce que cela signifierait.

Bella me tenait toujours par le bras, l'épaule doucement pressée contre moi. Nous avons attendu que le feu baisse, après quoi je me suis emparée du vieux balai trouvé dans la cour, si usé que presque tous les poils en étaient tombés ou avaient pourri. Il m'a cependant permis de rassembler les morceaux de bois carbonisés et les cendres en un tas plus petit, plus net. Ils ont brièvement repris, sans doute continueraient-ils à fumer pendant des heures, mais ils ne présentaient plus réellement de danger.

Bella a regagné la maison, d'où elle a émergé une minute plus tard chargée de nos sacs. Elle les a portés seule à la voiture puis a entrepris de les entasser dans le minuscule coffre arrière. Je l'ai regardée se pencher ; il serait tellement facile de me laisser aller, de tomber amoureuse d'une jeune femme dans son genre, solitaire, séduisante, de prendre une décision et d'agir en conséquence.

J'ai rapporté la clé de la maison au bureau du père confesseur Henner, où je l'ai confiée à son secrétaire. En retraversant les jardins du séminaire, j'ai cherché une dernière fois à localiser la tour abandonnée. Il me suffisait de refaire le chemin sur lequel m'avait entraînée Seri le jour de la dernière visite. J'ai bien trouvé la porte inscrite dans le grand mur de la propriété ; comme elle n'était pas verrouillée, je l'ai ouverte puis franchie sans problème.

Ce que j'ai vu de mes yeux s'est aussitôt avéré très différent de mes souvenirs. Je me rappelais distinctement, avec le plus grand réalisme, que le terrain accidenté montait de l'école jusqu'à la muraille et que, passé la porte, on découvrait une zone inculte aux ondulations couvertes de hautes herbes épargnées par le moindre sentier. À présent, derrière le battant, s'étendait une cour entourée de deux ou trois bâtiments décrépits, peut-être de très anciennes écuries. Je ne m'en souvenais absolument pas. Ils ne s'étaient pas trouvés là ce



fameux jour. Je me suis avancée dans la cour pavée sans découvrir aucun moyen de traverser les vieilles bâtisses. À son extrémité, se trouvait un passage qui s'éloignait encore de l'école et menait juste à une deuxième cour et à une longue volée de marches s'enfonçant vers diverses dépendances. Vue d'ici, la lande n'avait pas grand-chose en commun avec les images gravées dans ma mémoire.

J'ai regagné les alentours immédiats du séminaire pour chercher dans le mur d'enceinte une autre issue, celle par laquelle m'avait entraînée ma cousine ce jour-là. Seule la porte que j'avais franchie perçait ce côté de la vénérable et robuste muraille, dont j'ai fait le tour sans résultat.

Je me suis alors approchée de l'aile du bâtiment où Seri avait installé sa cachette, que je me rappelais aussi clairement, mais je ne l'ai pas trouvée malgré mes efforts. Là où je revoyais un escalier descendant vers un soupirail à demi enterré s'étirait une allée en ciment longeant portes et fenêtres du rez-de-chaussée, depuis des années, semblait-il.

Était-il possible que tout ait été reconstruit, transformé, durant les deux dernières décennies ? L'ensemble paraissait solide, immuable.

Je me suis dirigée vers l'autre côté du séminaire : peut-être la disposition des lieux s'était-elle inversée dans mes souvenirs.

En m'approchant de la façade, je suis passée près de la voiture de location. Bella se tenait appuyée à la carrosserie.

« Lenden... a-t-elle appelé.

— Une minute, ai-je répondu. Il faut que je vérifie quelque chose. »

La façade dominait une pente douce : il n'y avait de ce côté-là ni jardins ni cultures, mais une allée, plusieurs places de parking, une zone cimentée, une dépendance quelconque abandonnée. Pas de muraille, pas de porte, pas d'accès à la lande sauvage dont je me souvenais si bien. Le séminaire, construit au-dessus d'une vallée peu profonde, offrait bien d'un côté une vue sur l'immensité herbue, mais le paysage se composait surtout de pâtures au-delà desquelles apparaissait la mer lointaine.

« Lenden ? »

Bella m'avait suivie.

« Oui, oui, je suis prête, allons-y. »

Je suis repartie vers la voiture.

« Tu vas m'en parler, oui ou non ? a-t-elle demandé, sur mes talons.

— Pas maintenant. Je ne suis toujours pas sûre.

— Tu veux dire que tu n'es pas prête. Tu passes ton temps à me le répéter.

— La question n'est pas d'être prête mais d'être sûre. Tout ce que je suis, tout ce que j'ai toujours été en tant qu'adulte, est né ici au séminaire. J'ai acquis mon identité sur Seevl. Sans ce voyage, je serais toujours consciente de cette identité, mais maintenant, je l'ai perdue. Je ne suis plus sûre de rien. »

Dans la voiture, alors que nous descendions lentement la colline en direction de la route traversant l'île jusqu'à Seevl Ville, la main de Bella m'a frôlé le genou.

« Il s'est produit autre chose ici, hein ? » m'a demandé la jeune femme.

J'ai hoché la tête puis, réalisant qu'elle regardait où elle allait et ne me voyait pas, j'ai posé la main sur la sienne, que j'ai doucement serrée.

« Oui.

— La fille dont tu m'as parlé ?

— Oui.

— Alors c'était il y a longtemps.

— Au moins vingt ans. Je ne suis pas sûre de savoir ce que c'était. Je l'ai peut-être imaginé. Voilà ce que je voulais dire. Tout me paraît différent, maintenant.

— Il y a vingt ans, je n'étais qu'une enfant, a dit Bella.

— Moi aussi. »

En repartant à travers la lande désolée, cependant, j'ai une fois de plus succombé à l'introspection. L'envie m'a saisie de demander à la conductrice de faire demi-tour pour regagner le monastère. J'aurais dû découvrir la vérité au sujet de la tour : ce qu'elle était, les raisons pour lesquelles elle avait été construite, ce qu'elle représentait, sa disparition depuis ma visite précédente. J'aurais dû obtenir confirmation de mes souvenirs, leur donner un sens en termes adultes. Comme je n'en avais

rien fait, ils demeuraient irrésolus et ce fameux jour continuait à m'obséder. Seri, Seraphina, s'est de nouveau imposée à mon esprit. Bella avait de toute évidence envie d'en savoir plus à son sujet, mais moi, je n'avais aucune envie d'en dire plus. Je n'avais d'ailleurs rien de plus à en dire. En ce qui la concernait, une seule chose était sûre : lorsqu'elle s'était enfuie de chez elle des années et des années plus tôt, elle avait donné naissance à un mystère. Où était-elle allée, où se trouvait-elle à présent ? L'incertitude était-elle également son lot ?

Nous avons déjeuné dans la même maison qu'à l'aller. La perspective d'arriver en avance pour prendre le bateau a poussé Bella à me demander si je voulais qu'elle s'arrête quelque part dans la campagne déserte : nous profiterions loin de Jethra d'un dernier moment de solitude à deux. Toujours prisonnière du passé, j'ai refusé. Elle ne m'avait pas libérée du schéma auquel je me pliais. Nous avons cependant discuté, fait des projets. Dans la voiture, sur le port puis le navire, nous avons tiré des plans pour nos retrouvailles futures. Je lui ai confié les dates des week-ends suivants où je serai libre et où elle pourrait venir me voir. Elle m'a donné son adresse ; je lui ai donné la mienne. Mais nous n'avons rien décidé de précis avant de nous séparer sur le quai de Jethra. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis.

## *La crémation*

Graian Sheeld n'avait encore jamais assisté à une crémation privée. Dans sa mère patrie, on ne brûlait pas les cadavres hormis pour des raisons techniques, sur ordre des tribunaux. En famille, on avait recours à l'enterrement, l'incinération étant considérée comme choquante. Lorsqu'on grandit environné d'une certaine idée, elle paraît parfaitement normale. Graian n'était installé dans les îles que depuis peu, mais il avait déjà remarqué sans y prêter d'attention particulière que certaines comportaient de grands cimetières. Aussi tenait-il pour acquis qu'on y inhumait les défunts – d'où sa surprise devant les funérailles de Corrin Mercier.

La chapelle, entourée d'un cimetière, ne donnait guère l'impression qu'il allait se produire quelque chose d'inhabituel. Quant au court service funèbre, Graian n'y trouva rien d'exceptionnel puisque c'était seulement le troisième de son existence, célébré de plus dans une langue étrangère. Le sens du discours, l'ambiance générale de perte et de chagrin lui étaient cependant compréhensibles.

À la fin des hommages, alors qu'il s'attendait à un enterrement rituel, un gros chariot emporta le cercueil jusqu'à un bâtiment banal tout proche, discrètement blotti parmi des arbres ornementaux. Les éplorés suivirent en une file silencieuse, désordonnée, puis attendirent debout sans un mot dans une grande cour pavée, devant des portes à persiennes. La bière ne tarda pas à être introduite dans l'édifice, dont les battants se refermèrent. Après quelques instants de recueillement, les invités commencèrent à se disperser, repartant en direction de la rangée de voitures qui les attendaient.

Le déroulement des événements rappela une fois de plus à Graian les différences entre son ancienne vie de Fédéré et sa nouvelle existence d'expatrié dans l'Archipel.

Il s'y sentait isolé, à la dérive – sa famille, son foyer, ses amis lui manquaient, à tel point que le regret d'avoir déménagé dominait depuis l'ensemble de son paysage émotionnel. Tout dans les îles lui semblait exotique, complexe, soumis à d'innombrables règles lorsqu'il n'en était nul besoin... et, d'un autre côté, quasi anarchique. Le moindre contact social, le moindre rendez-vous d'affaires, repas au restaurant ou achat dans un magasin offraient des possibilités de malentendus réels aussi bien qu'imaginaires. Quoique Graian eût commencé à s'adapter à la vie sur Foort – il s'y était installé six semaines plus tôt –, cette première véritable excursion sur une autre île, hormis de brèves escales durant ses voyages en bateau, lui dévoilait la diversité et la complexité des modes de vie dans l'Archipel. Arrivé sur Trellin depuis quelques heures à peine, il souffrait déjà du choc culturel.

En se présentant ce matin-là à la porte de l'imposante demeure de Corrin Mercier, par exemple, il avait découvert avec stupeur que la plupart des visiteurs et tous les membres de la famille discutaient en patois des îles. On l'avait présenté à quelques proches du défunt – sa femme, Gilda, ses deux fils, Fertin et Tomar, de jeunes hommes –, lesquels avaient eu la politesse de le saluer dans sa langue, mais Tomar l'avait aussitôt pris à part pour lui expliquer que sur Trellin, les participants aux funérailles étaient censés s'exprimer dans la langue préférée du disparu.

« C'est difficile, même pour nous », avait ajouté Tomar d'un ton d'excuse.

Toutefois, Graian l'avait entendu peu après parler patois couramment avec quelqu'un d'autre. Il n'y avait pas de fleurs, considérées dans certains cas, dont apparemment la mort de Corrin Mercier, comme de mauvais goût. Le bouquet apporté par Graian avait donc été relégué au fin fond de la demeure, hors de vue, sans que les nombreux serviteurs s'en occupent. Personne, homme ou femme, ne s'était assis avant ou pendant la cérémonie. Tout le monde portait du noir – là, au moins, il ne s'était pas trompé – mais s'était en outre couvert la tête. Un des fils du défunt lui ayant prêté un foulard en lourd tissu foncé

pour la cérémonie, Graian l'avait gardé, décidé à ne pas l'ôter avant que les autres ne retirent le leur.

À présent, tandis que la longue procession de voitures regagnait lentement la propriété des Mercier, il se demandait quand il pourrait partir sans vexer personne.

Le véhicule où il avait pris place était un des premiers du cortège. Arrivé à la maison, Graian traversa en compagnie des quelques personnes âgées avec lesquelles il était revenu une série de pièces aux portes ouvertes afin de gagner l'autre côté du manoir – le long du trajet, les meubles de valeur avaient été poussés à l'écart, derrière des cordes, comme dans un palais ouvert au public de façon temporaire. Derrière l'édifice, les terres consistaient en un grand parc pris sur la forêt tropicale couvrant une partie de Trellin. Le domaine, paysagé dans le voisinage immédiat de la demeure en une succession de vastes jardins ornementaux et de lacs peu profonds, semblait moins étudié un peu plus loin. Le temps manqua aux visiteurs pour admirer les alentours : les serviteurs leur firent comprendre avec politesse mais fermeté qu'ils devaient emprunter le sentier gravillonné traversant une roseraie, longeant un étang puis gagnant un jardin situé à quelque distance du corps de logis principal. Là, trois longues tables disposées sur une pelouse supportaient un véritable festin.

Le jardin s'avéra abrité, oppressant car entouré sur trois côtés de hauts murs couverts de plantes grimpantes. Quant au quatrième, il donnait sur la masse sombre des arbres de la jungle, marquant une soudaine transition avant le monde sauvage.

Une averse violente s'était abattue durant le service, mais le soleil brillait à présent dans un ciel dégagé. Le sol séchait vite, l'air était humide, étouffant, et Graian se sentait trop bien habillé dans son costume sévère. Sous le foulard épais, ses cheveux humides collaient à son cuir chevelu. De minces filets de sueur ruisselaient sur ses tempes. En attendant le reste des invités, il parcourut le jardin d'un pas lent, s'efforçant de paraître plus à son aise qu'il ne l'était.

Le long d'un mur était bâtie une véranda surélevée à balustrade, au toit en treillis couvert de plantes. Graian s'y

attarda un moment, à l'ombre, jusqu'à ce qu'un serviteur lui tendît un verre de vin blanc en le priant de rejoindre les autres au milieu du jardin.

Lorsqu'ils finirent par arriver, Fertin et Tomar Mercier se débarrassèrent de leurs couvre-chefs avec un plaisir évident. Fertin secoua la tête en passant les doigts dans ses cheveux bouclés, collés par la sueur. Graian, soulagé, ôta son foulard et le posa par terre dans un coin de la véranda avant de s'essuyer le visage.

Hormis les fils du défunt, la plupart des gens avaient atteint voire dépassé la maturité, à une exception près. Graian avait remarqué une jeune femme au cours de la cérémonie ou, plus exactement, avait senti qu'elle le remarquait.

Pendant que la chapelle se remplissait, il examinait les lieux avec curiosité, indifférent au chagrin qui rongait de toute évidence nombre des parents âgés. La jeune femme, arrivée seule, avait répondu à son regard distrait par une attention d'une intensité si choquante, une curiosité si franche qu'il s'était détourné, gêné. Quelques minutes plus tard, au début du service funèbre, il s'était découvert soumis à une inspection délibérée mêlée d'une indéniable convoitise. De la part d'une parfaite inconnue, dans le cadre sobre de funérailles familiales, c'était une attitude à la fois incongrue, étonnante et dangereuse.

En ce qui concernait Graian, c'était aussi quelque chose d'indésirable et d'inattendu. Il n'avait pas fui les femmes de son pays pour se jeter droit dans une autre relation compliquée. Le court séjour sur Foort, exil assorti d'une abstinence volontaire, portait déjà ses fruits. Libéré de toute exigence émotionnelle, le jeune immigrant s'estimait capable d'aborder l'avenir. Même les lettres des trois avocats les plus persécuteurs prenaient un ton apaisant.

L'inconnue de la chapelle sentait les problèmes à plein nez, des problèmes familiaux auxquels il n'avait jamais su résister jusqu'à ces derniers mois. Maintenant encore, devant la manière dont elle se tenait, son attitude, son port de tête, la courbe de ses épaules, l'invite implicite véhiculée par son comportement, Graian se sentait envahi d'un désir libidineux. Réaction totalement inappropriée aux circonstances, d'autant



que la distance sociale et culturelle le séparant de la jeune femme rendait le moindre contact impossible. Il s'était efforcé de ne pas lui prêter attention. Un peu plus tard, cependant, tandis que la foule attendait en silence devant le crématorium, elle s'était arrangée pour se tenir près de lui. Ils ne s'étaient ni regardés ni parlé, mais la tension de l'inconnue avait été comme tangible pour Graian.

Il ne voulait pas d'elle ; il ne voulait pas entamer une relation quelconque. Pourtant, figé dans la chaleur humide pendant l'incinération énigmatique et invisible, il avait pensé à elle plutôt qu'à l'homme dont il était censé pleurer la mort.

Quand les invités avaient regagné les voitures, une femme plus âgée avait échangé quelques mots avec elle, l'appelant « Alanya ».

À présent, Graian longea les grandes tables d'un pas lent en examinant les cartons posés près des couverts. Le sien lui apparut bientôt, à une place sans importance, comme il se devait, presque au bout d'un des plateaux les moins imposants. La jeune inconnue, elle, s'installerait à la table principale, parmi la nombreuse parentèle du défunt dont elle faisait partie – puisqu'elle s'appelait Alanya Mercier.

Graian but rapidement son verre de vin puis en prit un deuxième sur le plateau d'un domestique. Posté devant la véranda, il regarda arriver le reste du cortège.

Enfin, Alanya Mercier franchit la grille inscrite dans le mur, au bras de Gilda, la veuve de Corrin Mercier. Toutes deux discutèrent un moment dans un patois discret, avant de se séparer pour chercher leur couvert. Alanya longea la table principale, les épaules voûtées afin d'examiner les cartons. En trouvant le sien, elle se redressa, les yeux fixés sur Graian.

Une fois de plus, elle arborait une expression d'une franchise déconcertante ; une fois de plus, il fut le premier à détourner le regard.

Il ne pouvait s'empêcher de penser que l'intérêt qu'il suscitait, évident mais surprenant, l'éloignait davantage encore des autres invités. Déjà différent par l'âge, la langue, la culture, il se doutait que la moindre réaction lui vaudrait l'isolement total. Comment lui, un étranger, un intrus dans cette

célébration privée du chagrin, pourrait-il engager une relation quelconque avec un membre de la famille endeuillée ? Même s'il le désirait, ce qui n'était pas le cas ?

Graian s'efforça de chasser Alanya Mercier de son esprit. Il n'avait pas sa place dans cette tragique réunion de famille : on lui avait demandé au dernier moment d'y participer à la place de son oncle, ancien condisciple universitaire de Corrin Mercier qui ne pouvait venir en personne, la guerre limitant les voyages depuis le continent. Graian était perdu parmi une foule d'inconnus.

Après le repas, au cours duquel il avait jeté des coups d'œil furtifs à la jeune femme voilée, tout le monde se mit à discuter en patois avec naturel, par petits groupes, sur la pelouse. L'ambiance devint beaucoup moins pesante. Ce qui constituait pour Graian le processus social normal d'une journée de funérailles survenait enfin, tandis que le poids du chagrin s'ajustait. Son isolement n'en demeurait pas moins grand, lui donnant l'impression lassante d'être trop voyant. Sa première tentative de départ, se glisser hors du jardin sous prétexte d'aller aux toilettes, avait tourné court quand un serviteur lui avait fait remarquer qu'une grande tente dressée dans un endroit discret abritait des latrines temporaires. Certains domestiques, d'ailleurs, au lieu de proposer aux invités boissons ou canapés, se tenaient simplement non loin de là, à la grille mais aussi en plusieurs points stratégiques du jardin. Impeccablement vêtus, discrets et respectueux, ils évoquaient cependant des gardes du corps ou des surveillants. Puisqu'il ne pouvait partir, Graian avait décidé pour compenser d'absorber au plus vite le plus de vin possible afin de traverser en douceur le reste de la journée.

À l'autre extrémité de la pelouse, Alanya Mercier discutait avec une des sœurs du défunt. Elle ne prêtait plus la moindre attention à Graian, contredisant l'impression qu'elle lui avait peut-être adressé plus tôt un message quelconque mais lui apportant aussi un certain soulagement.

Le temps passait ; il buvait. À un moment, il crut entendre son nom, mais lorsqu'il pivota pour voir qui parlait de lui, il s'aperçut que les deux hommes plongés dans leur conversation

lui tournaient le dos. Que pouvait bien signifier *graiansheeld* en patois, et pourquoi le mot ou l'expression semblaient-ils d'un emploi fréquent ?

Il était temps de partir. Alors qu'il cherchait où poser son verre vide, Alanya Mercier, seule à présent, s'avança d'un pas apparemment distrait le long de la table où il avait été installé. En atteignant sa place, elle examina son carton de près.

Sans doute savait-elle qu'il la contemplait, car elle releva les yeux vers lui. Leurs regards se croisèrent. Un rapide sourire joua sur les lèvres de la jeune femme, qui s'approcha.

« Je vais me promener, Graian Sheeld, dit-elle sans préambule. Jusqu'aux falaises de Trellin, dont vous avez sans doute entendu parler. Peut-être aimeriez-vous admirer le paysage ? Il y a là-bas un hôtel particulier très bien situé, avec vue sur la mer. Nous passerions un moment seuls ensemble. »

Avant que la surprise de Graian devînt apparente, elle lui tourna le dos puis parcourut la pelouse d'un pas lent, comme pour admirer les immenses fleurs tropicales des parterres adjacents. Il demeura quelques instants immobile, plongé dans une crise aiguë d'indécision : stupéfait de l'effronterie d'Alanya Mercier, paralysé de manière plus générale par le choc culturel et l'isolement social, les machinations de la curiosité et du désir indéniable qu'il ressentait, les ambiguïtés de la langue, la perplexité que lui inspiraient les coutumes ou conventions, le sens de la proposition, le léger étourdissement dû à l'abus d'alcool par un après-midi humide. Tirailé dans différentes directions.

Il repoussa encore l'instant de la décision pendant que la jeune femme gagnait l'extrémité de la pelouse puis traversait la zone non cultivée pour atteindre la lisière de la forêt. Enfin, il s'avança sur le gazon du même pas tranquille, admirant les mêmes fleurs exotiques, s'efforçant de ne pas avoir l'air de la suivre.

La jungle embaumait les parfums moites des tropiques. Le dais épais des ramures, aux feuilles inférieures encore dégoulinantes de la pluie tombée deux heures plus tôt, y filtrait le soleil qui brillait dans le jardin de tout son éclat. Une chaleur

immense, collante et suave imprégnait les arbres parmi lesquels criaient oiseaux et autres animaux invisibles.

À travers le sous-bois serpentait un sentier bien tracé, sur lequel Alanya Mercier s'avavançait quelques pas devant Graian dans une robe d'un noir de jais. Elle ne se retourna pas ni ne montra d'aucune manière qu'elle était consciente de sa présence, mais sans doute savait-elle qu'il la suivait car il était difficile de ne pas se frotter bruyamment à la végétation envahissante.

Il la rattrapa en un instant sans pour autant qu'elle pivotât vers lui.

« Qui êtes-vous ? finit-elle par demander.

— Vous avez regardé mon carton. Vous savez comment je m'appelle. »

De derrière, il ne pouvait s'empêcher d'admirer ses formes pleines. Elle tenait sa longue robe noire de côté afin de l'écarter de la terre humide, tendant le tissu contre ses jambes.

« Qu'êtes-vous venu faire à ces funérailles, Graian Sheeld ?

— Je représente mon oncle. »

Il expliqua brièvement qu'il avait reçu un télégramme deux jours plus tôt et voyagé presque un jour et une nuit.

« Graian Sheeld, reprit-elle. Ce n'est pas un nom des îles.

— Non.

— Qu'êtes-vous, alors ? Un réfractaire ? Un fraudeur des impôts ?

— Rien de tel.

— Un hors-la-loi ?

— Il existe d'autres raisons de vivre dans l'Archipel.

— Il paraît. Certains d'entre nous y sont nés.

— J'en suis bien conscient. »

Elle avait poursuivi son chemin durant la conversation sans un regard en arrière. Les épaisses broussailles qu'elle frôlait de chaque côté du sentier laissaient échapper des gouttes de pluie qui s'accrochaient à sa robe noire tels de minuscules bijoux ou allaient se poser sur Graian.

« Alors vous ne connaissez personne ici ?

— J'ai parlé à Mme Mercier. Et à ses deux fils.

— C'est bien ce que je pensais. »

Comme elle lui jetait un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, il entrevit les yeux qui lui avaient envoyé un peu plus tôt des signaux tellement reconnaissables. Cette fois, cependant, le regard était plus spontané, moins calculé. La jeune femme avait relevé son voile sur son chapeau, découvrant son pâle visage.

« Pourquoi penseriez-vous quoi que ce soit de moi ? interrogea-t-il.

— J'essaie d'en apprendre davantage sur vous. Après tout, vous avez l'air désireux de me parler en privé.

— Sur votre invitation. Étant donné les circonstances, je n'aurais pas cru que savoir quoi que ce soit de moi aurait la moindre importance.

— Pareille chose a toujours de l'importance, Graian Sheeld. »

Elle persistait à l'appeler par son nom entier, une nuance parodique dans la voix. Fallait-il y voir un sous-entendu, ou avait-elle juste un accent ? Peut-être les mots « Graian Sheeld » rappelaient-ils une expression du patois des îles – évoquant la chose dont avaient parlé les deux hommes dans le jardin, par exemple. Plus important, sans doute, qu'espérait Alanya Mercier en l'éloignant des autres, et que signifiaient les regards qu'elle lui avait jetés là-bas, à la propriété ? Il se demanda soudain s'il avait mal interprété les événements de la journée. Peut-être ne s'agissait-il nullement de funérailles, songea-t-il, sarcastique, en se cognant le pied contre une racine à demi enterrée sur laquelle il trébucha. Peut-être aussi ce qu'il avait pris pour une invite criante, la plus franche jamais reçue de sa vie, dissimulait-il un malentendu supplémentaire dû à son ignorance des habitudes insulaires.

La chaleur de l'après-midi lui faisait à présent regretter d'avoir suivi la jeune femme dans la forêt pour se laisser entraîner sur un chemin tortueux, à travers une végétation envahissante, en répondant à des questions banales. Il en avait surtout assez de la suivre comme un petit chien, incapable de voir quelle expression elle arborait quand elle lui parlait. Lorsqu'ils atteignirent une portion plus large du sentier, il se mit à marcher de front avec elle. Elle ne lui fit pas l'aumône d'un coup d'œil mais poursuivit sa route. Plus loin, le chemin se rétrécit de nouveau, décidant Graian à s'arrêter. Sa compagne

fit quelques pas supplémentaires, visiblement persuadée qu'il allait continuer à la suivre, puis se tourna vers lui en comprenant qu'il n'irait pas plus loin.

« Vous n'avez jamais assisté à des funérailles ici, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Non, mais j'y ai parfois participé sur le continent.

— Pas à une crémation. Ça se voyait. Vous ne saviez pas ce qui allait se passer quand ils ont emporté le cercueil au four.

— C'est vrai.

— C'était quelque chose de relativement nouveau pour nous tous. Une expérience inhabituelle dans la famille.

— Alors pourquoi en a-t-il été ainsi ? s'étonna Graian.

— C'est la loi de l'île. Sur Trellin, la manière dont on dispose du corps dépend de la cause du décès. Mon cousin devait donc être incinéré. Vous savez bien sûr de quoi il est mort ? »

Graian secoua la tête : il n'avait pas trouvé comment s'enquérir de la cause du décès, laquelle ne l'avait d'ailleurs guère intéressé jusque-là. Mercier aurait eu le même âge que son oncle, aux alentours des quatre-vingts ans, ce qui plaiderait en faveur d'une maladie dégénérative due à la vieillesse.

« Un insecte l'a mordu, expliqua Alanya. Un thryme. »

L'information, délivrée de manière pragmatique, affecta pourtant profondément Graian. Un léger écoëurement le traversa, une impression fugitive de dégoût, de tournis. L'air lui parut brusquement étouffant, brûlant.

« Un thryme ? répéta-t-il bêtement.

— Vous savez sans doute ce que c'est.

— Oui, mais j'ignorais qu'ils s'attaquaient à l'être humain. »

Sa voix lui parut faible. Il se refusait à croire ce qu'il venait d'entendre.

« En général, ils ne le font pas, mais celui-là s'était introduit dans la maison. Plus tard, un serviteur a découvert qu'une des moustiquaires avait pris du jeu. Sans doute le thryme s'est-il logé dans le rembourrage du fauteuil. C'est là qu'on a trouvé Corrin, mordu au dos.

L'insecte avait réussi à se glisser dans ses vêtements. Le chirurgien de l'hôpital n'avait jamais vu une blessure pareille. En principe, les thrymes ne s'intéressent qu'à la peau nue.

— Quelle horreur ! commenta Graian, frissonnant. Je regrette que vous m'en ayez parlé. J'ai une peur bleue de ce genre de choses. »

Il s'efforçait de paraître raisonnable, adulte, pragmatique, mais le tremblement de sa voix lui était perceptible. L'information touchait à sa phobie la plus profonde.

« Vous feriez mieux d'être prudent durant votre séjour. » Un sourire joua sur les lèvres d'Alanya. « Ici, il y en a partout. Trellin compte plus de colonies de thymes que la plupart des autres îles. »

Elle fait exprès de me torturer, songea-t-il.

« Rentrons, lança-t-il néanmoins.

— Vous n'en verrez pas. Ils passent la journée sous terre et n'attaquent de toute manière que s'ils se sentent acculés.

— Vous n'auriez pas dû me raconter ça !

— Je croyais que vous vouliez savoir pourquoi le corps avait été incinéré. » Elle fixait à nouveau Graian d'un regard intense, la clarté verdâtre de la forêt assombrissant ses lèvres et ses yeux, pâlisant encore sa peau blanche. « Rentrez si vous voulez, mais je pensais que vous aviez envie de m'accompagner.

— Nous n'en verrons pas, c'est vrai ?

— Oui. Les thymes nidifient sous terre, où ils restent jusque bien après minuit. On n'en voit presque jamais de jour. De toute manière, ils n'aiment pas ce genre d'environnement. Cette forêt a beau ressembler à une jungle sauvage, c'est un bois de coupe qui appartient à la famille. Il n'y a pas d'arbres tombés, les racines à l'air, alors que la terre en dessous constitue l'habitat naturel des thymes. Restez sur le sentier, vous y serez aussi en sécurité qu'en ville. »

Les explications commençaient sans doute à ennuyer la jeune femme, car elle pivota pour reprendre son chemin. Graian la suivit, mais son esprit se révoltait, ses nerfs étaient ébranlés. À cause d'elle, il lui semblait être un petit garçon nerveux dont il fallait calmer la peur du croque-mitaine. Le moindre bruit inexplicé, le plus petit mouvement dans la forêt étaient devenus des horreurs potentielles, peut-être des dangers. Il fixait la terre qu'il foulait d'un regard anxieux, attentif à tout déplacement.

Bien des gens – la majorité – ayant la phobie des thrymes, jamais Graian n'avait eu l'impression que sa propre terreur présentait quoi que ce fut d'inhabituel ou de remarquable. Elle s'était d'ailleurs montrée presque toute sa vie purement académique puisque les seuls thrymes vivants de la Fédération étaient enfermés dans des vitrines, au zoo. Ces insectes incarnaient cependant pour lui comme pour bien d'autres une horreur particulière. Il n'en avait à vrai dire jamais vu nulle part, préférant éviter les endroits où il risquait d'en trouver.

L'indécision qui l'avait longuement tourmenté à l'époque où il s'était demandé sur quelle île déménager avait eu pour cause principale la perspective de partager l'habitat du thryme. D'autres considérations avaient fini par l'emporter sur la phobie, par la rendre accessoire, sans jamais la vaincre.

Les insectes mâle et femelle possédaient tous deux un aiguillon venimeux, mais du moins existait-il à leur piqure un antidote. Appliqué à temps, il permettait en principe de se remettre, après une maladie très pénible mais brève. L'aiguillon inspirait donc la méfiance mais pas une peur exagérée. Il en allait tout autrement de la morsure.

Voilà qui faisait de la phobie des thrymes une émotion rationnelle : la morsure de la femelle adulte tuait n'importe quel être humain, sans distinction d'âge. Les mandibules de l'insecte étaient en effet dotées d'une poche interne, dans laquelle la mère rassemblait les larves sorties de ses œufs avant de se mettre en quête d'un hôte auquel injecter ces parasites. Il s'agissait le plus souvent du cadavre d'une bête, d'un fruit tombé, voire d'un tas de végétation pourrissante, mais parfois aussi d'un être vivant – en général un animal ; de temps en temps, rarement, un humain.

Quand on croisait un thryme, on le traitait avec la plus grande prudence, exactement comme un serpent venimeux, une panthère affamée ou un ours en colère. Attitude raisonnable, car l'insecte pouvait bel et bien faire du mal, un mal mortel. Même les professionnels, gardiens de zoo ou entomologistes, prenaient des précautions élaborées, portant toujours des vêtements protecteurs, ne travaillant jamais seuls, veillant à ce que des mesures d'urgence fussent applicables en cas de morsure.



Cela n'expliquait pas la phobie, la terreur incontrôlable.

La plupart des gens étaient incapables de maîtriser un frisson ou un mouvement de recul devant un thryme, bestiole répugnante à leurs yeux. C'était l'objet de phobie le plus commun, loin devant les autres, y compris les plus familiers tels qu'araignées, échelles, espaces confinés, chats, étrangers et ainsi de suite.

Le thryme était un insecte imposant : les spécimens adultes mesuraient environ quinze centimètres de long, certains atteignant voire dépassant les trente. Il était de plus haut sur pattes : dans la course ou l'attaque, son thorax s'élevait une dizaine de centimètres au-dessus du sol. Brun foncé ou noir, hexapode comme tous les insectes, il possédait de grosses pattes couvertes d'un poil fin – dont le seul contact était censé susciter une éruption cutanée douloureuse. Ses ailes vestigielles ne lui permettaient pas de voler, mais il les agitait en attaquant et s'en servait pour protéger ses petits juste après la métamorphose des larves. Sa tête, dure et brillante, couverte d'une carapace chitineuse, couronnait un corps réduit à un gros muscle thoracique, aussi mou et souple qu'une limace. Son extrême flexibilité le rendait disait-on difficile à éliminer : même après un bon coup de bâton, il s'obstinait à se rapprocher. Il était capable de se rouler instantanément pour se protéger en une boule dangereuse à cause de sa pilosité, puis de reprendre très vite sa forme première afin de continuer à charger. Il était d'ailleurs horriblement rapide : sur une distance réduite, un grand thryme rivalisait avec un être humain.

Durant son court séjour dans l'Archipel du Rêve, Graian n'avait vu aucun spécimen ni rencontré personne à qui la chose fut arrivée. En théorie, les insectes étaient partout, mais ils préféraient disait-on les forêts tropicales humides des Aubracs et des Serques les plus vastes. Trellin, une des Grandes Aubracs, était couverte de jungle à soixante-quinze pour cent.

Graian avait choisi Foort comme destination pour plusieurs raisons, la principale étant que, contrairement à Trellin, elle bénéficiait d'un climat sec et d'un relief constitué pour l'essentiel de roche ignée et de sable.

Quelques colonies de thrymes y vivaient, certes, mais les nouveaux amis insulaires de l'exilé n'y pensaient même pas, les tenant pour négligeables. On en trouvait parfois une paisiblement installée dans une petite cavité ou un coin de terrain sauvage, mais on ne voyait presque jamais l'insecte en ville, jamais dans les maisons, et il ne présentait aucun danger.

Après deux semaines de nervosité, Graian avait commencé à admettre que tel était peut-être vraiment le cas. Enfin, il lui était devenu possible de chasser les déplaisantes bestioles de son esprit.

Alanya le précédait toujours, mais au moins, la chaleur semblait à présent l'affecter. Des taches sombres de transpiration s'agrandissaient entre ses épaules et au creux de ses aisselles. Soudain, elle ôta son chapeau, qu'elle lança de côté d'un geste languissant. Le vol irrégulier du couvre-chef s'acheva sur une branche aux larges feuilles. Graian, qui étudiait le moindre mouvement de la jeune femme, trouva son comportement inquiétant.

Le chemin s'élargit à nouveau sur une surface plus dure, plus rocheuse. Alanya ralentit pour permettre à son compagnon de la rattraper puis de marcher de front avec elle. De temps à autre, il lui jetait un regard en coin, se demandant ce qui lui passait par la tête. La clarté dépourvue d'ombres de la forêt privait son visage de la subtilité conférée par l'éclairage discret de la chapelle et la voilette. Elle possédait une grande bouche aux lèvres généreuses, des yeux sombres enfoncés, des cheveux d'un châtain profond, sévèrement tirés en chignon. Quoiqu'elle ne fût pas d'une beauté conventionnelle, jamais Graian n'avait observé chez personne un magnétisme sexuel aussi animal, aussi puissant. Être à ce point proche d'elle constituait une expérience extraordinaire ; elle dominait le champ de conscience tout entier de Graian.

Devant eux, le ciel visible entre les arbres s'éclaircissait, tandis que le chemin commençait à descendre.

La forêt se raréfia, ils émergèrent sur une mince bande rocailleuse couverte de broussailles puis approchèrent prudemment du bord de la falaise. Le sol fissuré, stérile et dur

était couvert de pierres et de rochers. Les peurs oppressantes que le thryme inspirait à Graian battirent en retraite.

Du sommet de l'à-pic, la vue sur la mer était d'une magnificence inattendue, telle qu'il demeura quelques instants figé à la contempler pendant qu'Alanya s'avavançait sur le chemin longeant le gouffre.

« La maison est ici ! » appela-t-elle.

La forte brise marine et le paysage époustouflant revigoraient Graian, mais la jeune femme s'éloignait. À regret, il la suivit sur un sentier escarpé dessiné à flanc de falaise. Quelques marches avaient été taillées dans la pierre, après quoi la piste s'incurvait suivant la courbe de la paroi rocheuse pour descendre en pente plus douce vers un creux naturel, en partie nivelé. Une maisonnette en bois s'y dressait, sur pilotis, ses grandes fenêtres dominant la mer. Derrière la villa, un deuxième sentier grimpait en lacet jusqu'à une crête basse avant de disparaître très vite parmi une végétation exubérante – englouti lui aussi par la forêt.

Un large balcon ornait la façade de la construction, meublé d'une longue balancelle rembourrée au dais coloré. Alanya, qui s'y était rendue tout droit, se balançait à présent les jambes repliées sous le corps, un regard provocant fixé sur Graian.

Il avait vu une certaine étendue de falaises depuis la mer, pendant que son bateau approchait de Trellin, peu après l'aube. Elles bordaient une partie de la côte sud-ouest, où la chaîne montagneuse intérieure rencontrait la mer. C'était un paysage célèbre, souvent peint et photographié – dont un grand tableau décorait d'ailleurs le bar du ferry. La succession d'escarpements offrait sur les îles environnantes une vue sans pareille que peu de gens contemplaient, faute d'obtenir un permis de construire sur les falaises – réservées aux propriétés privées de quelques privilégiés.

Devant Graian s'étendait un paysage étourdissant : neuf ou dix îles de bonne taille, silhouettes sombres posées sur des flots turquoise, frangées d'une bande éblouissante de ressac et de plage. La visibilité parfaite de l'après-midi révélait les plus proches en détails crus, malgré la distance à laquelle elles se

trouvaient sans doute, mais celles de l'horizon se distinguaient tout juste dans la brume marine.

Bien que la topographie et la configuration de l'Archipel ne lui fussent pas encore familières, Graian savait qu'il contemplait pour l'essentiel les Aubracs – dont certainement Grande Aubrac elle-même, loin à l'ouest, presque hors de vue, dernière étape de son voyage nocturne. Apprendre le nom des îles, y compris les plus proches de Foort, peu nombreuses, lui posait un problème insoluble. Il avait passé un temps fou à chercher une carte fiable ou récente de la mer Centrale, mais la guerre avait mis ce genre de documents quasiment hors de portée des civils.

L'Archipel rassemblait des milliers d'îles habitées et une infinité de rochers, récifs, cailloux ou bancs de sable plus petits. Bien que la mer Centrale entourât le monde d'une large ceinture, elle n'avait rien des vastitudes océaniques : d'après la légende, il était impossible d'y naviguer plus de deux heures en ligne droite sans changer de direction pour éviter de s'échouer. Elle comptait même tellement d'îles que de n'importe quel point côtier de la moindre d'entre elles, on en voyait à l'œil nu au moins sept autres – habitées – ou une partie d'un continent.

Des dizaines de milliers de jeunes expatriés s'installaient depuis peu dans l'Archipel, souvent pour échapper à l'armée, car l'exil demeurerait une alternative légale à l'incorporation. La mère patrie de Graian avait voté une loi stipulant que cet exil, une fois choisi, était définitif – les immigrants percevaient une rente de l'État, car l'Archipel était considéré comme une zone de développement culturel –, mais la plupart de ses bénéficiaires pensaient être amnistiés à la fin de la guerre.

Les nouveaux venus ne fuyaient cependant pas tous le service militaire. La neutralité précaire des îles alliée à leurs deux cents et quelques parlements élus démocratiquement – de taille, de type et de constitution très variés – en faisaient un labyrinthe plus ou moins ingouvernable de lois, de systèmes juridiques et de conventions sociales. Quiconque parvenait à fuir les pays nordiques en guerre pour se réfugier dans l'Archipel était de fait libre de mener sa vie exactement comme il l'entendait. Les îles représentaient donc le paradis pour les gens désireux de disparaître, de prendre une nouvelle identité

ou plus simplement un nouveau départ. Graian y était venu à cause des femmes ou plutôt d'une femme, Borbellia. Ils avaient vécu ensemble trois ans, pendant lesquels il avait eu en permanence des aventures secrètes. Borbellia avait fini par l'apprendre.

L'égarement croissant de Graian puis les conséquences émotionnelles de ses actes l'avaient alors persuadé que la fuite était son seul recours. Il avait conscience de chercher des excuses à ses trahisons, du manque de personnalité qui le poussait à partir au lieu d'assumer ses responsabilités, mais lorsque l'idée de commencer en exil une nouvelle vie avait fait son chemin dans son esprit, il s'était découvert incapable d'y résister.

Comme il fallait s'y attendre, les insulaires éprouvaient des sentiments très mitigés devant l'afflux des immigrants nordiques. Les raisons de faire bon accueil aux arrivants ne manquaient pas : outre la donation de l'État, la plupart apportaient de l'argent, voire un capital. Ils apportaient aussi les idées et la technologie d'une patrie plus sophistiquée. En conséquence de quoi une infrastructure moderne se développait rapidement à travers l'Archipel. Installations médicales, écoles, commerces, logements, arts, communications jouissaient d'une véritable renaissance, tandis que le niveau de vie augmentait chaque année. En revanche, l'art de vivre insulaire tout entier était menacé : langues, coutumes, traditions et structures familiales subissaient des changements drastiques. Beaucoup de gens, révoltés par le processus, s'efforçaient d'y résister.

Pour exacerber encore le problème, la présence militaire pesait sur l'Archipel. Les transports de troupes faisaient escale dans des ports dont la pêche avait constitué jusqu'alors la seule activité, on construisait des pistes d'atterrissage pour les avions, les îles se transformaient en camps de repos et de vacances pour soldats, les garnisons et autres installations s'y multipliaient, on y assurait le réapprovisionnement des armées, notamment en carburant, on y recrutait du personnel non combattant.

Cependant, des régions entières de l'Archipel demeuraient préservées par bien des côtés. D'ailleurs, même dans les zones

où s'étaient installés le plus d'étrangers, le mode de vie insulaire traditionnel et ses coutumes séculaires restaient une réalité.

Pourtant, le changement avait indéniablement commencé et, tout aussi indéniablement, il allait se poursuivre. Les rancœurs croissaient. Des sabotages avaient été perpétrés dans diverses bases militaires, des maisons d'immigrés incendiées en leur absence ; on assistait à une floraison de mouvements sociaux décidés à protéger les langues, les religions, les traditions locales. Les plus petites îles votaient souvent des lois préjudiciables aux expatriés.

Graian n'avait guère prêté attention à ce genre de choses, sans doute parce que les préoccupations des natifs le laissaient pour l'instant indifférent. Qui plus était, la guerre avait peu affecté Foort, quoiqu'il eût très vite fait la connaissance à Foort Ville d'une petite colonie d'immigrés tels que lui. Il ne connaissait encore aucune autre île, mais il avait beaucoup entendu parler de Muriseay, la plus grande. Deux énormes camps militaires y avaient été bâtis, un par faction, à ses deux extrémités. La taille de Muriseay Ville mais aussi les distractions et l'attrait culturel qu'elle offrait y avaient attiré plus d'exilés que n'importe où ailleurs. La vie sur la majeure partie de l'île était réputée tout à fait semblable à celle qu'on menait dans les pays nordiques.

« Venez donc vous asseoir, appela Alanya derrière Graian. Si vous voulez admirer le paysage, vous le ferez aussi bien d'ici. »

Il se retourna et s'aperçut qu'elle reposait à l'ombre du dais comme au travers d'un lit. Debout en plein soleil, la tête découverte, le jeune homme se sentit tenté de la rejoindre ne fut-ce que pour s'installer à l'ombre.

« Que faites-vous, Alanya ? demanda-t-il cependant.

— Je croyais que vous aviez envie d'être avec moi. Vous ne m'auriez pas suivie, autrement.

— La veillée était presque terminée. J'allais partir, mais vous avez éveillé ma curiosité. Et les falaises...

— Ce n'est qu'une vue sur la mer. Qui s'en soucie ?

— Votre famille, sans doute. Pourquoi sinon vivrait-elle ici ? Pourquoi aurait-elle fait construire cette villa ?

— Vous savez ce que c'est », répondit-elle, écartant le sujet. « Demandez-le-leur si ça vous intéresse. Je suis juste en visite, comme vous. Vous n'êtes pas parti en mon unique compagnie pour regarder le paysage.

— Je croyais que si. Vous m'avez proposé de vous suivre. Je vous ai suivie.

— Nous sommes seuls. Venez vous asseoir. »

Le soleil lui martelant douloureusement le crâne – c'était bien la seule raison –, Graian grimpa les quatre marches de bois du perron puis s'installa à l'extrémité de la balancelle. Le siège partit en arrière avant de se mettre à osciller par à-coups. Une vaste étendue de coussins séparait ses deux occupants.

Alanya défit son chignon, secouant ses cheveux pour les libérer d'une manière qui rappelait Borbellia. Cette dernière les attachait elle aussi dans les grandes occasions, puis les secouait avec ostentation pour leur rendre leur liberté quand elle avait envie de s'amuser.

« Rapprochez-vous, lança la jeune femme.

— Pourquoi ?

— Il faut vraiment que je vous le dise ? »

Elle laissa ses jambes retomber de côté et se coula d'un air décidé sur le capitonnage, un sourire engageant aux lèvres.

La réaction de Graian fut immédiate : il se leva pour s'éloigner d'elle. Posté devant la balustrade du balcon, embarrassé, il contempla la mer, regrettant une fois de plus de ne pas être parti aussitôt après le service funèbre, au crématorium.

Ç'aurait dû être un signe : il se passait quelque chose d'inhabituel, même selon leurs critères à eux. La famille Mercier, le patois qu'elle employait, les coutumes qu'elle pratiquait accentuaient l'impression d'aliénation de Graian. Dans son dos, il sentait Alanya, la balancelle qui oscillait toujours à cause de leurs mouvements brusques. Un coup d'œil en arrière lui apprit que la jeune femme s'était allongée de tout son long, la tête sur la main, un sourire timide aux lèvres, sans manifester ni agacement ni contrariété devant ses réactions à lui.

Un comportement qui rappela une fois de plus au visiteur son ignorance des coutumes insulaires. Là d'où il venait, les femmes ne se conduisaient pas avec les hommes comme Alanya. Non qu'elles fussent sexuellement soumises, mais aucune de celles qu'il avait connues par le passé ne se fut jetée de cette manière à la tête d'un quasi-inconnu. Alanya, elle, ne semblait s'intéresser à lui que pour se jeter à sa tête.

L'Archipel lui paraissait encore trop étrange pour que ce qu'il y voyait ou y rencontrait lui inspirât des généralisations plus ou moins sûres. Autant qu'il le sût, Alanya Mercier agissait comme n'importe quelle insulaire de son sexe avec un homme dont elle avait fait la connaissance une ou deux heures plus tôt. D'un autre côté, peut-être était-elle anormalement impulsive et exigeante, réputée parmi ses amis et sa famille pour ce genre de comportement voyant qui les plongeait dans l'embarras.

« Je crois que je vais retourner à la maison », lança-t-il, décidé par cette dernière pensée.

« Vous ne trouverez jamais le chemin tout seul. »

Une nuance de mépris.

« Je ne vois pas pourquoi. Je suivrai celui que nous avons pris à l'aller.

— Venez me faire l'amour, Graian Sheeld. »

Un instant, il fut tenté : elle rayonnait toujours du même magnétisme animal. Toutefois, il eut le brusque pressentiment de ce que signifierait le fait de profiter d'elle. Il s'imagina la rejoignant, l'embrassant, la touchant, la dévêtant, la sentant faire de même à son égard... pour ensuite, peu de temps après, vingt minutes ou une demi-heure, connaître l'impression familière de regret, de honte, de perte. Coucher avec une inconnue. C'était arrivé si souvent : la pensée de ce qui suivait le rapetissait d'avance, à moins qu'il ne désirât réellement la compagnie de la femme en question.

« Je ne veux pas ce que vous voulez, dit-il simplement.

— Comment savez-vous ce que je veux ?

— Il paraît que vous n'avez pas besoin de me le dire.

— Vous m'humiliez », lança Alanya en faisant la moue.

Il ne put s'empêcher de penser aux préadolescents ; ce genre de choses ne lui inspirait aucune envie.



« Telle n'était pas mon intention, déclara-t-il. Je suis désolé que vous le preniez de cette façon, mais vous m'avez surpris. Nous ne nous connaissons pas. Je suis en terre étrangère...

— Mais vous savez sans doute ce qui se passe aux cérémonies funèbres de ce genre.

— Ce qui se passe ? Non, je l'ignore totalement.

— Alors pourquoi être venu ? C'est une affaire de famille. Les gens de l'extérieur...

— Oui ? les gens de l'extérieur ?

— Eh bien, en principe, ils y restent extérieurs.

— Je suis ici au nom d'un membre de ma famille à moi. Je représente...

— Oui, oui, votre oncle. Vous me l'avez déjà dit. »

Il commençait à la trouver antipathique – peut-être eût-il dû en être ainsi depuis le début. La moindre de ses paroles ou presque recelait un sous-entendu, une énigme. Or Graian détestait les énigmes. Alanya s'exprimait rarement de manière directe. Il descendit les marches de bois puis traversa le petit terrain nivelé en direction du bord de la falaise. Son seul coup d'œil en arrière lui montra la jeune femme vautrée sur les coussins, l'air un peu ridicule, vamp amateur privée de sa récompense.

Il refit le chemin en sens inverse, décidé à regagner la propriété le plus vite possible afin de s'en aller. Rester n'avait aucun sens.

La piste rejointe, il remonta la pente, puis les marches taillées dans le roc, avant de longer la saillie menant au sommet de la falaise. La distance vertigineuse jusqu'à la mer l'étourdissait un peu, mais il ne ralentissait pas. Sans un regard pour le paysage, il s'enfonça dans la forêt d'un pas décidé.

Presque aussitôt, il se demanda où aller.

Trois sentiers distincts se dessinaient devant lui. En arrivant avec Alanya quelques minutes plus tôt, il ne les avait pas remarqués, puisqu'ils composaient à ce moment-là une convergence. Il lui semblait se rappeler le chemin de l'aller comme le trajet le plus direct à travers la jungle ; ce devait donc être celui du milieu, qui s'éloignait de la falaise à peu près à angle droit. Graian l'emprunta mais s'arrêta à peine plus loin :

deux gros arbres étaient tombés en travers, alors qu'il n'avait pas eu à les escalader un peu plus tôt. Il fit demi-tour.

Le sentier de gauche ne menait nulle part. Malgré un début prometteur, il ne tardait pas à s'incurver pour rejoindre un autre point de vue au bord de la falaise. Le jeune homme, certain de ne pas être passé par là, rebroussa chemin. La troisième branche, la dernière, partait sur la droite ; il la prit également pour la bonne, mais au bout de cinq minutes, le doute l'envahit. La piste décrivait de grands virages avant d'atteindre un ravin profond, envahi par la végétation, d'où seule une volée de marches taillées dans la terre permettait de sortir.

Graian regagna le carrefour où il demeura planté, rongé par une indécision atroce.

Lorsqu'il passa devant la maisonnette, Alanya tournait une clé dans la serrure avec un faible raclement. Elle disparut dans la villa sans lui accorder un regard.

Une allée étroite courait entre le mur de la construction et la paroi rocheuse. Graian l'emprunta puis, comme elle débouchait en terrain dégagé, grimpa la pente au-delà en jouant des pieds et des mains. Ensuite, un chemin bien dessiné serpentait à travers les arbres, s'éloignant de la mer. Le marcheur l'emprunta d'un bon pas, empli d'optimisme : ce n'était pas le sentier de l'aller, mais sa largeur prouvait bien qu'il avait été tracé pour mener quelque part. S'il n'aboutissait ni à la demeure ni au parc, une route publique conviendrait aussi bien. Sans doute Graian parviendrait-il à se faire emmener à Trellin Ville.

Toutefois, après cinq minutes de progression facile, le chemin se rétrécit pour se transformer bientôt en une piste cernée de buissons, dont les feuilles et les épines frottaient sans douceur les jambes du jeune homme. Le terrain s'assouplit ; le poids de Graian suscitait à présent autour de ses semelles des contours d'eau boueuse. Il continua cependant sa route, dans l'espoir de voir le sentier s'élargir une nouvelle fois.

À un moment, un arbre tombé dont les racines encombraient sa route le contraignit à un détour maladroit. L'œil rivé au sol afin de ne pas trébucher, il remarqua que la terre alentour

s'était émiettée en petites mottes boueuses dispersées, comme travaillée par des outils de taille réduite.

Il recula aussitôt jusqu'en terrain plus ferme. La pensée de ce qui avait peut-être foui autour des racines dénudées suffit à le faire changer radicalement d'avis. L'arbre bloquait bel et bien le chemin. Ses branches s'étiraient au loin, ensevelies dans le feuillage épais de la forêt, tandis que sous son tronc s'étendait une fondrière marécageuse. Continuer impliquait de passer à travers les racines, c'est-à-dire de marcher dans la terre travaillée.

Graian hésita un instant de plus puis, bien à contrecœur, fit demi-tour. Peu désireux de revoir Alanya, il avança d'abord d'un pas lent, mais il comprit très vite que, sans guide, il risquait de perdre des heures à chercher son chemin dans la jungle.

Aussi accéléra-t-il sur la longue côte menant aux falaises, suant dans l'après-midi tropical.

Lorsqu'il émergea de la forêt puis parcourut l'allée étroite séparant la maisonnette de la paroi rocheuse, Alanya s'avancait sur le terrain nivelé devant la villa. Au bruit des pas de Graian, elle se tourna vers lui.

« Je vous avais bien dit que vous ne trouveriez pas le chemin. En venant, vous pensiez à moi et à ce que vous vouliez de moi. Vous auriez dû vous rappeler le sentier que nous avons pris.

— Je suis poli. Je vous suivais où vous me conduisiez.

— C'est vrai. Et vous aviez peur de nos insectes, vous rêviez de sexe, d'argent, de tout ce que vous avez sans doute l'intention de nous prendre aujourd'hui.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Je n'ai pas raison ? Vous m'avez suivie pour obtenir du sexe puis me faire chanter et vous approprier l'argent de ma famille. »

Il eut un geste d'irritation et de désespoir.

« On ne saurait être plus éloigné de la vérité. Ce genre de choses ne m'intéresse pas. Si vous voulez bien me montrer comment retrouver la maison ou gagner une route, cette histoire sera terminée.

— Ça vous est égal de m'avoir humiliée.

— Je suis désolé. Je ne pensais pas à mal.

- Par le passé non plus ?
- Le passé ? Le mien ? Qu'en savez-vous ?
- Chacun de nous laisse des traces derrière lui. La profession des Mercier consiste à les suivre. Vous n'êtes pas venu dans nos îles les mains propres, Graian Sheeld. Nous vous connaissons, nous vous connaissions avant votre arrivée. Je pensais que vous tenteriez avec moi ce que vous avez réussi avec d'autres.
- Vous avez arrangé tout ça ? Vous vouliez me faire réagir ?
- C'est vous qui le dites.
- Je suis là pour affaires de famille.
- Notre famille aussi a ses affaires. Enfin, je pense que ce sera pour vous un heureux jour. Vous vous êtes bien débrouillé.
- J'ai passé un test de comportement quelconque ?
- Vous savez ce que nous faisons aux gens comme vous, sur l'île d'où je viens ?
- Non. »
- Qui plus était, il s'en fichait.
- « Nous cherchons à nous venger.
- C'est ridicule.
- Beaucoup d'entre nous sont d'accord avec vous, moi comprise, parce que nous ne sommes pas des primitifs. Se venger est ridicule, ça ne semble pas civilisé. Ce que nos ancêtres faisaient à leurs ennemis nous embarrasse, nous qui vivons dans le monde moderne. Mais la coutume des îles veut aussi que nous disions ce que nous pensons. »
- Graian regarda autour de lui. La lisière élevée de la forêt, l'étroitesse étourdissante des chemins en bordure des falaises, la vue vertigineuse de la mer et des îles. Un endroit où mourir, peut-être.
- Incapable de trouver des mots qui ne parussent pas maladroits, il se servit donc de ceux-là.
- « Nous nous sommes trompés tous les deux. Vous vouliez quelque chose, je n'étais pas sûr. Ne pouvons-nous partager les responsabilités en adultes ?
- Vous n'êtes pas d'ici !
- Non, bien sûr. Qu'est-ce que ça peut faire ? »

Il pataugeait, caricature du continental expatrié se réfugiant dans des manières et une raison inappropriées pour contourner si possible une obscure coutume insulaire. Ses amis l'avaient averti avant son départ de la manière dont il risquait de soulever par hasard l'hostilité : les îles avaient une longue histoire d'exploitation par les Nordiques, souvenirs et rancœurs d'autrefois que la guerre ravivait.

J'y échapperai, s'était-il dit. Je suis jeune, tolérant, maîtrisé, je ne cherche pas à m'imposer. Je mènerai une vie calme sans contrarier les indigènes, sans les laisser me contrarier non plus. Je dépasserai les souvenirs en toute discrétion pour être qui et ce que je suis. Il ne me sera pas nécessaire de me défendre ou de m'expliquer.

Telle était sa rationalisation de lui-même pour lui-même, théorie que les faits n'avaient pas encore mise à l'épreuve. D'une certaine manière, pendant son séjour sur Foort, elle s'était avérée fiable : là-bas, entouré d'insulaires dont il n'éveillait pas la curiosité, il se sentait peu à peu imprégné par leur mode de vie. Puis était arrivée sa visite sur Trellin, premier test de sa théorie. En acceptant d'assister aux obsèques, il n'avait pas pensé une seconde affronter le genre de situation créé par Alanya.

Il perdait pied parmi des manières, des traditions, des habitudes dont il n'avait pas l'expérience.

Mais quelle importance pouvait bien avoir ce genre de choses ? Il s'agissait de funérailles. Un homme meurt brusquement ; sa famille le pleure ; ses amis et connaissances d'un cercle plus large viennent lui rendre un dernier hommage. L'un d'eux demande à un proche de le faire en son nom. On organise une cérémonie, une veillée mortuaire. Les gens civilisés se conduisent sans doute partout de cette manière ?

Alanya et Graian se tenaient toujours immobiles, piégés dans l'impasse où ils avaient abouti. Lui n'avait qu'une envie : trouver une manière d'en sortir. Elle avait envie... de quoi ? Il n'en avait pas la moindre idée. D'obtenir des excuses, de le voir s'humilier, faire un geste symbolique insulaire pour apaiser le tort que, selon elle, il lui avait causé ?

« Je vais vous montrer le chemin du retour, dit-elle enfin. Ce n'est pas difficile.

— Je n'ai pas réussi à retrouver le sentier. On dirait que j'ai besoin de vous.

— C'est pour ça que j'ai attendu. »

Il leva les yeux vers le ciel : le soleil était toujours très haut, l'air brûlant comme figé entre les arbres. Ses vêtements inadaptés au climat faisaient partie des détails révélant son ignorance.

« Y aurait-il de l'eau fraîche à la villa ? demanda-t-il. J'ai soif.

— Il y en a un peu. Je suis déshydratée, moi aussi, mais je voulais vous montrer en rentrant. Nous avons un fruit, par ici. C'est la saison en ce moment. À cette époque de l'année, il est plus désaltérant que n'importe quoi d'autre.

— Je préférerais de l'eau. Je peux en avoir un peu, avant ?

— Bien sûr. »

Elle le ramena à la maisonnette, dont elle déverrouilla la porte. Il attendit ensuite sur le porche qu'elle réapparût un instant plus tard, une bouteille entamée d'eau minérale à la main. Le liquide glacé sortait du réfrigérateur, mais il n'y en avait que quelques centimètres au fond du flacon. Graian le déboucha et le vida en un instant.

« Vous buvez toujours comme ça ?

— Comme quoi ?

— Vous n'en avez fait qu'une gorgée.

— J'avais soif ! Vous ne m'en avez donné qu'une gorgée.

— Sous les climats chauds, il vaut mieux boire doucement, en prenant son temps. » Alanya referma la porte à clé. « Rentrons, maintenant. Si vous voulez encore de l'eau pour n'en faire qu'une gorgée, il y en a à la maison. »

Bouillant d'exaspération, Graian la suivit sur le sentier menant au sommet de la falaise.

Le mystère du chemin perdu ne tarda pas à s'éclaircir : la première branche était bien la bonne, mais il fallait piétiner des broussailles envahissantes au moment où un autre sentier la rejoignait. Derrière ces buissons exubérants, elle se poursuivait plus ou moins en ligne droite vers la demeure. Lorsqu'il regarda

en arrière, Graian se rappela en effet avoir pris cette direction, mais comme le lui avait fait remarquer Alanya, il pensait alors à elle et ne quittait pas son corps des yeux.

À présent qu'ils avançaient de front, il regrettait un peu de s'être montré désagréable car il se découvrait aussi responsable qu'elle du problème. Il eût dû se contenter d'une apparition de principe aux funérailles puis repartir aussitôt après la cérémonie, sans même regagner la demeure pour la veillée funèbre. Quant à savoir pourquoi il avait suivi la jeune femme, c'était maintenant un mystère, si claires que lui eussent paru ses raisons sur le moment.

Le chemin grimpait ; la chaleur et la soif devenaient de plus en plus pénibles. Graian n'avait qu'une envie : retrouver la maison, boire un verre puis s'en aller dès que possible. Peu lui importait de vexer ainsi ses hôtes. Par la suite, jamais il ne reverrait ces gens-là.

À un moment, un buisson d'épineux accrocha la robe d'Alanya. Elle se retourna, se pencha, détacha le fin tissu des minuscules piquants. Graian demeura immobile derrière elle à attendre patiemment. Après s'être dégagée, la jeune femme resta figée au lieu de se redresser, toute proche, les épaules voûtées. Puis elle tourna la tête pour sourire à son compagnon. Dans son visage incliné, sa bouche parut se tordre en un rictus déplaisant. Sa posture avait quelque chose de tellement bizarre, tellement pervers qu'un frisson de peur parcourut Graian.

L'expression d'Alanya ne changeait pas.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Comment cela ?

— Pourquoi me regardez-vous de cette manière ?

— Vous savez ce qu'il y a par terre, près de vous ? »

Il baissa aussitôt les yeux mais ne remarqua rien de particulier.

« Qu'est-ce que vous racontez ?

— Il me semble bien avoir vu un thryme. »

Graian bondit en arrière par réflexe. Puis, comprenant exactement ce qu'elle venait de dire, il recula encore.

« Où ça ? »

Il se mit à sautiller et à faire de petits pas maladroits sur le chemin en se frappant les mollets et les chevilles, tremblant d'horreur. Le répugnant corps mou pressé contre lui, les épaisses pattes noires s'activant sur sa peau, les mandibules s'y plantant, les larves dégoûtantes se mêlant au flux de son sang... C'était si facile à imaginer.

Alanya n'avait pas bougé sinon pour quitter sa posture perversement penchée. Debout bien droite, elle examinait Graian avec un intérêt non dissimulé.

« Est-ce que par hasard vous me mentiriez ? » demanda-t-il, frissonnant.

« Qu'en pensez-vous ? »

— Ne vous amusez pas à ça ! Il y a vraiment un thryme près de moi ?

— Vous êtes terrorisé, hein ?

— Oui.

— Vous m'avez repoussée. Humiliée. Maintenant, je vais retrouver ma famille. Tout le monde va savoir ce qui s'est passé et ce qui ne s'est pas passé.

— C'est ça, alors ? Vous m'avez menti ?

— Vous avez fait mine de me désirer. Vous m'avez laissée montrer combien moi, je vous désirais. Et puis vous m'avez dit non. Et vous ne pensez qu'à une chose : ce sale insecte. »

Debout au milieu du sentier, sur une terre tassée que n'abritait pas le moindre feuillage, Graian regardait de tous côtés, scrutant les hautes herbes et les fougères, s'efforçant de percer l'épaisseur des buissons.

« D'après vous, les insulaires ne se vengent plus », déclara-t-il.

Il frissonna. La sueur ruisselait sur son visage, trempait sa chemise, humidifiait ses paumes. Sa gorge lui paraissait plus sèche que jamais.

« C'est vrai. Mais on dirait que vous ne connaissez rien aux femmes. » Alanya se pencha près de l'endroit où ils s'étaient tenus un instant plus tôt. « Je vais vous montrer ce que j'ai vu. »

Elle ramassa une boule foncée, couverte de feuilles. D'instinct, Graian s'écarta encore plus, mais elle se contenta de déplier calmement les feuilles extérieures puis de les jeter par



terre. Une sphère d'un vert terne apparut, de la taille d'un gros pamplemousse.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un simple fruit. Je vous en ai parlé tout à l'heure. Très rafraîchissant. »

La jeune femme perça la peau de la boule, en éplucha un quartier qu'elle porta à sa bouche puis se mit à mâcher et à suçoter avec bruit.

« Il est parfait, reprit-elle après avoir dégluti. Vous voulez essayer ?

— Non.

— Je croyais que vous aviez soif.

— Pas de ça. Qu'est-ce que c'est ?

— Un fruit, répéta-t-elle. On en trouve sur la plupart des îles, mais il supporte mal le transport. On le consomme sur place. » Elle détacha un autre quartier.

« D'ici une heure ou deux, il se mettra à fermenter, parce que j'en ai percé la peau, alors je le mange maintenant.

— De quelle sorte de fruit s'agit-il ? Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne vais pas vous le dire : vous n'y goûteriez plus, même s'il ne restait rien d'autre à manger au monde.

— Ça n'a pas d'importance, puisque je n'ai de toute manière aucune intention d'y goûter.

— C'est un puthryme, lança-t-elle, le sourire aux lèvres.

— On dirait...

— Un puthryme, parce que c'est le fruit d'un arbre où les thrymes s'installent parfois. Certaines personnes n'en mangent jamais pour la même raison que vous. Elles ont plus peur des insectes qu'envie de connaître le goût du fruit. » Alanya tendit un des longs quartiers verts. « Vous ne voulez pas essayer ?

— Je ne préfère pas.

— À cause de son nom ? De ce que je vous ai dit ?

— Je n'en ai pas envie. »

Graian ne se sentait pas prêt à en admettre davantage : l'aspect du fruit lui déplaisait.

« Dans les îles, quand on n'est plus amis, on mange un puthryme ensemble pour montrer qu'on se pardonne mutuellement.

— Encore une charmante coutume.

— Vous m'avez offensée, et vous allez partir. Nous ne nous reverrons sans doute jamais. Nous ne sommes plus amis. Ce serait une manière de nous séparer sans rancune.

— Nous n'avons jamais été amis, Alanya. Nous nous sommes juste rencontrés.

— Mais je vous garde rancune.

— Laissons les choses en l'état.

— Comme vous voulez. »

Ils ne tardèrent pas à atteindre l'orée de la forêt puis à s'avancer sur la pelouse. Beaucoup d'invités étaient partis ou avaient du moins quitté le jardin de la réception. Le moindre relief du repas avait disparu, mais les serviteurs dressaient à nouveau les longues tables, quoiqu'il n'y eût en vue ni nourriture ni boisson.

Quelques femmes discutaient près de la véranda. À peine eurent-elles remarqué le retour des deux promeneurs que l'une d'elles partit en direction de la maison, tandis qu'une autre s'approchait des arrivants.

« Fertin te cherche, Alanya, dit-elle sans prêter attention à Graian.

— Je ne peux lui parler pour l'instant.

— Il veut que M. Sheeld et toi alliez le voir dès votre retour.

— Je suis occupée, Maëve. Il attendra. »

Alanya tourna le dos à son interlocutrice puis traversa lentement la pelouse en direction des tables. Elle mangea un autre quartier de fruit. Le jus déborda de sa bouche, lui coulant sur le menton, mais elle l'essuya adroitement avec la serviette attrapée près d'un couvert.

« De qui parlait-elle ? demanda Graian.

— De Fertin, le fils aîné de Corrin Mercier. Vous lui avez été présenté à votre arrivée.

— Oui, je me rappelle, maintenant. C'est un de vos parents.

— Bien sûr. Nous sommes tous parents, ici.

— Pourquoi veut-il nous voir ?

— Il se croit tellement important. » Elle eut un geste irrité en direction de l'endroit où s'étaient tenues les autres femmes.

Toutes avaient disparu, excepté Maëve et une inconnue, qui regardaient Graian et Alanya.

« Vous vous ressemblez, lui et vous. Ailleurs, j'ai une carrière, une vie. Je voyage pour affaires en tant que représentante d'une grosse entreprise. Je suis bien payée, on dépense d'énormes sommes d'argent suivant les décisions que je prends. Mais quand je me retrouve dans la famille, en ce moment par exemple, on dirait que je ne suis rien d'autre qu'une femme sexuellement soumise. Voilà comment nous traitent les hommes. Fertin veut mon âme, vous voulez mon corps. Mais ensuite, Fertin rejette mon âme, et vous rejetez mon corps. Tenez... vous en avez bien besoin. »

Elle tendit le puthryme à Graian d'un geste brusque.

« Je n'en veux pas.

— Prenez-le. Il n'y a pas d'eau. »

Il obéit à contrecœur, persuadé qu'elle était un peu dérangée. Rien de ce qui se passait n'avait le moindre sens, sinon que plus il prolongeait sa visite, plus il se sentait vulnérable. Mais vulnérable à quoi ? Il n'avait rien fait de mal, pas même en pensée ou presque.

« Il est temps que je m'en aille.

— Adieu, dit-elle sans le regarder. Partageons le puthryme avant votre départ. C'est un symbole important pour moi.

— Pas pour moi. »

Ce fut malgré tout le fruit à la main qu'il gagna d'un pas vif la grille du jardin.

« Que pouvons-nous faire pour vous ? lui demanda un serviteur.

— Rien, il faut que je parte, maintenant. Merci quand même.

— Mme Mercier se repose. Elle a demandé à ne pas être dérangée avant le repas du soir.

— Oui, je comprends. » La manière dont se tenait l'employé, qui lui barrait ostensiblement le chemin, mettait Graian mal à l'aise. « Auriez-vous l'amabilité de lui transmettre une fois encore toutes mes condoléances et de lui expliquer que je ne peux rester dîner car je dois prendre le bateau du soir ?

— Oui, monsieur. »

Le domestique ne bougeait pas.

« Vous voulez autre chose ?

— Bien sûr que non, monsieur. Mais préférez-vous rester ici, dans le jardin, ou vous joindre aux autres invités à la maison ?

— Non, je m'en vais.

— Ce n'est pas possible, monsieur. Je vous ai expliqué, pour Mme Mercier.

— Et je vous ai expliqué, pour le bateau. »

Graian voulait mettre fin au dialogue.

« Nous savons tous quand partent les bateaux, monsieur.

— Je n'en doute pas. »

Il écarta l'homme pour franchir la grille. Deux autres serviteurs, sortant de derrière le mur, l'encadrèrent à l'instant où il s'engageait dans la brèche. Cette fois, ils renoncèrent à toute courtoisie pour le ramener en arrière sans douceur.

Alanya étant la seule personne à qui il avait parlé et dont il pouvait espérer un minimum de compréhension, il se mit à sa recherche. Il l'avait quittée près d'une des longues tables, mais lorsqu'il y retourna, personne ne s'y trouvait plus.

Surpris, il regarda autour de lui. Le jardin avait beau regorger de buissons, d'arbres et de parterres, il offrait peu voire pas de cachettes pour un être humain. Toutefois, la jeune femme mais aussi Maëve et ses compagnes s'étaient évaporées. Le mystère était entier, car hormis le sentier de la jungle, il ne semblait y avoir qu'une manière de quitter les lieux : la grille où Graian avait parlé au serviteur. Or il ne se rappelait pas que quiconque l'eût empruntée pendant la discussion, alors qu'il eût sans doute remarqué Alanya si elle était partie par là.

Saisi d'appréhension, il retourna voir le domestique, qui se raidit visiblement à son approche.

« Où est passée Alanya Mercier ? demanda Graian.

— Comme je vous l'ai dit, monsieur, Mme Mercier ne veut pas être dérangée avant ce soir.

— Mais vous parliez de Gilda Mercier, non ?

— Non, monsieur. Je parlais de Mme Alanya Mercier. »

Graian entendait bien les mots mais ne parvenait pas à en saisir la signification.

« Mais Alanya Mercier était là à l'instant. Pas à la maison !

— Je suis juste censé transmettre les messages, monsieur. C'est ce que j'ai fait.

— Où sont les autres ?

— En ce moment, à la maison. J'ai cependant reçu pour instructions de veiller à ce que vous restiez ici. Puis-je faire autre chose pour vous, monsieur ?

— Non ! »

Graian parcourut le jardin ornemental. Hormis les serviteurs, qui ne semblaient lui prêter aucune attention, tout le monde était parti. Il fit les cent pas, avec l'impression d'être épié depuis le moindre recoin. Le soleil le martelait sans répit.

Un avion à réaction passa au-dessus de lui, virant à droite en un grand cercle, traçant sur le ciel bleu une courbe de vapeur blanche.

Une heure plus tard, Graian se sentait physiquement mal. Il était resté assis le plus longtemps possible à l'ombre, sous la véranda, mais l'air y était brûlant, suffocant, et il mourait de soif. Les domestiques avaient disparu, à part deux hommes postés à la grille. Les tables dressées pour le repas suivant ne portaient encore ni boisson ni nourriture. La tente des toilettes avait été démontée. Il n'y avait même pas de robinet où fixer un tuyau ou un tourniquet d'arrosage. La manière dont Alanya et compagnie avaient quitté les lieux sans que Graian les vît demeurait un mystère. De toute évidence, il existait un autre moyen de gagner la maison, mais il eut beau faire lentement le tour du jardin, il n'en trouva pas le moindre signe.

Le fruit censément rafraîchissant cueilli par la jeune femme était toujours là, mais la peur irrationnelle qui tenaillait Graian l'avait fait reculer jusqu'au dernier moment.

Toutefois, ce moment était venu, car la chaleur et l'humidité risquaient de le déshydrater sérieusement. La soif devenant insupportable, il s'adressa aux gardiens de la grille pour leur demander de l'eau, mais ils ne lui prêtèrent aucune attention.

Leur attitude, autant que la nette impression d'être enfermé depuis une heure ou plus, le persuadèrent qu'il était maintenant prisonnier.

Regagnant la table sur laquelle il avait posé le puthryme, il s'empara du fruit. Comme Alanya un peu plus tôt, il décolla les feuilles qui l'enveloppaient, en détacha un quartier puis y mordit avant de changer d'avis.

Il ignorait à quoi s'attendre, mais le goût et la texture également inattendus de la bouchée lui donnèrent envie de la recracher. Contrairement à ce qu'avait affirmé la jeune femme, le morceau de puthryme, aussi croquant et sec qu'une chips, n'avait rien de rafraîchissant. Pourtant, lorsque Graian l'écrasa entre ses dents, la chair trop dure céda à la manière dont cède une pomme verte, révélant une fermeté et une moiteur agréables, d'une saveur extraordinaire : elle se répandit dans toute la bouche de Graian comme un alcool fort, teintée d'une douceur musquée plus surprenante que déplaisante. Il mastiqua prudemment avant de décider que ce n'était en fait pas mauvais. Au contraire : pendant que le quartier se désagrégeait en petits morceaux, son goût devenait bel et bien agréable, porteur d'une merveilleuse impression de fraîcheur.

Après l'avoir terminé, Graian en préleva un autre, regrettant à présent qu'Alanya n'en eût pas laissé davantage.

Il fit les cent pas dans le jardin en dégustant le puthryme avec délectation, par petites bouchées afin de l'économiser. Les insulaires avaient raison : pour une raison difficile à définir, le fruit était plus rafraîchissant que de l'eau de source.

Sous les quartiers attendait un cœur jaune sphérique. Lorsqu'il ne resta rien d'autre, Graian joua avec la petite boule, se demandant si elle était également comestible. Sa couleur et sa texture superficielles, son velouté évoquaient un abricot mûr. À l'endroit où les quartiers y avaient été attachés, les restes de la queue déparaient une surface par ailleurs sans défaut. Graian la flaira, la frotta du pouce. L'odeur, vaguement sucrée, était celle du fruit dans son entier.

S'approchant d'une des longues tables, le jeune homme s'empara d'un couteau. Il coupa le cœur en deux moitiés, qu'il posa sur une assiette de porcelaine pour les examiner avec soin.

L'intérieur en était jaune, humide et fibreux, parsemé de dizaines de minuscules pépins noirs. Graian le tâta ; ferme et frais. Un reniflement prudent lui confirma que la pulpe

répandait bien le même parfum que les quartiers, c'est-à-dire qu'elle était sans doute comestible.

Il se glissa un des hémisphères sur la langue, qu'il pressa doucement.

Le morceau de cœur s'avéra aussi sucré, aussi délicieux que la chair d'une orange bien mûre. Comme avec le reste du fruit, la saveur se répandait dans toute la bouche, irrésistible. Toutefois, à peine Graian eut-il mordu les fibres tendres que la pulpe caoutchouteuse lui colla aux dents et au palais. Il regretta d'en avoir pris autant à la fois.

Les pépins se devinaient dans la masse moelleuse, petits et durs. Le jeune homme parcourut le jardin des yeux, à la recherche d'un endroit où cracher sa bouchée : il n'aimait plus cela du tout. Pendant qu'il s'efforçait de rassembler la masse en une petite boule à expectorer au creux de sa main, il écrasa involontairement un pépin entre ses dents. Le sentit se briser. Aussitôt, un goût étrange, amer et putride, chassa le précédent. Graian, écoeuré, déglutit très vite pour se débarrasser du morceau de fruit. Une partie de la pulpe descendit dans son estomac, le reste demeurant collé autour de ses dents. Il s'y attaqua avec la langue, conscient des innombrables petits pépins durs, attentif à ne pas en mordre un deuxième.

Sa bouche se vida peu à peu, puis il se nettoya les gencives de la langue et des doigts. Quant aux pépins coincés entre ses dents, il les retira avec un ongle ou les avala, réussissant à ne pas en écraser d'autres. Enfin, il cracha dans l'herbe à plusieurs reprises.

Immobile, agitant la langue, déglutissant fréquemment, il s'efforça de chasser les dernières traces de la saveur du puthryme. L'amertume persistait, âcre et répugnante, occultant complètement le goût agréable des quartiers.

Lorsqu'enfin Graian releva les yeux et se retourna, les invités étaient de retour dans le jardin.

Deux serviteurs arrivaient de la grille, suivis par Fertin Mercier lui-même suivi d'Alanya.

Graian recula, saisi d'une impression de danger, jusqu'à sentir dans son dos le bord de la longue table, à présent derrière lui. Lorsqu'il voulut s'y appuyer pour reprendre l'équilibre, sa

main se posa sur la moitié du cœur de puthryme qu'il n'avait pas mangée.

« C'est lui ? demanda Fertin à Alanya.

— Tu sais bien que oui. »

Elle lança à Graian un regard dont il ne devina ni le sens ni l'intention.

« En vous installant dans l'Archipel du Rêve, dit sans préambule Fertin à Graian, vous avez choisi de devenir un insulaire. Vous avez accepté nos coutumes telles que vous les avez découvertes et les avez faites vôtres. Chaque île a ses lois, que toutes respectent, et la loi des îles demande justice pour ce que vous avez fait ici aujourd'hui.

— Je n'ai rien fait, rien de mal notamment, répondit Graian.

— C'est possible, mais je veux des explications. Je vous ai vu de mes yeux, ainsi que plusieurs membres de ma famille, quitter ce jardin en compagnie de ma femme. À la suite de quoi vous êtes demeuré seul avec elle plus d'une heure. Qu'avez-vous fait tous les deux ?

— Il ne s'est rien passé entre nous.

— Rien ? »

Fertin jeta un coup d'œil à Alanya, qui attendait près de lui, mais elle n'eut pas la moindre réaction.

« Redites-moi ça, monsieur Sheeld.

— Il ne s'est rien passé du tout. Nous nous sommes juste promenés au sommet de la falaise pour admirer le paysage, puis nous sommes revenus. »

Le fils du défunt hocha la tête.

« Voilà qui semble confirmer ce que m'a raconté ma femme.

— Dans ce cas...

— Seulement voyez-vous, Graian Sheeld, je sais à quoi elle pensait quand vous êtes partis ensemble, parce qu'elle s'est souvent comportée de cette manière avec d'autres hommes. Elle l'a autant dire reconnu.

— Je n'ai pas à répondre de la conduite de votre femme. D'après ce que j'en ai vu, elle a besoin de...

— Ma femme est sexuellement responsable, monsieur Sheeld. Sa conduite, comme vous dites, est mon affaire, pas la vôtre. En tant qu'adulte, elle a des droits, mais pas plus que moi.



— Je vous assure qu'il ne s'est absolument rien passé entre nous », répéta Graian, douloureusement conscient d'avoir pour témoins Alanya elle-même mais aussi le reste de la famille.

« Vous ne l'avez pas prise, séduite, débauchée, ravie ? Elle ne vous semble pas attirante ?

— Elle est certes extrêmement attirante », reconnut-il, évoquant les quelques minutes où elle l'avait en effet attiré, se demandant s'il aggravait ou améliorait son cas par l'admission de cette vérité.

« Pourtant, vous affirmez avoir résisté à la tentation.

— Oui.

— C'est ce qu'elle affirme aussi. Vous êtes d'accord.

— Je ne peux dire qu'une chose, monsieur Mercier, déclara Graian avec une soudaine sincérité. Je vous présente toutes mes excuses si j'ai sans le savoir mis à mal soit votre hospitalité, soit vos coutumes. Je suis un étranger, je n'avais aucune mauvaise intention et je regrette de vous avoir contrarié ou dérangé.

— Oui, vous êtes un étranger, n'est-ce pas ?

— Je n'y peux rien.

— Apparemment, vous ne pouvez rien non plus au fait que soit vous avez connu ma femme, me plongeant dans l'embarras devant toute ma famille, soit vous l'avez repoussée, c'est-à-dire humiliée. Qu'en est-il ?

— J'ai déjà présenté mes excuses à votre... à Alanya.

— C'est ce qu'elle m'a dit. »

Le reste de la famille, nettement plus attentif à présent, s'était réuni en un demi-cercle grossier autour de la joute polie. Qu'était-ce que cette société où un mari affrontait en public celui qu'il soupçonnait de l'avoir cocufié, le lui disant ouvertement alors qu'il ne connaissait ni l'issue de la querelle ni la vérité ? Graian avait de nouveau très envie d'être ailleurs – en ville, sur le port, à attendre le bateau parmi une foule rassurante de voyageurs cosmopolites, pressés d'arriver à destination.

« Vous ne pouvez pas me retenir, dit-il. Je n'ai rien fait de mal. J'ai même présenté mes excuses pour m'être sans le vouloir montré humiliant. »

Toutefois, sa voix trop forte révélait la peur sous-jacente à son calme affecté. Fertin se montrait aussi maître de lui que s'il

suivait un scénario, et Graian avait conscience de s'exprimer de manière également cérémonieuse, mais son image d'homme contrôlé se brouillait. Il lui fallait se modérer.

« Laissez-moi partir, et je n'aurai plus jamais affaire à aucun d'entre vous.

— Telle est mon intention, dit Fertin, mais comment m'assurer que c'est aussi la vôtre ?

— Je compte prendre le bateau du soir. Dans deux jours, je serai rentré chez moi.

— C'est-à-dire ?

— Sur Foort.

— Il ne vous faudrait qu'un ou deux jours pour revenir ici.

— Il pourrait goûter au puthryme, Fertin, intervint pour la première fois Alanya.

— Encore cette vieille superstition ! » Toutefois, le jeune insulaire paraissait hésitant. « Tu accepterais ? demanda-t-il à sa femme.

— Maintenant, oui. Il sait ce que ça signifie.

— Le pardon, commenta Graian, cynique.

— Si on le mange ensemble, ajouta Fertin en se retournant vivement vers lui. L'avez-vous partagé avec ma femme ? Vous êtes-vous pardonné mutuellement ?

— Allez vous faire foutre. »

La simple déraison des événements avait finalement atteint le point critique.

« L'obscénité ne vous servira à rien », déclara Fertin.

Graian jeta un coup d'œil à la grille, se demandant ce qui se produirait s'il tentait tout simplement de s'enfuir. La plupart des invités semblaient âgés, beaucoup étaient manifestement fragiles, mais les deux frères Mercier possédaient la vigueur de la jeunesse. Il y avait aussi les serviteurs, dont quatre se tenaient devant le portail ou à proximité.

« Que voulez-vous réellement de moi ? questionna Graian.

— Disons que vous pourriez écouter ma femme. Manger le puthryme. Ensuite, vous seriez libre de partir.

— Je n'arrive pas à en croire mes oreilles.

— Nous autres insulaires sommes peut-être trop soumis au passé, dit Fertin d'une voix brusquement songeuse. J'aimerais

parfois être capable de me débarrasser de son influence. Mais ces funérailles constituent un événement familial important, et tout le monde ici n'est pas de mon avis. » Des bruits approbateurs s'élevèrent du demi-cercle. « Comme l'a dit mon épouse, partager un puthryme signifie traditionnellement que les personnes concernées s'accordent l'une à l'autre le pardon. Peut-être pensez-vous ne rien avoir à vous faire pardonner, mais tel n'est pas le cas. Les deux parties doivent être du même avis. Vous avez infligé un affront à ma femme. Pour obtenir son indulgence, donc la mienne, donc celle du reste d'entre nous, vous devriez suivre mon conseil. Le partage du puthryme fait partie de nos coutumes. N'est-ce pas ? »

Le jeune Mercier pivota sans prévenir, parcourant ses auditeurs du regard comme pour les inviter à intervenir dans la conversation. D'autres marmonnements approbateurs lui répondirent. Un homme prononça en patois quelques mots rapides, jetant un coup d'œil à ses voisins, quêtant leur approbation. Les sonorités de « graian-sheeld » parvinrent une nouvelle fois aux oreilles de Graian.

« Eh bien, je vais vous faire plaisir, lança-t-il. Je viens de manger ce fruit répugnant.

— Vous disiez que vous ne vouliez pas y toucher, intervint Alanya.

— J'avais soif. J'ai essayé. »

L'arrière-goût âcre s'attardait dans la bouche de Graian, qui montra l'assiette où attendait l'hémisphère orangé restant. Quelques pépins noirs reposaient sur la porcelaine, à côté du morceau de puthryme. Comment en étaient-ils sortis ?

« J'ai mangé une partie de ce que vous aviez laissé. »

Alanya et son mari regardèrent fixement la moitié de cœur.

« Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Il l'a fait ! »

Les invités s'avancèrent en masse, intéressés. Une peur soudaine empoigna Graian. Fertin leva l'assiette afin qu'elle fut visible à la ronde mais la reposa vivement, s'essuya la main sur la jambe puis fit un pas de côté pour laisser passer son interlocuteur. Leur curiosité satisfaite, les spectateurs refluaient, eux aussi.

En réponse sans doute à un signe quelconque, un serviteur vint se poster près de Fertin.

« Occupez-vous-en vite ! » lança ce dernier, avant de se tourner vers Graian. « Ne partez pas sans avoir vu ça, Graian Sheeld. »

Il s'écarta davantage encore.

Le domestique tenait un petit bol en argent, fermé. Lorsqu'il en retira le couvercle, apparut un liquide transparent dont les clapotis et les remous rapides n'évoquaient ni l'eau ni un composé aqueux. L'employé le versa sur l'assiette où reposait le reste du fruit puis recula.

Fertin prit dans sa poche un briquet, qu'il lui tendit. Le serviteur fit tourner d'un coup de pouce la petite roue de la pierre puis porta la flamme sur le puthryme. Il y eut un éclair et une détonation, tout juste visible et audible au grand jour, avant qu'une flaque de lumière jaune se répandît autour du cœur entamé.

« Dans les îles, c'est toujours par le feu qu'on détruit certaines choses, dit Fertin à Graian. Mais vous le savez sans doute, maintenant. »

Graian regardait brûler l'hémisphère. La pulpe jaune virait au brun en grésillant et en charbonnant. Lorsque la chaleur atteignit les pépins, ils s'enroulèrent, s'agitèrent, se tortillèrent tels les asticots qu'ils étaient, le visiteur le savait brusquement. Puis ils moururent, grillés.

Une odeur âcre s'en éleva, fétide et répugnante.

Le jeune homme jeta un coup d'œil éperdu au couple Mercier. Une voix forte dit quelque chose en patois. Une femme s'évanouit. Les spectateurs se mirent à reculer.

Graian se fourra deux doigts dans la bouche, se les plongeant au fond de la gorge pour se faire vomir. Un haut-le-cœur lui échappa, suivi d'une éructation. Des vapeurs nauséabondes jaillirent de ses entrailles. Alanya le regardait ; les yeux mi-clos, les lèvres humides. Pendue au bras de son mari, elle pressait un de ses seins contre lui de manière rythmique, sensuelle.

Graian s'écarta d'eux. Son dos s'arqua sous l'effet d'un spasme atrocement douloureux. Ses yeux se levèrent vers le ciel bleu. Loin au-dessus de lui, deux avions à réaction reflétant un

soleil d'argent filaient vers le sud sur des trajectoires convergentes, laissant dans leur sillage de gigantesques spirales blanches.

*Le regard*

Il arrivait que Jenessa partît en fin de matinée, peu pressée de retrouver un travail frustrant. Lorsqu'elle s'attardait ainsi, Yvann Ordier avait du mal à dissimuler son impatience. Comme ce matin-là. Caché derrière la porte de la cabine de douche, il tripotait l'étui en cuir de ses jumelles.

Son attention se concentrait sur le moindre mouvement de la jeune femme, le plus léger bruit, qui suscitait une image aussi précise que si le battant avait été grand ouvert, le rideau en plastique repoussé : les gouttelettes tombant sur ledit rideau quand Jenessa levait le bras, le sifflement plus grave de l'eau lorsqu'elle se penchait pour se frotter une jambe, les grosses gouttes s'écrasant mollement sur le carrelage pendant que, très droite, elle se lavait les cheveux. Yvann voyait le corps de Jenessa dans les moindres détails. L'évocation de leurs rapports nocturnes lui inspira un désir renouvelé.

Il se tenait trop évidemment à la porte, attendant trop visiblement qu'elle sortît, aussi reposa-t-il l'étui des jumelles et regagna-t-il la cuisine. Le micro-ondes lui permit de réchauffer un peu de café de la veille au soir. Jenessa n'avait toujours pas fini de se doucher. Yvann s'immobilisa devant la cabine ; le bruit de l'eau lui apprit que la jeune femme se rinçait les cheveux. Il l'imagina le visage levé dans le jet, sa longue chevelure noire plaquée au-dessus des oreilles. Elle conservait souvent la pose quelques minutes, laissant l'eau emplir sa bouche ouverte puis s'en écouler, dégringoler sur son corps. Deux cascades jumelles tombaient de ses mamelons, un minuscule ruisseau sinuait à travers ses poils pubiens, une fine pellicule luisante lui couvrait les fesses et les cuisses.

Partagé une fois de plus entre désir et impatience, Yvann alla ouvrir sa table de travail, fermée à clé, et s'empara de son détecteur de scintilles.

Il commença par vérifier les piles. En bon état, quoiqu'il les eût trop souvent rechargées ; il ne faudrait pas tarder à les

remplacer. Le détecteur servait régulièrement : quelques semaines plus tôt, Yvann s'était aperçu par hasard que sa maison était infestée des microscopiques scintilles ; depuis, il les traquait chaque jour avec méthode.

Ce matin-là, un signal lui parvint à l'instant même où il allumait l'appareil. Il parcourut la maison, attentif aux subtils changements de tonalité et de volume du signal électronique. La traque le mena dans la chambre, où il brancha le circuit directionnel puis promena le détecteur au ras du sol. Il ne lui fallut que quelques instants pour trouver ce qu'il cherchait. Par terre, près des vêtements de Jenessa, posés sur une chaise.

Yvann sépara les poils de la moquette où, après un bref examen, il ramassa la scintille à l'aide d'une pince à épiler avant de l'emporter dans son bureau. La dixième de la semaine. Il existait les chances habituelles qu'elle eût été introduite dans la maison par hasard, accrochée aux cheveux, aux vêtements ou aux semelles de quelqu'un, mais ce genre de découverte mettait toujours mal à l'aise. Il la posa sur une lame puis l'examina au microscope. Aucun numéro de série n'était gravé sur la lentille sertie dans le silicone.

Jenessa, sa douche terminée, apparut sur le seuil du bureau.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

— Une autre scintille, répondit Yvann. Dans la chambre, celle-là.

— Tu les trouves toujours. Elles ne sont pas censées être indétectables ?

— Je dispose d'un gadget capable de les localiser.

— Tu ne m'en avais jamais parlé. »

Il se tourna vers elle. Nue, coiffée d'un turban en éponge dorée ; le visage encadré de quelques boucles humides emmêlées.

« J'ai fait du café, annonça-t-il. Allons le boire sur le patio. »

Elle pivota et s'éloigna, les jambes et le dos encore humides. Il la suivit des yeux en pensant à une autre, la jeune Qataari de la vallée. Dommage que Jenessa suscitât en lui des sentiments aussi complexes. Au fil des dernières semaines, ils étaient devenus à la fois plus intimes et plus distants, à partir du



moment où il avait compris qu'elle comblait les désirs éveillés mais insatisfaits par la réfugiée.

Revenant au microscope, il en retira la lame avec précaution puis fit tomber la scintille dans une boîte noire – imperméable à la lumière et au son, contenant déjà près de deux cents lentilles minuscules. Il regagna ensuite la cuisine, où il rassembla la cafetière et deux tasses avant de sortir dans l'éclat du soleil et le crissement des cigales.

Jenessa coiffait ses longs cheveux emmêlés. Debout dans la chaleur du matin, baignée d'une lumière aveuglante, elle évoqua ses projets de la journée.

« Il y a un nouveau dans notre département, annonça-t-elle. J'aimerais que tu fasses sa connaissance. Je lui ai proposé de venir dîner chez moi ce soir, avec sa femme.

— Qui est-ce ? demanda Yvann, qui répugnait aux entorses à son quotidien.

— Un professeur. Il vient d'arriver du Nord. »

Jenessa s'assit sur la murette entourant le patio de manière à projeter son ombre en direction de son compagnon, avec en arrière-plan le jardin éclatant. Consciente du regard d'Yvann, elle étalait sa nudité sans la moindre gêne.

« Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— Observer les Qataaris. Qu'est-ce qu'un professeur d'anthropologie viendrait faire d'autre sur cette île ? Il sait que c'est difficile, bien sûr, mais il a obtenu une bourse d'étude, alors je suppose qu'on peut bien lui donner la chance de la dépenser.

— Pourquoi devrais-je faire sa connaissance ?

— Tu n'y es pas obligé, mais ça me ferait plaisir. »

Yvann remuait paresseusement le sucre en poudre dans son bol, le regardant se gonfler et tourbillonner tel un liquide visqueux. Le moindre grain était plus gros que la plus grosse, la plus puissante des scintilles. Si une centaine voire davantage des minuscules transmetteurs espions étaient mélangés au sucre, personne ne le remarquerait sans doute. Combien de scintilles restait-il au fond des tasses de café ? Combien en avalait-on par hasard ?

Jenessa s'allongea au sommet de la murette, appuyée sur les coudes. Ses seins aux tétons excités s'aplatirent sur son torse. Elle leva un genou, secoua ses longs cheveux pour les faire tomber dans son dos. Vérifia qu'Yvann la regardait toujours. Tel était évidemment le cas.

« Tu aimes regarder », constata-t-elle avec franchise. Elle se redressa, agitée, se tourna vers lui de sorte que son opulente poitrine s'arrondit à nouveau. « Mais tu n'aimes pas qu'on te regarde, hein ? »

— Comment ça ?

— Les scintilles. Tu deviens très silencieux quand tu en trouves.

— Vraiment ? »

Il ne s'était pas rendu compte qu'elle l'avait remarqué, car il essayait en général de prendre la chose à la légère et pensait que Jenessa s'en fichait. Exhibitionniste de nature, peut-être appréciait-elle l'idée que des yeux inconnus suivaient le moindre de ses mouvements.

« Il y en a tellement, ajouta-t-il. Sur toute l'île. Rien ne prouve qu'on les introduise volontairement chez moi. »

— N'empêche que tu n'aimes pas en trouver.

— Et toi ?

— Je ne les cherche pas.

— Celle de ce matin était dans la chambre. Cachée entre les poils de la moquette, de ton côté du lit. Si elle était branchée, quelqu'un t'a peut-être vue te déshabiller hier soir. D'en dessous.

— Quelqu'un me voit peut-être en ce moment même. »

Elle écarta un instant les jambes un peu plus largement, comme pour inviter une caméra espionne à s'approcher, s'empara de sa tasse et but une gorgée de café. Son calme n'était sans doute pas aussi parfait qu'il le semblait, car sa main tremblait ; un filet de liquide lui coula au coin de la bouche puis sur le menton, avant de s'écraser sur son sein nu. Elle l'essuya avec les doigts.

« Ça ne te plairait pas plus qu'à n'importe qui d'autre, dit Yvann. Personne n'aime être espionné. »

— C'est vrai. »

Elle se leva, chassa les particules dures déposées sur son dos par la maçonnerie. Le sable et les petits débris de plâtre se dispersèrent autour d'elle tel du grain. Certains reflétèrent le soleil en tombant, avant de briller par terre à la manière de gemmes microscopiques.

Yvann déduisit de son mouvement qu'elle allait s'habiller pour partir travailler à l'université, au lieu de quoi elle prit une serviette sèche sous la table du patio, l'étendit au sommet de la murette puis se coucha dessus, le visage levé vers le soleil.

Comme la plupart des expatriés installés dans l'Archipel du Rêve, Yvann et Jenessa parlaient peu de leurs antécédents, entre eux ou avec autrui. Sur les îles, le Pacte de Neutralité maintenait en suspens passé et avenir, ce dernier s'avérant aussi scellé que l'Archipel, d'où personne n'avait officiellement le droit de sortir avant la fin de la guerre sur le continent austral. Personne, hormis les équipages des bateaux et les troupes des deux camps en présence, évidemment. Ainsi que les aviateurs qui passaient au-dessus de leurs têtes ; les missionnaires, les conseillers, le personnel médical ; les fonctionnaires gouvernementaux, les administrateurs des entrepôts de matériel militaire ; les putains, les escrocs, les vagabonds. Apparemment, ces gens-là allaient et venaient sans problème. La plupart des occupants de l'Archipel y restaient cependant, soit parce qu'ils y étaient contraints, soit parce que tel était leur bon plaisir. La neutralité était officielle mais ne pouvait perdurer que grâce à un accord étendu.

L'avenir éliminé, le passé perdait sa raison d'être. Les immigrés insulaires prenaient la décision consciente d'abandonner leur vie antérieure lorsqu'ils choisissaient la neutralité immuable. Yvann n'était que l'un de ces milliers d'expatriés. Jamais il n'avait raconté en détail à Jenessa comment il avait gagné la fortune qui lui avait permis de déménager sur l'île. Il s'était contenté de lui dire qu'il avait réussi dans les affaires grâce aux scintilles, après quoi il avait décidé de jouir d'une retraite précoce.

Jenessa parlait également peu de son passé. La première fois qu'il l'avait vue, il l'avait prise pour une insulaire de souche,

mais il avait appris par la suite que ses parents étaient arrivés du nord dans sa petite enfance puis l'avait élevée sur Lanna. Techniquement, c'était une immigrée, comme lui, bien qu'elle fût à ses yeux presque indiscernable des véritables Lanniens par les attitudes, l'accent ou l'allure. Elle était devenue professeur d'anthropologie à l'université de Tumo, membre d'une des équipes cherchant sans succès à étudier les réfugiés qataaris.

Ce qu'Yvann ne voulait pas lui révéler, c'étaient les raisons pour lesquelles il possédait un détecteur de scintilles.

Il n'avait aucune envie d'évoquer son passé douteux, sa carrière d'homme d'affaires sans scrupule, menée largement aux dépens d'autrui. Reconnaître le rôle qu'il avait joué dans la prolifération des lentilles de surveillance – les scintilles – ne le tentait pas non plus.

Quelques années plus tôt, en pleine jeunesse opportuniste, il avait flairé l'occasion de gagner beaucoup d'argent, et il s'était jeté dessus. À l'époque, la guerre sur le continent austral s'était enlisée dans une impasse coûteuse à la fois en termes humains et monétaires. Les entreprises des forces armées se procuraient de l'argent par n'importe quels moyens, sous prétexte qu'il était nécessaire de trouver une issue. Elles vendaient notamment les franchises commerciales privées de matériel jusqu'alors classé. Yvann avait très vite obtenu les droits des scintilles espionnes.

Sa formule pour faire fortune avait été fort simple : vendre les scintilles d'un côté, les détecteurs de l'autre. Une fois lâchée dans le monde civil, la technologie était exposée à la copie et à l'imitation, mais il avait établi un système habile de brevets et de marques de fabrique qui lui permettait de toucher un flot de redevances. D'ailleurs, il restait le leader du marché, le principal distributeur des lentilles d'espionnage et de l'équipement captant les images digitales. Ses produits se vendaient plus vite que les usines de matériel militaire ne parvenaient à les fabriquer.

Un an après l'ouverture de ses bureaux, la saturation en scintilles était telle que nulle pièce de nul bâtiment n'était fermée aux yeux et aux oreilles d'autrui – ennemis, époux jaloux, criminels, adversaires commerciaux, agences gouvernementales ou simples voyeurs.

Les trois ans et demi suivants avaient vu croître la fortune d'Yvann. Son sens des responsabilités avait grandi en parallèle. Le mode de vie sur le continent septentrional avait été altéré à jamais : les scintilles servaient en telles quantités qu'elles étaient partout. Dans les rues, les jardins, les maisons, les magasins, les bureaux, les aéroports, les salles d'opération, les écoles, les voitures. On ne savait jamais si on n'était pas espionné, enregistré, guetté par un inconnu. Les comportements sociaux s'étaient modifiés : à l'extérieur, les gens conservaient un air neutre, ne faisaient ni ne disaient que des choses indifférentes ou inoffensives. Chez eux, non parce qu'ils se croyaient à l'abri du regard mais parce qu'ils étaient chez eux, ils se libéraient de leurs entraves pour se défouler. Chacun savait ce qui se passait derrière les portes closes car, bien sûr, on proposait à la vente des vidéos obtenues par scintilles de M. Tout-le-Monde entre ses quatre murs. Une industrie-reflet n'avait pas tardé à naître en réaction à cette prolifération : certains hôtels louaient des chambres garanties sans scintilles, bureaux et salles de conférences subissaient l'épreuve du détecteur avant les réunions ou les séminaires importants, on vendait des maisons passées au peigne fin, « nettoyées », où il était possible d'éviter l'invasion des scintilles ; des langages et signaux codés se répandaient, soi-disant intraduisibles à travers les yeux de poisson des minuscules lentilles qui voyaient tout le reste. Bien sûr, il n'existait pas de lieu réellement sûr. Où qu'on allât, on était espionné.

Enfin, en proie à un sentiment de culpabilité prédominant, Yvann avait vendu son entreprise à l'une des plus grandes compagnies d'électronique puis était parti avec sa fortune en exil dans l'Archipel du Rêve. Qu'il renonçât au commerce des scintilles ne changerait strictement rien à sa croissance fracassante, il le savait, mais il ne voulait plus faire partie de ce monde-là.

Parmi les nombreuses propositions des agents immobiliers spécialisés, il avait choisi l'île équatoriale de Tumo, où il avait acheté un grand terrain dans une région orientale isolée, loin du centre montagneux très peuplé. Bien des années auparavant, la

propriété avait appartenu à une famille noble tumoïte dont le dernier descendant s'était éteint des décennies plus tôt, la laissant à l'abandon. Yvann avait fait raser les ruines, évacuer les débris, préparer le terrain à une nouvelle construction. Après quoi, installé en oisif dans un hôtel sûr de Tumo Ville, il avait organisé l'érection d'une grande maison moderne, barricadée au bord d'une longue vallée. Une fois la demeure terminée et meublée, les services en cours, les systèmes de sécurité testés et certifiés ; une fois la propriété et les bâtiments passés en revue puis débarrassés à plusieurs reprises des scintilles égarées, leur propriétaire s'y était installé.

Il avait vécu un moment dans un environnement à son avis vierge de scintilles, mais au bout du compte, il lui avait fallu admettre qu'il n'était nulle part totalement à l'abri. La première fois qu'il avait utilisé le détecteur, l'appareil lui avait révélé une infestation sur ce que les professionnels appelaient une base de dispersement aléatoire. En d'autres termes, la contamination modérée de sa maison et de ses terres tendait à prouver qu'elles n'étaient pas particulièrement visées. Après avoir localisé et retiré toutes les scintilles – ce qui lui avait pris des semaines –, Yvann avait vérifié sa propriété régulièrement. Jusqu'à une date récente, la dissémination des lentilles s'était révélée sporadique, aléatoire.

Quelques semaines plus tôt, cependant, il s'était aperçu qu'elles semblaient à présent infester sa demeure et les alentours sur une base organisée. La possibilité qu'il s'agît d'une couverture non ciblée demeurerait, mais le nombre des scintilles augmentait, et elles apparaissaient aux endroits que la plupart des gens préfèrent garder privés : la chambre où Jenessa et Yvann faisaient le plus souvent l'amour, les pièces réservées au jeu ou à la détente, la cabine de douche, les W.C., le jardin clos, le patio où Jenessa avait l'habitude de s'asseoir, nue, après sa toilette matinale.

D'autres facteurs rendaient la prolifération alarmante.

Pour commencer, Yvann n'avait aucune idée de la manière dont on introduisait les scintilles chez lui. Il était impossible d'entrer ou de sortir de la propriété, excepté par le portail principal, qui ne s'ouvrait que de l'intérieur de la maison ou à

l'aide d'une clé-radar portable dont seuls Jenessa et lui possédaient un exemplaire. Les autres accès à ses terres étant verrouillés, soit les indiscrets semaient les scintilles par la voie des airs, soit ils se débrouillaient pour s'introduire dans l'enceinte lorsque la demeure était inoccupée.

En regardant le ciel, les yeux plissés à cause du soleil éclatant, Yvann distinguait les tourbillons de condensation familiers laissés par les avions, spirales centrées sur la verticale. Les scintilles étaient souvent répandues d'en haut, mais en quantités saturantes. Comment une seule lentille, lâchée de cette manière, pouvait-elle se retrouver cachée dans les poils de la moquette, à côté de son lit ? D'une manière ou d'une autre, on s'introduisait chez lui.

Un deuxième problème le tracassait : la provenance des minuscules appareils ne semblait obéir à aucune loi. Certains possédaient le code des forces armées installées sur le continent austral, c'est-à-dire que leur utilisation sur une île constituait une violation du Pacte ; la plupart, cependant, achetés à des intermédiaires ou à de grands groupes commerciaux, portaient la marque d'organisations connues d'Yvann. Par une ironie dont il était conscient, elles pouvaient très bien sortir de ses cargaisons à lui. Toutefois, il en existait une troisième sorte, dépourvue de code et dont on ne pouvait donc remonter la piste. Évolution nouvelle, inquiétante. À l'époque d'Yvann, le marquage interne des scintilles avait été obligatoire.

Son existence actuelle était ostensiblement centrée sur sa relation insouciante quoique bien établie avec Jenessa, sa maison et son jardin, sa collection croissante de livres et d'antiquités. Il se rendait souvent dans d'autres régions de Tumo, véritable coffre au trésor archéologique, et profitait parfois des longues vacances de Jenessa pour visiter avec elle les îles voisines de l'Archipel. Depuis le début de l'été, se sentant raisonnablement heureux, en sécurité et détendu, il se réconciliait enfin avec sa conscience. Mais à la fin de la courte saison des pluies tumoïte, avec la première vague de véritable chaleur sèche, avait commencé le semis apparemment planifié de scintilles dans la maison. Au même moment, Yvann avait par

hasard fait certaine découverte sur les réfugiés qataaris, s'infligeant une obsession qui depuis n'avait cessé de croître.

La vieille folie crénelée, construite des siècles plus tôt sur la crête marquant la bordure orientale de la propriété, en constituait l'épicentre. Lorsqu'il avait pris possession du terrain, son nouveau propriétaire, frappé par l'étrange beauté de l'édifice, lui avait épargné la démolition. Plus tard, en l'explorant, en escaladant ses murs de granite chauffés par le soleil, il avait trouvé quelque chose qui l'avait rapidement mené à l'obsession. C'était là qu'il avait vu pour la première fois la jeune Qataari, qu'il avait été le premier témoin des rituels des réfugiés. Qu'il les avait espionnés, aussi dissimulé à leur regard que les hommes décodant la mosaïque d'images digitales émise par les scintilles omniprésentes.

Jenessa paraissait au soleil en buvant son café. Lorsque Yvann en refit, elle se resservit puis le pria d'aller à la salle de bains chercher son ambre solaire, dont elle s'enduisit lentement tel un chat à sa toilette. Elle demanda ensuite à son compagnon de lui en passer dans le dos, ce qui constituait parfois de simples préliminaires sexuels, mais tel ne fut pas le cas ce jour-là : elle se rallongea au soleil brûlant, luisante de crème, l'éblouissante lumière blanche découpant sur les courbes de son corps nu des marques brillantes irrégulières. Yvann, qui faisait mine de se sentir parfaitement à l'aise assis auprès d'elle, se demandait si elle comptait passer le reste de la journée avec lui, ce qui arrivait parfois. Il aimait ces périodes de paresse où ils allaient nager dans la piscine soit ensemble, soit tour à tour, faisaient l'amour, se doraient au soleil. La veille, Jenessa avait déclaré que du travail l'attendait à son bureau et parlé de son nouveau collègue, mais comme elle semblait prête à demeurer allongée sur la murette, il doutait à présent de ses intentions. Enfin, elle rassembla ses affaires et gagna la salle de bains la plus proche, où elle reprit une douche pour rincer la crème solaire, les cheveux cette fois protégés par un bonnet en plastique. Elle ne tarda pas à ressortir tout habillée sur le patio. Yvann l'accompagna jusqu'à sa voiture, ils échangèrent quelques derniers mots et baisers distraits, puis elle partit.



Immobile à la lisière ombreuse du bosquet le plus proche de l'allée principale, il regarda le portail s'ouvrir et se refermer. L'automobile s'engagea sur la piste menant à la route principale de l'île. Le nuage de poussière blanche soulevé par les pneus demeura en suspension longtemps après qu'elle se fut éloignée.

Yvann attendit, car il arrivait à Jenessa de faire demi-tour de manière inattendue.

Enfin, la poussière se redéposa ; la vue jusqu'aux montagnes ne fut plus troublée que par les luisances de la brume de chaleur. Alors il se retourna pour remonter l'allée.

Une fois rentré, renonçant à dissimuler l'impatience contenue avant le départ de sa maîtresse, il s'empressa de gagner son bureau afin de récupérer ses jumelles puis ressortit par la porte de service. Un court trajet le mena au grand mur de pierre rejoignant la base de la crête. Il ouvrit le cadenas du massif battant en bois qui livrait accès à une cour sableuse blanchie par le soleil, où l'enceinte entretenait déjà par cette journée immobile une chaleur étouffante. Après avoir recadenassé la porte de l'intérieur, Yvann grimpa d'un pas régulier la pente menant à la haute silhouette anguleuse de la folie crénelée, dressée au sommet de l'arête rocheuse.

L'édifice l'avait décidé à acheter la propriété, pourtant située dans une région de l'île trop éloignée de la plupart des autres Tumoïtes pour être pratique. La solitude attirait l'immigrant, mais peut-être pas à ce point. Quoi qu'il en fût, la petite bâtisse et la folie inspirée ayant présidé à son érection trois siècles plus tôt avaient emporté la décision. Yvann n'avait jamais douté de la nécessité de remplacer les autres constructions délabrées, mais il avait choisi dès le premier instant de préserver celle-là.

La crête marquant la limite orientale de sa propriété s'étendait presque droit du nord au sud à perte de vue, infranchissable sur toute sa longueur ou presque pour qui n'était pas équipé de chaussures d'alpinisme et de cordes. Ce n'était pas tant à cause de sa hauteur – devant la maison, elle ne dépassait jamais la plaine de plus de soixante ou soixante-dix mètres – qu'à cause de sa face brisée, hérissée d'innombrables petits rochers aigus mais friables, instables. Le passé géophysique devait comporter un soulèvement sismique ayant

comprimé et élevé le terrain le long d'une profonde ligne de faille ; la croûte brisée évoquait deux feuilles d'acier cassant projetées avec une force étourdissante l'une contre l'autre, bord à bord.

Quoique la folie fût perchée en équilibre précaire au bord de la crête, Yvann n'eût su dire si la vie des bâtisseurs s'était trouvée exposée. La petite construction, dressée sur les rochers brisés, semblait sur le point de s'effondrer.

Lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, l'arête rocheuse dominait une large bande semi-désertique, boueuse ou poussiéreuse suivant la saison, semée d'une végétation exubérante ; les réfugiés qataaris n'étaient pas encore arrivés, porteurs des changements qui avaient suivi.

Une volée de marches en pierre, appuyée contre le mur intérieur de la folie, menait aux créneaux. Avant d'emménager, Yvann avait payé ses propres bâtisseurs pour consolider plusieurs des degrés inférieurs avec des baguettes en acier et des étais en béton, mais la portion supérieure de l'escalier était restée en l'état. Se rendre sur l'étroit chemin de ronde demeurait possible, mais au prix de quelques difficultés et non sans péril.

À mi-hauteur du mur, avant les dernières marches consolidées, se trouvait la minuscule cellule secrète ménagée à l'intérieur de la muraille.

Yvann jeta un coup d'œil en arrière, contemplant le paysage depuis sa position vertigineuse : sa maison, aux toits couverts de rangées de tuiles régulières brillant au soleil ; les jardins alentour, arrosés en permanence, seule verdure ou presque à perte de vue ; derrière la demeure, l'énorme étendue de broussailles sauvages s'étirant jusqu'aux hauteurs brunes et pourpres de la chaîne tumoïte lointaine, couverte de signes de présence humaine. Par-delà la première rangée de pics, invisibles de la folie, Tumo Ville se blottissait dans une baie bleutée, cité moderne tentaculaire construite sur les ruines d'un port maritime mis à sac au tout début de la guerre. Au nord et au sud apparaissait l'argent étincelant de la mer. Au nord, simple bande posée à l'horizon, dissimulée pour l'essentiel par

la courbe planétaire, s'étendait aussi l'île de Muriseay, ce jour-là enveloppée de brume.

Yvann tourna le dos à la vue pour s'engager dans la cellule, se glissant entre deux plaques de maçonnerie chevauchantes de toute évidence destinées à la dissimuler. Même depuis les marches dangereuses, juste devant la cachette, on ne voyait pas forcément qu'il existait une voie d'accès à l'intérieur du mur. Toutefois, comme Yvann l'avait découvert par hasard lors de sa première exploration des lieux, un espace chaud, obscur, assez vaste pour accueillir un homme debout, y avait été ménagé. Après être passé par l'ouverture en se tortillant, il se retrouva sur une saillie étroite, encore hors d'haleine à la suite de sa rapide ascension.

Le soleil radieux lui avait affaibli la vue, si bien que le minuscule réduit ne fut d'abord que noirceur. La seule lumière à y pénétrer émanait d'une fissure horizontale du mur extérieur, coupure de ciel éclatant.

Lorsque son souffle se fut calmé et sa vision ajustée, Yvann alla se poster à la place où il se tenait le plus souvent, cherchant du pied la plaque familière de roche polie. Sous lui s'étirait la totalité de la cavité interne, qui plongeait entre les parois de pierre irrégulières jusqu'aux fondations lointaines : lors de sa première visite, il y avait promené le rayon d'une torche puissante, pour découvrir que s'il glissait et tombait, il aurait peu d'espoir d'en réchapper.

Aussi s'assura-t-il avec les coudes en faisant passer son poids d'un endroit à l'autre ; aussitôt, un doux parfum lui monta aux narines. En posant le deuxième pied sur la plaque, il regarda vers le bas ; la faible clarté lui révéla une pâle tache colorée sur la saillie où il se tenait.

L'odeur était indéniablement celle des roses qataaris. La veille, le vent brûlant du sud avait soufflé toute la journée – la naalattan, comme on l'appelait sur Tumo. Un vortex de lumière et de couleurs s'était élevé de la vallée tandis que les pétales parfumés des célèbres roses se dispersaient en cercle. Beaucoup avaient été emportés jusqu'à la hauteur de la cellule, au point de vue avantageux. Certains avaient donné l'impression de planer presque à portée de la main d'Yvann, qui eût pu chercher à s'en

emparer par la fente du mur. Il avait quitté sa cachette peu avant l'avivée de Jenessa, mais son départ avait précédé la fin du chaud blizzard coloré.

La fragrance des roses qataaris était réputée narcotique. L'odeur écœurante qui s'élevait des pétales écrasés sous ses pieds laissait une sensation sucrée dans le nez et la bouche d'Yvann. Il les balaya avec ses chaussures jusque dans la cavité du mur.

Enfin, il se pencha vers la fissure dominant la vallée. Là aussi, le vent avait déposé quelques pétales. Il les chassa du bout des doigts, attentif à les faire tomber dans le trou qu'il dominait et non à l'extérieur.

Levant ses jumelles, il se pencha jusqu'à ce que le pare-soleil de métal surmontant les lentilles de l'objectif reposât contre l'encadrement en pierre de l'ouverture. Avec une excitation croissante, il mit au point puis entreprit de passer en revue les Qataaris dans la vallée en contrebas.

Le soir venu, il se rendit en voiture chez Jenessa, à Tumo Ville. De mauvaise grâce, par loyauté. D'une manière générale, il n'aimait pas être obligé de frayer avec des inconnus, mais il savait de plus que ce jour-là, la conversation tournerait inmanquablement autour des réfugiés.

Depuis sa découverte dans la folie, ce genre de discussion lui était désagréable, voire pénible, comme une sorte de viol des profondeurs intimes de son esprit. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il n'avait jamais révélé ce qu'il savait à Jenessa. De même que le principal invité au repas du soir, elle était anthropologue ; elle avait passé l'essentiel de sa vie active à tenter de déchiffrer l'énigme des Qataaris. Yvann ignorait comment lui dire qu'il s'estimait en voie de le faire, parce qu'il se refusait à révéler de quelle manière mais aussi parce que ses explications l'obligeraient à avouer les plaisirs coupables qu'il goûtait.

À son arrivée, les autres invités étaient déjà là. Jenessa les lui présenta comme le professeur Jacj Parren et son épouse, Luovi. Parren lui fit une première impression défavorable : le petit homme grassouillet, passionné, lui serra nerveusement la main

avec des mouvements saccadés puis lui tourna aussitôt le dos afin de reprendre sa conversation interrompue avec Jenessa. En temps normal, Yvann se fût rebiffé devant un comportement aussi impoli, mais la jeune femme lui lança un regard apaisant. Il était surtout là pour faire la paire ; on ne lui demandait pas d'apprécier Parren.

Après s'être servi un verre, Yvann alla s'asseoir près de Luovi.

Pendant que défilaient l'apéritif, l'entrée et le plat de résistance, la conversation roula sur des sujets banals, principalement l'Archipel. Les Parren, nouveaux venus dans le Sud, étaient très désireux d'en apprendre le plus possible sur diverses îles où ils allaient peut-être s'installer. Jusque-là, ils ne s'étaient rendus que sur Muriseay – première étape de la plupart des immigrants dans cette partie de l'Archipel – et sur Tumo.

Luovi sembla à Yvann plus intéressée que son mari par la description des îles, demandant systématiquement quelle distance les séparait de Tumo et combien de temps il fallait pour s'y rendre.

« Jacj doit habiter près de son lieu de travail, expliqua-t-elle.

— Il me semble t'en avoir parlé, Yvann, intervint Jenessa sans la moindre originalité. Le professeur Parren est ici pour étudier les Qataaris.

— Oui, bien sûr. Alors pourquoi ne pas vous installer sur Tumo, tout simplement ?

— Nous y avons pensé, naturellement, dit très vite le petit homme. Mais parmi les théories que j'ai développées sur les Qataaris, Jenessa va l'apprendre avec surprise, figure l'hypothèse qu'ils sont très sensibles aux odeurs. Le moindre lieu produit un mélange discret de senteurs spécifiques dû à la nature de son sol, de sa végétation, de son agriculture, son industrie, ce genre de choses. Or il m'apparaît que l'appareil sensoriel utilisé par les Qataaris pour se protéger pourrait bien être en partie olfactif. Si nous nous installions ici, nous deviendrions identifiables de la même manière que quiconque les approche couvert de la poussière de l'île, pour ainsi dire. Dans l'idéal, nous devrions donc vivre raisonnablement près de

Tumo mais à un endroit possédant une signature odorante complètement différente.

— Je ne doute pas que vous teniez quelque chose », dit Yvann en sirotant son verre, même si l'argument lui paraissait manquer de logique.

« C'est une approche à laquelle personne n'a sans doute pensé avant vous.

— Alors quelle île nous proposeriez-vous ? demanda Luovi.

— Je vais y réfléchir. »

Parren le fixait d'un air agressif.

« Je sais ce que vous pensez, monsieur Ordier, lança-t-il. Pourquoi réussirais-je là où d'autres ont échoué ?

— Les Qataaris représentent un défi considérable, dit l'interpellé d'un ton neutre.

— Je n'aurais pas abandonné ma carrière à Jethra si je ne m'étais pas cru capable de le relever.

— Certes non.

— Il reste à tester tout un tas de méthodes.

— Vous avez des exemples ?

— Je peux vous donner le principal. Mes idées ne sont un secret pour personne. » Parren, passionné, se penchait en avant. « Le camp qataari présente une caractéristique à laquelle personne ne semble prêter attention. Une caractéristique si évidente que j'ai failli ne pas la remarquer, comme tous les autres anthropologues qui s'intéressent au sujet. Les Qataaris vivent à l'équateur.

— Tumo tout entière se trouve sur l'équateur », intervint Jenessa – intriguée, pourtant.

« Tumo est en effet à cheval sur l'équateur, mais il coupe bel et bien la vallée où se sont installés les réfugiés. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, monsieur Ordier ?

— Par pur hasard, sans doute ? Je suppose qu'ils ont été envoyés là par les autorités après avoir quitté leur patrie. Il s'agissait sans doute d'un des rares endroits assez vastes pour accueillir un tel afflux d'immigrants sans abri.

— Non, monsieur, dit Parren. Cette vallée leur a été attribuée parce qu'ils Pont demandée, réellement demandée.

— Tumo n'est pas la seule île située sur l'équateur. Pourquoi l'auraient-ils choisie en particulier ?

— Parce qu'on ne voulait pas d'eux sur les autres ou qu'elles ne leur convenaient pas pour une raison quelconque. Je me suis intéressé de près à la question, et je suis à même d'affirmer que Tumo ne leur a pas été proposée immédiatement. Les Qataaris ont été promenés à travers l'Archipel des années durant avant d'arriver ici. Mais jamais ils ne se sont écartés de l'équateur de plus d'un ou deux degrés.

— Ils sont originaires du Sud, il me semble ?

— Oui. Je suppose que vous connaissez la localisation de la péninsule qataari... »

Les remarques de Parren prenaient enfin un sens pour Yvann. La péninsule qataari, rattachée au continent austral, constituait la longue extrémité septentrionale d'une énorme plaine triangulaire s'enfonçant dans la mer Centrale en ce qui était donc son point le plus étroit. Ce promontoire sous-continental, le désert du Tenkker, s'étirait tellement vers le nord que sa portion la plus excentrée, la péninsule qataari, traversait l'équateur. En conséquence de quoi elle s'étendait jusque dans l'hémisphère nord, cas unique pour une région du continent austral. Le Tenkker était habité en majorité par des nomades, exception faite des Qataaris. Les montagnes, patrie de ces derniers, séparées du reste du promontoire par un isthme marécageux où proliférait la mangrove, constituaient en réalité une île.

« Sans vouloir vous manquer de respect, Jacj, ces faits sont connus depuis des années, dit Jenessa. Les Qataaris n'en sont que plus intéressants, mais personne n'a jamais mis en évidence les effets de leur origine équatoriale sur leur culture.

— Exact. Personne n'a jamais non plus essayé de les observer d'en haut.

— D'en haut, répéta-t-elle, le fixant avec une incompréhension manifeste.

— J'ai bien l'intention d'innover. Le vortex temporel permet le vol stationnaire au-dessus de n'importe quel point de l'équateur. Je les étudierai d'avion. »

Jenessa entreprit de rassembler la vaisselle vide, qu'elle empila d'un air absent sans bouger de sa place.

« Ça ne marchera pas, professeur, reprit-elle.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Parce qu'un appareil volant assez bas pour que vous puissiez vous livrer à vos observations suscitera la réaction habituelle.

— Le vortex temporel traverse l'habitat des Qataaris deux fois par jour : ils ont l'habitude de voir des avions juste à la verticale. N'importe qui pourrait les étudier de cette manière sans se faire remarquer. Quoi qu'il en soit, personne n'a jamais essayé.

— Peut-être avec raison. Le vol stationnaire est une illusion d'optique. Le vortex passe au-dessus d'ici aussi, mais l'emprunter ne donne pas une meilleure vue du sol.

— C'est vous qui le dites. Vous avez vérifié ?

— Moi pas, admit Yvann.

— Voilà. »

Parren se tourna vers les deux femmes comme pour quêter leur approbation.

Son hôtesse, refusant de croiser son regard, emporta les assiettes rassemblées dans la petite cuisine, séparée du salon par une demi-porte.

« Vous manquez d'ambition, ma chère Jenessa, lança Parren.

— Sans doute », répondit-elle.

Yvann, qui la voyait rarement en compagnie de ses collègues universitaires, sentit une brusque compassion l'envahir devant la condescendance que lui témoignait Parren. La frustration engendrée par l'échec des études tentées sur les Qataaris avait déjà eu raison de la carrière de plusieurs anthropologues, il le savait. Jenessa avait persisté, mais pas par ambition.

« L'ambition est le fondement de l'accomplissement », annonça Luovi, souriant d'abord à son mari, puis à Yvann.

« Pour un anthropologue ? demanda ce dernier.

— Pour tous les scientifiques. Jacj a renoncé à une brillante carrière afin de se consacrer aux Qataaris. Mais vous connaissez ses travaux, bien sûr.

— Bien sûr. »



Il se demandait combien de temps il faudrait aux Parren pour découvrir que nul ne venait en visite dans l'Archipel. Luovi anticipait les succès de son époux, s'imaginant que percer les mystères de la société qataari lui vaudrait un billet de retour pour Jethra, où il reprendrait sa fameuse carrière à un niveau plus élevé. Yvann en éprouvait un amusement méchant. Les îles étaient peuplées d'exilés ayant nourri des illusions similaires. Les rares moyens de retourner dans le Nord étaient inaccessibles à quelqu'un comme le professeur Parren.

Jenessa rejoignit ses invités, chargée du grand saladier en verre où attendait le dessert glacé qu'elle avait confectionné. Yvann l'examina discrètement, cherchant à deviner ce que la situation lui inspirait au juste. Dans l'après-midi, elle lui avait bien fait comprendre au téléphone que Parren était l'un des universitaires les plus influents de sa spécialité. Peut-être avait-elle professionnellement intérêt à ce qu'il se montrât protecteur avec elle, du moins en public, comme ce soir-là. Elle manquait bel et bien d'ambition, mais ce n'était pas tout.

La jeune femme, ayant passé presque toute sa vie sur Tumo, témoignait d'un nationalisme insulaire qui faisait défaut à Yvann. Elle lui parlait parfois de l'histoire de l'Archipel, de l'époque lointaine durant laquelle était né le Pacte de Neutralité. Au début, quelques îles avaient résisté à cette neutralité imposée. Les rebelles étaient demeurés unis des années durant dans un but commun, mais les grandes nations nordiques avaient fini par en venir à bout. L'Archipel tout entier était maintenant réputé pacifié. Pourtant, les autorités contrôlaient toujours les contacts entre certaines îles et entre les groupes distincts qu'elles composaient. Parren pouvait bien se bercer de l'illusion d'être libre de vivre où il le désirait, il s'apercevrait vite qu'en pratique, le choix était des plus restreints.

Comme le disait souvent Jenessa, son travail conservait en dépit des côtés frustrants un but précis, qui n'avait rien à voir avec la simple ambition. Nombre d'artefacts qataaris étaient disponibles pour qui voulait s'y intéresser, maintenant que les militaires avaient résolu le problème de la péninsule. Ces objets donnaient lieu à un flot ininterrompu de projets d'étude dont certains commençaient à porter leurs fruits. Sur un plan plus

vaste, Jenessa et d'autres spécialistes considéraient leur travail comme une étape vers l'entrée tardive de l'Archipel du Rêve dans le monde moderne. Elle ne se faisait pas d'illusions sur l'intérêt immédiat des reliques qataaris – les sociétés culturellement dominantes du Nord lui demeurant fermées, jamais ses recherches ne produiraient de résultats définitifs – mais elle représentait malgré tout une intelligence scientifique qui enrichissait dans la mesure de ses moyens le savoir général.

« Et vous, monsieur Ordier, en quoi cela vous concerne-t-il ? s'enquit Parren lors d'un blanc dans la conversation. Vous n'êtes pas anthropologue, me semble-t-il ?

— C'est exact.

— Alors vous êtes dans...

— Je suis à la retraite.

— Si jeune ? intervint Luovi.

— Pas si jeune qu'il y paraît peut-être.

— Jenessa m'a dit que votre maison dominait la vallée des réfugiés. Je suppose qu'on ne voit pas leurs installations, de là-haut ?

— Il est possible de grimper sur les rochers. Je vous y emmènerai un jour, si vous voulez, mais l'ascension est relativement dangereuse.

— C'est aussi simple que ça ? Vraiment ? Il suffit d'escalader quelques cailloux ?

— Pour découvrir le campement, oui. D'une manière qui ne vaut pas mieux que les autres. Vous ne verrez rien. Ils postent des gardes le long de la crête.

— Alors je verrai les gardes !

— Évidemment. Mais vous n'en tirerez aucune satisfaction. Ils vous tourneront le dos dès qu'ils se rendront compte de votre présence. »

Parren, qui allumait un cigare à l'une des bougies de la table, se radossa, souriant, puis souffla une bouffée de fumée.

« C'est déjà une réaction, déclara-t-il.

— La seule, répondit Jenessa. Dépourvue de valeur pour l'observateur, puisqu'elle dépend de sa présence.

— Mais elle correspond à un schéma.

— Vraiment ? interrogea-t-elle. Comment pourrions-nous connaître leurs schémas de comportement ? Les quelques aperçus obtenus sont nettement insuffisants pour une étude sérieuse. Nous devrions nous intéresser à ce qu'ils feraient si nous n'étions pas là.

— Vous pensez que c'est impossible.

— Et si nous n'étions pas là du tout ? S'il n'y avait personne d'autre sur l'île ?

— Voilà que vous abandonnez la théorie pour le fantasme. L'anthropologie est une science pragmatique, ma chère. Nous nous préoccupons autant de l'impact du monde moderne sur des communautés isolées que de ces communautés proprement dites. Si nécessaire, nous nous imposons aux Qataaris pour examiner leurs réactions. Ce genre d'étude-là vaut mieux que pas d'étude du tout.

— Croyez-vous vraiment que personne n'ait essayé ? questionna Jenessa. Ça ne sert à rien, voilà tout. Les réfugiés attendent que nous repartions. Ils attendent, ils attendent, ils attendent...

— Comme je le disais, c'est déjà une réaction.

— Mais elle n'a aucun sens ! C'est une épreuve de patience.

— Une épreuve dont, à votre avis, les Qataaris sortent forcément vainqueurs ?

— Écoutez, Jacj... professeur Parren. » Jenessa, visiblement agacée, se pencha sur la table. Quelques mèches de ses longs cheveux tombèrent sur la part de dessert intacte posée dans son assiette. « Lorsque les Qataaris se sont installés ici, une équipe de notre département s'est rendue dans leur camp. Mes collègues testaient le genre de réaction dont vous parlez. Ils n'ont fait aucun mystère de leur présence ni de leurs buts. Les réfugiés ont juste attendu leur départ. Ils sont restés assis ou debout à l'endroit précis où ils se trouvaient à l'arrivée des anthropologues. Sans *rien faire du tout* pendant dix-sept jours ! Ni parler ni bouger ni boire ni manger. Pour dormir, ils se couchaient sur place. Dans une flaque de boue, dans leurs propres excréments ou sur de la roche, aucune importance. Et au réveil, ils reprenaient leur position initiale.

— Mais les enfants ?

- Aussi. Comme les adultes.
- Les fonctions corporelles ? Les femmes enceintes ? Elles ont attendu assises ?
- Oui, Jacj. Celles qui étaient déjà assises à l'arrivée de l'équipe. Je suis ravie que vous en parliez.
- C'est à cause de deux d'entre elles que l'expérience a été interrompue. Il a fallu les hospitaliser. L'une d'elles a perdu son bébé.
- Elles ont résisté quand on les a emmenées ?
- Non... Les Qataaris ne résistent à rien.
- Et les tentatives suivantes ?
- Exactement pareilles. Il y a des différences de détail, bien sûr, mais en résumé, les Qataaris se conduisent de manière à interdire toute étude ethnologique. J'ai moi-même fait partie de plusieurs équipes d'observation avant que le travail sur le terrain soit interrompu. De nos jours, quelqu'un de l'extérieur n'a presque aucune chance d'obtenir l'accès à la vallée.
- Qui en décide ? Les Qataaris ?
- Non... nos autorités.
- Ce que vous nous avez rapporté ne contredit en rien les arguments de Jacj, intervint brusquement Luovi. L'attitude des Qataaris devant des intrus peut être interprétée comme une réaction au monde extérieur.
- Ça n'a rien à voir avec une réaction ! riposta Jenessa, se tournant vers elle avec une rapidité empreinte de violence. C'est l'inverse, la cessation de *toute* activité. Vous avez sans doute vu les photos...
- Je les ai vues », acquiesça Parren, méprisant.
- « Alors vous êtes conscient du problème. Nous avons aussi des heures de film, à l'université. Vous n'avez certainement pas tout regardé, mais vous verrez : les réfugiés ne se tortillent même pas. Au bout de dix ou douze jours, ils sont encore là, immobiles, à nous regarder, à attendre que nous partions.
- Peut-être se plongent-ils dans une sorte de transe.
- Non, ils *attendent*, c'est tout ! Il n'existe pas d'autre interprétation. »
- Devant l'animation de Jenessa, Yvann se demanda s'il ne retrouvait pas en elle quelque chose de son propre dilemme au

sujet des Qataaris. Elle affirmait s'intéresser à la question de manière professionnelle et scientifique, mais par ailleurs, ses relations avec autrui étaient rarement dénuées d'émotion. De plus, les Qataaris constituaient un autrui bien particulier, et pas seulement pour les anthropologues.

C'était le peuple à la fois le mieux et le plus mal connu du monde. La moindre nation du continent septentrional lui était attachée par des liens historiques ou sociaux. L'une tenait de lui le mythe du guerrier : en cas de conflit apparaissait un Qataari, qui se battait pour elle avec une bravoure fanatique. Une autre possédait un héritage de palais ou de bâtiments publics conçus par des architectes qataaris, construits par des maçons et autres artisans qataaris itinérants. Des médecins qataaris arrivaient mystérieusement durant les épidémies. Des sauveurs qataaris se matérialisaient spontanément sur le théâtre des catastrophes naturelles. Des dramaturges, danseurs et autres artistes qataaris se produisaient, brillaient puis disparaissaient. Des athlètes, des infirmières, des mathématiciens. Ils arrivaient, ils imprimaient leur marque, ils repartaient.

Au physique, c'était un peuple de toute beauté. Dans la patrie d'Yvann, par exemple, le modèle d'Edrona – symbole universel de la puissance, de la sagesse et du mystère mâles, figé dans le marbre et célèbre de par le monde entier – était censé avoir été qataari. De même, une Qataari peinte par Vaskaretta neuf siècles plus tôt incarnait la beauté sensuelle et le désir virginal. Son image, pillée à des fins commerciales, ornait l'étiquette de dizaines de produits différents : cosmétiques, céréales, sous-vêtements, peintures murales, appareils électriques.

Pourtant, malgré les spectres de son histoire, la persistance de ses légendes, ses traditions vénérées, le monde civilisé ne savait rien ou presque des Qataaris ni de leur patrie.

Là où cédait la mangrove, là où s'élevaient les premières collines de la péninsule, couvertes d'une épaisse forêt tropicale, se tenait une rangée de sentinelles, de gardes semblables à nul autre. Les Qataaris n'empêchaient pas les étrangers de leur rendre visite, mais les gardes leur envoyaient un signal les avertissant de l'intrusion. D'ailleurs, il était rare qu'on tentât sérieusement d'accéder à leur territoire. Nulle piste ne traversait

l'immensité du Tenkker. Sa région sud n'était que désert et montagnes, tandis que sa partie nord, plus proche de la péninsule, se couvrait peu à peu d'une dense forêt inexplorée. Jusqu'à l'isthme marécageux, infesté, qui défiait la traversée. L'approche par la mer était tout aussi difficile, car la côte rocheuse escarpée offrait peu de mouillages. N'ayant guère de contacts avec le monde extérieur, les Qataaris étaient réputés autosuffisants, mais on ignorait pratiquement tout de leurs coutumes, de leur culture ou de leurs structures sociales.

On les estimait cependant d'une importance unique. Leur société représentait sans doute un lien évolutif entre les nations civilisées du Nord, les innombrables peuplades de l'Archipel, les barbares et les nomades du Sud. Les preuves de leurs talents et de leurs capacités intellectuelles se rencontraient en effet partout. Au fil des ans, bien des ethnologues avaient voulu parcourir la péninsule, mais l'attente et l'observation silencieuses dont Jenessa avait fait l'expérience les avaient frustrés sur le plan professionnel.

On ne connaissait avec une relative certitude qu'un des aspects de l'existence qataari : ces gens mettaient leur vie en scène. D'après les récits de leurs quelques visiteurs et les photos aériennes de leur pays, chaque village ou communauté comportait un théâtre à ciel ouvert qui ne se vidait jamais totalement. Les théories à ce sujet ne manquaient pas, mais on admettait à présent d'une manière générale que l'art dramatique constituait pour les Qataaris un moyen d'action symbolique : ils s'en servaient pour prendre diverses décisions, appliquer la loi, résoudre leurs problèmes, faire la fête.

Leurs rares œuvres littéraires à avoir atteint les bibliothèques du monde extérieur stupéfiaient le lecteur étranger. Prose et vers, rédigés sous forme théâtrale ou déclamatoire, s'avéraient pourtant impénétrables, elliptiques à un point exaspérant. Beaucoup de personnages, dotés d'une liste apparemment infinie de noms guindés, familiers ou abrégés, y jouaient semblait-il un rôle symbolique. L'analyse sémiotique des textes qataaris constituait dans les universités septentrionales une discipline académique majeure.

Les quelques voyageurs qataaris qui visitaient pour une raison ou pour une autre les pays nordiques n'évoquaient le sujet que de manière détournée. Une linguiste de la péninsule, venue à la surprise générale jouer les médiatrices lors d'une conférence politique au sommet, avait ensuite obligeamment accepté de parler de la vie qataari au cours d'un forum. Dans un discours mémorable, elle avait affirmé à des étudiants diplômés être une simple actrice d'une exposition culturelle, un micro énonçant des mots qu'il n'avait pas choisis. Tout ce qu'elle disait, y compris à l'instant même, avait été préparé par des ateliers d'improvisation et des équipes d'écrivains travaillant en collaboration. Ses réponses aux questions n'avaient été que des reformulations de cette exégèse. La transcription de la conférence demeurait un sujet d'étude, d'interprétation et de querelles pour les experts.

La guerre avait fini par atteindre la péninsule qataari, lorsque les troupes faïandaises avaient entrepris la construction sur les bas-fonds d'une base de ravitaillement en carburant proche de la côte. Le territoire qataari étant resté jusque-là zone non revendiquée, il s'agissait d'une brèche dans l'espèce de neutralité dont avaient bénéficié ses habitants. La Fédération avait organisé en réponse une véritable invasion de la péninsule, si bien que les Qataaris avaient subi de plein fouet la puissance destructrice de la guerre avec ses gaz de dissociation neurale, ses scintilles, ses incendies, ses averses d'acide. Les villages avaient été rasés, les roseraies brûlées, les civils tués par milliers. En quelques semaines, la société qataari avait été détruite.

Une mission humanitaire nordique avait évacué durant un court cessez-le-feu les survivants, qui n'avaient opposé aucune résistance. Après avoir fondé plusieurs colonies temporaires, ils avaient été transportés sur Tumo, où on leur avait construit un camp de réfugiés dans une vallée orientale reculée. Les autorités tumoïtes leur avaient d'abord fourni le nécessaire, mais les déracinés avaient commencé à affirmer leur individualité en un temps remarquablement court. Ils avaient érigé de grands écrans en tissu autour de leur périmètre et posté des gardes à tous ses points d'accès. Le site était réputé manquer d'hygiène

et avoir été aménagé de manière primitive, problèmes que les autorités s'efforçaient de régler, mais les insulaires qui s'y étaient rendus après la mise en place des écrans – équipes médicales, conseillers agricoles, travailleurs sociaux – avaient tous fait le même rapport : les Qataaris attendaient.

Il ne s'agissait pas d'une attente polie ou agacée. Juste d'une cessation d'activité, d'un long silence.

Au bout d'un moment, la plupart des écrans – pas tous – avaient été abattus tandis que les nouveaux venus modifiaient à leur gré les éléments constitutifs du camp, qu'ils se répandaient peu à peu à travers la vaste zone allouée. À présent, la majeure partie de la vallée ne présentait plus de loin rien d'exceptionnel, compte tenu du terrain, des matériaux de construction disponibles et ainsi de suite. Toutefois, l'impossibilité d'entrer en contact avec les Qataaris subsistait. De grands écrans dissimulaient toujours certaines parties de leurs installations.

Les deux anthropologues avaient poursuivi la querelle. Parren s'adressait maintenant à Yvann :

« ... vous maintenez qu'en grimpant sur les hauteurs près de chez vous, on voit les gardes qataaris ?

— Oui, répondit Jenessa, apparemment consciente que l'interpellé avait un instant laissé vagabonder ses pensées.

— Mais pourquoi sont-ils là, le long de la crête ? Je croyais qu'ils ne quittaient jamais le camp.

— La vallée tout entière leur a été donnée, expliqua-t-elle. Ils en cultivent la majeure partie.

— Des cultures vivrières, je suppose.

— Non. Des roses. Les roses qataaris.

— Alors on peut au moins les étudier en train de s'en occuper ! » commenta son collègue, l'air satisfait.

Jenessa jeta un coup d'œil désespéré à Yvann par-dessus la table. Il lui rendit son regard, s'efforçant de ne trahir aucun sentiment, penché en avant, les coudes au bord du plateau en bois, les mains jointes devant le visage. Quoiqu'il se fût douché avant de partir ce soir-là, une fragrance légère s'accrochait à sa peau. Les yeux fixés sur la jeune femme, il se sentait habité par une trace de l'agréable excitation sexuelle due au parfum des pétales de roses qataaris.



Les Parren s'étaient installés dans un des hôtels du port de Tumo Ville, où Jenessa alla les voir le lendemain matin. Les deux amants quittèrent en même temps l'appartement. Ils gagnèrent la voiture d'Yvann ensemble, amicalement enlacés, ce qui ne trahissait en rien la nuit qu'ils venaient de passer, d'une passion et d'une activité inhabituelles.

Il rentra chez lui sans se presser, l'esprit occupé par le sexe et par Jenessa, hésitant plus que jamais à céder à la tentation de la folie mais se demandant aussi plus que jamais ce qu'il verrait peut-être de la cellule. Parler des Qataaris avait ravivé son intérêt. Au début de son espionnage, il s'était dit pour s'excuser qu'il ne voyait que des choses insignifiantes, fragmentaires. Mais au fil des semaines, sa connaissance des Qataaris avait crû, et avec elle, le secret. Un lien s'était forgé tacitement entre les réfugiés et lui. Raconter ce qu'il savait fût revenu à trahir la promesse faite en son for intérieur.

Il gara sa voiture puis monta jusqu'à sa demeure en égrenant d'autres justifications à son silence. Les Parren lui déplaisaient. Il ne voulait rien dire pour encourager le professeur. L'exposition prolongée à la séduisante paresse tumoïte, sans parler du mode de vie relâché de l'Archipel, finiraient par changer le Nordique, mais jusque-là, il constituerait une influence abrasive pour Jenessa, qui traquerait les Qataaris avec une ardeur et un intérêt renouvelés.

La maison, hermétiquement close durant la nuit, sentait le renfermé. Yvann la parcourut afin d'ouvrir les fenêtres, de repousser les volets. Dans le jardin, dont il ne s'était pas occupé de tout l'été, fleurs et buissons montés en graines se balançaient doucement à la brise légère. Il les contempla d'un œil fixe en s'efforçant de trancher.

Le dilemme, de sa propre création, pouvait être résolu par la simple décision de ne jamais plus grimper jusqu'à la folie. Dans ce cas, il poursuivrait son existence telle qu'elle avait été jusqu'au début du long été équatorial sans tenir compte des réfugiés. Toutefois, il rappelait à cet instant un drogué persuadé qu'il lui suffit pour décrocher de s'y résoudre. L'appât de la cellule secrète agissait puissamment sur lui. La conversation de

la veille au soir avait accru sa conscience du mystère qataari, lui avait rappelé la curiosité intense bien particulière suscitée par ce peuple étrange.

Ce n'était pas sans raison qu'il stimulait les impulsions romantiques et érotiques des grands compositeurs, philosophes, écrivains et autres artistes, habitait légendes et rêveries, infiltrait de son énigme les sociétés nordiques – à tel point que toutes leurs œuvres d'art suscitaient directement ou indirectement des images inspirées par les Qataaris. Même dans le caniveau, les moindres graffitis ressassaient leur influence, les plus basiques fictions pornographiques perpétuaient leur mythe.

Se défendre de céder à son obsession mettait Yvann au supplice. Pour s'occuper, il se baigna dans la piscine.

Plus tard, il ouvrit un des coffres longtemps négligés qu'il s'était fait envoyer du continent puis en rangea les livres sur les étagères de son bureau. À midi, cependant, la curiosité était devenue une faim dévorante. S'emparant de ses jumelles, il grimpa jusqu'à la folie.

En son absence, d'autres pétales étaient apparus dans la cellule. Il balaya du bout des doigts les contours de la fissure, porta les jumelles à ses yeux puis s'avança légèrement. Lorsqu'il atteignit le mur extérieur, le couvercle métallique des lentilles racla légèrement la pierre. Yvann changea de position, à peine, se servant de la minuscule saillie pour assurer son équilibre.

Le camp de réfugiés s'étendait de l'autre côté de la vallée peu profonde. Plusieurs des écrans familiers avaient été remis en place, cette fois dans la zone considérée d'après les manuels de Jenessa comme réservée à l'éducation. De grandes ondulations parcouraient les imposants rectangles de tissu, caressés par la brise du sud qui soufflait dans la dépression. Les jumelles ne fournissaient pas l'agrandissement nécessaire pour les rapprocher vraiment, mais Yvann, intrigué, se prit à espérer que le vent en soulèverait la jupe afin de lui révéler fugitivement ce qu'elle cachait.

Devant le camp, sur le fond irrigué de la vallée, s'étendaient les roseraies qataaris, aux plants si serrés qu'on ne distinguait depuis la crête qu'un océan d'écarlate, de rose et de vert.

Yvann scruta la dépression avec attention quelques minutes durant, promenant lentement les jumelles sur le paysage, jouissant du privilège de cette vision secrète.

De sa cellule, il avait d'abord observé les travailleurs des roseraies. La veille au soir, pendant le dîner, Parren avait mentionné avec un certain respect admiratif la possibilité d'apercevoir les réfugiés en train de soigner leurs fleurs. Au souvenir de l'excitation initiale que lui avait valu sa découverte, Yvann avait ressenti pour lui un imperceptible frémissement de sympathie.

Aucun des Qataaris en vue n'avait pris la position d'attente, ce qui signifiait qu'on ne l'avait pas repéré.

Un petit groupe se tenait parmi les roses, plongé dans une discussion volubile. Au bout d'un moment, deux de ses membres partirent chercher de grands paniers, qu'ils se mirent à traîner par terre. Abandonnant leurs compagnons, ils commencèrent à parcourir d'un pas lent les longues rangées de rosiers pour cueillir les fleurs les plus épanouies et les plus rouges, qu'ils jetaient dans les paniers.

Rendu méthodique par des semaines d'espionnage, Yvann examina tour à tour chaque cueilleur. Il y avait en fait beaucoup de cueilleuses, qu'il regarda avec plus d'attention encore. Il cherchait une Qataari bien précise, qui ramassait les roses quand il avait découvert le poste d'observation d'où il pouvait regarder le camp sans être repéré. Pour lui, elle n'avait bien sûr pas de nom, pas même un surnom qu'il eût utilisé en son for intérieur comme abréviation. Par certains côtés, elle lui rappelait un peu Jenessa, mais après avoir longuement scruté son âme, Yvann avait admis que la ressemblance découlait juste de son sentiment de culpabilité.

La Qataari était plus jeune, plus grande, plus belle, indéniablement. Alors que Jenessa, les cheveux et le teint sombres, présentait un mélange attirant de sensualité et d'intelligence, la réfugiée était fragilité et vulnérabilité emprisonnées dans un corps d'adulte. Parfois, lorsque son

travail dans la roseraie la rapprochait de la folie, Yvann distinguait dans ses yeux une expression captivante : ruse et incertitude, invite et retenue. Elle avait des cheveux d'or, une peau très pâle, les proportions classiques de l'idéal qataari tel qu'on le concevait de par le monde. Pour Yvann, c'était l'incarnation de la victime vengeresse née du pinceau de Vaskaretta.

Toutefois, Jenessa était réelle ; disponible. La Qataari lointaine, interdite, à jamais inaccessible.

Après s'être assuré qu'elle ne travaillait pas dans la roseraie, Yvann abaissa ses jumelles puis se pencha en avant jusqu'à presser le front contre la paroi de pierre rugueuse. Les yeux au plus près de la fissure, il regarda dans le cirque bâti par les réfugiés au pied de la folie.

Elle lui apparut aussitôt. Près d'une des douze statues creuses en métal qui entouraient l'arène nivelée. Accompagnée – jamais il ne l'avait vue seule. La jeune fille faisait partie d'un groupe mixte important qui préparait l'amphithéâtre, mais elle se tenait légèrement en retrait. On nettoyait les lieux, on les apprêtait : les hommes époussetaient et polissaient les statues, tandis que les femmes ratissaient les cailloux et jetaient de toutes parts des poignées de pétales de roses.

Quant à elle, elle les regardait s'activer. Vêtue de rouge, comme toujours : une longue robe qui la dissimulait sans l'entraver, sorte de toge aux multiples pans de tissu diaphane superposés.

Silencieux, attentif à ne pas se faire repérer, Yvann porta ses jumelles à ses yeux puis mit au point sur le visage de la Qataari. Le grossissement lui donna aussitôt l'illusion de se trouver plus près d'elle, donc plus désarmé face à elle.

Il remarqua que sa robe, fermée au cou, était fendue d'un côté. On distinguait la courbe de l'épaule, l'articulation du bras, la naissance à peine ébauchée de la poitrine. Si la jeune fille pivotait un peu vite ou se penchait en avant, le vêtement s'écarterait à coup sûr pour en révéler davantage. Yvann la fixait, pétrifié par sa sensualité inconsciente, presque négligente.

Aucun signe visible ne marqua le début du rituel : les préparatifs menèrent imperceptiblement aux prémices de la cérémonie. Les femmes qui dispersaient les pétales de roses, cessant de les jeter à terre, se mirent à en asperger leur compatriote solitaire. Les hommes qui nettoyaient les statues se glissèrent tous à l'arrière de celle qu'ils polissaient. Ils ouvrirent les effigies, au dos monté sur charnières, y pénétrèrent, s'y enfermèrent.

Le reste du groupe, où les deux sexes étaient représentés à parts quasi égales, se répartit autour de la petite arène, entre les statues.

La jeune Qataari s'avança pour prendre sa place au centre du cirque.

Yvann avait l'habitude de ces préludes ; bientôt commencerait la psalmodie. Quand il regardait l'énigmatique cérémonie, il en retirait toujours la certitude qu'elle se poursuivait un peu au-delà du point auquel elle avait été interrompue la fois précédente. Ou, si tel n'était pas le cas, les événements s'enchaînaient de manière à donner l'impression qu'on allait en voir davantage. Les possibilités duelles du rôle sexuel de la jeune fille devenaient de plus en plus tentantes.

La psalmodie naquit, douce, basse, dépourvue de mélodie. La Qataari tournait lentement sur elle-même, oscillante, soulevant les pétales entassés. Sa robe se balançait doucement ; comme Yvann s'y attendait, elle ne tarda pas à glisser plus bas sur l'épaule. Les pans de tissu se gonflaient, battaient, livraient des aperçus de cheville, de coude, de sein, de hanche. L'héroïne de la cérémonie, de toute évidence nue sous sa toge, jetait au passage un regard bref mais intense à chacun des hommes visibles. Peut-être s'agissait-il d'un défi, d'une provocation, d'une invite ou d'une sélection. Impossible d'en décider.

La pluie de pétales se poursuivait ; la belle Qataari tournoyait dans la petite arène, les foulant, les écrasant. Yvann s'imaginait sentir leur odeur monter jusqu'à lui, quoiqu'il sût que la fragrance enivrante provenait en grande partie de ceux tombés dans la cellule.

L'étape suivante lui était également connue. Une des lanceuses de pétales posa son panier puis s'avança droit vers le

centre de l'amphithéâtre. Arrivée devant la jeune fille, elle déchira son propre corsage, écartant le tissu pour se dénuder les seins. Une deuxième femme s'approcha, poussa la première puis se découvrit à son tour la poitrine. Un homme se précipita alors dans l'arène, les rattrapa toutes les deux afin de les tirer en arrière avec de sévères reproches. Pendant ce temps, une autre sortait du rang et déchirait ses vêtements. Là encore, un homme s'empressa de la rejoindre pour la ramener à sa place.

Leur compatriote ne restait pas indifférente ; elle promenait sur son corps des mains voluptueuses, tirait à petits gestes impatients sur la robe légère qui l'enveloppait. Les pans de tissu tenaient de moins en moins bien.

Yvann se demandait comme toujours où allait mener la cérémonie. Il en attendait la suite avec impatience, car jamais, par le passé, le rituel ne s'était poursuivi bien longtemps. Abaissant une nouvelle fois ses jumelles, il se pencha en avant afin d'embrasser la scène du regard.

La jeune Qataari l'obsédait. Dans ses fantasmes, il s'imaginait que le cérémonial se déroulait en ces lieux, sous le mur de la folie, à son propre bénéfice, un bénéfice exclusif. Il rêvait qu'on en apprêtait pour lui l'héroïne, qu'elle constituait une offrande.

Il s'agissait cependant de fantasmes *a posteriori*, réservés à la solitude. Lorsqu'il se tenait dans le réduit, qu'il regardait le rituel, il avait une conscience aiguë de son rôle d'intrus secret dans le monde des réfugiés, d'observateur aussi incapable d'affecter le processus que l'était apparemment la Qataari.

La passivité d'Yvann se limitait toutefois à la non-intervention. D'une autre manière, très basique, il était de plus en plus impliqué dans la cérémonie, car chaque fois qu'il en épiait le déroulement sous sa cachette, l'excitation l'empoignait. Ce jour-là encore, la tension croissait dans son aine, sous l'empire d'un gonflement rigide. Il contemplait la scène familière, sans négliger l'intérêt secondaire que présentaient pour lui les brèves exhibitions des autres participantes.

Lorsque la jeune fille quitta le centre de l'arène, cependant, Yvann lui consacra à nouveau toute son attention. Comme une femme s'approchait d'elle en tirant déjà les lacets de son

corsage, elle se porta à la rencontre de son aînée, arrachant un des longs pans de tissu écarlate de la toge qu'elle jeta de côté. Il tomba doucement sur les pétales tel un voile.

Yvann, les jumelles recollées aux yeux, eut un aperçu d'une brièveté exaspérante de la nudité révélée, avant que la belle Qataari pivotât et que sa robe translucide la recouvrit en grande partie.

Elle fit deux pas hésitants, trébucha, tomba en avant. Au centre de l'arène, là où les pétales étaient les plus épais. Un nuage rouge se souleva autour d'elle. Il ne s'était pas redéposé qu'un homme s'approchait à grands pas de la silhouette immobile. Il la poussa du bout du pied puis, y mettant toutes ses forces, la souleva pour la faire rouler sur le dos.

La jeune fille paraissait inconsciente – sa robe légère en désordre, les pans de tissu lâches tordus sur son corps inerte, les jambes et les bras nus. Le voile arraché découpait une diagonale de nudité qui lui courait entre les seins, sur l'estomac, la hanche. Les jumelles d'Yvann lui révélaient l'aréole rose pâle entourant un mamelon et quelques boucles de poils pubiens.

L'homme se tenait devant sa compatriote évanouie, visiblement décidé à la prendre. Accroupi ou presque, il se massait énergiquement les organes génitaux.

Fasciné par la scène, Yvann céda enfin à un plaisir exaltant. Alors qu'il atteignait l'orgasme, qu'il se libérait dans ses vêtements, il s'aperçut à travers les lentilles frémissantes des jumelles que la Qataari avait rouvert les paupières ; l'air égaré, les lèvres mi-closes, elle bougeait doucement la tête d'avant en arrière. Les yeux levés.

On eût dit qu'elle le regardait, lui.

Honteux, gêné, il s'écarta de la fissure dans le mur.

Le surlendemain, les Parren arrivèrent de bon matin à sa propriété. Après un petit déjeuner symbolique, les deux hommes partirent pour la crête, laissant Jenessa s'occuper de Luovi.

Sur les conseils d'Yvann, le visiteur s'était muni de bottes solides. Ils grimpèrent encordés, mais l'anthropologue, novice en la matière, glissa presque dès le début de l'ascension. Il

dégringola le long d'une surface qui se désagrégeait, pour s'arrêter brusquement quand son compagnon prit son poids en charge.

Yvann assura la corde avant de rejoindre prudemment le petit homme ventru. Ce dernier, son équilibre retrouvé, regardait d'un air chagrin les égratignures qui lui marquaient bras et jambes sous ses vêtements déchirés.

« On continue ? lui demanda Yvann.

— Bien sûr. Laissez-moi juste une minute. Ce n'est rien. »

Toutefois, le défi que représentait l'ascension semblait avoir perdu son côté stimulant, fut-ce pour un moment, car Parren n'était visiblement pas pressé de repartir. La masse de la crête dominait les deux hommes.

Le regard du chercheur la suivit jusqu'à la folie, dressée un peu plus loin.

« Le château vous appartient, il me semble ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas un château mais une folie.

— N'est-il pas possible de monter sur les créneaux ? Ce serait sans doute plus facile que d'escalader les rochers.

— Plus facile mais aussi plus dangereux. La folie tombe en ruine, et les marches ne sont consolidées que jusqu'à une certaine hauteur. De toute manière, je vous assure qu'on a une meilleure vue depuis la crête.

— Vous êtes donc monté sur les créneaux ?

— La première fois que j'ai fait le tour de la propriété, oui. Je ne m'y risquerais plus. » Yvann décida de tenter le coup. « Mais vous pouvez y aller seul, si vous voulez.

— Peut-être pas, répondit Parren en se frottant le bras du bout des doigts. Continuons par là. »

Son hôte repassa en revue la liste des précautions à prendre durant l'escalade, lui montra comment utiliser la corde, trouver des prises et des points d'appui, répartir son poids. L'arête n'était ni haute ni escarpée, mais les rochers se révélaient si instables et si cassants que le moindre faux mouvement risquait d'être désastreux pour les grimpeurs.

Ils repartirent enfin. Tout se passa bien jusqu'aux deux tiers de la pente, où Parren glissa à nouveau. Un cri lui échappa lorsqu'il tomba contre une grosse pierre qui saillait derrière lui.



« Vous faites trop de bruit, l'avertit Yvann après être descendu le rejoindre et avoir constaté qu'il n'était pas blessé. Vous voulez que les Qataaris nous entendent avant même que nous arrivions en haut ?

— Vous connaissez déjà le parcours. Pour vous, c'est différent.

— La première fois, j'étais seul. Je n'en ai pas fait une telle histoire.

— Vous êtes nettement plus jeune que moi. »

Les récriminations cessèrent lorsque Yvann retourna prendre sa place à la tête. Assis sur une plaque de pierre, il attendit de voir si Parren voulait poursuivre l'ascension. L'anthropologue passa quelques minutes à boudier puis, comprenant sans doute que son compagnon faisait ce qu'il pouvait pour l'aider, le rejoignit d'un pas lent. Yvann prit le mou de la corde.

« Vous avez raison, lui dit le petit homme à voix basse. Je suis désolé d'avoir fait autant de bruit pour rien.

— Ne vous inquiétez pas.

— Vous croyez que les Qataaris se doutent de notre présence ?

— On ne peut pas le savoir avant d'arriver au sommet.

— Alors vous pensez qu'ils m'ont entendu ?

— Je me suis posé la question. Le vent est très bruyant, aujourd'hui. Peut-être vous en sortirez-vous. Autant qu'on sache, ils n'ont pas de facultés surhumaines. À partir de maintenant, soyez le plus discret possible. » Yvann montra du doigt le haut de la pente. « Nous arriverons dans cette dépression-là. Ce n'est pas exactement l'endroit où je suis allé la dernière fois, mais ça n'en est pas loin. Si les Qataaris n'ont pas modifié la répartition de leurs gardes, vous verrez que le plus proche se trouve à une certaine distance. Avec de la chance, ils ne vous repéreront qu'au bout de quelques minutes. »

Il repartit en rampant, posant les pieds sur les meilleurs points d'appui, qu'il désignait en silence à l'anthropologue. Là, près du sommet, les morceaux de pierre brisés se raréfiaient, de sorte qu'on risquait moins d'en déloger. Parren suivait, muet. Enfin, Yvann atteignit une large dalle rocheuse située juste sous

le bord de la crête et s'y allongea sur le ventre en attendant le scientifique.

Ils restèrent là une ou deux minutes, sans mot dire, le temps que leur souffle s'apaisât. La plaque, chauffée par le soleil, leur brûlait le visage et les mains.

« Si vous voulez encore un conseil, murmura Yvann, ne vous servez pas tout de suite de vos jumelles. Prenez d'abord une vue d'ensemble, puis observez aux jumelles les sujets les plus proches.

— Pourquoi ça ?

— Dès que nous serons repérés, les gardes crieront. L'avertissement partira d'ici. »

Les jumelles de Parren pendaient à son cou. Yvann tira les siennes de leur étui.

« Prêt ? » demanda-t-il très bas.

L'autre acquiesça. Ils rampèrent tout doucement vers le haut jusqu'à voir par-dessus la crête dans la vallée en contrebas.

Un groupe de cinq Qataaris se tenait juste en dessous d'eux, fixant d'un air patient l'endroit exact où ils venaient d'émerger.

Yvann se rejeta en arrière par réflexe, mais le cri des gardes s'éleva au même instant : il ne subsistait pas la moindre chance de les surprendre.

En remontant à sa place, il s'aperçut que l'avertissement se déployait. Les hommes postés en contrebas de la crête tournaient le dos aux espions, tandis que dans la roseraie, sur les berges du mince ruisseau, aux abords du camp, la moindre activité s'interrompait. Les réfugiés attendaient, figés dans une immobilité passive.

Parren, maniant ses jumelles avec maladresse, s'efforçait de tout regarder sans lever la tête.

« Plus la peine de vous cacher, lui dit son guide. Levez-vous si vous voulez. Vous verrez mieux. »

Lui-même s'installa le plus confortablement possible au bord de la plaque. Un instant plus tard, le scientifique s'asseyait, lui aussi. Le visage brûlé par le soleil, ils contemplèrent la vallée, l'examinèrent de long en large aux jumelles.

Yvann poursuivait ses propres buts. Pendant que son compagnon cherchait ce qui l'intéressait, quoi que ce fût, lui

parcourait systématiquement la roseraie du regard, passant d'une personne à l'autre. La plupart lui tournaient le dos, et à pareille distance, grossissement ou pas, il était difficile de bien les voir. Le cœur d'Yvann battait avec une telle force que ses puissantes jumelles trépidaient entre ses mains, faisant sauter l'image. Il y avait indéniablement une femme. Il la fixa un moment, incapable d'obtenir la certitude qu'il ne s'agissait pas de la jeune Qataari du cirque.

Pendant que Parren poursuivait ses observations, Yvann braqua ses jumelles de côté, en direction de la folie. La disposition du terrain lui dissimulait l'arène proprement dite, mais il distinguait deux des statues creuses qui l'entouraient. Voir si on célébrait un rituel en cet instant lui était impossible – de toute manière, il se trouvait trop loin de l'amphithéâtre – mais il voulait vérifier s'il y avait des gens dans cette partie de la dépression. Toutefois, hormis pour le garde posté près de la folie, aucun signe d'activité ne lui apparut.

L'examen muet de la vallée figée prit quelques minutes supplémentaires. L'anthropologue tira un calepin, réalisa quelques croquis de la scène puis rédigea deux pages de notes d'une petite écriture serrée. Son guide le regardait faire, les yeux mi-clos à cause du soleil radieux ; il sentait le sommet de son crâne gonfler à la chaleur.

Le rocher qui leur servait de siège était entouré de pétales de roses dispersés, recroquevillés et desséchés. Pendant l'ascension, Yvann en avait remarqué d'autres sur toute la partie inférieure du plissement de terrain, encore doux et colorés ceux-là, peut-être parce qu'ils étaient à l'abri du soleil. Il ramassa un des plus secs, le plia puis l'écrasa entre ses doigts. Le pétale tomba en poussière, qui dériva lentement jusqu'à terre lorsque Yvann se frotta les mains.

Ses notes terminées, Parren examina de nouveau la vallée aux jumelles, avant de dire qu'il avait vu tout ce qu'il voulait voir.

« Vous avez une idée du moment où ils arrêteront ce cirque ? demanda-t-il.

— Sans doute quand ils s'estimeront tranquilles. Mais vous pouvez être sûr qu'aucun d'eux ne bougera un cil avant que nous soyons partis depuis longtemps. »

Parren regarda au loin : la demeure d'Yvann, le paysage poudreux alentour, les montagnes embrumées de chaleur en toile de fond.

« Vous croyez que ça vaudrait la peine d'attendre ici, hors de vue, une heure ou deux ? J'ai le temps.

— Ils en ont davantage. Ils savent que nous sommes là. Autant rentrer.

— On aurait dit qu'ils nous attendaient.

— Je sais. » Yvann jeta un coup d'œil d'excuses à son compagnon. « Sans doute parce que je vous ai amené sur la partie de la corniche où j'étais déjà venu. Nous aurions dû essayer ailleurs.

— Nous essaierons la prochaine fois.

— Si vous pensez que le jeu en vaut la chandelle. »

Ils entreprirent de redescendre, Yvann ouvrant le chemin. Sous le soleil de plus en plus ardent, la marche ne tarda pas à devenir franchement désagréable. Ils étaient tentés d'emprunter des raccourcis pour en finir plus vite, mais les surfaces instables et les bords déchiquetés des rochers leur rappelaient en permanence les dangers de l'entreprise.

L'anthropologue demanda le premier une pause et s'accroupit à l'ombre d'un surplomb. Yvann monta le rejoindre pour s'asseoir près de lui. Ils burent tous deux à leur bouteille d'eau, s'essuyant la bouche du dos de la main. En contrebas, légèrement décalés, à portée de main semblait-il, la maison et les jardins se découpaient sur le paysage gris-brun telle une maquette en plastique aux couleurs vives. Les silhouettes de Jenessa et Luovi se prélassaient au bord de la piscine, côte à côte sous un grand parasol.

« D'après Jenessa, vous avez travaillé dans les scintilles », commença Parren.

Yvann le regarda, surpris.

« Pourquoi vous a-t-elle raconté une chose pareille ?

— Je le lui ai carrément demandé. Je connaissais votre nom. Après tout, nous sommes tous les deux Faiandais. Quand elle

m'a parlé de vous, ça m'a rappelé votre histoire, ce que la presse en a dit.

— Eh bien, au moins, vous comprenez pourquoi je suis venu dans les îles. Je n'ai plus rien à faire avec les scintilles. C'est du passé.

— Certes, mais vous en savez toujours davantage sur le sujet que la plupart des gens.

— À quoi cela peut-il bien servir, ici, dans l'Archipel ?

— Cela pourrait m'être extrêmement utile. J'ai besoin d'un conseiller possédant des connaissances particulières. De vous, en d'autres termes.

— Quel genre d'informations vous faut-il ? demanda Yvann, résigné.

— Tout ce que vous pouvez me dire.

— Je crois que vous vous faites des idées sur moi, professeur Parren. Jamais je n'ai eu quoi que ce soit à voir avec la technologie des scintilles. Je n'étais qu'un fournisseur, un agent commercial.

— Je sais. Mais je sais aussi que vous n'êtes pas totalement honnête en disant cela. Si vous n'êtes pas un expert en scintilles, alors il n'en existe pas.

— Je n'ai pas beaucoup parlé de mon ancien métier à Jenessa. Elle n'aurait pas dû le mentionner. Je n'ai sur les scintilles presque aucune information qui ne soit maintenant de notoriété publique. Les techniques se sont améliorées. L'équipement que je vendais est dépassé depuis des années.

— Je n'ai donc pas vu chez vous un détecteur de scintilles ?

— Écoutez, je ne comprends pas pourquoi vous vous intéressez à ça. »

Parren, penché en avant, sortait de l'ombre du surplomb. Ses manières s'étaient modifiées.

« Je ne vais pas mâcher mes mots, monsieur Ordier. J'ai besoin de certaines informations, que vous êtes clairement la personne la plus à même de me donner. Par exemple, je veux savoir s'il existe dans l'Archipel des lois interdisant le déploiement des scintilles.

— Mais enfin, pourquoi une chose pareille vous tracasse-t-elle ?

— Parce que je veux utiliser cette technologie pour observer les Qataaris. J'aimerais avoir votre opinion là-dessus. Et compte tenu de la scène à laquelle nous venons d'assister, j'aimerais savoir si à votre avis, ils disposent d'un moyen quelconque de brouiller les signaux des scintilles.

— Je peux déjà vous assurer qu'il n'existe pas de loi en interdisant l'usage. Du moins pas de loi exécutoire. Il y a juste le Pacte de Neutralité, dont je n'ai jamais entendu dire qu'on l'ait invoqué contre les utilisateurs de scintilles. En répandre est souvent considéré comme une atteinte au traité, mais pour ce que j'en sais, cela n'a donné lieu à aucun procès. Certaines îles ont peut-être voté des lois locales. Ce n'est pas le cas de Tumo.

— Et le reste ?

— Il vous est évidemment possible de déployer les scintilles si vous disposez d'un moyen de les répandre sans que les Qataaris le sachent.

— C'est le plus facile. Je compte utiliser un avion, je vous l'ai dit. Une compagnie de Tumo Ville m'a promis de me fournir l'équipement nécessaire pour un lâcher de scintilles nocturne.

— Vous avez de l'avance sur moi, remarqua Yvann d'un ton bénin. Qu'est-ce qui vous fait croire que les Qataaris pourraient brouiller les émissions ?

— Ils ont l'expérience de ce genre d'espionnage. Les deux camps s'en servaient durant la campagne de la péninsule. Les militaires en font toujours trop : les Qataaris devaient patauger dans les scintilles. Même un peuple relativement arriéré n'aurait pas eu trop de mal à deviner à quoi elles servaient. Or nous savons très bien vous et moi que nous ne parlons pas d'arriérés.

— J'avais l'impression que vous les considériez peut-être comme tels. En général, les anthropologues ne consacrent guère de temps aux civilisations possédant une culture scientifique.

— Les Qataaris sont différents. Ils intéressent les chercheurs pour la bonne raison qu'ils s'opposent à leurs recherches. Vous avez raison : l'anthropologie se consacre essentiellement aux peuplades primitives, dont celle qui nous occupe ne fait pas partie. Nous répartissons les sociétés en groupes "durs" ou "mous", ce qui indique dans notre jargon à quel point elles influencent le monde qui les entoure. Les Qataaris ont l'air

d'une société classique du type mou : ce n'est pas un peuple guerrier, ils font pousser des fleurs, ils sont passifs à l'extrême. Pourtant, il se passe chez eux quelque chose de profond, de subtil, de planifié. Tout le monde s'en rend compte. À mon avis, le peuple qataari est décivilisé mais dur. Aussi dur que possible. Du point de vue technologique, il rivalise sans doute avec ce que nous avons de mieux.

— Qu'en savez-vous ?

— Supposition intelligente. De toute évidence, le comportement de nos sujets vise à dissimuler je ne sais quoi. Mais que pensez-vous des scintilles, monsieur Ordier ? Les réfugiés seraient-ils capables d'en brouiller les émissions ?

— À ma connaissance, ils seraient bien les seuls. Quand j'exerçais, ce n'était pas possible, et de l'avis général, ça ne le serait jamais. Il s'agit apparemment d'une question de limitation de longueur d'onde et de compression du signal. Mais vous savez ce que c'est avec la technologie. On n'arrête pas le progrès.

— Ce genre de choses doit aussi être vrai chez les Qataaris.

— Je l'ignore. Sans doute.

— Regardez. » L'anthropologue tira d'une de ses poches un coffret qu'Yvann reconnut aussitôt : une boîte noire à scintilles semblable à la sienne. Le scientifique l'ouvrit puis y plongea des brucelles, au support monté sur la face intérieure du couvercle. « Vous en avez déjà vu, de celles-là ? »

Il lâcha une minuscule lentille dans la main d'Yvann.

« Elle n'a pas de numéro de série, devina ce dernier.

— Exact. » Parren se pencha pour la récupérer à l'aide des petites pinces, la remit dans la boîte qu'il referma avec un claquement énergique. « Vous savez pourquoi ?

— Et vous ?

— Je n'en ai jamais vu avant.

— Moi non plus. À part ici, sur Tumo. À mon avis, elles sont d'origine militaire.

— Non, j'ai vérifié. Le traité de Yenna oblige les armées à les marquer. Les deux camps ont cédé. De toute manière, le numéro de série imprimé est utilisé numériquement pour décoder les images. Les scintilles ne sont pas censées fonctionner sans.

— Alors ce sont des imitations ?

— En général, elles sont marquées aussi, pour les mêmes raisons. Quelques pirates en produisent peut-être des vierges – dans le but de répandre une sorte de virus mécanique pervers – mais il ne devrait presque pas y en avoir : utiliser des scintilles dont on ne peut capter le signal ne présente aucun intérêt. Or ces saletés sont partout. J’en ai trouvé des centaines depuis mon arrivée sur Tumo.

— Vous les avez toutes vérifiées ?

— Non, mais parmi celles que j’ai découvertes en ville, neuf sur dix sont vierges.

— Alors à qui appartiennent-elles ?

— J’espérais l’apprendre de vous.

— Nous avons déjà établi que vous étiez le mieux informé de nous deux.

— Très bien, je vais vous dire ce que j’en pense. Elles ont quelque chose à voir avec les Qataaris. »

Yvann attendit la suite, mais Parren, le couvant d’un regard fixe, attendait quant à lui une réponse.

« Alors ?... finit par demander son hôte.

— Alors quelqu’un espionne les Qataaris, déclara l’anthropologue avec emphase.

— Dans quel but ?

— Le même que le mien, évidemment. »

Sa voix avait repris le caractère tranchant auquel Yvann avait été confronté lors du dîner chez Jenessa. Parren était réellement ambitieux. Son interlocuteur s’était senti vaguement coupable à la pensée que le scientifique avait découvert l’espionnage auquel il se livrait depuis la folie, mais ce sentiment de culpabilité était inexistant comparé à l’ambition du visiteur – d’un tel éclat qu’elle l’aveuglait.

« Alors peut-être devriez-vous travailler en collaboration avec ces gens, dit Yvann au bout d’un moment. Sinon, vous finirez par vous gêner mutuellement.

— Exact. Je ne sais pas de qui il s’agit, donc je suis obligé d’entrer en compétition.

— Vous avez vos propres scintilles ? »



Le chercheur répondit aussitôt à la question, pourtant sarcastique :

« Oui. Je peux mettre la main sur quelque chose de neuf, le tout dernier modèle qu'on testait encore il y a quelques jours. Quatre fois plus petit que les versions existantes, donc pratiquement invisible. Doté d'une capacité à la transmission digitale associée, ce qui signifie que pour la première fois, une couverture à saturation produit une image holistique au lieu de centaines de milliers de canaux distincts à décoder.

— Alors voilà la réponse, commenta Yvann, avec un mouvement de recul mental devant cette surprenante information. Vous aurez l'avantage, c'est évident.

— Je sais. Mais il subsiste un problème incontournable. Ça va coûter très, très cher. Je ne peux pas y consacrer mon budget universitaire si les Qataaris sont capables de brouiller les émissions. »

Il eut un sourire sinistre.

« Comme je le disais, il m'est impossible de vous aider. La technologie évolue trop vite. Mais si vous voulez mon avis, la capacité technique de détecter les scintilles n'a aucune importance dans le contexte qui nous occupe. Vous avez vu combien les Qataaris sont sensibles à l'observation. On dirait un sixième sens. D'une manière ou d'une autre, ils sauront, pour vos scintilles.

— Ce ne sont pas des surhommes, vous l'avez dit vous-même.

— Je ne suis pas le seul. Ils se contentent de faire comme s'ils en étaient. Écoutez, j'ai besoin d'un verre, un vrai. Nous en reparlerons une fois en bas. »

Parren acquiesça, à regret semblait-il, puis les deux hommes reprirent leur descente maladroite. Ils atteignirent la maison une demi-heure plus tard, en nage, la peau rouge et brûlante aux endroits exposés. La demeure s'avéra déserte. Deux chaises longues inoccupées attendaient près de la piscine. Yvann prépara des boissons glacées pendant que Parren se jetait à l'eau, puis il se doucha avant de se changer.

Laissant son invité sur le patio, il partit ensuite à la recherche des deux femmes, qu'il finit par repérer sur le terrain accidenté

derrière la maison : elles arrivaient visiblement de la porte inscrite dans le mur de la cour. Il les attendit avec impatience.

« Eh bien, où étiez-vous passées ? demanda-t-il à Jenessa.

— Jacj et toi étiez partis depuis tellement longtemps que j'ai emmené Luovi voir la folie. Comme le cadenas n'était pas fermé, nous nous sommes dit que ça ne poserait pas de problème.

— Tu sais très bien que c'est dangereux d'aller sur les créneaux ! s'exclama-t-il.

— Quelle architecture intéressante, intervint Luovi.

Tellement excentrique. Les murs sont truffés de failles cachées. Et quelle vue, de là-haut ! »

Elle adressa à Yvann un sourire condescendant, déplaça sur son épaule la bandoulière de son gros sac en cuir puis, dépassant son hôte, regagna la maison. Il se tourna vers Jenessa dans l'espoir d'obtenir une mimique explicative, mais elle évita son regard.

Les Parren passèrent le reste de la longue journée brûlante à l'ombre, au bord de la piscine.

Yvann subit en auditeur passif presque toute la conversation, dont il se sentit exclu. Le regret l'envahit de ne pas s'intéresser au travail de Jenessa autant que Luovi à celui de son mari, mais chaque fois qu'il se risquait à exprimer une opinion ou une idée dans la discussion sans fin sur les Qataaris, soit on l'ignorait, soit on le reprenait. Il finit par sombrer dans une humeur introspective pendant que Parren détaillait son plan élaboré – il fallait louer un avion, trouver un endroit où installer l'équipement de décodage des scintilles... Sa relation secrète de voyeur avec la jeune Qataari préoccupait de plus en plus Yvann.

Sur la crête, il lui avait semblé que nul rituel ne se déroulait à ce moment-là, ce qui lui apportait un certain soulagement : sa conviction de participer à l'événement, fût-ce en observateur muet, s'en trouvait renforcée. Le besoin de jouer un rôle dans la cérémonie brûlait en lui sans qu'il pût l'expliquer. Toutefois, pour d'autres raisons, la pensée qu'il ne se passait rien dans l'arène en son absence le dérangeait.

Il se demandait aussi ce qu'avaient vu ou fait Jenessa et Luovi dans la folie.

Sentiment de culpabilité et curiosité, les motivations conflictuelles du voyeur croissaient à nouveau en lui.

Au crépuscule, quand la température commença à baisser, Parren annonça qu'il avait un rendez-vous ce soir-là. Jenessa proposa aussitôt de reconduire le couple à Tumo Ville. Yvann, marmonnant les platitudes d'un hôte au départ de ses visiteurs, vit là l'occasion de satisfaire sa curiosité. Il accompagna les autres jusqu'à la voiture de Jenessa, qu'il regarda s'éloigner ; déjà, le soleil descendait vers les montagnes tumoïtes.

Aussitôt le véhicule hors de vue, Yvann s'empessa de regagner la maison, prit ses jumelles, une torche, et partit pour la folie. Jenessa l'avait bien dit : le cadenas de la porte était ouvert. Apparemment, Yvann avait oublié de le refermer lors de son dernier passage. Cette fois, il veilla à le mettre en place de l'autre côté du mur, comme d'habitude. Personne ne monterait jusqu'à la folie tant qu'il s'y trouverait, pour rien au monde.

Le crépuscule n'existait pratiquement pas sur Tumo, à cause de sa position équatoriale : le soleil disparaissait très vite derrière les montagnes sans jeter de derniers feux, plongeant l'est de l'île dans une obscurité soudaine. L'ombre d'Yvann s'allongeait sur le sol pendant qu'il grimpait la côte. La nuit tomberait dans quelques minutes.

Une fois à l'intérieur de la cellule secrète, il colla sans perdre de temps les yeux à la fissure. La vallée en contrebas lui parut saisissante, avec ses couleurs profondes et ses ombres immenses. Rien ne bougeait : personne n'était en vue, et le tissu des écrans familiers répartis dans le camp pendait, figé par le calme vespéral. Les Qataaris étaient tous rentrés chez eux. L'alarme donnée lorsque les deux curieux avaient regardé par-dessus la crête avait évidemment cessé de faire effet.

Soulagé d'un grand poids, Yvann regagna la maison dans la nuit toute neuve, promenant le rayon de sa torche sur le terrain inégal. Il rangea le patio, remit les chaises longues à leur place, rentra verres et assiettes sales. À peine avait-il terminé la vaisselle que Jenessa réapparut.

Très belle, surexcitée, elle se précipita pour l'embrasser.

« Je vais travailler avec Jacj ! annonça-t-elle. Il veut que je devienne son assistante, sa conseillère privée.

— Sur quoi le conseilleras-tu ?

— Les Qataaris. Il peut me payer ce que je gagne à l'heure actuelle, et quand il rentrera sur le continent, j'aurai un poste de chercheuse associée dans son département. Il aimerait que je reparte avec lui. »

Yvann hocha la tête puis se détourna.

« Tu n'es pas content pour moi ? demanda Jenessa.

— Qu'est-ce que ça cache ? »

Elle le suivit sur le patio, allumant du seuil les lampes colorées dissimulées parmi la vigne accrochée au treillis qui les surplombait.

« Quand je veux faire quelque chose par moi-même, pourquoi t'imagines-tu toujours qu'il y a anguille sous roche ? s'enquit-elle.

— D'où tire-t-il son argent ? Tu connais la situation aussi bien que moi. Il n'est pas en congé universitaire. Les îles ne sont plus des lieux de villégiature. Personne ne peut retourner dans le Nord, ce qui prouve bien qu'il te raconte des histoires.

— Ça ne te plaît vraiment pas, hein ? »

Yvann se retourna vers Jenessa. Les lumières multicolores jouaient sur sa peau olivâtre tels les reflets du soleil sur des pétales de fleurs. Elle lui semblait toujours jolie, mais en cet instant plus que jamais. Il demeura muet, regrettant d'avoir entamé la discussion.

« Prenons un verre, proposa-t-il enfin.

— Nous avons assez bu. »

Apparemment, elle ne voulait pas en rester là.

« Tu pourrais m'en dire plus sur ton départ pour le Nord ? demanda-t-il.

— Jacj sait comment faire.

— J'en doute. Pourquoi ne pas m'avoir parlé de ce qui se passait ?

— Je t'en parle maintenant. Rien n'est encore décidé. Je peux toujours changer d'avis si je veux.

— Mais tu ne veux pas.

— Vraiment ? De toute manière, je te signale qu'il ne se passe rien, comme tu dis.

— Ton attitude soulève certaines interrogations.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille ? Tu crois que je couche avec lui ?

— Non.

— C'est juste un poste, pour le travail que j'ai toujours fait. Tu sais ce que m'inspire mon département ! Nous sommes dans une impasse. Nous n'avons fait aucun progrès mesurable depuis l'arrivée des Qataaris.

— Toujours ces sales Qataaris, hein ? Eh oui. Ils t'obsèdent autant que lui.

— Je ne peux pas le nier. D'un point de vue professionnel... »

Elle secoua Yvann par le bras. Il se dégagea d'un geste coléreux et lui tourna le dos, mais elle l'empoigna de nouveau, obstinée. Il demeura planté là, avec l'impression qu'on le traitait en adolescent capricieux ; ce qu'il méritait peut-être.

Toutefois, il était en colère, et il lui fallait en général un moment pour se calmer. Jenessa le connaissait bien. Il se conduisait de manière irrationnelle, bien sûr, c'était fatal dans ce genre de situation. Depuis leur arrivée, les Parren semblaient décidés à transformer l'existence bien réglée dont il jouissait, conscience coupable et ce qui s'ensuivait compris. Que Jenessa se joignît à eux, collaborât avec eux, représentait une intrusion supplémentaire. Yvann ne pouvait l'envisager que de façon émotionnelle.

Bien plus tard, après un souper léger, alors qu'ils buvaient du vin ensemble sur le patio dans la nuit obscure, bruisante d'insectes, elle reprit :

« Ne pique pas une autre crise... mais je crois que Jacj aimerait bien t'avoir dans son équipe, toi aussi.

— Moi ? » Yvann s'était radouci au fil de la soirée. Son rire n'avait plus rien de sardonique. « Je doute de pouvoir faire grand-chose pour lui.

— Ça, je n'en sais rien. Il a l'air de t'apprécier.

— Alors il ne peut pas avoir que des défauts.

— Il voudrait louer la folie.

— Pour quoi faire ? demanda Yvann, saisi.

— Elle domine la vallée qataari. Jacj veut construire une cachette dans le mur. Y installer des appareils photos, quelque chose de ce genre.

— Dis-lui qu'elle n'est pas à louer, déclara-t-il d'un ton abrupt. La structure est précaire. »

Jenessa le fixait d'un air pensif.

« Elle m'a paru relativement sûre, objecta-t-elle. Nous sommes montées jusqu'aux créneaux sans problème.

— Je croyais t'avoir dit que la folie...

— Oui ?

— Ce n'est pas grave. » Une autre dispute était dans l'air. Il leva la bouteille de vin pour voir ce qu'il en restait. « Tu veux que j'en ouvre une deuxième ? »

La jeune femme bâilla d'une manière affectée, exagérée ; comme si, consciente elle aussi de la tournure que prenait la conversation, elle était heureuse d'avoir une chance d'abandonner le sujet.

« Finissons celle-là et allons nous coucher, proposa-t-elle.

— Tu passes la nuit ici, alors ?

— Si tu veux. »

Quatre jours passèrent. Yvann avait beau éviter la cellule de la folie, la curiosité que lui inspirait la jeune Qataari ne s'éteignait pas. Et son incertitude quant à la signification du rituel ne faisait que croître, exaspérée par la présence malvenue des Parren.

Le lendemain de leur visite, pendant qu'il attendait le départ de Jenessa, une pensée inquiétante l'avait frappé. Sur la crête, le scientifique avait parlé de l'origine inconnue des scintilles vierges non identifiées ; d'après lui, leur présence prouvait que quelqu'un d'autre cherchait à espionner les réfugiés.

Yvann, l'oreille tendue aux mouvements de Jenessa sous la douche, avait soudain compris qu'il en allait peut-être tout autrement.

Il se pouvait que des inconnus espionnent les Qataaris.

Mais les Qataaris eux-mêmes ne jouaient-ils pas les espions ?

Compte tenu de leur besoin d'intimité obsessionnel, épier les mouvements des étrangers à leur communauté eût été dans leur intérêt. S'ils avaient accès à des scintilles et à l'équipement adéquat – ou s'ils étaient capables de les fabriquer –, cela leur permettrait de bâtir des défenses contre le monde extérieur.

La chose n'était pas impensable. Parren l'avait bien dit : quand on avait vu les réfugiés de près, on ne commettait pas l'erreur de les prendre pour une tribu de primitifs. Les Qataaris ayant par le passé rendu visite aux nations septentrionales avaient dévoilé une compréhension inductive brillante des sciences et de la technologie. L'anthropologue les estimait détenteurs d'une science sophistiquée. Dans ce cas, peut-être avaient-ils appris à reproduire les scintilles.

S'ils espionnaient quelqu'un, ils espionnaient Yvann. C'était leur plus proche voisin ; sa propriété dominait leur camp ; il trouvait sans arrêt des scintilles vierges chez lui.

Plus tard, après le départ de Jenessa, il avait passé toute la maison au peigne fin avec le détecteur. Les diverses pièces contenaient une dizaine de scintilles, mais les zones extérieures – patio, alentours de la piscine et jardin – en abritaient littéralement des centaines. Il les avait toutes posées dans la boîte noire, qu'il avait vivement refermée. Pleine aux deux tiers voire plus.

La majeure partie de la journée s'était écoulée pendant qu'il s'absorbait dans ses pensées. Si son hypothèse se révélait fondée, les Qataaris avaient forcément conscience de l'espionnage auquel il se livrait depuis la folie – idée des plus troublantes.

Voilà qui eût expliqué une étrangeté obsédante : sa conviction inébranlable que le rituel était célébré à sa seule intention.

Il s'était toujours montré scrupuleusement silencieux et discret. Dans des circonstances normales, il n'eût pas eu la moindre raison de penser que les réfugiés se doutaient de sa présence. Toutefois, la jeune fille était devenue le personnage central de la cérémonie après qu'il l'avait remarquée dans la roseraie et observée aux jumelles. Pourquoi en avait-on fait le pivot ? Par hasard, ou parce qu'en la regardant, il l'avait de fait choisie ?

Qui plus était, le rituel commençait invariablement après l'arrivée d'Yvann dans la cellule. Jamais il ne l'avait surpris entamé. La séquence, mise en scène dans une arène circulaire, ne lui était pourtant pas seulement visible, elle semblait

organisée de manière à ce qu'il n'en perdît rien. La jeune fille lui faisait toujours face, par exemple. Il ne se passait rien qu'il ne pût voir.

Jusque-là, il avait attribué ces détails au hasard, sans leur chercher d'explication rationnelle. Mais si les Qataaris l'espionnaient, l'attendaient, jouaient pour lui...

Hypothèse qui contredisait cependant un fait avéré : leur répugnance bien connue à se laisser observer. Il était très improbable qu'ils encouragent quiconque à les regarder.

Cette pensée nouvelle et les énigmes qu'elle soulevait avaient tenu Yvann à l'écart de la folie quatre jours durant. Par le passé, il avait parfois songé qu'on préparait la belle Qataari à son intention, qu'elle constituait un appât sexuel, mais il s'agissait de simples fantasmes érotiques qu'il n'était nullement disposé à transformer en réalité.

Il eût fallu pour cela en accepter un autre élément : elle savait qui il était, elle le désirait, son peuple l'avait choisi pour elle.

Ainsi donc, le temps passait. Jenessa, très occupée par les préparatifs de Parren, ne semblait pas remarquer qu'Yvann s'était perdu dans des pensées abstraites. De jour, il rôdait à travers la maison, parcourant ses livres et s'efforçant de se concentrer sur les problèmes domestiques. De nuit, comme d'habitude, il couchait avec sa maîtresse, soit chez lui, soit chez elle, mais chaque fois qu'ils faisaient l'amour, surtout juste avant l'orgasme, il imaginait la jeune Qataari. Il la voyait étalée sur le lit de pétales écarlates, sa robe transparente déchirée, froissée sous son corps dénudé, les jambes écartées, les genoux relevés, la bouche tendue vers la sienne, les yeux fixés sur lui, emplis de soumission, la peau chaude et douce.

Elle lui avait été offerte ; il ne tenait qu'à lui de la prendre.

Le matin du cinquième jour, il se réveilla pénétré d'une compréhension toute neuve : le dilemme était résolu.

Jenessa dormait toujours à son côté. Comme les premiers rayons du soleil se répandaient dans la chambre, il contempla les jeux de lumière sur les murs et le plafond, reflets de la surface à peine animée de la piscine extérieure. Depuis le début, bien qu'il eût toujours refusé de l'admettre, il sentait que les



Qataaris l'avaient choisi. À présent seulement, il l'admettait, il y croyait.

À présent seulement, il comprenait pourquoi. Avant d'émigrer, il avait rencontré dans le Nord quelques Qataaris ; or il n'avait eu à l'époque aucune raison de tenir secret son commerce des lentilles de surveillance. Les Qataaris avaient donc appris qui il était ; ils ne l'avaient pas oublié ; ils savaient aussi où il habitait ; ils savaient tout ce qu'il y avait à savoir de lui.

Ce n'était pas tout : jusqu'à son réveil, cette idée avait effrayé Yvann, dans la mesure où elle impliquait qu'il était en esprit prisonnier des réfugiés. Alors qu'en fait, sa compréhension toute neuve était libératrice.

Sa curiosité obsessionnelle n'avait plus de raison d'être. Il n'avait plus besoin de se torturer à la pensée d'avoir manqué le rituel, parce que, il s'en apercevait à présent, il ne se passerait rien d'intéressant tant qu'il ne serait pas là pour le voir. Il n'avait plus besoin de regagner la cellule étroite, baignée d'un parfum narcotique, parce que les Qataaris attendraient.

Ils attendraient son arrivée comme ils attendraient le départ de n'importe qui d'autre.

Allongé dans son lit, les yeux fixés au plafond tapissé de miroirs, il réalisa que les réfugiés l'avaient libéré. La jeune fille constituait une offrande qu'il pouvait à son gré accepter ou refuser.

Jenessa, se réveillant, se tourna vers lui.

« Quelle heure est-il ? » interrogea-t-elle, les paupières mi-closes.

Yvann jeta un coup d'œil au réveil avant de lui répondre. Elle se serra affectueusement contre lui, comme si elle avait envie de faire l'amour à moitié endormie – il savait qu'elle y trouvait beaucoup de plaisir – mais s'écarta un instant plus tard.

« Il faut que je me dépêche, dit-elle en posant un baiser léger sur la poitrine de son amant.

— Qu'est-ce qui te presse ?

— Jacj doit prendre le bateau pour Muriseay. L'avion est prêt.

— L'avion ?

— Celui qu'il loue pour scintiller les Qataaris. Ça va sans doute se faire aujourd'hui ou demain. »

Yvann hocha la tête. Jenessa roula hors du lit, pas tout à fait réveillée, s'approcha nue du miroir du mur, y examina son reflet d'un air endormi en se passant des doigts hésitants dans les cheveux. Son compagnon contemplait, appréciateur, la vue qu'elle lui offrait : la courbe généreuse des fesses, les longues jambes galbées, la peau sans défaut, les seins qui piquaient du nez tandis qu'elle se penchait vers la glace.

Lorsqu'elle partit faire sa toilette, il quitta lui aussi le lit pour l'attendre devant la cabine de douche, non sans imaginer son corps voluptueux bougeant sensuellement sous le jet énergique tandis que ses mains savonneuses parcouraient ses membres et sa poitrine. Plus tard, quand elle eut avalé un morceau de pain sec pour tout petit déjeuner, il la raccompagna jusqu'à sa voiture et la regarda s'éloigner avant de regagner la maison.

La pensée de sa liberté toute neuve revint alors à Yvann. Il prépara du café, qu'il emporta sur le patio. Il faisait de nouveau une chaleur accablante, dans laquelle le crissement vibrant des cigales semblait particulièrement puissant. Une nouvelle caisse de livres était arrivée la veille ; la piscine paraissait propre et fraîche. Ce pouvait être une autre longue journée d'agréable fainéantise.

Yvann se demanda si les Qataaris le regardaient en cet instant précis ; si leurs scintilles reposaient entre les pierres du dallage, dans les branches de la vigne ou la terre des fleurs exubérantes.

« Jamais plus je n'espionnerai les Qataaris, dit-il à voix haute pour les capteurs de son imagination.

« J'irai à la folie aujourd'hui, demain et tous les jours à venir.

« Je déménagerai. Je louerai la maison aux Parren, je m'installerai en ville et je vivrai avec Jenessa.

« J'espionnerai les Qataaris. Jusqu'à ce que j'aie tout vu, que je connaisse tous leurs secrets, que je leur aie tout pris. »

Il se leva de sa chaise longue pour parcourir le patio, jouant la comédie devant un public imaginaire invisible, gesticulant, prenant des poses élaborées de profonde réflexion, de brusque décision, de soudains changements d'avis.

C'était du théâtre sans en être. Le libre arbitre libère le décide et piège l'indécis.

« Je vous dérange ? »

La voix s'immisça dans la ridicule charade d'Yvann, qui sursauta. Il pivota vivement, furieux et gêné. Luovi Parren se tenait sur le seuil du salon, son gros sac de cuir en bandoulière, comme d'habitude.

« Tout était ouvert, reprit-elle. J'ai frappé, mais personne n'a répondu. J'espère que je ne suis pas importune.

— Que voulez-vous ? »

Il n'avait pu empêcher l'incivilité de se glisser dans sa voix.

« J'aimerais boire quelque chose, si ça ne vous dérange pas.

— Je suis au café. Je vais vous chercher une tasse.

— Je préférerais de l'eau. J'ai marché un bon moment.

— Très bien. »

Rageur, il gagna la cuisine, où il trouva un verre propre. Sortant du réfrigérateur une bouteille d'eau minérale, il emplit le verre, où il ajouta deux glaçons. Avant de l'apporter à la visiteuse, toutefois, il se posta devant l'évier, appuyé des deux mains au bord du bac, dans lequel il plongeait un regard furieux. Il détestait être pris par surprise. Comment avait-elle franchi le portail à commande électronique ?

Luovi s'était assise à l'ombre, sur les marches descendant du patio à la véranda. En lui donnant son verre, Yvann se tint brièvement au-dessus d'elle. Ses genoux très écartés tendaient le tissu de sa robe sur ses jambes. Des taches sombres de transpiration s'élargissaient sous ses aisselles. Son corsage largement déboutonné révéla un instant deux gros seins que rien ne soutenait, ballottants, l'affaissement trahi par des vergetures verticales bien visibles sur un coup de soleil. Avait-elle profité de l'absence de son hôte pour ouvrir le haut de sa robe ? Il ne se rappelait pas en avoir remarqué le bâillement à l'arrivée de l'intruse. Elle lui adressa en prenant son verre un sourire séducteur.

« Je croyais vous trouver dans la piscine, aujourd'hui. Il fait tellement chaud au soleil.

— Je me baignerai peut-être plus tard.

— C'est merveilleux. Nous pourrions nager ensemble ?

— Si ça vous tente, ne vous gênez pas. Je vais sans doute sortir d'ici un moment. Vous n'avez qu'à profiter de la piscine en mon absence. » Il commençait à se remettre de la surprise causée par l'arrivée malvenue de Luovi, assez du moins pour se sentir capable de débiter des politesses. « Je vous aurais crue en compagnie de votre mari, aujourd'hui.

— Je ne voulais pas retourner sur Muriseay. Je n'ai rien à y faire. Jenessa est là ?

— Elle n'est pas avec lui ? Elle m'a parlé d'aller sur Muriseay. De ne pas rater le bateau ?

— Vous croyez qu'elle est partie aussi ? Je ne le pense pas. Voilà deux jours que Jacj est absent. »

Yvann fronça les sourcils, cherchant à se souvenir de la manière dont Jenessa avait évoqué ses projets pour la journée. Il ne se rappelait pas l'avoir entendue dire qu'elle prenait le bateau, mais elle avait bel et bien affirmé que Parren allait sur Muriseay. Or depuis qu'elle travaillait pour lui, elle l'accompagnait dans la plupart de ses petits voyages. Comment Luovi était-elle arrivée à la propriété ? Tumo Ville était trop loin pour qu'elle fût venue à pied, mais elle n'avait pas de voiture. Quelqu'un l'avait-il transportée sur une partie du trajet ou sa totalité ?

« J'ai cru comprendre que Jacj allait sur Muriseay louer un avion ? reprit Yvann.

— Certainement pas. Le camp de réfugiés a été scintillé il y a deux nuits. Vous n'avez pas entendu le moteur de l'appareil ?

— Non ! Jenessa est au courant ?

— Sans doute. »

Luovi eut le même petit sourire que le jour où elle était revenue de la folie.

« Alors que fait Jacj sur Muriseay, en ce moment ?

— Il rassemble l'équipement de contrôle. Jenessa ne vous a donc rien dit ?

— Elle m'a dit... »

Yvann hésita, fixant la visiteuse d'un regard suspicieux. La suave politesse de l'intruse évoquait celle d'une commère banlieusarde révélant un adultère. Elle sirota un peu d'eau avant de plonger les doigts dans son verre pour en tirer un

glaçon, qu'elle se passa sur les lèvres, les côtés du visage puis, enfin, le cou et la poitrine. Des gouttelettes roulèrent dans son corsage, aspirées par le large gouffre entre ses seins affaissés. Elle but encore une ou deux gorgées, attendant apparemment une réponse.

Yvann se détourna, inspira à fond. Allait-il croire cette femme ou se fier à sa maîtresse ? Jenessa n'avait rien fait ni dit au cours des derniers jours pour susciter la moindre méfiance quant aux intentions de Parren, de ce qu'elle en savait peut-être ou d'ailleurs de n'importe quoi d'autre.

Comme Yvann se retournait vers elle, Luovi reprit :

« J'espérais trouver Jenessa ici aujourd'hui pour mettre les choses au point.

— Peut-être devriez-vous mettre les choses au point ailleurs, répondit-il. J'ignore ce que vous voulez et pourquoi vous êtes venue...

— Vous en savez bien plus sur les Qataaris que vous n'êtes prêt à l'admettre.

— Qu'est-ce que ça a à voir ?

— Tout, autant que je sache. La folie n'a-t-elle pas été construite pour cette raison dès le début ?

— La folie ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Ne vous imaginez pas que nous ne sommes pas au courant ! Il est temps d'avertir Jenessa. »

Cinq jours plus tôt, les insinuations de Luovi eussent renversé les défenses d'Yvann pour le frapper droit à sa conscience coupable. Cinq jours plus tôt. Depuis, les choses étaient devenues plus complexes. Le sentiment de culpabilité, visiblement intégré à une vaste intrigue, ne rendait plus Yvann aussi vulnérable.

« Écoutez, Luovi, je crois que vous feriez mieux de partir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

— Très bien. » Elle posa son verre puis se leva en athlète, reprenant son sac et tournant le dos à son hôte du même mouvement. « Vous comprenez, j'espère, que vous aurez à subir les conséquences désagréables de vos actes.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous voulez parler, mais je n'ai aucune envie de le savoir. Si vous voulez bien avoir l'amabilité... »

Déjà, elle s'écartait de lui pour rentrer dans la maison. Il la suivit à travers les pièces fraîches afin de s'assurer qu'elle ressortait par la porte principale puis descendait l'allée. Malgré ses protestations, Yvann comprenait parfaitement ce qu'elle avait voulu dire, maintenant qu'elle s'en allait bel et bien. Le portail était ouvert. Peut-être ne s'était-il pas refermé derrière la voiture de Jenessa, un peu plus tôt. Luovi le franchit, son hôte sur les talons ; il le referma ensuite grâce à sa clé-radar.

La visiteuse s'éloignait d'un pas rageur.

Sans doute en savait-elle autant qu'elle l'avait laissé entendre : l'espionnage auquel s'était livré Yvann. Une brusque impulsion le poussa à se défendre, le besoin de nier ou de s'expliquer, mais il était déjà trop tard. D'ailleurs, il ne voulait pas parler de ce genre de choses à Luovi. En attendant, était-elle réellement venue dans l'espoir de voir Jenessa, ou voulait-elle juste le confronter à ce qu'elle avait deviné ? Quant à ses insinuations au sujet des supposés mensonges de la jeune femme... Pourquoi cette dernière eût-elle menti ? Quels motifs eût-elle bien pu avoir ?

Le soleil brillait haut dans le ciel. Une lumière blanche flamboyait sur le paysage poudreux. Au loin, les montagnes tumoïtes miroitaient dans la brume. Luovi s'éloignait à grandes enjambées coléreuses, environnée de chaleur, au cœur d'un paysage radieux. Son lourd sac à bandoulière lui frappait la cuisse à chaque pas.

Yvann remarqua qu'elle s'était trompée à un croisement : au lieu de repartir vers Tumo Ville, elle s'enfonçait dans les collines parallèles à la crête. Il n'y avait rien d'autre dans cette direction : ni maison ni route.

À peine plus loin, le terrain devenait très accidenté, fissuré, dangereux pour le curieux – sans parler d'une marcheuse mal équipée, bouillante de colère pour faire bonne mesure.

Yvann lui courut après, mais elle s'était davantage éloignée qu'il ne le pensait, aussi dut-il forcer l'allure afin de la rattraper.

« Luovi ! appela-t-il, haletant, dès qu'il la pensa à portée de voix. Attendez-moi, s'il vous plaît ! »

Elle finit par l'entendre ou par accepter de patienter. Il ne tarda plus à la rejoindre, hors d'haleine, torturé par le soleil éblouissant, tandis qu'elle le fixait d'un air menaçant et interrogateur.

« Je ne peux pas vous laisser retourner en ville à pied. C'est beaucoup trop loin. N'y allez pas comme ça, pas par une chaleur pareille.

— Je sais ce que je fais.

— Venez avec moi. Je vais vous reconduire. »

Elle secoua la tête puis lui tourna le dos.

« Je sais très bien où je vais », affirma-t-elle d'un ton sinistre en continuant son chemin, titubante, non sans jeter un coup d'œil à la crête élevée qui la dominait.

Yvann rentra à la maison, dont il claqua la porte avec force. Des grains de poussière se soulevèrent dans son sillage.

Il gagna le patio, où il s'assit parmi les coussins dispersés sur le dallage chauffé par le soleil. Un oiseau s'envola de son perchoir, dans la vigne ; l'arrivant leva les yeux. La véranda, le patio, l'intérieur de la maison – partout, des scintilles cachées transformaient sa demeure en théâtre destiné à un public invisible.

Bouillant, hors d'haleine après la poursuite de Luovi, il se déshabilla pour piquer une tête dans la piscine, où il nagea un bon moment de long en large, s'efforçant de discipliner son esprit. Ensuite, séché, revêtu d'habits propres, il fit les cent pas au bord du bassin afin d'organiser ses pensées et de remplacer l'ambiguïté par la certitude. En vain.

*Les scintilles vierges.* Il s'était presque persuadé qu'elles appartenaient aux Qataaris, mais la possibilité subsistait que quelqu'un d'autre en fût propriétaire.

*Jenessa.* D'après Luovi, elle avait menti, alors que l'intuition d'Yvann lui affirmait le contraire. Il avait toujours confiance en elle, mais la visiteuse avait malheureusement réussi à semer le doute dans son esprit.

*Le voyage à Muriseay.* Parren s'était rendu sur Muriseay (le jour même ou l'avant-veille ?) pour louer un avion ou rassembler l'équipement de contrôle nécessaire, au choix. Luovi prétendait que l'avion avait déjà rempli son office, mais la chose eût-elle été organisée avant que l'ambitieux anthropologue fut prêt à recevoir les images ?

*Luovi.* Où se trouvait-elle, à présent ? Regagnait-elle la ville, ou était-elle toujours près de la maison, non loin de la crête ?

*Jenessa,* encore. Où se trouvait-elle, à présent ? Avait-elle pris le bateau, comme elle l'avait laissé entendre, travaillait-elle dans son bureau, était-elle avec Parren ou revenait-elle à la maison ?

*La folie.* Que savait Luovi des heures passées par Yvann dans le réduit secret ? Avait-elle espéré par ses questions lui soutirer des informations susceptibles de corroborer ses propres suppositions ? Que voulait-elle dire en affirmant que la folie avait été construite « dès le début » dans un but précis ? Était-elle parvenue à en apprendre davantage sur l'histoire des lieux que leur nouveau propriétaire ? Pourquoi existait-il *bel et bien* dans le mur un poste d'observation d'où on avait une vue parfaite sur la vallée ?

Et ce n'étaient là que les questions récentes soulevées par les Parren. Les autres, antérieures, subsistaient.

*Les Qataaris.* Qui regardait qui ? Yvann avait cru le savoir ; il n'en était plus si sûr.

*La jeune fille.* Était-il en ce qui la concernait un observateur libre, caché, à la présence insoupçonnée, ou un participant choisi jouant un rôle crucial dans le rituel ?

Empêtré entre libre arbitre et déterminisme, il devait bien admettre que, paradoxalement, la Qataari lui apportait sa seule certitude.

Il pouvait gagner la folie sur une impulsion ou après des heures de réflexion, à n'importe quel moment, cela ne ferait aucune différence. S'il s'y rendait, s'il collait les yeux à la fissure du mur, pour quelque raison que ce fut, la jeune fille serait là à l'attendre... et le rituel recommencerait.



Le choix appartenait à Yvann. Il n'avait aucun besoin de regagner la cellule. C'était fini, pour toujours, s'il en décidait ainsi.

Sans réfléchir plus avant, il rentra dans la maison, prit ses jumelles et se mit à grimper vers la folie.

Il ne tarda cependant pas à faire demi-tour, se racontant qu'il exerçait sa liberté de choix alors qu'il voulait juste prendre son détecteur de scintilles. Sitôt l'appareil sous le bras, il repartit dans la même direction.

Quelques minutes plus tard, il atteignit le pied du mur crénelé puis grimpa rapidement l'escalier jusqu'au réduit secret. Avant de s'y introduire, il posa le détecteur pour examiner aux jumelles les alentours de sa demeure.

La piste menant à la route de la ville était déserte, ainsi que la portion de chaussée visible. Il n'y avait pas même un nuage de poussière, signe qu'une voiture était passée récemment dans un sens ou dans l'autre. Yvann inspecta ensuite ce que sa position lui dévoilait de la crête, à la recherche de Luovi. Toutefois, de gros rochers jonchaient l'endroit où ils s'étaient parlés : quoiqu'il ne vît pas signe de la visiteuse, elle pouvait très bien se trouver dans les parages.

Il recula, se glissa entre les deux plaques de pierre en saillie pour s'introduire dans le réduit. La fragrance piquante, écœurante des roses qataaris l'enveloppa aussitôt. Une odeur qu'il associait maintenant sans ambiguïté à la jeune fille du rituel, à l'espionnage auquel il se livrait, l'observation de la cérémonie, la sensation d'une provocation sexuelle et d'une promesse illicite.

Posant les jumelles sur l'étagère, il tira le détecteur de sa boîte, mais la crainte de ce que pouvait révéler l'appareil le figea un instant. S'il y avait des scintilles dans la cellule, il saurait sans l'ombre d'un doute que les Qataaris étaient depuis longtemps conscients de sa présence.

Enfin, il déploya complètement l'antenne puis tourna le bouton. Le micro laissa échapper un hurlement électronique presque aussitôt réduit à néant. Yvann, qui avait écarté la main par réflexe quand le détecteur s'était tu, en toucha l'antenne directionnelle, le secoua ; pas un son n'en sortit. Il tourna le

bouton dans l'autre sens en se demandant quel était le problème.

Ressortant au soleil, il ralluma l'appareil. En principe, l'utilisateur obtenait les informations désirées grâce au signal sonore mais aussi à plusieurs petites diodes électroluminescentes et à des cadrans calibrés alignés sur le côté du boîtier. Les diodes brillaient, très peu, sans doute à cause du soleil éclatant, mais les aiguilles des cadrans restaient figées sur le zéro, le micro silencieux. Yvann secoua le détecteur, sans résultat. Exaspéré, il souffla bruyamment.

La vérification des piles lui apprit qu'elles étaient mortes.

Se maudissant d'avoir oublié de les recharger, il posa l'appareil sur les marches. L'engin ne servait plus à rien. Une incertitude nouvelle s'ajoutait aux autres : la cachette était-elle infestée ou non de scintilles ? La brusque explosion de bruit électronique trahissait-elle une surcharge dynamique ou l'agonie des piles ?

Yvann retourna se cloîtrer dans son réduit, où il récupéra ses jumelles.

Une couche épaisse de pétales de roses couvrait la dalle où il se tenait en principe. Lorsqu'il s'approcha de la fissure, il constata qu'elle en était également envahie, au point d'être bouchée. Il la dégagea du bout des doigts, sans se soucier de faire tomber les pétales dans sa cachette ou dans la vallée, puis remua les pieds pour balayer la plaque. La fragrance des roses qataaris s'élevait autour de lui tel un nuage de pollen, lui donnant à chaque inspiration une impression vertigineuse : éveil sexuel, excitation physique, ivresse.

Yvann chercha à se rappeler la première fois qu'il avait trouvé des pétales dans la cellule. De fortes rafales soufflaient alors ; le vent les avait peut-être portés par hasard jusque-là. Mais la nuit précédente ? Y avait-il eu du vent ? Impossible de s'en souvenir.

Il secoua la tête, s'efforçant de penser clairement. La matinée avait été déstabilisante, puis Luovi était arrivée. Les piles étaient mortes. Les pétales parfumés avaient envahi sa cachette.

Dans l'obscurité suffocante, il avait l'impression que des puissances supérieures agençaient les événements pour le désorienter.

Si ces puissances existaient en effet, il pensait savoir de qui il s'agissait.

Il se concentra sur cette conscience comme sur une faible lumière perdue dans le brouillard, vers laquelle il tituba en esprit.

Les Qataaris l'avaient regardé tout du long. Ils l'avaient choisi, mené à la cellule pour qu'il les espionnât. Ils avaient surveillé son moindre geste dans sa cachette, sa moindre inspiration, son moindre marmonnement, ses moindres intentions et pensées de voyeur. Ils les avaient décodés, analysés, confrontés à leurs propres mouvements de manière à connaître ses moindres réactions. Leur conduite était fonction de l'interprétation qu'ils donnaient à l'information rassemblée grâce à lui.

Il était devenu une scintille qataari.

Yvann se cramponna à une pierre en saillie pour reprendre son équilibre, oscillant comme si ses pensées étaient une force palpable capable de le déloger de son perchoir. Il avait conscience de la dangereuse cavité obscure dans le mur, sous ses pieds.

Le jour où il avait découvert le réduit, le début de l'histoire. Il s'était *caché* ; sa présence avait *échappé* aux Qataaris. C'était un axiome, forcément ? Il avait visité la propriété, financé la construction de la maison, acquis la folie suivant un processus, un enchaînement d'événements qui ne pouvaient être qu'aléatoires.

Ensuite, il avait regardé les réfugiés en secret, prenant peu à peu conscience de la nature de son privilège. Il avait épié la jeune fille, l'avait vue se déplacer entre les rosiers, ramassant les fleurs, les jetant dans le panier accroché sur son dos. Elle faisait alors partie de dizaines de cueilleurs, mais il s'était concentré sur elle à cause d'une sorte de chimie physique fondée sur la perception qu'il avait de son aspect, de ses manières, une chimie qui la rendait pour lui extrêmement attirante. Il n'avait pas dit

un mot, sinon en pensée ; les Qataaris n'avaient pas pu le remarquer.

Pas davantage qu'ils n'avaient pu tout organiser.

Le reste n'était que hasard et coïncidence. Forcément.

Rassuré, Yvann se pencha en avant, le front pressé contre la plaque de pierre surmontant la fissure. Son regard plongea dans l'arène circulaire.

Rien n'avait changé. Les Qataaris l'attendaient.

La jeune fille gisait sur le lit de pétales de roses, sa robe mal attachée révélant son corps. Le même croissant d'aréole pâle était visible, les mêmes boucles de poils pubiens. L'homme qui lui avait donné un coup de pied se tenait devant elle, les épaules voûtées, se caressant l'entrejambe sans la quitter des yeux. Les autres participants les entouraient : femmes chargées de jeter les pétales puis de se dénuder, hommes voués à la psalmodie.

La reconstitution était parfaite ; on eût dit que l'image emprisonnée dans la mémoire d'Yvann avait été photographiée puis reconstruite afin qu'aucun détail n'en fût omis. Il éprouva même l'ombre du sentiment de culpabilité suscité par son éjaculation spontanée.

Ses jumelles lui permirent d'examiner le visage de la belle Qataari. Les yeux mi-clos, elle le regardait, lui. Son expression n'avait pas changé : elle trahissait l'abandon de l'attente ou de la satisfaction sexuelles. Il fixait la jeune fille avec l'impression de voir l'image suivante d'un film passé centimètre par centimètre dans un projecteur, lui rendant son regard, s'émerveillant de sa beauté et de son air concupiscent, luttant contre la vague impression d'être coupable.

Une tension, une nouvelle tumescence naissait dans l'entrejambe d'Yvann.

La Qataari s'anima brusquement, secouant la tête. Le rituel reprit aussitôt.

Après s'être emparés des gros rouleaux de corde posés derrière les statues, quatre hommes quittèrent le cercle pour s'avancer vers elle. Leurs pieds soulevaient les pétales tandis qu'ils déroulaient les cordes, attachées à la base des effigies. Les femmes ramassèrent leurs paniers avant de converger elles

aussi vers le centre de l'arène. Les autres participants recommencèrent à psalmodier.

Dans la roseraie, un peu plus loin, des Qataaris vaquaient à leurs occupations, soignaient, cueillaient, arrosaient. Yvann prit soudain conscience de leur présence, comme s'ils avaient eux aussi attendu la reprise du rituel pour se remettre à bouger.

Les quatre hommes entravèrent la jeune fille par les poignets et les chevilles, cordes tendues, nœuds serrés. Bientôt, elle gisait les bras levés, les jambes largement écartées. Elle se débattait en vain, se tortillant de son mieux : cercles du pelvis, lents mouvements de tête.

Sa robe, qui avait glissé pendant qu'elle luttait pour ne pas être ligotée, dévoilait presque entièrement son corps. Un des hommes se pencha sur elle, bloquant un instant la vue d'Yvann. Lorsqu'il recula, le tissu rouge couvrait à nouveau la prisonnière.

Pendant ce temps – pendant qu'on disposait les cordes, qu'on jetait des pétales – le solitaire debout devant elle continuait à se masser les organes génitaux, à la regarder, à attendre.

Le dernier nœud serré, les Qataaris chargés des liens se retirèrent. La psalmodie s'acheva brusquement. Tous les hommes, à l'exception de celui qui se caressait, s'éloignèrent de l'arène en direction de la roseraie, du camp lointain.

La jeune fille écartelée se tortillait, impuissante, dans l'étreinte des cordes. Les pétales tombaient sur elle telle la neige, dérivait sur son corps, l'ensevelissaient. Yvann les voyait se poser sur son visage, ses yeux, dans sa bouche ouverte. Elle secouait la tête pour s'en débarrasser, mais il en pleuvait toujours. Elle tirait désespérément sur ses liens, le monticule rouge se gonflait à ses tressautements, les cordes ondulaient, vibraient.

Enfin, ses efforts s'interrompirent. Son regard se releva. Les jumelles de son espion lui révélèrent qu'en dépit de ses mouvements violents, elle avait l'air détendue, les yeux grands ouverts. Ses joues et sa mâchoire luisaient de salive, son visage teinté d'une saine rougeur paraissait refléter les pétales de fleur

sous lesquels sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement ; sans doute était-elle hors d'haleine.

Une fois de plus, rusée, séductrice, elle semblait fixer Yvann droit dans les yeux.

Son immobilité marqua le début de l'étape suivante du rituel, comme si la victime en était également l'ordonnatrice : à peine avait-elle tourné vers le ciel un regard lascif que l'homme debout devant elle se pencha. Il s'accroupit, plongeant les mains dans le monticule coloré pour arracher les pans de la robe légère qu'il déchira, souleva, jeta derrière lui. Les pétales tourbillonnaient autour de la scène. Yvann, qui l'observait avec avidité, entrevoyait par éclairs le corps tentateur de la jeune fille, malheureusement enveloppé d'un dense nuage pourpre. Les autres femmes se rapprochèrent encore afin de continuer à jeter des pétales, dissimulant la nudité si brièvement dévoilée. La dernière partie de la robe, coincée sous la prisonnière, ne vint que difficilement. Alors que l'homme l'arrachait, le corps de la captive se cabra dans les cordes qui le retenaient : les genoux et les bras, une épaule nue émergèrent un instant du monticule coloré.

Yvann regarda les pétales s'entasser sur elle jusqu'à l'ensevelir complètement. Les femmes arrêtaient de les jeter à la main pour renverser leurs paniers au-dessus de la jeune fille, laissant les particules écarlates se déverser tel un liquide. Pendant ce temps, l'homme s'agenouillait afin de les modeler, de les lisser à deux mains. Il les pressait contre le corps nu, les entassait sur les bras et les jambes, sur le visage.

Enfin, il s'écarta. Du point de vue d'Yvann, en hauteur, la petite arène évoquait maintenant un lac rouge immobile où ne subsistait plus la moindre trace de la silhouette recouverte. Seuls ses yeux demeuraient visibles.

L'homme et les femmes aux paniers quittèrent les lieux, repartant vers le camp.

Yvann baissa ses jumelles pour englober la vallée d'un coup d'œil. Le travail s'était interrompu dans la roseraie. Les Qataaris regagnaient leurs demeures derrière les écrans de tissu foncé, laissant la prisonnière seule dans l'amphithéâtre.

Il l'examina de nouveau aux jumelles. Elle lui rendait son regard sans faillir. Il avait la nette impression qu'elle cherchait ouvertement à le séduire, qu'elle le fixait en toute connaissance de cause, le défiait, l'appelait.

Ses paupières paraissaient à peine bistrées, comme assombries par un chagrin récent. Sous son regard ferme – provocation, invite –, Yvann, égaré par la fragrance narcotique des roses, trouvait à ses prunelles quelque chose de familier qui glaçait toute impression de mystère. La peau fragile des orbites, légèrement meurtrie semblait-il, l'air assuré...

Il la fixa un long moment. Plus il la contemplait, plus il se persuadait de regarder droit dans les yeux de Jenessa.

Enivré par les roses, sexuellement stimulé par leur parfum, il retomba en arrière, à l'écart de la fissure, puis quitta la cellule en titubant. L'éclat du soleil, la brûlure de ses rayons le prirent par surprise ; il chancela sur les marches étroites. S'appuyant d'une main au mur porteur de la folie afin de retrouver l'équilibre, il dépassa son détecteur de scintilles abandonné puis redescendit l'escalier.

À mi-chemin du sol, une saillie étroite courait irrégulièrement le long du mur jusqu'à l'extrémité de la construction. Obsédé par un besoin impérieux, Yvann la parcourut en vacillant puis, de là, parvint à gagner le sommet de l'enceinte moins élevée de la cour. À son pied l'attendaient les pierres et les arêtes brisées de la crête.

Il sauta, heurtant lourdement un gros rocher plus bas qu'il ne l'avait pensé. La chute lui coupa le souffle, il s'écorcha la main et se cogna douloureusement le genou mais ne se fit pas mal par ailleurs. Quelques secondes lui furent nécessaires pour reprendre haleine, accroupi.

Une forte brise brûlante soufflait dans la vallée et le long de la crête. Yvann sentait sa tête s'éclaircir pendant que le souffle lui revenait. En même temps, à son grand regret, son excitation s'éteignait.

Le libre arbitre dont il s'était félicité un peu plus tôt lui était momentanément rendu. La stimulation énigmatique du rituel

qataari ne le poussant plus de l'avant, il lui redevenait possible d'abandonner la quête.

Il pouvait se débrouiller pour descendre les surplombs et les plaques de roche fissurées afin de rentrer chez lui. Aller trouver Jenessa, laquelle était peut-être de retour avec une explication simple, plausible aux contradictions évoquées par Luovi. Se lancer à la recherche de cette dernière pour lui présenter ses excuses puis réfléchir aux raisons des mouvements supposés ou réels de Parren. Reprendre l'existence menée jusqu'à l'été, avant la découverte de la cellule, oublier la jeune Qataari et tout ce qu'elle représentait, ne plus jamais se rendre à la folie afin de jouer les espions.

Accroupi sur le rocher, il s'efforçait de s'éclaircir les idées.

Rentrer chez lui laisserait cependant un problème irrésolu.

*La prochaine fois* qu'il regarderait par la fissure de la folie – le lendemain, dans un an voire un demi-siècle –, il avait l'absolue certitude de voir un lit de pétales de roses, depuis lequel le fixeraient les yeux meurtris d'une ravissante jeune fille, qui ressemblait à Jenessa et n'attendait que lui.

Yvann dégringola maladroitement du dernier rocher en surplomb, tomba sur les éboulis puis glissa dans un nuage de poussière et de minuscules cailloux jusqu'au sable de la vallée.

Il se releva en s'époussetant. Un peu plus loin, la folie le dominait de sa haute taille élancée. Il l'examina avec intérêt, car jamais encore il ne l'avait vue sous cet angle. Le côté donnant sur sa propriété était une bonne imitation de tour médiévale crénelée, construite en plaques de pierre, mais sur l'arrière, les bâtisseurs n'avaient pas fait autant d'efforts pour obtenir un caractère marqué : le mur principal, constitué de blocs de roche jusqu'à hauteur d'homme, se composait ensuite de briques et de pierres variées, sans doute les matériaux disponibles sur les lieux à l'époque.

Yvann se savait seul, car il avait bénéficié en descendant de son perchoir d'une vue dégagée des alentours. Il n'y avait pas un garde en vue le long de la crête, pas un Qataari où que ce fût. La brise soufflait dans la roseraie désertée. Au loin, de l'autre côté



de la vallée, le tissu des écrans protégeant le camp pendait, lourd et gris.

Les statues de l'arène se dressaient devant lui. Il s'en approcha d'un pas lent, à nouveau excité et empli d'appréhension. Le lac rouge apparut, dégageant son lourd parfum. À l'ombre de la folie, la brise affaiblie en agitait à peine la surface. Yvann constatait à présent que les pétales n'étaient pas uniformément répartis au-dessus de la jeune fille mais la couvraient d'une épaisse couche irrégulière. L'illusion de nivellement était née de sa position élevée.

En atteignant la statue la plus proche, il hésita. C'était une de celles auxquelles menaient les entraves. La corde de fibres grossières, tendue, filait droit jusqu'au monticule de pétales, où elle disparaissait.

Qu'était censé faire l'arrivant ? Qu'attendait-on de lui ?

Devait-il s'avancer vers la prisonnière ensevelie, figée, puis se présenter de manière conventionnelle ? Se poster devant elle, menaçant, comme le Qataari un peu plus tôt ? Profiter tout simplement de leur solitude pour enfin la prendre, la violer ? La délivrer ? Il regarda autour de lui, indécis, dans l'espoir de trouver un indice sur la conduite à suivre.

Toutes les possibilités avaient beau s'offrir à lui, il savait que cette liberté apparente émanait en réalité d'autrui. Il était libre de faire ce que bon lui semblait, mais quoi qu'il arrivât, ses actes avaient été préprogrammés par la puissance mystérieuse, omnisciente des Qataaris.

Il n'en mourait pas moins d'envie de s'approcher de la jeune fille, de s'emparer d'elle, de la connaître. Elle était là, toute proche, prisonnière. Il était libre de la posséder.

Libre aussi de repartir. Ce choix-là également aurait été prédéterminé.

Il demeurait donc près de la statue, hésitant, aspirant la dangereuse suavité des roses, sentant le désir se réveiller en lui. Enfin, il s'avança, mais un dernier souvenir des conventions sociales le poussa à s'éclaircir nerveusement la gorge pour signaler sa présence.

La captive n'eut aucune réaction.

Il suivit la corde jusqu'au bord du monticule. Là, il se pencha en avant, dans l'espoir de distinguer quelque chose de la belle réfugiée sans avoir à se frayer un chemin vers elle parmi les pétales. Ses gestes en soulevaient la lourde fragrance tels les sédiments floconneux déposés au fond d'une bouteille de mauvais vin soudain secouée. Il la respirait à fond, s'abandonnant à la lenteur d'esprit induite, heureux de céder davantage aux mystères qataaris. Le parfum le détendait, l'excitait, le rendait réceptif aux soupirs de la brise, l'endurcissait à la chaleur brûlante du soleil.

Ses vêtements lui paraissant raides et gênants, il s'en débarrassa vivement. Comme le tas de tissu rouge vif se trouvait toujours là où avait été jetée la toge déchirée, il y ajouta ses affaires. Puis il se retourna vers le monticule, s'accroupit pour attraper la corde, tira dessus afin d'en éprouver la tension. La traction exercée sur le membre de la prisonnière l'avertirait de l'arrivée du visiteur.

Il s'avança parmi les pétales, qui s'agitaient autour de ses chevilles. Le parfum s'épaissit, évoquant le musc vaginal du désir.

Yvann hésita à nouveau, soudain conscient d'une sensation malvenue si distincte, si intense qu'elle évoquait une pression appliquée contre sa peau nue.

Quelqu'un, quelque part, le regardait.

La certitude s'imposa avec une telle netteté qu'elle pénétra l'agréable délire dû à la fragrance des roses. Yvann battit en retraite, pivota pour examiner le haut mur de la folie puis la roseraie. Personne.

Les statues en métal, tournées vers l'intérieur du cirque, semblaient fixer sans émotion la prisonnière ensevelie.

Un souvenir fit paresseusement surface, tel un tronc d'arbre détrempé, dans la mare boueuse de l'esprit d'Yvann : les statues... Au début du rituel... pourquoi étaient-elles là ? Il se rappelait vaguement les hommes réunis autour des femmes, le nettoyage et le polissage du métal. Plus tard, lorsque la jeune fille s'avançait au centre de l'arène... des hommes s'introduisaient dans les effigies !

La cérémonie n'avait pas changé. Lorsque leur espion avait regagné la cellule, au matin, les Qataaris occupaient exactement les mêmes positions que la fois précédente. Les statues dissimulaient-elles toujours quelqu'un ? Ceux qui les avaient polies étaient-ils encore là ?

Debout devant la plus proche, il la considéra d'un œil fixe.

Elle représentait un jeune homme d'une force et d'une beauté peu communes, tenant d'une main un parchemin, de l'autre une longue lance à la pointe taillée en phallus. Le torse était nu, les jambes dissimulées par un ample vêtement volumineux, brillamment travaillé par le sculpteur pour évoquer la texture du tissu. La statue regardait droit devant elle vers le bas, c'est-à-dire qu'elle fixait la jeune fille dissimulée sous les pétales.

Ses yeux...

Elle n'en avait pas. Juste deux trous, derrière lesquels pouvait se cacher un être humain.

Yvann, la tête levée, examina les profondeurs obscures de l'effigie pour voir si quelqu'un s'y trouvait. Elle lui rendit un regard vide, implacable.

Il se retourna vers le tas de pétales, conscient de la présence de la captive nue, toute proche. Derrière le monticule se dressaient les autres statues, les yeux baissés avec la même vacuité sinistre. Il lui sembla distinguer un mouvement dans l'une d'elles, une tête se baissant vivement.

Il traversa l'arène en titubant, trébucha sur une des cordes invisibles (les pétales entassés froufrouèrent, s'agitèrent ; avait-il tiré sur le bras de la prisonnière ?), s'approcha de l'effigie suspecte qu'il contourna à tâtons. Une poignée quelconque devait bien permettre d'en ouvrir le dos. Il ne tarda pas à trouver un disque mais eut à son contact un mouvement de recul. La chaleur du métal était presque insupportable. Yvann plia les doigts telles des serres, tourna la main en empoignant le bouton dans l'espoir de répartir la douleur. Le disque se souleva. Les charnières grincèrent, le dos bougea, puis la porte s'ouvrit en grand. Un air surchauffé se déversa à l'extérieur.

La statue était vide.

Yvann procéda de même avec toutes, la main enveloppée de sa chemise pour se protéger du métal brûlant. Toutes étaient vides. Il leur donna des coups de ses pieds nus, il les martela de ses poings puis les referma dans de grands claquements. Elles résonnèrent longuement.

La jeune Qataari attendait toujours sous les pétales, attachée, silencieuse. Son immobilité, sa mutité, sa présence assortie d'une totale absence de critique étaient de plus en plus nettes pour Yvann.

Il regagna le tas de pétales, au centre de l'arène, aussi sûr que possible dans son état mental d'avoir fait de son mieux. Il n'y avait personne, personne pour l'espionner. Ils étaient seuls. Pourtant, figé devant elle dans la fragrance écœurante des roses, il sentait toujours la pression d'un regard, aussi distincte que le contact d'une main sur sa nuque.

La compréhension de ce qu'on attendait de lui s'imposait peu à peu. Il devait succomber au parfum enivrant, perspective qui l'avait effrayé par le passé mais il n'avait plus le choix. Il aspira avidement l'air de midi ainsi que la senteur associée, le retint dans ses poumons. Sa peau le picotait, ses sens s'émoussaient. Il avait une conscience douloureuse de la présence muette de la jeune fille, de la promesse de sa sexualité offerte. Des images de ses yeux battus, de son corps frêle, de son air innocent, de son évidente excitation flottaient devant lui. Il s'agenouilla, les mains tendues, puis se mit à la chercher dans le lac écarlate.

Les pétales tourbillonnaient autour des hanches et des coudes d'Yvann tel un léger liquide rouge écumeux, au parfum de désir, où il eût pataugé. Après avoir trouvé une des cordes, il la suivit vers le centre de l'amphithéâtre. Il se rapprochait de la captive, il en percevait la présence toute proche, aussi tira-t-il légèrement sur l'entrave à plusieurs reprises. Comme elle se détendait, il s'imagina qu'elle attirait vers lui une des mains de la jeune fille ou lui écartait un peu plus largement les jambes. Il se mit à patauger plus vite, la cherchant à tâtons.

Alors qu'il se penchait pour prendre appui devant lui, il bascula : un creux profond s'ouvrait dans le sol. Yvann sombra

au cœur des particules chaudes et douces. Un cri lui échappa ; elles lui emplirent la bouche.

Il se redressa comme un homme ne sachant pas nager, tombé en eau peu profonde. Les embruns roses ou écarlates plurent autour de lui, tandis qu'il cherchait à recracher ceux passés entre ses lèvres.

Quelque chose crissa sous ses dents. Il les essuya d'un doigt, qu'il retira englué de pétales humides. Lorsqu'il le leva pour l'examiner avec plus d'attention, un scintillement soudain attira son regard.

Il crut d'abord qu'il s'agissait d'une goutte de salive, puis il s'aperçut que chaque fragile particule colorée était incrustée d'un point lumineux semblable.

Retombant à genoux, il prit au hasard un autre pétale qu'il brandit devant ses yeux plissés. Une minuscule luisance, un fragment de métal et de verre y brillait.

Il ramassa une poignée de rouge ; sur chacun de ses composants, lui apparut la même microscopique lumière. Il les lança en l'air, les laissant ensuite dériver autour de lui.

Tandis qu'ils retombaient, le reflet parfait du soleil jouait sur les scintilles enchâssées dans le moindre d'entre eux.

Yvann ferma les yeux. La fragrance était irrésistible. Il s'avança encore à genoux, vacillant, ridant les flots rouges devant sa poitrine. Lorsqu'il atteignit pour la deuxième fois la dépression emplie de pétales, il tomba la tête la première dans le lac coloré où, baigné d'une extase de délire, de désir, de tumescence, il chercha à tâtons le corps de la jeune fille.

Il pataugea, battit des bras, écarta les ondes odorantes, sombra plus profond dans le marais de couleur et de parfum, rua, se débattit contre le poids de plus en plus lourd qui l'enveloppait – la cherchant, elle, encore et toujours.

Les quatre cordes se rencontraient au centre du cirque ; elle n'était plus là.

À l'endroit où elle s'était trouvée ne subsistait qu'un gros nœud très serré.

Épuisé par la chaleur, les tensions qui le parcouraient, la déception, Yvann roula sur le dos puis se laissa couler dans les pétales sous le soleil aveuglant.

L'astre était suspendu juste au-dessus de lui ; il devait être midi. La bosse dure marquant la jonction des cordes reposait entre ses omoplates, le soutenait, lui évitait de couler au fond du lac. Les têtes en métal des statues l'entouraient. Le ciel bleu étincelait. Yvann tendit les mains en arrière pour attraper deux des cordes, allongea les jambes le long des deux autres.

Le vent de la mi-journée se levait ; les pétales volaient, dérivait, lui recouvraient les membres, tournoyaient au-dessus de lui en une tornade rouge sinueuse.

Derrière les effigies, se dessinait la masse de la folie qui dominait l'arène. Le soleil se reflétait sur ses arêtes grossières. Au centre du mur, à mi-hauteur, se découpait une mince fissure couronnée d'une petite corniche. Yvann contempla la balafre obscure déparant la paroi resplendissante. À l'intérieur brillaient deux reflets lumineux identiques, circulaires et froids, telles des lentilles de jumelles.

Les pétales glissaient, se posaient sur lui ; bientôt, seuls ses yeux demeuraient à découvert.

Il regarda le ciel. Des avions arrivaient en spirale de toutes les directions, les plus hauts traînant dans leur sillage de longs rubans de condensation. Ils parvinrent tous au même instant à la verticale du cirque, où ils semblèrent s'immobiliser. C'était le vortex équatorial, la stase temporelle de midi.

Des dizaines d'appareils planaient là, comme empilés. Ils traversaient le temps en un vol sauvage, diversement orientés, dissimulant le soleil à son zénith sans jamais s'écarter de la ligne de visée d'Yvann. Pourtant, ils se déplaçaient à leur vitesse normale, suspendus dans le vortex ; figés en l'air, vus du sol.

Le plus proche – le plus bas –, un monoplan à hélice, martelait la vallée du bruit de son unique moteur. Comme prisonnier de la tornade des pétales tourbillonnants, l'avion se tordait lentement à l'horizontale sous l'effet de la force de Coriolis. Puis, tel un insecte lâchant ses œufs, il libéra un nuage sombre d'infimes particules. Le maelström rouge tournoyant le captura avant de le disperser aux quatre vents.

Les scintilles plurent sur Yvann, sur son visage, dans ses yeux et sa bouche.

Le vortex passa en même temps que midi le long de sa route équatoriale. Les avions, subjectivement libérés de leur stase, filèrent sur leurs différentes trajectoires, continuant leur route en spirale au-dessus de l'équateur, poursuivant leur voyage à travers un éternel midi, laissant derrière eux leur traîne de condensation. Lentement, les infimes particules d'humidité se dispersèrent ; le ciel brûlant redevint dôme bleu uniforme.

Autour du corps inerte d'Yvann, d'infimes particules d'une tout autre nature se posaient doucement à terre.

## *La libération*

*Comme tous les songe-creux, je confondis le  
désenchantement avec la vérité.*

JEAN-PAUL SARTRE



À vingt ans, je me suis éveillé au souvenir. J'étais soldat, je venais de quitter le camp d'entraînement, une escouade de la police militaire coiffée de casques noirs nous emmenait mes camarades et moi à la base navale de Jethra. La fin de la troisième année de guerre approchait, et je servais dans une armée d'appelés.

J'avancais d'un pas mécanique, les yeux fixés sur le crâne de l'homme qui me précédait. Le ciel était ennuagé de gris sombre, un fort vent froid soufflait de la mer. Ma conscience de la vie a surgi brusquement. Je connaissais mon nom, je savais où on nous avait ordonné d'aller, je savais où je devinais où nous irions ensuite. Fonctionner en tant que soldat ne me posait pas de problème. C'est ainsi que je suis né à la conscience.

Marcher ne demande aucune énergie mentale – l'esprit, lorsqu'on en a un, est libre d'errer. J'enregistre ces mots des années plus tard en regardant en arrière, en cherchant à comprendre ce qui s'est produit. À ce moment-là, le moment de l'éveil, je n'ai pu que réagir, garder le pas.

De mon enfance, des années menant à cette naissance mentale, il ne me reste pas grand-chose. Voilà les fragments d'une histoire crédible que je suis parvenu à rassembler : sans doute suis-je né à Jethra, ville universitaire et principal centre urbain côtier du sud de ma patrie. De mes parents, de mes frères et sœurs, de mon éducation, mes maladies, mes amis, mes expériences, mes voyages de jeunesse, je ne me rappelle rien. J'ai atteint mes vingt ans ; cela seul est certain.

Plus une chose, inutile à un soldat. J'étais un artiste, je le savais.

Comment pouvais-je en être sûr, alors que je marchais au pas parmi une phalange d'uniformes sombres, de paquetages, de gamelles tintantes, de casques en acier, de bottes, piétinant une route boueuse balayée par un vent glacé ?

Dans le néant qui s'étendait derrière moi, vivait l'amour de la peinture, de la beauté, de la forme et de la couleur. Comment cette passion m'était-elle venue ? Comment l'avais-je exprimée ? L'esthétique était mon obsession, mon grand amour. Que pouvais-je bien faire dans l'armée ? D'une manière ou d'une autre, le candidat complètement inadéquat que j'étais avait dû passer les tests médicaux et psychologiques. J'avais été incorporé, envoyé au camp d'entraînement ; d'une manière ou d'une autre, un sergent instructeur avait fait de moi un soldat.

À présent, je partais pour la guerre.

Nous avons embarqué sur un transport de troupes à destination du continent austral, le territoire non revendiqué le plus vaste du monde. C'était là que se déroulaient les combats. Depuis près de trois mille ans, la moindre bataille avait lieu dans le Sud, immensité inexplorée de toundras et de permafrost, au pôle enseveli sous les glaces. À l'exception de quelques postes avancés côtiers, seuls des soldats l'occupaient.

J'ai été caserné dans un dortoir situé sous la ligne de flottaison, déjà étouffant et puant à notre arrivée mais qui n'a pas tardé à devenir en plus surpeuplé et bruyant.

Les sensations de la vie couraient follement en moi, qui me suis renfermé. Qui étais-je ? Comment étais-je arrivé là ? Pourquoi ne parvenais-je pas à me rappeler ce que j'avais fait ne serait-ce que la veille ?

Cela ne m'empêchait pas de fonctionner, car je possédais une certaine compréhension du monde ainsi que la capacité à utiliser mon équipement. Je connaissais les autres membres de mon escadron, j'avais assimilé en partie les buts et l'histoire de la guerre. Seul me manquait le souvenir de moi-même. Le premier jour, pendant que nous attendions à notre poste l'embarquement d'autres détachements, j'ai écouté ce que racontaient mes compagnons, dans l'espoir surtout d'apprendre quelque chose sur mon existence. Aucune révélation n'a suivi, ce qui m'a décidé à chercher plutôt de quoi se composait leur vie à eux. Leurs centres d'intérêt seraient les miens.

Ils se plaignaient, comme tous les soldats, mais les récriminations se teintaient en ce qui les concernait d'une réelle

appréhension. La perspective du trois millième anniversaire de la déclaration de guerre constituait un véritable problème. Mes camarades étaient persuadés qu'ils allaient être pris dans une offensive majeure, un assaut censé régler la question d'une manière ou d'une autre. Trois ans nous séparaient encore du fameux anniversaire, et certains estimaient que le conflit serait terminé avant. D'autres faisaient remarquer avec cynisme que nos quatre ans de service s'achèveraient quelques semaines après la fin du troisième millénaire. S'il se déroulait une grande offensive, jamais on ne nous laisserait partir avant sa conclusion.

Comme eux, j'étais trop jeune pour le fatalisme. La graine du désir de fuir, d'obtenir ma libération, était semée.

Cette nuit-là, je n'ai presque pas dormi car je m'interrogeais sur mon passé, je m'inquiétais de mon avenir.

En partant pour le Sud, le bateau a dépassé les îles les plus proches du continent. Au large de Jethra s'étendait Seevl, longue bande grise de falaises escarpées et de collines dénudées balayées par le vent qui dissimulait la pleine mer à tous les citadins ou presque. Un large détroit menait ensuite aux Serques – plus vertes, plus basses, semées de petites villes attirantes nichées dans les anses et les baies côtières. Le navire les a toutes laissées derrière lui, sinuant entre les plus rapprochées. Je les regardais accoudé au bastingage, enchanté par la vue.

Au fil des longs jours de voyage, je me suis aperçu de l'attrait qu'exerçait sur moi le pont supérieur, où je montais encore et toujours me planter pour contempler la mer, le plus souvent seul. Tout près de chez moi mais derrière la masse de Seevl, qui bloquait la vue, les îles glissaient dans notre sillage, hors d'atteinte, panorama infini de couleurs vives et de reliefs lointains voilés de brume. Le bateau fendait les eaux calmes avec constance, empli d'une soldatesque bruyante qui jetait rarement ne serait-ce qu'un coup d'œil aux alentours pour voir où elle se trouvait.

Les jours passaient ; le climat devenait nettement plus chaud. Les plages blanches que je distinguais à présent étaient

bordées de grands arbres dont l'ombre enveloppait de minuscules maisons. Des récifs multicolores aux teintes éclatantes défendaient la plupart des îles ; déchiquetés, incrustés de coquillages, ils fragmentaient la houle en jaillissements d'écume blanche. Nous dépassions des ports ingénieux et de grandes villes côtières accrochées à des collines spectaculaires, découvrons des volcans hautains, des herbages montagnards accidentés semés de gros rochers, contournions des langues de terre petites et grandes, des lagons, des baies, des estuaires.

Chacun savait les habitants de l'Archipel responsables de la guerre, mais quand on naviguait sur la mer Centrale, cette certitude chancelait devant l'impression de paix, voire de rêve dégagée par les îles. Calme illusoire né de la distance. Pour entretenir notre vigilance durant le long voyage, l'armée organisait sur le bateau d'innombrables conférences obligatoires. Certaines relataient l'histoire de la lutte pour la neutralité armée menée par l'Archipel durant la majeure partie des trois millénaires de conflit.

À présent, toutes les parties étant parvenues à un accord, il avait obtenu gain de cause, mais sa position géographique – la mer Centrale ceinturait le monde, séparant les pays en guerre répartis sur le continent septentrional de leurs champs de bataille d'élection, sis dans les froides contrées inhabitées du Sud – lui imposait une présence militaire permanente.

Tout cela m'indifférait. Chaque fois qu'il m'était possible de monter sur le pont supérieur, je contemplais dans un silence fasciné le diorama changeant étalé sous mes yeux. Une carte déchirée, sans doute périmée, découverte dans un vestiaire du navire, me permettait d'en suivre la route ; les noms des îles résonnaient dans mon esprit tel un carillon : Paneron, Salay, Temmil, Mesterline, Prachous, Muriseay, Demmer, Piqay, les Aubracs, le Groupe Torqui, les Serques, les Hauts Fonds de Rivière, la Côte de la Passion d'Helvard.

Je leur trouvais une résonance évocatrice. En les lisant sur la carte, en identifiant leurs littoraux exotiques grâce à de maigres indices – la soudaine naissance de falaises abruptes, un promontoire reconnaissable, une baie particulière –, j'en

arrivais à penser que le moindre lieu de l'Archipel du Rêve avait déjà sa place dans ma conscience, que d'une manière ou d'une autre, j'étais originaire des îles, j'en faisais partie, j'en avais rêvé toute ma vie. Pour résumer, lorsque je les regardais depuis le bateau, ma sensibilité artistique renaissait. L'impact émotionnel de leurs noms me sidérait ; ils étaient tellement délicats, tellement évocateurs de plaisirs sensuels, tellement mal accordés au reste de l'existence virile, grossière que nous menions à bord. Le regard fixé par-delà les étroites bandes d'eau qui me séparaient des plages et des récifs, je me récitais tout bas ces noms comme pour appeler un esprit qui me soulèverait, m'emporterait au-dessus des flots jusqu'aux rivages balayés par les marées.

Certaines îles étaient si grandes que nous suivions une course parallèle à leurs côtes la majeure partie du jour, d'autres si petites qu'elles étaient à peine plus que des rochers immergés menaçant de déchirer la proue de notre vieux bateau.

Petites ou grandes, elles avaient un nom. Quand nous en dépassions une que j'identifiais sur ma carte, j'entourais le sien, puis je l'ajoutais à la liste croissante couchée dans mon calepin. Je voulais en garder le souvenir, le compte, la trace comme itinéraire, afin de revenir un jour les explorer. Ce que j'en voyais de la mer était trop tentant.

Une seule escale insulaire a interrompu notre long voyage vers le Sud.

J'ai pris conscience de la halte en remarquant que nous nous dirigions vers un grand port très affairé. Les installations les plus proches des flots semblaient décolorées par la poussière de ciment que crachait l'immense usine fumante dominant la baie. Derrière la zone industrielle s'étirait une longue bande côtière sauvage, où une jungle enchevêtrée dissimulait brièvement toute trace de civilisation. Ensuite, passés un promontoire montagneux et une haute digue, apparaissait brusquement une chaîne de collines basses sur laquelle s'étendait une cité tentaculaire, distordue par la chaleur que les terres diffusaient sur les eaux encombrées du port. Nous n'avions bien sûr pas le droit de savoir où nous faisions escale, mais grâce à ma carte, je l'avais déjà appris.

Muriseay, la plus grande île de l'Archipel et l'une des plus importantes.

L'impact de cette découverte sur moi est difficile à surestimer. Le nom de Muriseay est remonté à la surface du lac inerte de ma mémoire.

Ça n'a d'abord été qu'un mot sur une carte, un moyen d'identifier un lieu : de simples lettres imprimées plus gros que les autres. J'en suis resté sidéré ; pourquoi cet ensemble de signes, ce nom étranger, signifiait-il quelque chose pour moi ? Quoique ému par la vue des autres îles, je ne m'étais vraiment senti proche d'aucune, malgré les subtiles résonances qu'elles éveillaient dans mon esprit.

Nous nous sommes approchés de Muriseay puis en avons suivi la longue côte. Je regardais défiler la terre lointaine, de plus en plus affecté, sans savoir pourquoi.

Lorsque nous avons atteint la baie, puis l'entrée du port, et que la chaleur de la ville dérivant sur les eaux calmes m'a enveloppé, une certitude m'est enfin apparue.

Je connaissais l'île. Cette conviction me venait comme un souvenir de là où je n'avais nul souvenir.

Muriseay... une chose ou un lieu familier ; peut-être aussi le symbole d'une expérience ou d'un sentiment de mon enfance. Un souvenir complet, discret, qui ne m'apprenait rien sur le reste de mon être mais impliquait un peintre originaire de l'île : Rascar Acizzone.

Rascar Acizzone ? Qui était-ce ? Pourquoi me rappeler brusquement le nom d'un artiste muriseyen, alors que je n'étais par ailleurs qu'une coquille vide amnésique ?

Considérer davantage ce que je venais de découvrir m'a été impossible : sans avertissement, les troupes ont été rappelées à leur casernement. Les hommes qui avaient dérivé jusqu'aux ponts supérieurs ont dû regagner les dortoirs. Je suis redescendu à contrecœur dans les entrailles du navire, où nous sommes restés enfermés le reste de la journée, toute la nuit et la majeure partie du lendemain.

Cet emprisonnement dans une cellule étouffante, mal aérée, m'a fait souffrir autant que les autres, mais la réclusion m'a

donné le temps de réfléchir. Replié sur moi-même, indifférent au bruit, j'ai étudié en silence l'unique souvenir à m'être revenu.

Lorsque l'ensemble de la mémoire est vierge, tout ce qui semble brusquement clair prend une netteté aiguë, évocatrice, lourde de sens. Je me suis peu à peu rappelé l'intérêt que m'inspirait Muriseay sans rien apprendre d'autre sur mon compte.

Je n'étais qu'un enfant, un adolescent. Il n'y avait pas si longtemps, dans ma brève existence. J'avais découvert qu'une colonie d'artistes s'était réunie sur Muriseay au siècle précédent : des reproductions de leurs œuvres figuraient je ne sais où, peut-être dans des livres. Mes recherches m'avaient révélé que plusieurs originaux étaient conservés au musée de Jethra, où je m'étais rendu afin de les voir de mes yeux. Le peintre le plus important, l'éminence du groupe, n'était autre que Rascar Acizzone.

Son œuvre m'avait inspiré.

Les détails continuaient à s'éclaircir. Une précision cohérente émergeait de l'obscurité de mon passé oublié. Rascar Acizzone avait développé une technique de peinture qu'il appelait le tactilisme. Un tableau tactiliste se composait de pigments créés quelques années plus tôt non par des artistes, mais par des chercheurs en microcircuits à ultrasons. Lorsque les brevets étaient arrivés à expiration, un choix de teintes étourdissantes s'était retrouvé à la portée de tous. Les œuvres réalisées avec des couleurs fondamentales à ultrasons, voyantes et passionnantes à la fois, avaient brièvement été à la mode.

La plupart de ces travaux précoces relevaient du sensationnalisme pur : peintures et ultrasons mêlés induisaient une synesthésie censée dérouter, effrayer ou choquer le spectateur. Acizzone avait entamé sa carrière alors que ses collègues se désintéressaient du sujet pour se cantonner à l'école mineure connue plus tard sous le nom de prétactilisme. Leur successeur avait obtenu grâce aux pigments spéciaux des effets plus déstabilisants que quiconque avant lui. Ses tableaux abstraits éclatants – grands panneaux de bois ou toiles d'une ou deux couleurs fondamentales, presque dénués d'images et de formes – apparaissaient au premier abord, de loin ou en

reproduction comme de simples arrangements de teintes. De plus près ou, mieux, au contact physique des originaux, on s'apercevait de leur nature érotique profonde, déconcertante. Des scènes incroyablement explicites et détaillées se présentaient à l'esprit du spectateur étonné, provoquant une intense excitation sexuelle. J'avais découvert plusieurs œuvres d'Acizzone depuis longtemps oubliées dans les caves du musée de Jethra. Il me suffisait d'y presser les mains pour pénétrer dans le monde de la passion charnelle par procuration. Les femmes représentées étaient les plus belles, les plus sensuelles que j'aie jamais vues, rencontrées ou imaginées. La moindre peinture créait sa propre vision dans l'esprit du spectateur. Les images, toujours exactement semblables, étaient aussi uniques, car elles constituaient en partie une réponse spécifique aux attentes de l'observateur.

Il ne restait guère de travaux critiques consacrés à Acizzone, mais ce que j'en avais trouvé tendait à suggérer que chacun vivait différemment les tableaux.

La carrière du peintre s'était achevée par l'échec et l'ignominie : son œuvre n'avait pas plus tôt été remarquée que les célébrités artistiques, les personnalités publiques, les gardiens de la morale de son époque le rejetaient à l'unanimité. Leur haine l'avait chassé, contraint à terminer ses jours en exil sur l'île fermée de Cheoner. La plupart de ses originaux avaient été dissimulés au public, quelques autres dispersés dans les archives des musées continentaux. Il avait arrêté de peindre puis sombré dans l'anonymat.

Esthète adolescent, je me fichais bien de sa réputation scandaleuse. Tout ce que je comprenais, c'était que les quelques œuvres cachées dans les sous-sols du musée de Jethra suscitaient dans mon esprit des images si lascives qu'elles me laissaient affaibli par un désir sans objet, étourdi d'envies amoureuses.

Telle était l'entière clarté de mon souvenir sans attache. Muriseay, Acizzone, les chefs-d'œuvre tactilistes, peintures cachées du sexe secret.

Qui étais-je, moi qui avais percé le mystère ? L'adolescent avait disparu en devenant soldat. Où me trouvais-je à ce



moment-là ? J'avais dû connaître à un moment une existence plus vaste, mais il n'en subsistait rien dans ma mémoire.

J'avais été un esthète ; j'étais un fantassin. Quelle vie était-ce là ?

Nous avions jeté l'ancre devant Muriseay Ville, juste à l'extérieur du port. Nous nous agitions, nous nous énervions, nous brûlions d'échapper à notre prison étouffante. Puis :

Permission.

La nouvelle s'est répandue à la vitesse du son. Le navire allait quitter son mouillage hors du port pour se ranger à quai. Nous disposerions de trente-six heures à terre. Mes cris de joie se sont mêlés à ceux de mes compagnons. Je brûlais de trouver mon passé et de perdre mon innocence sur Muriseay.

Quatre mille hommes libérés se sont précipités sur l'île. La plupart se sont rués dans la ville, à la recherche des putains.

Je m'y suis rué moi aussi, à la recherche d'Acizzone.

Je n'ai trouvé moi aussi que des putains.

Après une quête infructueuse qui m'a précipité dans les rues à la recherche des belles Muriseyennes de l'artiste, j'ai fini par échouer dans une boîte de nuit, près des quais. Je n'étais pas préparé à cette île, je n'avais aucune idée de l'endroit où chercher ce qui m'intéressait. J'avais sillonné les quartiers les plus reculés de la ville, perdu dans des ruelles étroites, tandis que les insulaires me fuyaient, ne voyant que mon uniforme. Mes pieds n'avaient pas tardé à me faire mal, mes illusions sur ces lieux étrangers à s'évanouir. Quand je m'étais aperçu que mes errances m'avaient ramené au port, j'en avais été soulagé.

Notre navire, inondé de lumière dans la nuit, dominait les quais et les tabliers de béton.

La boîte de nuit se remarquait aux dizaines de soldats qui grouillaient autour de son entrée. J'ignorais ce qui les attirait là lorsque je me suis frayé un passage à travers leur masse pour pénétrer dans l'établissement.

La vaste salle, sombre et brûlante, était pleine à craquer, saturée par la pulsation ininterrompue du rock synthétique. Près du plafond jaillissaient les éclairs colorés éblouissants des

lasers. Personne ne dansait. Le long des murs étaient disposées des plates-formes en métal espacées, sur lesquelles se tenaient des jeunes femmes nues, à la peau huilée luisante, découpées par des projecteurs d'un blanc aveuglant. Chacune était armée d'un micro, dans lequel elle parlait d'une voix atone en montrant certains hommes sur la piste.

Elles m'ont repéré pendant que je me frayais un passage au centre de la salle. Mon inexpérience m'a d'abord fait croire qu'elles m'appelaient ou me saluaient. Fatigué, déçu par ma longue marche à travers la ville, j'ai répondu d'un vague geste de la main. La plus proche avait un corps voluptueux : debout, les pieds très écartés, le pelvis en avant, elle jouissait de la lumière indiscreète qui révélait sa nudité. En me voyant faire signe, elle s'est brusquement animée, penchée par-dessus la rampe en métal de son perchoir ; ses énormes seins se sont balancés, tentants, vers les hommes tassés sur la piste. Le pinceau blanc qui l'éclairait a aussitôt changé d'origine – un nouveau rayon a jailli derrière elle, en contrebas, illuminant de manière vulgaire ses larges fesses, jetant son ombre au plafond. Elle a dit dans son micro quelques mots plus animés, la main tendue dans ma direction.

Inquiet de cette marque d'attention, je me suis enfoncé davantage dans la masse des corps masculins en uniforme afin de me perdre parmi la foule. Mais en quelques secondes, plusieurs femmes venues de directions différentes ont convergé sur moi puis m'ont attrapé par les bras à travers la presse. Des écouteurs radio leur couvraient les oreilles ; un petit micro était accroché juste devant leurs lèvres. Après m'avoir cerné, elles m'ont entraîné sur le côté sans que je puisse résister.

Le groupe n'avait pas desserré son étau, lorsque l'une d'elles a levé la main devant mon visage en se frottant le pouce sur le bout des autres doigts, prête à thésauriser.

J'ai secoué la tête, aussi effrayé qu'embarrassé.

« L'argent ! a-t-elle lancé d'une voix forte.

— Combien ? »

J'espérais que payer me permettrait de m'échapper.

« Tout le fric de la permission. »

Elle s'est de nouveau frotté les doigts.

J'ai cherché la mince liasse de billets militaires délivrée par les commissaires à casque noir au moment du débarquement. À peine l'avais-je tirée de ma poche que l'insulaire me l'a arrachée. Elle l'a remise d'un geste vif à l'une des femmes qui attendaient, je m'en apercevais brusquement, assises derrière une longue table dans la pénombre du renfoncement bordant la piste. Chacune inscrivait sur une sorte d'échelle les sommes rassemblées puis les faisait disparaître.

Tout s'était passé si vite que je n'avais pas vraiment compris ce qu'elles voulaient. À présent, cependant, la manière suggestive dont mes ravisseuses se serraient contre moi ne laissait guère subsister de doute sur la nature de ce qu'elles offraient, voire exigeaient. Aucune n'était jeune, aucune ne m'attirait. Pour moi qui avais passé les dernières heures à songer aux sirènes d'Acizzone, la confrontation avec ces laiderons agressifs était un véritable choc.

« Tu veux ça ? m'a demandé l'une en tirant sur le devant lâche de sa robe pour révéler fugitivement un petit sein affaissé.

— Et ça aussi ? »

Celle qui m'avait pris mon argent a attrapé sa jupe, l'a relevée afin de dévoiler ce que cachait le tissu. Les ombres dures suscitées par les lumières cruelles m'ont empêché de distinguer quoi que ce soit.

Elles se moquaient de moi.

« Vous m'avez pris ma paye. Maintenant, laissez-moi tranquille, ai-je répondu.

— Tu sais où tu es et ce que les hommes y font ?

— Bien sûr. »

Dès que j'ai réussi à leur échapper, je me suis dirigé vers la sortie. Furieux, humilié. Au fil des heures précédentes, j'avais rêvé de rencontrer, peut-être même simplement de voir les beautés impudiques d'Acizzone ; au lieu de quoi ces mégères me torturaient avec leurs corps fanés, expérimentés.

Pendant que se déroulait la scène, quatre casques noirs étaient arrivés, bâton synaptique à la main, prêts à en faire usage. J'avais déjà vu sur le bateau ce qui arrivait aux victimes de ces armes, lorsqu'on les maniait avec colère. Une hésitation

m'a arrêté sur ma lancée, peu désireux de me frayer un passage parmi le groupe pour ressortir.

À cet instant, une autre fille a fendu la foule afin de me prendre par le bras. Je lui ai jeté un coup d'œil distrait, plus effrayé par les casques noirs que par n'importe quoi d'autre.

Sa vision m'a surpris. Beaucoup plus jeune que ses consœurs, elle était quasi dévêtue : short minuscule, T-shirt à l'encolure déchirée bas sur l'épaule, dévoilant la courbe du sein. Bras minces. Pas d'écouteurs. Le sourire aux lèvres, elle a engagé la conversation dès que je l'ai regardée.

« Ne pars pas sans avoir découvert ce que nous savons faire », a-t-elle dit, la tête levée pour me parler à l'oreille.

« Ça ne m'intéresse pas, ai-je crié.

— Tu es dans la cathédrale de tes rêves.

— Quoi ?

— Tes rêves. Quoi que tu cherches, tu le trouveras ici.

— Non, ça suffit.

— Essaie, a-t-elle insisté, le visage si près du mien que ses cheveux bouclés me chatouillaient agréablement la joue. Nous sommes là pour toi, nous désirons te plaire. Un jour, tu auras besoin des putains.

— Jamais. »

Les casques noirs s'étaient déplacés de manière à bloquer la sortie. Derrière eux, dans le large passage menant à la rue, arrivaient d'autres membres de leur escouade. Je me suis demandé pourquoi ils se présentaient soudain à la boîte de nuit, ce qu'ils venaient y faire. Notre permission ne se terminait officiellement que des heures plus tard. Une urgence nécessitait-elle notre retour au bateau ? L'établissement, tellement proche de notre mouillage, était-il interdit pour une raison perverse ? Rien n'était simple. La situation dans laquelle je me retrouvais me paraissait brusquement effrayante.

Pourtant, les centaines d'hommes qui m'entouraient, tous descendus sans doute du même transport de troupes que moi, ne montraient aucune inquiétude. Le vacarme de la musique trop amplifiée se poursuivait, me rongant l'esprit.

« Tu peux partir par là », a repris la fille en me touchant le bras.

Elle montrait une porte sombre située en contrebas, sous la piste, à l'écart de l'entrée principale.

Les casques noirs s'avançaient à présent dans la foule, écartant les soldats avec des gestes brusques. Leurs bâtons synaptiques oscillaient, menaçants. Déjà, la putain avait descendu en courant la volée de marches menant au battant, qu'elle tenait ouvert à mon intention. Elle me faisait signe de me dépêcher. Je me suis empressé de la rejoindre puis de passer la porte, qu'elle a refermée.

Plongé dans une demi-obscurité moite, j'ai trébuché sur un sol inégal. Des parfums puissants saturaient l'atmosphère. Les notes basses de la musique me parvenaient toujours, sous forme de pulsation, mais d'autres bruits s'y mêlaient, notamment des voix d'hommes : hurlant, riant, se plaignant. Toutes trop fortes, emplies de colère, d'excitation, de l'ardeur d'un besoin impérieux. Par moments, quelque chose s'écrasait lourdement de l'autre côté du mur du corridor.

L'ensemble donnait une impression de chaos, comme si rien ni personne n'avait maîtrisé les événements.

Quelques pas plus loin se découpait une porte. La fille l'a ouverte, me l'a fait franchir. Je m'attendais à découvrir un lit quelconque, mais la pièce ne ressemblait pas à un boudoir, même de très loin. Ni sofa ni le moindre coussin. Juste trois chaises en bois modestement alignées contre le mur.

« Maintenant, tu attends, m'a dit la jeune femme.

— Attendre ? Quoi ? Combien de temps ?

— Combien de temps veux-tu pour tes rêves ?

— Rien ! Pas de temps du tout.

— Tu es tellement impatient. Une minute, et tu me suis ! »

Elle m'a montré une autre porte, que je n'avais pas encore remarquée car elle était peinte du même rouge terne que les parois. La faible clarté émanant de la seule ampoule avait aidé à la déguiser plus encore. La fille l'a franchie. En même temps, elle passait les deux bras derrière la tête pour ôter son T-shirt déchiré.

J'ai entrevu son dos nu, incurvé, les petites bosses de ses vertèbres, puis elle a disparu.

Une fois seul, je me suis mis à tourner en rond. Lorsqu'elle m'avait dit d'attendre une minute, s'était-elle exprimée littéralement ? Fallait-il que je consulte ma montre ou que je compte jusqu'à soixante ? Elle m'avait plongé dans une grande tension nerveuse. Qu'avait-elle d'autre à faire, au cœur de son sanctuaire, que retirer son short et se préparer à m'accueillir ?

Impatient, j'ai ouvert la porte, luttant contre la pression d'un ressort. Au-delà, l'obscurité régnait. La terne clarté venue de la pièce que je quittais n'était pas assez forte pour m'aider à y voir. Il m'a semblé deviner quelque chose de gros devant moi, mais je ne parvenais pas à en distinguer les contours. Je me suis mis à tâtonner nerveusement dans le noir, m'efforçant d'étendre mes perceptions malgré les parfums étouffants et la palpitation sans fin de la musique, atténuée mais encore forte. Il me semblait bien être arrivé dans une pièce, pas dans un autre corridor.

Je m'y suis avancé davantage, les mains tendues. La porte s'est refermée grâce à son ressort, tandis que des projecteurs s'allumaient aux coins du plafond.

Je me trouvais dans un boudoir. Un lit ornementé – à l'imposante tête sculptée, aux immenses oreillers gonflés et aux grands draps de satin brillant – l'emplissait presque tout entier. Une femme, mais pas la putain qui m'avait conduit en ces lieux, y était étendue dans une posture d'abandon et de disponibilité.

Elle reposait sur le dos, nue, un bras replié derrière la tête ; le visage tourné de côté, la bouche ouverte ; les yeux clos, les lèvres humides. Ses gros seins s'arrondissaient sur son torse, les mamelons érigés quoique aplatis. Un genou levé, légèrement écarté, la révélait toute. Ses doigts reposaient sur son sexe, l'extrémité repliée pour s'enfoncer légèrement dans sa fente. Les projecteurs entouraient le lit et son occupante d'une auréole blanche éblouissante.

Cette vision m'a pétrifié. Impossible. Je restais figé dans une contemplation incrédule.

La jeune femme s'était installée en un tableau vivant identique, pas ressemblant mais *identique*, à une toile que j'avais vue dans l'œil de mon esprit.

Au sein de l'unique fragment de mon passé : la première fois que j'avais visité les sous-sols voués à une fraîche pénombre du

musée de Jethra. J'avais pressé encore et encore mes doigts tremblants d'adolescent, mes paumes, mon front suant contre une des œuvres tactilistes les plus célèbres : *Sainte Augustinia Abandonai*.

(Je m'en rappelais le titre ? Comment ?)

Cette femme *était* sainte Augustinia. La reproduction était parfaite. Non seulement l'inconnue se révélait l'exacte réplique du sujet, mais il en allait de même des draps et des oreillers – les plis de satin qui brillaient dans la lumière crue correspondaient absolument à ceux de la peinture. Mon imagination concupiscente m'avait fait saliver une bonne dizaine de fois sur la longue traînée de transpiration luisante courant entre les seins dévoilés.

Ma surprise devant cette découverte était telle que j'ai oublié un instant pourquoi je me trouvais là. Bien des choses me sont aussitôt apparues très clairement : d'abord, la femme offerte n'était pas la jeune prostituée que j'avais vue enlever son T-shirt déchiré, ni aucune des mégères lugubres portant écouteurs qui s'étaient emparées de moi sur la piste de danse. Son cops était plus épanoui que celui de la fille osseuse, et je la trouvais beaucoup plus belle. Quant à la position qu'elle avait adoptée sur les draps lisses, c'était une référence volontaire à une image inexistante connue de moi seul ou évoquée dans la solitude – mais cette pensée demeurerait beaucoup plus confuse. Je ne parvenais ni à expliquer ni à dénouer le lien. Sa posture était-elle simple coïncidence ? Avait-on je ne savais comment lu dans mon esprit ?

Une cathédrale de rêves, avait dit la fille. Impossible !

Forcément ?

C'était folie que d'y croire. Pourtant, je me rappelais clairement les moindres détails de la peinture, et la ressemblance était remarquable. Mais le but de l'inconnue n'en était pas moins évident. Il s'agissait toujours d'une putain.

Je la fixais en silence, incapable de décider que penser.

« Si tu restes juste là à regarder, va-t'en, m'a-t-elle dit sans ouvrir les yeux.

— Je... je cherchais quelqu'un. » Comme elle ne répondait pas, j'ai ajouté : « Une jeune femme aussi.

— Prends-moi ou va-t'en. Je ne suis pas là pour que tu me regardes, pour que tu m'admires, mais pour que tu me prennes. »

Elle ne semblait pas avoir changé de position en parlant. Ses lèvres mêmes avaient à peine bougé.

Je l'ai fixée quelques secondes de plus : c'étaient l'heure et le lieu où pouvaient se rencontrer mes fantasmes et ma vie réelle, mais j'ai fini par m'éloigner. Pour être honnête, elle me faisait peur. Je n'étais guère qu'un adolescent presque totalement dépourvu d'expérience sexuelle. Mais ce n'était pas tout : une seconde inattendue m'avait confronté à l'une des tentatrices d'Acizzone en chair et en os.

J'ai obéi, honteux ; je suis parti.

La direction à prendre s'imposait d'elle-même. La pièce possédait deux portes : celle par laquelle j'étais entré et une autre, dans le mur d'en face. J'ai contourné le pied de l'énorme lit afin de m'approcher de la seconde. « Sainte Augustinia » n'a pas bougé pour me suivre des yeux. *À priori*, elle ne m'avait pas jeté le moindre coup d'œil. Même en m'enfuyant, j'ai baissé la tête pour éviter son regard.

Un deuxième corridor étroit m'est apparu, obscur à mon extrémité mais éclairé plus loin par une ampoule de faible puissance. La rencontre avait produit un effet physique familier – malgré l'appréhension, je vibraï de curiosité sexuelle. La concupiscence s'éveillait en moi. Je me suis avancé vers la lumière, tandis que la porte que je venais de franchir se refermait. Au bout du couloir, juste sous l'ampoule, se découpait une sorte d'arche ouvrant sur une petite alcôve.

Comme je ne voyais pas d'autre porte dans le corridor, je me suis dit que le renfoncement dissimulait une sortie. En baissant la tête pour passer sous l'arche, j'ai trébuché : je m'étais pris les pieds dans les jambes emmêlées d'un homme et d'une femme qui faisaient l'amour par terre. La pénombre me les avait cachés. J'ai titubé pour garder l'équilibre, marmonné des excuses, posé une main sur le mur afin de ne pas tomber.

Une fois le couple dépassé, l'alcôve s'est révélé être une impasse. J'ai cherché une porte à tâtons dans la faible clarté,



mais l'arche constituait visiblement la seule issue du renfoncement.

Les deux inconnus continuaient ce qu'ils avaient commencé ; leurs corps nus se levaient et s'abaissaient l'un contre l'autre à un rythme énergétique.

En voulant les enjamber, déséquilibré par le manque de place, je les ai de nouveau heurtés. J'ai de nouveau balbutié des excuses embarrassées, mais à ma grande surprise, la femme s'est vivement dégagée de sous son partenaire puis levée sans hésitation d'un mouvement agile. Ses longs cheveux retombaient devant son visage ; elle a secoué la tête pour les chasser de ses yeux. La sueur qui ruisselait de ses traits tombait goutte à goutte sur sa poitrine. L'homme a roulé sur le dos. Sa nudité m'a permis de constater, surpris, qu'il n'était pas le moins du monde excité. Le couple s'était livré à une simulation.

« Attends ! m'a dit la femme. Je t'accompagne. »

Elle a posé une main chaude sur la mienne en m'adressant un sourire aguicheur. Son souffle trahissait le désir. Une pellicule de sueur couvrait ses seins, aux mamelons gonflés. Le léger contact de ses doigts m'a transmis une nouvelle charge érotique mais aussi un sentiment de culpabilité aigu. L'homme gisait à mes pieds, passif, le regard levé vers moi. Je me sentais perdu face aux événements.

Battant en retraite sous l'arche, j'ai rebroussé chemin dans le corridor obscur. La fille nue m'a emboîté le pas puis attrapé par le bras pendant que je m'éloignais d'une démarche incertaine. À l'extrémité du couloir, un peu plus loin que la porte du boudoir de sainte Augustinia, j'en ai remarqué une autre menant je ne savais où. Je m'en suis approché, m'y suis appuyé de tout mon poids pour l'ouvrir. Elle s'est lentement ébranlée. La pulsation sans fin de la musique synthétique s'est enflée, mais la pièce qui m'est apparue semblait déserte. Le même parfum musqué y régnait, intense. Je me sentais d'humeur sensuelle, excité, très désireux de plaire à la jeune femme qui avait attaché ses pas aux miens – mais aussi effrayé, désorienté, ballotté par le flot de sensations et de pensées qui courait en moi.

Elle me tenait toujours le bras. La porte s'est hermétiquement refermée derrière nous, m'amenant dans une

oreille une sensation de décompression que j'ai chassée par déglutition. Alors que je me retournais vers la fille, deux de ses collègues sont sorties de nulle part, émergeant des ombres profondes massées à l'extrémité de la pièce.

J'étais seul avec elles. Nues. Qui fixaient sur moi des yeux emplis de ce que je prenais pour un désir impatient. Je me sentais dans un état de disponibilité sexuelle aiguë.

Pourtant, j'ai reculé, toujours aussi nerveux à la pensée de mon inexpérience. Mais cette fois, mon excitation était telle que je me demandais combien de temps encore je parviendrais à la contenir. Mes mollets se sont pressés contre quelque chose de souple. Un coup d'œil en arrière, dans la faible lumière, m'a révélé un grand lit – simple matelas, vaste étendue moelleuse prête à l'usage.

Les trois femmes m'entouraient à présent ; l'odeur de leur désir montait vers moi. Elles m'ont fait comprendre par de douces pressions des mains que le lit m'attendait.

Je m'y suis assis, mais l'une d'elles m'a gentiment poussé aux épaules et, docile, je me suis laissé aller en arrière. Le matelas, la paille ou je ne sais quoi d'autre s'est révélé confortable. Une des filles s'est penchée, m'a soulevé les jambes pour que je m'allonge complètement.

Ensuite, elles ont entrepris de déboutonner et de retirer mon uniforme avec une vivacité pleine d'adresse. Leurs doigts légers couraient sur moi sans que le hasard intervienne jamais : elles provoquaient, elles exaspéraient volontairement mes réactions. Je me raidissais de toutes mes forces pour me contrôler tant je me sentais près de me laisser aller. La prostituée la plus proche de ma tête me regardait dans les yeux tout en s'activant à écarter ma chemise de ma poitrine puis à la faire glisser le long de mes bras. Chaque fois qu'elle se penchait vers moi ou s'étirait pour me débarrasser d'une manche, un de ses seins s'abaissait, me frôlait les lèvres d'un petit téton durci.

Quelques secondes plus tard, j'étais nu, torturé de désir, pressé de me libérer. Mes compagnes ont tiré mes vêtements de sous mon corps puis les ont entassés à l'autre extrémité du matelas. Celle qui se tenait à côté de mon visage a posé des

doigts légers sur mon torse. Elle s'est penchée vers moi davantage encore.

« Tu choisis ? m'a-t-elle murmuré à l'oreille.

— Quoi donc ?

— Je te plais ? Mes amies te plaisent ?

— Toutes ! ai-je dit sans réfléchir. Je vous veux toutes ! »

Les filles n'ont pas échangé un mot ni, pour ce que j'en ai vu, un signe. Elles ont pris position sans le moindre heurt, comme s'il s'agissait d'une formation maintes fois répétée.

Je suis resté allongé, mais l'une d'elles m'a plié la jambe la plus proche du bord du matelas, délimitant une petite ouverture triangulaire. Elle s'est couchée sur le dos, les épaules appuyées à mon autre jambe, la tête sous mon genou levé, tournée vers mon entrecuisses. Son souffle me caressait les fesses. Sa main s'est refermée sur mon pénis érigé, qu'elle a maintenu perpendiculaire à mon corps.

Au même instant, une autre fille s'est mise à califourchon sur moi, m'entourant le torse de ses jambes largement écartées, puis elle s'est abaissée jusqu'à ce que son sexe touche légèrement l'extrémité de mon membre, sans pourtant l'envelopper.

La troisième m'a également enfourché mais s'est placée au-dessus de mon visage, avant de descendre vers – pas tout à fait contre – mes lèvres avides.

Baigné de leurs délicieux effluves corporels, je me suis rappelé Acizzone.

La plus explicite des peintures dissimulées dans les sous-sols du musée. *Le Berger du Léthen dans des plaisirs divins* (un autre titre ; comment m'en souvenais-je ?), panneau de bois rigide couvert de pigments effrontés.

Sur les reproductions ou à distance, on n'en distinguait qu'une étendue de peinture cramoisie uniforme, étonnamment unie et minimaliste. Mais la toucher du doigt, voire y poser le front (je le savais pour avoir essayé) suscitait l'image mentale très réaliste d'activités sexuelles censément différentes pour chaque spectateur. Quant à moi, j'avais vu, j'avais vécu une scène dans laquelle un jeune homme nu reposait sur un lit, trois belles jeunes femmes également nues veillant à son plaisir, l'une

à cheval sur son visage, une autre sur son pénis, la troisième étirée sous son corps pour presser le visage contre ses fesses. Ma saisissante vision imaginaire baignait dans une lumière cramoisie lascive.

J'étais devenu le berger en personne dans des plaisirs divins.

Je succombais aux passions que les trois filles soulevaient en moi. Le désir ardent de me soulager physiquement me tenaillait alors même que l'énigme d'Acizzone me cernait dans toute son étendue. Je me sentais filer vers l'instant de l'accomplissement.

Puis ç'a été fini. Aussi vives et agiles que quand elles avaient pris position, les trois femmes se sont écartées de moi. J'ai voulu les rappeler, mais mon souffle laborieux ne m'a laissé produire qu'une série de halètements rapides. Elles ont quitté le lit, se sont glissées à l'extérieur – la porte s'est ouverte, refermée. Je me suis retrouvé seul.

Enfin, misérable, abandonné, j'ai permis à mon excitation de se libérer. D'une certaine manière, le contact des filles demeurait présent, leur parfum enivrant subsistait derrière elles, mais j'étais seul dans la cellule mal éclairée emplie de pulsations sonores, et c'est en homme seul que j'ai expulsé ma passion.

Ensuite, immobile, j'ai essayé de me calmer. Mes sens vibraient, mes muscles tressautaient, se tendaient. Quand je me suis lentement assis, quand j'ai posé les pieds par terre, mes jambes tremblaient.

Dès que je m'en suis estimé capable, je me suis habillé avec soin et rapidité, m'efforçant de prendre l'air de quelqu'un à qui il n'était rien arrivé afin de pouvoir m'en aller avec au moins un semblant de calme.

En rentrant ma chemise dans mon pantalon, j'ai senti le résidu de ma libération, froid et collant sur mon ventre.

J'ai quitté la pièce puis trouvé mon chemin dans le corridor, qui m'a mené à une grande zone en sous-sol où régnait le vacarme de la musique et des piétinements venus d'en haut. Un trait de vive lumière rouge au néon délimitait des portes mal ajustées. J'ai lutté contre leurs poignées en acier, tiré les battants, découvert une allée pavée entre deux immeubles massifs, une nuit tropicale aux odeurs de cuisine, d'huile et

d'épices, de transpiration, d'essence, de fleurs nocturnes. Enfin, j'ai émergé dans le vacarme du front de mer. Pas un casque noir en vue, pas une putain ni un soldat.

Heureusement, le quai s'est avéré tout proche. Je suis remonté à bord, me suis inscrit auprès des commissaires, puis j'ai gagné les ponts inférieurs afin de me perdre dans la foule anonyme des appelés. Des heures durant, aucune compagnie ne m'a tenté. Allongé sur ma couchette, j'ai fait mine de dormir.

Le lendemain matin, le bateau a levé l'ancre. Nous sommes repartis plein sud vers la guerre.

Muriseay a modifié ma vision des îles : leur attrait superficiel a diminué. Ma courte visite à terre, dans une ville surpeuplée, me donnait l'impression de connaître l'Archipel, d'avoir brièvement respiré l'air et les odeurs, entendu les bruits, vu une partie de la grande pagaille. Pourtant, l'expérience avait aussi accru l'intérêt des mêmes îles. J'étais toujours leur esclave, mais je faisais attention à ne pas m'attarder sur le sujet. Il me semblait avoir un peu grandi.

Le rythme de vie sur le navire changeait, face aux exigences chaque jour croissantes de l'armée. Nous avons poursuivi un moment notre croisière zigzagante entre les îles tropicales, mais plus nous progressions dans cet hémisphère, plus le climat devenait tempéré. Trois longs jours inconfortables durant, le bateau a été secoué par de fortes rafales venues du sud, ballotté par des vagues montagneuses. Lorsque enfin la tempête s'est calmée, nous nous trouvions sous des latitudes plus arides. Dans la portion australe de la mer Centrale, beaucoup d'îles se révélèrent rocailleuses, dépourvues du plus petit arbre ; certaines s'élevaient à peine au-dessus de la surface des flots. Elles étaient aussi plus espacées qu'à l'équateur.

Je brûlais toujours de les connaître, mais pas celles-là. Je me consumais pour la chaleur infernale des tropiques. Chaque jour qui m'éloignait des climats chauds me donnait davantage conscience de la nécessité d'en écarter mes pensées. J'ai renoncé au pont supérieur exposé, au spectacle silencieux des lointaines terres fragmentées.

Vers la fin du voyage, on nous a fait évacuer nos quartiers sans prévenir. Pendant que nous attendions, entassés sur le

pont, nos paquetages ont été fouillés. On a trouvé la carte dont je me servais là où je l'avais laissée, dans mon sac de marin. Deux jours supplémentaires se sont écoulés sans incident, puis j'ai été convoqué chez l'adjudant, qui m'a appris qu'elle avait été confisquée et détruite. J'ai perdu en punition une semaine de paye, et mon dossier a cessé d'être vierge. On m'a aussi averti officiellement que les casques noirs seraient informés de cette atteinte au règlement.

Il s'est cependant avéré que je n'avais pas tout perdu. Soit ceux qui avaient fouillé mes affaires n'avaient pas trouvé mon calepin, soit ils n'avaient pas reconnu la longue liste qui y était inscrite.

La perte de la carte me rappelait obstinément les îles dépassées. Pendant les derniers jours à bord, assis en la seule compagnie de mon carnet, j'ai appris leurs noms par cœur tout en m'efforçant de me rappeler à quoi elles ressemblaient. J'ai aussi établi mentalement l'itinéraire de mon choix pour rentrer chez moi, une fois libéré, lorsque je passerais lentement de l'une à l'autre comme j'en avais envie. Le voyage me prendrait peut-être des années.

Il fallait d'abord que j'en finisse avec la guerre, mais notre destination n'était même pas encore en vue. J'attendais.

En débarquant, j'ai été intégré à une unité d'infanterie armée de lance-grenades particuliers. On m'a cantonné un mois non loin du port pour m'en apprendre le maniement, après quoi il s'est avéré que mes compagnons de traversée avaient été dispersés. Je suis parti pour un long voyage dans un paysage maussade afin de rejoindre ma nouvelle unité.

J'explorais enfin le célèbre continent austral, théâtre de la guerre terrestre, mais durant les trois jours de mon épuisant trajet dans le froid en train et en camion, je n'ai aperçu aucun signe d'une bataille ou de ses suites. Les régions traversées – perspective apparemment infinie de plaines pelées, de collines rocheuses et de rivières gelées – n'avaient sans doute jamais été habitées. Des ordres quotidiens me parvenaient : je souffrais en solitaire mais sur une route connue, surveillée, où tout était planifié. D'autres soldats voyageaient avec moi, jamais bien

longtemps. Nous avons tous des destinations, des ordres différents. Chaque arrêt du train s'avérait être un point de rencontre avec des camions, lesquels attendaient près des rails à notre arrivée ou arrivaient de nulle part après nous avoir fait attendre une heure ou deux. Carburant et nourriture circulaient durant ces étapes ; mes compagnons momentanés allaient et venaient. Enfin, lors d'une halte, mon tour est venu de quitter le convoi.

J'ai voyagé un jour de plus sous une bâche, à l'arrière d'un camion, affamé et gelé, meurtri par d'innombrables embardées, terrifié par ce qui m'entourait. J'en faisais tellement partie à présent. Les rafales fouettant l'herbe sans grâce et les broussailles épineuses, dépourvues de feuilles, me fouettaient aussi ; les cailloux et rochers jonchant le sol produisaient les violents soubresauts du véhicule ; le froid s'infiltrant partout sapait ma force et ma volonté. J'ai passé la journée dans une suspension de toute activité physique ou mentale, à attendre que s'achève l'interminable trajet.

Le paysage me consternait : sombre, oppressant, doté d'un profil aux évolutions graduelles décourageantes. Les sols de silex gris, les plaines arides, le ciel neutre, la terre fissurée couverte de cailloux et d'échardes de quartz, l'absence complète de signes d'occupation humaine, d'agriculture, d'animaux ou de constructions me semblaient détestables – mais plus encore les bourrasques sans fin de vent glacé et les voiles de blizzards neigeux. Je n'avais qu'une chose à faire, me blottir dans mon coin glacé, à l'arrière du camion, en attendant la fin de ce voyage meurtrier.

Nous avons en effet fini par arriver quelque part, par rejoindre une unité occupant une position stratégique à la base d'une falaise escarpée, crevassée. J'ai aussitôt remarqué les positions des lance-grenades, bâties exactement comme on m'avait appris à le faire, servies par le nombre d'hommes conseillé. Après les inconforts et les douleurs du long trajet, la perspective de me plonger dans le travail désagréable qui m'avait été imposé m'a procuré une soudaine impression d'accomplissement, une satisfaction inattendue.

Toutefois, mon destin n'était pas encore de me battre. J'avais rejoint mon unité – où j'étais de service comme les autres – depuis un jour ou deux, lorsque m'est apparue la première des effrayantes réalités militaires. Nous avions des lance-grenades mais pas de grenades. Mes compagnons ne semblant pas s'en inquiéter, j'ai décidé de ne pas me laisser impressionner davantage. J'étais soldat depuis assez longtemps pour avoir acquis la tournure d'esprit du fantassin, qui ne pose pas de questions sur les ordres relatifs au combat ou à ses préparatifs.

On nous a informés que nous allions nous replier afin de nous rééquiper pour être affectés à une nouvelle position depuis laquelle nous affronterions directement l'ennemi.

Nous avons démonté nos armes, abandonné notre camp au plus noir de la nuit, fait un long voyage vers l'est puis, enfin, nous avons opéré notre jonction avec une colonne de camions. Deux nuits et une journée ont été nécessaires pour nous conduire en convoi jusqu'à un vaste dépôt, où on nous a appris que les lance-grenades dont nous étions équipés étaient à présent obsolètes. On allait nous confier le dernier modèle, mais l'escadron tout entier avait besoin d'un nouvel entraînement.

Nous avons donc gagné un autre camp, à pied. Nous avons donc subi un nouvel entraînement. On nous a donc confié le dernier modèle d'armement et les munitions assorties. Enfin prêts, nous sommes donc une fois de plus partis à la guerre.

Cependant nous n'avons jamais atteint la position d'où nous étions censés affronter l'ennemi. On a préféré nous faire relever une autre colonne, à cinq jours de marche sur un des terrains les plus difficiles que j'aie encore jamais vus : un sol fissuré, gelé, couvert de silex et de galets luisants, dépourvu de végétation, de couleurs, voire de formes.

Il m'a fallu un moment pour comprendre que le schéma de ces premiers jours et semaines d'activité sans but allait se répéter à l'infini. Que cette agitation vaine mais permanente allait constituer mon expérience de la guerre.

Jamais je n'ai perdu le compte des jours ou des années. Le trois millième anniversaire se dressait devant moi telle une menace dont personne ne parlait. Nous nous rendions parfois à marche forcée d'une position à une autre ; nous dormions à la



deux ; nous reprenions notre marche ou étions transportés en camions ; nous étions logés dans des huttes en bois mal isolées, infestées de rats, où s'infiltraient des pluies constantes. De temps à autre, nous regagnions l'arrière pour nous réentraîner ; une livraison d'armes modifiées ou d'une conception nouvelle suivait invariablement, nécessitant un nouvel entraînement. Nous étions toujours en transit à bâtir des camps, nous installer sur des positions, creuser des tranchées, nous diriger vers le sud, le nord, l'est ou ailleurs pour aider nos alliés – on nous mettait dans des trains, on nous en sortait, on nous emmenait ici ou là en avion, parfois sans eau ni nourriture, souvent sans avertissement, toujours sans explication. Un jour, alors que nous étions dissimulés dans des tranchées près de la ligne des neiges, une douzaine d'avions de combat rugissants nous a survolés ; nous nous sommes levés pour les acclamer, inaudibles. Une autre fois, d'autres avions sont passés, à cause desquels on nous a ordonné de nous mettre à couvert. Personne ne nous a attaqués, ni à ce moment-là ni à un autre, mais nous nous tenions sur nos gardes en permanence. Dans les régions septentrionales du continent, où on nous envoyait de temps en temps, j'ai été suivant la saison et tour à tour cuit par un soleil brûlant, paralysé par une boue qui m'arrivait aux cuisses, piqué par des milliers d'insectes, emporté par les inondations dues à la fonte des neiges – j'ai enduré des ampoules, des insulations, des bleus, l'ennui, des ulcères aux jambes, l'épuisement, la constipation, des engelures et une humiliation permanente. Parfois, on nous ordonnait de tenir notre position ; nous attendions, lance-grenades chargés et amorcés, prêts à l'action.

Jamais nous ne passions à l'action.

Telle était la guerre, dont tout le monde avait toujours dit qu'elle n'aurait pas de fin.

J'ai perdu la notion du temps contextuel, passé et futur, pour ne plus connaître que les rayures quotidiennes portées sur le calendrier. Le quatrième millénaire du conflit approchait inéluctablement. Je marchais, je creusais, j'attendais, je

m'entraînais, je gelais sans cesser un instant de rêver de liberté. Je voulais abandonner tout cela, retourner dans l'Archipel.

À un moment quelconque, durant une de nos longues marches, un de nos entraînements ou une de nos tentatives pour creuser des tranchées dans le permafrost, j'ai perdu le calepin où j'avais couché les noms des îles. Lorsque je m'en suis aperçu, cela m'est apparu comme une catastrophe sans précédent, pire que toutes les épreuves infligées par l'armée. Plus tard pourtant, j'ai découvert que le souvenir de la liste demeurerait intact dans mon esprit. Je parvenais toujours en me concentrant à réciter la litanie romantique, à en plaquer les mots contre les formes imaginées sur une carte mentale.

Malgré le chagrin du début, j'ai fini par comprendre que la perte de la carte puis du calepin m'avait libéré.

Mon présent n'avait pas de sens, mon passé était oublié. Les îles seules représentaient mon avenir. Elles existaient dans ma tête, sans arrêt remaniées par mes pensées, jusqu'à correspondre à mes attentes.

L'expérience épuisante de la guerre m'écrasait, au point que je dépendais de plus en plus des images mentales obsédantes de l'Archipel tropical.

Toutefois, je ne pouvais ignorer l'armée, dont j'endurais les exigences sans fin. Les troupes ennemies étaient censées avoir creusé des défenses imprenables au cœur des montagnes de glace du Sud, sur des lignes qu'elles tenaient depuis des siècles. Il était de notoriété publique dans nos rangs que jamais nous ne les délogerions de retranchements aussi parfaits. Des centaines de milliers d'entre nous, des millions peut-être, mourraient durant l'assaut contre leurs positions. Il est bientôt apparu que mon escadron ferait non seulement partie de la première vague d'attaques, mais qu'après lesdites attaques, il demeurerait au cœur de la bataille.

Telles étaient les prémices de la célébration du quatrième millénaire, de plus en plus proche.

Beaucoup d'autres divisions, déjà sur place, se préparaient à l'offensive. Nous ne tarderions pas à les rejoindre en renforts.

Effectivement, deux nuits plus tard, on nous a une fois de plus ordonné de grimper dans des camions, qui sont partis pour

le Sud et ses hautes terres glacées. Nous avons pris position en nous enterrant le plus profondément possible dans le permafrost, où nous avons dissimulé les installations de nos lance-grenades. Indifférent maintenant à ce qui m'arrivait, brisé par les conditions matérielles, dépourvu de repères pour cause de désagrégation mentale, j'ai attendu comme les autres, partagé entre l'ennui et la peur. Gelé, je rêvais d'îles brûlantes.

Par beau temps, nous distinguons les pics des montagnes de glace à l'horizon, mais pas le moindre signe d'activité ennemie.

Vingt jours après avoir dressé le camp dans la toundra, nous avons reçu l'ordre de battre en retraite. Il restait moins de dix jours avant le quatrième millénaire.

Nous sommes partis le plus vite possible, en tant que renforts destinés aux grandes escarmouches qui, disait-on, se déroulaient près de la côte. Des rumeurs terrifiantes circulaient sur le nombre de morts et de blessés, mais à notre arrivée, le calme régnait. Nous avons établi des lignes de défense le long des falaises. Ces manœuvres et ces repositionnements sans objet étaient tellement familiers. Je tournais le dos à la mer pour ne pas regarder vers le nord, où s'étendaient les îles hors d'atteinte.

Huit jours seulement nous séparaient de l'anniversaire redouté. Déjà, on nous livrait davantage d'armes, de munitions, de grenades que je n'en avais jamais vu. Dans nos rangs, la tension devenait insupportable. J'étais persuadé que cette fois, nos généraux ne bluffaient pas : il y aurait de l'action, de la vraie, dans quelques jours, voire quelques heures.

La mer était toute proche. Si je devais me libérer, l'heure était venue.

Cette nuit-là, j'ai quitté ma tente puis me suis laissé glisser jusqu'à la grève, au pied de la falaise escarpée à la pente de schiste et de gravier. Ma solde accumulée gonflait ma poche arrière. Les soldats disaient toujours en riant que ce papier n'avait aucune valeur, mais peut-être lui trouverais-je enfin une quelconque utilité.

Après avoir marché jusqu'à l'aube, j'ai passé la journée caché dans les robustes broussailles des terres plus élevées longeant le

littoral, à me reposer autant que possible. Mon esprit, bien éveillé, récitait les noms des îles.

La nuit suivante, j'ai trouvé une piste creusée par les pneus des camions. Sans doute l'armée l'utilisait-elle. Je l'ai suivie avec une immense prudence, me dissimulant dès qu'un véhicule approchait. Je me déplaçais toujours de nuit puis m'efforçais de dormir quand le soleil se levait.

C'est en piteux état que j'ai atteint un des ports militaires. J'avais réussi à trouver de l'eau, mais je n'avais rien mangé depuis quatre jours. Totalement épuisé, je me sentais prêt à me rendre.

Il m'a fallu des heures d'une quête dangereuse pour découvrir enfin ce que je cherchais dans une ruelle étroite, mal éclairée, proche des quais. Le bordel m'est apparu peu avant l'aube, alors que les affaires tournaient au ralenti et que la plupart des filles dormaient. Comprenant aussitôt la gravité de la situation, elles m'ont recueilli. Non sans me délester de tout mon argent.

Je suis resté trois jours caché là à reprendre des forces. Les prostituées m'ont donné des vêtements civils – plutôt voyants, à mon avis, mais je n'avais aucune expérience du monde civil. Je ne me suis même pas demandé comment elles avaient mis la main dessus ni à qui ils avaient bien pu appartenir. Je passais de longues heures seul dans ma chambre minuscule à essayer mes nouveaux habits puis, tenant un miroir à bout de bras, à admirer le peu que me montrait son étendue limitée. Être enfin débarrassé du treillis militaire au tissu épais et rêche, des lourdes sangles et des plaques encombrantes de l'armure me semblait la liberté même.

Les filles venaient me voir toutes les nuits, à tour de rôle.

Au début de la quatrième, la nuit du millénaire, quatre d'entre elles m'ont emmené au port, accompagnées de leur souteneur. Nous nous sommes rendus à la rame en mer, au-delà du promontoire. Sur les flots sombres houleux, se balançait une vedette à bord de laquelle ne brillait nulle lumière, mais la clarté venue de la ville m'a permis de distinguer plusieurs hommes sur

le pont. Vêtus comme moi de manière voyante – chemises à fanfreluches, chapeaux rabattus, bracelets dorés, vestes de velours. Accoudés au bastingage, ils contemplaient la mer en attendant visiblement. Leurs regards s'évitaient et m'ont évité. Il n'y a eu ni salutations ni appels. L'argent a changé de mains, les prostituées le donnant à deux jeunes gens agiles, en vêtements sombres, postés sur la vedette. On m'y a fait embarquer.

J'ai réussi à me glisser sur le pont entre les autres hommes, heureux de la chaleur de la foule qui m'entourait. La barque s'est éloignée sans bruit dans l'obscurité. Je l'ai suivie des yeux, regrettant de ne pouvoir demeurer auprès des filles. Déjà, j'évoquais leurs corps souples, surmenés, leurs talents ardents, négligents.

La vedette a passé le reste de la nuit à se balancer, silencieuse, là où elle se trouvait. De temps à autre, l'équipage empochait de l'argent puis faisait monter à bord de nouveaux passagers, qu'il aidait à trouver de la place. Muets, les yeux fixés sur le pont, nous attendions le départ. J'ai somnolé un moment, mais chaque fois que des inconnus embarquaient, il fallait bouger pour leur ménager un peu d'espace.

Avant l'aube, nous avons levé l'ancre et mis le cap sur la haute mer, très bas sur l'eau tellement nous étions chargés. L'abri du cap dépassé, nous avons bourlingué dans la houle ; la proue s'écrasait lourdement sur les murailles des vagues, embarquant de l'eau à chaque redressement chancelant. Je n'ai pas tardé à être trempé jusqu'aux os, affamé, effrayé, épuisé, désespérément désireux d'atteindre la terre ferme.

Nous nous dirigeons plein nord, chassant de nos yeux l'eau salée. La litanie de noms qui tournait sans fin dans ma tête me poussait vers l'Archipel.

Je me suis échappé de la vedette à la première occasion, c'est-à-dire lorsque nous avons atteint la première île habitée. Personne ne semblait savoir de laquelle il s'agissait. J'ai débarqué dans mes vêtements voyants, avec l'impression d'être miteux et échevelé malgré leur élégance. Les embruns en

avaient pâli les couleurs, détendu ou rétréci les différents tissus. Je n'avais pas d'argent, pas de nom, pas de passé ni d'avenir.

« Sur quelle île sommes-nous ? » ai-je demandé à la première personne que j'ai croisée, une vieille femme qui balayait les ordures sur le quai.

Elle m'a regardé comme si j'étais fou.

« Steffer », a-t-elle dit.

Jamais je n'en avais entendu parler.

« Répétez-moi ça ?

— Steffer. Steffer. Vous êtes libéré ? » Je n'ai pas répondu, mais à son sourire, on aurait pu croire que j'avais acquiescé. « Steffer !

— C'est de moi que vous parlez, ou vous me donnez vraiment le nom de l'île ?

— Steffer ! » a-t-elle répété en me tournant le dos.

J'ai marmonné un remerciement avant de m'éloigner dans la ville d'un pas hésitant. Sans la moindre idée de l'endroit où je me trouvais.

Un moment, j'ai dormi à la dure, volé de quoi me nourrir et mendié, puis j'ai fait la connaissance d'une prostituée qui m'a appris l'existence d'un hôtel pour sans-abri où l'on aidait les clients à trouver du travail. Le lendemain, je balayais moi aussi les ordures dans les rues. Il s'est avéré que l'île, du nom de Keeilin, représentait la première étape de nombreux steffers.

L'hiver est arrivé – le fait que l'automne était là ne m'avait pas frappé quand j'avais repris ma liberté. J'ai obtenu un poste de matelot de pont sur un cargo chargé de marchandises destinées au continent austral mais censé faire d'abord escale plus au nord. L'information s'est révélée exacte. Fellenstel m'a accueilli : une grande île à la région septentrionale habitée, protégée par une chaîne de montagnes des violents vents dominants du sud. L'hiver s'est écoulé sous son doux climat.

Au printemps, j'ai repris la route du nord, avec des pauses plus ou moins longues sur Manlayl, Meequa, Emmeret, Sentier – aucune ne faisait partie de ma litanie, mais je psalmodiais à présent leur nom comme celui des autres.

Mon existence s'améliorait peu à peu. Plutôt que de dormir partout à la dure, je parvenais en général à louer une chambre

aussi longtemps que je comptais rester quelque part. Sur les îles, je m'en étais aperçu, les bordels constituaient une chaîne de contacts pour les hommes dans mon genre, des centres d'aide. J'ai appris à trouver des emplois temporaires, à vivre au meilleur marché possible. Le patois insulaire me devenait familier, mes connaissances se réajustant rapidement face aux différences argotiques rencontrées d'île en île.

Personne ne me parlait de la guerre sinon en des termes très vagues. Souvent, on me repérait comme steffer dès que je touchais terre, mais plus je me rapprochais de l'hémisphère nord, plus le climat devenait chaud, moins la chose semblait importante.

Je progressais à travers l'Archipel du Rêve, dont je rêvais en chemin, m'imaginant quelle île suivrait peut-être, la faisant exister par la pensée aussi longtemps que nécessaire.

À ce moment-là, je m'étais procuré au marché noir le produit imprimé peut-être le plus difficile à obtenir où que ce fut : une carte. Elle remontait à des années, elle était incomplète, déteinte et déchirée, les noms y figuraient dans une écriture que je n'ai pas immédiatement comprise, mais ce n'en était pas moins une carte de la partie de l'Archipel dans laquelle je voyageais.

Tout au bord, près d'une déchirure, figurait une petite île dont je suis finalement parvenu à déchiffrer le nom : Mesterline, une de celles que nous avons dépassées durant notre voyage vers le continent austral, ma mémoire infidèle me le disait.

Salay, Temmil, Mesterline, Prachous... elle faisait partie de la litanie, de la route qui me ramènerait à Muriseay.

Atteindre Mesterline m'a pris une année supplémentaire de voyage erratique. Aussitôt arrivé, j'en suis tombé amoureux : c'était une terre brûlante aux collines basses, aux larges vallées, aux amples rivières sinueuses et aux plages jaunes. Les fleurs y poussaient partout en bouquets serrés de couleurs éclatantes. Les constructions, de briques peintes en blanc et de carreaux en terre cuite, se tassaient au sommet des collines ou contre les flancs escarpés des falaises dominant la mer. C'était une terre

pluvieuse : en milieu d'après-midi, chaque jour ou presque, une brusque tempête jaillie de l'ouest trempait villes et campagnes, faisait courir sur les chaussées des ruisseaux bruyants. Les habitants de Mester adoraient ces bonnes douches ; debout dans les rues ou sur les places, la tête et les bras levés, ils laissaient la pluie ruisseler sensuellement dans leurs longs cheveux, tremper leurs vêtements légers. Ensuite, lorsque réapparaissait le soleil brûlant et que se solidifiaient à nouveau les ornières boueuses, la routine reprenait son cours. Après l'averse quotidienne, chacun se sentait plus heureux ; on entamait les préparatifs d'une soirée languide dans les bars et les restaurants de plein air.

Pour la première fois de ma vie (telle que la concevait ma mémoire instable), ou pour la première fois depuis des années (telle que j'imaginai la réalité), le besoin de peindre ce que je voyais m'a envahi. La lumière, les couleurs, l'harmonie des lieux, des plantes et des gens m'éblouissaient.

Je passais les heures diurnes à errer au hasard, me repaissant de la vue des fleurs et des champs aux teintes crues, des rivières scintillantes, de l'ombre profonde des arbres, de l'éclat bleu et jaune des rivages ensoleillés, de la peau dorée des Mesteriens. Des images me traversaient l'esprit, bondissantes ; il me fallait un débouché artistique grâce auquel capturer tout cela.

Ainsi ai-je commencé à dessiner, conscient de ne pas encore être prêt pour la peinture ou les pigments.

À ce moment-là, je travaillais dans les cuisines d'un bar du port, ce qui me permettait de louer un petit appartement. J'étais bien nourri, je passais de bonnes nuits, je m'habituais aux blancs mentaux supplémentaires laissés par la guerre. Il me semblait que mes quatre ans d'armée avaient été du temps perdu, une ellipse, une autre partie oubliée de ma vie. Sur Mesterline, je prenais conscience d'une vie complète autour de moi, d'une identité, d'un passé à reconquérir et d'un avenir à envisager.

J'ai acheté du papier et des crayons, j'ai emprunté un petit tabouret, et j'ai pris l'habitude de m'asseoir à l'ombre de la digue du port pour croquer quiconque passait dans mon champ



de vision. J'ai vite découvert que les Mesteriens étaient par nature exhibitionnistes – lorsqu'ils s'apercevaient de ce que je faisais, la plupart prenaient gaiement la pose, m'offraient de revenir quand ils auraient le temps ou même de me retrouver en privé afin que je puisse les dessiner une deuxième fois dans des détails plus intimes. Ces propositions émanaient en général de jeunes femmes. Déjà, je trouvais les Mesteriennes d'une beauté irrésistible. L'harmonie entre leur charme et le plaisir paresseux du mode de vie mesterien m'inspirait des images pittoresques, vivantes, que je ne résistais pas à l'envie de confier autant que possible au papier. La vie s'est déployée plus complètement encore autour de moi, le bonheur a grandi. Je me suis mis à rêver en couleurs.

Alors un transport de troupes est arrivé à Mester, où il a fait escale durant son voyage vers le continent austral et la guerre. Ses ponts grouillaient de jeunes recrues.

Au lieu de mouiller dans le port, il a jeté l'ancre en mer, à quelque distance. Des militaires sont venus en allèges acheter de la nourriture et autres marchandises avec des devises fortes, mais aussi reconstituer les réserves d'eau. Pendant les transactions, des casques noirs rôdaient dans les rues, examinant d'un regard perçant tous les hommes jeunes, le bâton synaptique prêt. D'abord paralysé de peur, j'ai réussi à me cacher dans le grenier du seul bordel de Mester, terrifié à la pensée de ce qui se produirait s'ils me trouvaient.

Après leur départ et celui du navire, j'ai erré à travers la ville, anxieux et agité.

Après tout, ma litanie avait un sens. Ce n'était pas seulement une incantation dont j'avais imaginé les mots à partir d'une réalité spectrale, mais un souvenir de mon vécu. Les îles qui y figuraient étaient bel et bien liées, mais pas de la manière dont je l'avais pensé – elles ne constituaient pas un code de mon propre passé qui, une fois déchiffré, me rendrait à moi-même. Plus prosaïquement, elles ponctuaient la route suivie par les transports de troupes.

Elles n'en composaient pas moins un message inconscient que j'avais fait mien en le récitant alors que personne d'autre ne le connaissait.

J'avais pensé prolonger indéfiniment mon séjour sur Mesterline, mais l'arrivée inattendue du bateau avait tout gâché. Lorsque j'ai réessayé de dessiner sous la digue, je me suis senti vulnérable, nerveux. Ma main ne répondait plus à mon œil intérieur. J'ai gaspillé du papier, cassé des crayons, perdu des amis. J'avais régressé à l'état de steffer.

Le jour où j'ai quitté Mesterline, la plus jeune des prostituées est venue me trouver sur le quai. Elle m'a donné une liste de noms, non pas d'îles mais d'amies à elle travaillant dans d'autres régions de l'Archipel du Rêve. Après le départ, je les ai appris par cœur, puis j'ai jeté la feuille à la mer.

Quinze jours plus tard, je me trouvais sur Piqay, qui m'a plu tout en me paraissant trop semblable à Mesterline, trop emplie de souvenirs transplantés depuis la terre peu profonde de ma mémoire. De Piqay, j'ai gagné Paneron, en un long voyage qui m'a fait dépasser plusieurs autres îles et la Côte de la Passion d'Helvard, récif stupéfiant, rocher immense dont l'ombre s'étire sur le rivage insulaire lui servant d'arrière-plan.

J'étais à présent si loin du continent austral que j'avais franchi les limites de ma carte. Il ne me restait pour me guider que les noms de mes souvenirs, et j'attendais avec impatience l'apparition de la plus petite île.

Au début, Paneron m'a déçu : ses paysages se composaient en majeure partie de roche volcanique noire, déchiquetée, rébarbative ; mais sa région occidentale formait une énorme zone fertile couverte d'une jungle s'étendant à perte de vue depuis la côte. Des palmiers bordaient le rivage. J'ai décidé de passer un moment à Paneron Ville.

Plus loin attendaient le Tourbillon puis, par-delà cette grande chaîne de récifs et de rochers, les Aubracs, suivies de l'île que je brûlais toujours d'atteindre : Muriseay, théâtre de mes fantasmes les plus vivants, patrie de Rascar Acizzone.

Le lieu, l'artiste – je ne connaissais aucune autre réalité, je ne pouvais qualifier aucune autre expérience de mienne.

Encore une année de voyage. Les trente-cinq composantes des Aubracs m'ont déconcerté : il était difficile de trouver un emploi et un toit sur ces îlots peu peuplés, mais je manquais

d'argent pour continuer mon voyage sans y faire escale. Il m'a fallu progresser lentement à travers leur chapelet, en travaillant à la sueur de mon front sous le soleil tropical pour subvenir à mes besoins. Maintenant que j'étais redevenu un errant, mon intérêt pour le dessin se réveillait. Dans les ports les plus animés, j'installais mon chevalet puis dessinais à la demande pour gagner quelques centimes, quelques sous.

Sur AntiAubracia, au cœur du groupe ou presque, j'ai acheté des pigments, des huiles, des pinceaux. Les Aubracs étaient peu colorées : îles plates, inintéressantes, délavées par le soleil. Le sable et le gravier pâles de leurs plaines intérieures dérivait jusque dans les villes sur des vents permanents. Le moindre mouvement de tête y révélait des lagons peu profonds, d'un bleu pâle de coquille d'œuf. L'absence de teintes vives constituait un défi à la vision et à la peinture en couleurs.

Je ne croisais plus de transports de troupes, mais je ne baissais jamais ma garde : je suivais toujours la route des militaires, car à la moindre question sur les bateaux, les insulaires savaient de quoi je parlais et devinaient mon passé. Glaner des informations fiables sur l'armée n'était pourtant pas facile. On me disait parfois que les soldats ne partaient plus pour le Sud ; parfois qu'ils avaient changé d'itinéraire ; parfois qu'ils ne passaient que de nuit.

Ma peur des casques noirs me gardait en mouvement.

Enfin, une dernière traversée en charbonnier m'a amené une nuit à Muriseay Ville. Tandis que le cargo avançait lentement dans la vaste baie menant à l'entrée du port, j'ai contemplé l'île depuis le pont supérieur avec un sentiment d'anticipation. Ici, je pouvais prendre un nouveau départ – ce qui s'était produit durant ma permission, bien longtemps auparavant, n'avait pas d'importance. Appuyé au bastingage, j'ai regardé le reflet des lumières colorées de la ville approcher sur les eaux noires. Le rugissement des moteurs me parvenait, le brouhaha des voix, les lambeaux de musiques distordues. La chaleur roulait autour de moi, comme elle avait roulé autrefois.

L'amarrage a pris du temps. Il était plus de minuit lorsque je suis descendu à terre. Ma priorité consistait à trouver un endroit où passer la nuit, mais après mes récentes tribulations,

il m'était impossible de me payer la moindre chambre. J'avais rencontré bien des fois le même problème, j'avais dormi à la dure plus souvent qu'à mon tour, seulement je n'en étais pas moins fatigué.

Traversant la circulation tonitruante, je me suis engagé dans les bas quartiers, à la recherche des bordels. Une foule de sensations m'a assailli : chaleur équatoriale étouffante, parfums tropicaux de fleurs et d'encens, vacarme continu des voitures, motos et vélos-pousses, odeurs de viandes épicées cuisant en plein air, éclairs et éblouissements perpétuels des publicités au néon, martèlement de la musique pop jaillie en minuscules hurlements des radios posées sur les étalages de nourriture et de la moindre fenêtre ou porte ouvertes. Je suis resté un moment planté à un coin de rue, chargé de mes bagages et de mon équipement de peintre. Après avoir fait sur moi-même un tour complet, ravi du tintamarre exaltant, j'ai posé mes affaires puis, tel un Mesterien savourant la pluie, levé avec exaltation les bras et la tête vers le ciel nocturne orangé qui reflétait les lumières dansantes de la ville.

Heureux, ragaillardi, j'ai repris ma charge de meilleur cœur pour continuer mes recherches.

J'ai fini par trouver un bordel, un petit immeuble à deux rues du quai principal, desservi par une porte noircie d'une modeste allée. J'y suis entré, sans argent, m'en remettant à la charité des travailleuses, demandant pour la nuit sanctuaire dans la seule église que j'aie connue. La cathédrale de mes rêves.

Grâce à son histoire mais plus encore à son port de plaisance, ses magasins et ses plages ensoleillées, Muriseay Ville attirait les riches touristes de l'Archipel du Rêve tout entier. En quelques mois seulement, je me suis aperçu que peindre des scènes du port et des paysages de montagnes puis les exposer sur une murette près d'un des grands cafés de l'avenue Paramountour, la rue des couturiers et des boîtes de nuit à la mode, me permettrait de bien gagner ma vie.

Hors saison, ou quand j'en avais assez des travaux lucratifs, je m'enfermais dans mon studio du dixième étage dominant le

centre-ville, où je me plongeais dans mes tentatives pour développer l'art dont Acizzone avait été le pionnier. Maintenant que je vivais là où il avait produit ses plus belles œuvres, je parvenais enfin à apprendre ce que je voulais sur sa vie et son œuvre, à comprendre ses techniques.

Le tactilisme était passé de mode depuis longtemps, état de choses bénéfique puisqu'il me permettait d'expérimenter sans subir d'interférence, de commentaire ou d'intérêt critique. On ne se servait plus des microcircuits à ultrasons, sinon sur le marché des farces et attrapes pour enfants, de sorte que les pigments étaient difficiles à trouver dans les quantités voulues mais bon marché.

Je me suis mis au travail, accumulant les couches de peinture sur des panneaux en bois enduits de plâtre. La technique s'est avérée complexe mais aussi hasardeuse – un seul coup d'amassette suffisant parfois à gâcher un tableau, même quasi terminé. J'avais beaucoup à apprendre.

Conscient du problème, je me rendais régulièrement dans la section du musée de Muriseay Ville interdite au public, car ses archives renfermaient plusieurs originaux d'Acizzone. La conservatrice, d'abord amusée par l'intérêt que je portais à un artiste aussi obscur, démodé et réputé obscène, s'est vite habituée à mes visites répétées, aux longues séances silencieuses que je passais dans les sanctuaires verrouillés où je pressais, solitaire, les mains, le visage, les membres, le torse contre les peintures voyantes d'Acizzone. Submergé par une sorte de frénésie d'absorption artistique, je m'imbibais littéralement de l'imagerie à couper le souffle du peintre.

Les ultrasons produits par les pigments tactilistes agissaient directement sur l'hypothalamus, causant de brusques changements de concentration en sérotonine. Le phénomène avait un résultat instantané : générer les images que contemplait le spectateur ; et une conséquence moins évidente : la dépression puis, à long terme, la perte de mémoire. Lorsque j'ai quitté le musée après ma première vision adulte de l'œuvre d'Acizzone, l'expérience m'avait brisé. Les scènes érotiques créées par les tableaux m'obsédaient toujours, mais j'étais

comme aveuglé par la douleur, l'égarement et une terreur inexplicable.

J'ai regagné d'un pas incertain mon studio, où j'ai passé près de deux jours à dormir. Ma découverte m'a assagi dès mon réveil : l'exposition à l'art tactiliste était traumatisante.

J'éprouvais *a posteriori* une impression de vide familière. Ma mémoire m'avait trahi. Il y avait peu, pendant mon voyage à travers les îles, j'avais omis d'en visiter certaines.

La litanie étant toujours là, je me la suis récitée. L'amnésie n'est pas chose précise : les noms demeuraient même si, dans certains cas, je n'avais pas la moindre idée de la réalité qu'ils recouvraient. M'étais-je rendu sur Winho ? Sur Demmer ? Nelquay ? Je n'en gardais aucun souvenir, alors qu'elles s'étaient trouvées sur ma route.

J'ai consacré deux ou trois semaines à mes peintures pour touristes, en partie afin de gagner de l'argent mais aussi de me reposer. J'avais besoin de réfléchir à ce que j'avais appris. Mes souvenirs d'enfance avaient été totalement éradiqués ; il me semblait bien à présent que c'était par mon immersion dans l'œuvre d'Acizzone.

J'ai continué à travailler et, peu à peu, j'ai trouvé ma vision.

La technique matérielle était assez facile à maîtriser. La difficulté, je m'en suis aperçu, résidait dans le processus psychologique, le transfert sur l'œuvre d'art de mes propres passions, besoins et compulsions. Lorsque je l'obtenais, je réussissais à peindre. Les panneaux de bois terminés s'accumulaient un à un dans mon studio, appuyés au mur de la longue pièce.

Parfois, planté à ma fenêtre, je contemplais de haut la ville animée, indifférente, qui s'étendait en contrebas, tandis que mes images personnelles bouleversantes attendaient derrière moi, dissimulées dans les pigments.

Il me semblait préparer un arsenal d'armes terribles. J'étais devenu un terroriste de l'art sans que le monde le sache, voire le soupçonne. À sa manière, mon travail était certainement voué à l'incompréhension autant que l'avaient été les chefs-d'œuvre d'Acizzone. La peinture tactiliste représentait l'expression absolue de ma vie.

Alors qu'Acizzzone, libertin roué, avait créé des scènes d'un fort potentiel érotique, les miennes jaillissaient d'une source différente : j'avais vécu une existence d'émotions réprimées, de répétition, d'errances sans but. Mes tableaux ne pouvaient que s'opposer aux siens.

Je peignais pour rester sain d'esprit, pour préserver ma mémoire. Après mon premier contact avec Acizzzone, j'ai compris que je devais m'intégrer à mon œuvre afin de retrouver ce que j'avais perdu. Le spectacle du tactilisme menait à l'oubli ; sa création au souvenir.

Je me sentais inspiré par mon prédécesseur. J'y perdais une partie de mon être. Je peignais et guérissais.

Mon art était entièrement thérapeutique. Chaque peinture clarifiait une nouvelle zone de chaos ou d'amnésie. Chaque touche de couteau à palette, chaque coup de pinceau étaient un détail de mon passé redéfini, replacé dans son contexte. Les tableaux absorbaient mes traumatismes.

Lorsque je m'en écartais, je ne voyais plus que des zones neutres de couleurs uniformes, très semblables aux productions d'Acizzzone. M'en rapprocher, manier les pigments ou presser ma chair contre les couches de peinture séchée revenait à pénétrer dans un royaume psychologique de calme immense, rassurant.

Ce que ma thérapie tactiliste ferait vivre à quelqu'un d'autre, je ne voulais pas y penser. Mon œuvre était un armement imagé. Son potentiel, comme celui d'une mine terrestre attendant la pression d'un pied, ne se révélerait qu'au moment de l'explosion.

Après la première année, où j'ai travaillé à m'installer, j'ai entamé ma phase la plus prolifique. Ma production était si abondante que, faute de place, je me suis débrouillé pour déménager certains des tableaux les plus ambitieux dans un bâtiment inoccupé découvert par hasard près du front de mer. Une ancienne boîte de nuit, depuis longtemps abandonnée mais intacte.

Elle avait beau comporter un immense sous-sol, entrelacs de corridors et de petites pièces, la salle principale constituait une énorme zone déserte, bien assez vaste pour accueillir toutes mes œuvres.

Quelques-unes des plus petites sont restées à mon studio, mais j'ai entreposé au port les plus grandes ou celles renfermant les images les plus déstabilisantes de perte et de cassure.

Une fois les peintures encombrantes installées dans la salle, une crainte nerveuse d'être découvert m'a fait cacher les autres au sous-sol. Le labyrinthe mal éclairé, où flottaient les odeurs rances des occupants précédents, offrait une bonne dizaine de cachettes.

Je réarrangeais sans arrêt mes tableaux : il m'arrivait de passer un jour et une nuit entiers à travailler sans la moindre pause dans la quasi-obscurité pour les déplacer de manière obsessionnelle d'une pièce à l'autre.

L'enchevêtrement des corridors et des cellules aux minces cloisons en matériaux bon marché, éclairé de loin en loin par des ampoules électriques peu puissantes, semblait présenter des possibilités innombrables d'itinéraires aléatoires. J'y postais mes peintures en sentinelles à des endroits bizarres, hors de vue, derrière des portes ou des virages, interdisant de manière irrationnelle les zones les plus sombres.

Ensuite, je repartais mener un moment une vie normale. Soit j'entamais de nouveaux tableaux, soit je descendais dans les rues avec chevalet et tabouret dessiner des paysages d'un intérêt commercial. J'avais en permanence besoin d'argent.

Ainsi ma vie se poursuivait-elle, mois après mois, sous le soleil brûlant de Muriseay. J'avais enfin trouvé une sorte d'épanouissement. Même les œuvres destinées aux touristes représentaient davantage qu'une corvée, car je découvrais que la peinture figurative exigeait une discipline de lignes, de sujet et de pinceau qui augmentait la puissance de l'art tactiliste auquel je me consacrais ensuite sans rien en montrer à personne. Je me suis fait dans les rues de Muriseay Ville une petite réputation de paysagiste.

Cinq années ont passé. Jamais la vie n'avait été aussi belle.



Cinq années ne suffisaient pas à prouver qu'elle le serait éternellement. Une nuit, les casques noirs sont venus.

J'étais seul, comme toujours. Mon existence vouée à l'introspection faisait de moi un solitaire, avec des prostituées pour seules amies. Mon art était toute ma vie : j'en suivais le programme mystérieux, post-Acizzone, unique, peut-être futile en fin de compte.

Je me trouvais à mon entrepôt, où je redisposais une fois de plus mes peintures de manière obsessionnelle, déplaçant et remplaçant mes sentinelles dans les corridors. Ce jour-là, un peu plus tôt, un charretier dont j'avais loué les services m'avait apporté mes cinq dernières œuvres, que j'installais lentement depuis son départ ; je les touchais, je les étreignais, je les apprêtais.

Les casques noirs se sont introduits dans l'édifice sans que je m'en aperçoive, absorbé que j'étais par un tableau terminé la semaine précédente. Je le tenais les doigts pliés derrière le panneau mais les paumes légèrement appuyées sur la peinture du bord.

Il traitait de manière détournée d'un incident survenu pendant mon service militaire sur le continent austral. La nuit était tombée alors que je patrouillais, seul, et j'avais eu toutes les peines du monde à regagner nos lignes. Une heure durant, j'avais erré dans le froid et l'obscurité, gelant peu à peu. Quelqu'un avait fini par me trouver et me ramener à nos tranchées, en proie à la terreur de la mort.

Post-Acizzone, j'avais représenté ma peur extrême de ce moment-là : le noir total, le vent aigre, le froid s'insinuant jusqu'aux os, la terre fissurée sur laquelle je trébuchais au moindre pas, la menace permanente de l'ennemi invisible, la solitude, le silence encore épaissi par la panique, les explosions lointaines.

Le tableau m'était d'un grand réconfort.

Réconfort d'où j'ai émergé pour me découvrir cerné par quatre casques noirs tournés vers moi. Bâton synaptique au fourreau. La terreur m'a frappé tel un coup.

Un son m'a échappé, un bruit de gorge inarticulé, involontaire, évoquant un animal aux abois. Je voulais m'adresser aux intrus, crier, mais je n'ai réussi à lâcher que ce borborygme bestial. J'ai inspiré, réessayé. Cette fois, une sorte de râle heurté a franchi mes lèvres, comme si la peur avait ajouté au gémissement un bégaiement.

En m'entendant, en s'apercevant de ma terreur, ils ont tiré leur bâton. Ils se déplaçaient avec nonchalance, nullement pressés de commencer. J'ai battu en retraite, frôlant ma peinture, qui est tombée.

Les casques noirs n'avaient pas de visage : leur crâne était invisible, une visière teintée leur protégeait les yeux, une mentonnière levée la bouche et la mâchoire.

Quatre cliquètements : les bâtons synaptiques étaient armés – levés, en position pour frapper.

« Vous êtes libéré, soldat ! » m'a dit un des intrus en lançant d'un geste méprisant un morceau de papier dans ma direction. La feuille a voleté avant de tomber près de ses bottes. « Libéré pour lâcheté ! »

J'ai répondu... non, je n'ai pu qu'inspirer, frissonnant, sans répondre.

L'édifice possédait une autre issue que j'étais forcément seul à connaître, dans le dédale souterrain, mais un casque noir me séparait de la courte volée de marches qui y menait. J'ai feinté en me rapprochant du papier, comme pour le ramasser, puis j'ai fait volte-face. Je suis parti en courant, me suis cogné contre la cuisse du militaire, qui a vicieusement joué du bâton dans ma direction. Une forte décharge électrique m'a jeté à terre, où j'ai dérapé.

La jambe paralysée, j'ai cherché à me relever, roulé sur le côté, réitéré mes efforts.

Persuadé de mon impuissance, un des intrus s'est approché de la peinture qui m'absorbait lors de leur arrivée. Il s'est penché sur le panneau pour y appuyer le bout de son arme.

Je suis parvenu à me relever, à moitié accroupi, sur ma jambe valide.

À l'endroit où le bâton touchait le pigment tactiliste, a brusquement jailli une vive flamme blanche accompagnée d'un

crépitemment sec. La flamme s'est éteinte dans un dégagement d'épaisse fumée. L'homme a recommencé en poussant un ricanement sardonique.

Les autres sont allés voir de plus près ce qu'il faisait puis ont eux aussi pressé l'extrémité fonctionnelle de leur arme contre le tableau. Les jets de flammes éclatantes et la fumée copieuse qui ont suivi les ont beaucoup amusés.

L'un d'eux s'est accroupi, penché pour voir ce qui brûlait. Ses doigts nus ont effleuré une zone de peinture intacte.

Ma terreur et mon traumatisme l'ont atteint par l'intermédiaire des pigments. Les ultrasons l'ont lié à mon œuvre.

Il s'est figé, quatre doigts posés dessus ; l'air presque pensif, la main tendue. Puis, lentement, il est tombé en avant. Lorsqu'il a voulu reprendre son équilibre en s'aidant de l'autre main, c'est sur les pigments qu'il s'est appuyé. Secoué de spasmes, les paumes collées au tableau, il s'est écroulé. Son bâton avait roulé à l'écart. Les cicatrices de peinture brûlante déversaient toujours leur fumée.

Les trois autres militaires ont entouré leur collègue à terre pour voir ce qui lui arrivait, non sans garder un œil sur moi. Je m'efforçais de me redresser en faisant porter tout mon poids sur ma jambe valide et en laissant l'autre pendre mollement, comme morte. Les sensations y revenaient très vite, mais la douleur était indescriptible.

Les yeux rivés aux trois casques noirs, terrifié par la menace qu'ils exsudaient, j'avais la certitude qu'ils ne tarderaient pas à accomplir la mission qui les avait amenés. Pour l'instant, aux prises avec leur camarade incapacité, ils tentaient de l'écarter de ma peinture. Ma respiration produisait un léger grincement tandis que je luttais pour retrouver l'équilibre. Je croyais avoir déjà connu la peur, mais rien dans mes souvenirs n'égalait ce que je vivais.

J'ai réussi à faire un pas. Les militaires ne m'ont prêté aucune attention. Ils essayaient toujours de relever la victime du tableau. La fumée jaillissait en tourbillons des dommages infligés par leurs bâtons.

L'un d'eux m'a crié de les aider.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Qu'est-ce qui l'empêche de s'écarter ? »

L'autre s'est mis à hurler quand les pigments brûlants lui ont atteint les mains, sans parvenir cependant à s'en libérer. Il se tordait de douleur, la sienne et la mienne.

« Ses rêves ! ai-je riposté hardiment. Il est prisonnier de ses propres rêves répugnants ! »

J'ai fait un deuxième pas, puis un troisième. Chacun m'était plus facile que le précédent, malgré une souffrance terrible. Après avoir gagné en boitillant le petit escalier près de la piste, j'en ai descendu la première marche, la deuxième – j'ai failli perdre l'équilibre – la troisième et la quatrième.

Ils m'ont vu au moment où j'atteignais la porte située en retrait de l'ancien plateau. C'est tout juste si j'ai osé jeter un coup d'œil en arrière, mais je les ai vus abandonner le prisonnier de mon œuvre, lever le bâton en position de frappe. Avec leur force d'athlètes, ils couvraient très vite la courte distance qui nous séparait. Je me suis engouffré dans le couloir en traînant ma jambe abîmée.

Mon souffle se coinçait dans ma gorge. Une sorte de sanglot m'a échappé. Il y avait une porte, un passage, une pièce, une autre porte. Je les ai empruntés. Derrière moi, les casques noirs hurlaient, m'ordonnaient de m'arrêter. L'un d'eux s'est cogné contre une frêle cloison, dont le bois a craqué sous le choc.

J'ai pressé le pas. Suivaient, ouverts en grand, le corridor incurvé où je rangeais certaines de mes plus petites peintures, puis une série de trois cellules. Dans chacune, un tableau montait la garde.

J'ai parcouru le couloir, claquant les portes des deux bouts. Ma jambe réagissait maintenant presque normalement, mais la douleur persistait. Je me trouvais dans un autre passage, à l'extrémité percée d'une alcôve où attendait une de mes œuvres. Revenant sur mes pas, j'ai poussé le battant d'une des plus vastes pièces puis l'ai maintenu ouvert malgré son ressort grâce au bord d'un tableau. De l'autre côté de cette cave s'étendait un corridor plus large que les précédents. Une douzaine de mes peintures y était rangée contre le mur. Les crochant par le bas, de mon pied valide, je les ai bruyamment fait tomber en

désordre par terre pour bloquer un tant soit peu le chemin. Je les ai laissées derrière moi. Les intrus s'étaient remis à me hurler des menaces, assorties d'ordres de m'arrêter.

Un grand fracas s'est élevé derrière moi. Un autre.

Un juron retentissant.

Je me suis engagé dans le couloir suivant, sur lequel donnaient quatre pièces supplémentaires. Chacune dissimulait certaines de mes œuvres les plus fortes, que j'ai tirées pour les faire dépasser dans le corridor à la hauteur du genou. J'y ai appuyé un tableau plus grand de manière à ce qu'il tombe au moindre heurt.

Nouveau vacarme, suivi de cris. Les voix se rapprochaient de l'autre côté de la cloison décrépite. Un choc lourd a retenti, comme si quelqu'un était tombé. Puis des jurons – un hurlement. Un autre de mes poursuivants a commencé à brailler. La mince cloison s'est bombée lorsqu'il est tombé dessus ; des peintures se sont abattues avec fracas autour des deux hommes ; le crépitement des flammes soudaines allumées par les bâtons synaptiques au contact des pigments m'est parvenu.

Ainsi que l'odeur de la fumée.

Mes forces renaissaient, mais la peur brute d'être capturé par les casques noirs me tenait toujours. Je me suis engagé dans un autre couloir, plus large et mieux éclairé que les autres, dont les murs n'arrivaient pas jusqu'au plafond. La fumée y dérivait.

Me figeant à son extrémité, je me suis efforcé de maîtriser ma respiration. Le silence régnait dans le dédale. Quand j'ai débouché dans la grande salle souterraine, il m'y a suivi, tandis que des filets gris vaporeux tournoyaient autour de moi. Je me suis à nouveau immobilisé, l'oreille tendue, nerveux, paralysé de terreur à l'idée de ce qui se passerait si un seul des intrus avait réussi à se frayer un passage parmi les peintures sans en toucher aucune.

Le silence persistait. Bruit, pensée, mouvement, vie, absorbés par les peintures du traumatisme et de la perte.

Mes poursuivants avaient succombé à mes peurs. Le feu les enveloppait.

Les flammes me restaient invisibles, mais la fumée s'épaississait peu à peu, s'amassait sous le plafond en un nuage gris sombre, chargé des vapeurs des pigments brûlés.

J'ai fini par comprendre qu'il me fallait partir avant d'être pris au piège par le feu qui s'étendait. Je me suis dépêché de traverser la salle souterraine, puis je me suis colleté avec les vieilles portes à poignée d'acier avant de tomber dehors dans l'obscurité. C'est d'un pas raide que j'ai remonté l'allée pavée sur laquelle donnait l'arrière du bâtiment, tourné à un carrefour puis à un autre. Une des rues commerçantes de Muriseay m'a offert sa nuit brûlante emplie de gens, de lumières, de musique, du tapage exaltant de la circulation.

J'ai passé des heures à errer d'une démarche maladroite dans les bas quartiers de la ville, laissant traîner le bout des doigts sur les murs stuqués à la texture grossière, obsédé par la pensée des peintures qui partaient en fumée avec l'entrepôt. Mes souffrances se consumaient, mais j'étais libéré de mon passé.

Peu avant l'aube, j'ai regagné le port. Sans doute les tableaux avaient-ils brasillé un moment avant de réellement mettre le feu aux vieilles cloisons en bois du labyrinthe, mais à présent, le bâtiment tout entier flambait. Les portes et fenêtres condamnées pour préserver mon intimité, retransformées en ouvertures, dévoilaient l'enfer d'un brasier jaune et blanc qui aspirait l'air par grandes bourrasques rugissantes. Les trous du toit vomissaient une fumée noire. Les équipes de pompiers projetaient des cascades d'eau inefficaces contre les murs de briques en train de s'effondrer. Posté sur le quai, j'ai contemplé leurs efforts, le petit sac contenant mes possessions posé à mes pieds. À l'est, le ciel s'éclaircissait.

Lorsque l'incendie a été maîtrisé, je me trouvais à bord du premier bateau de la journée, en route vers d'autres îles.

Leurs noms carillonnaient dans mon esprit, me poussant de l'avant.

FIN